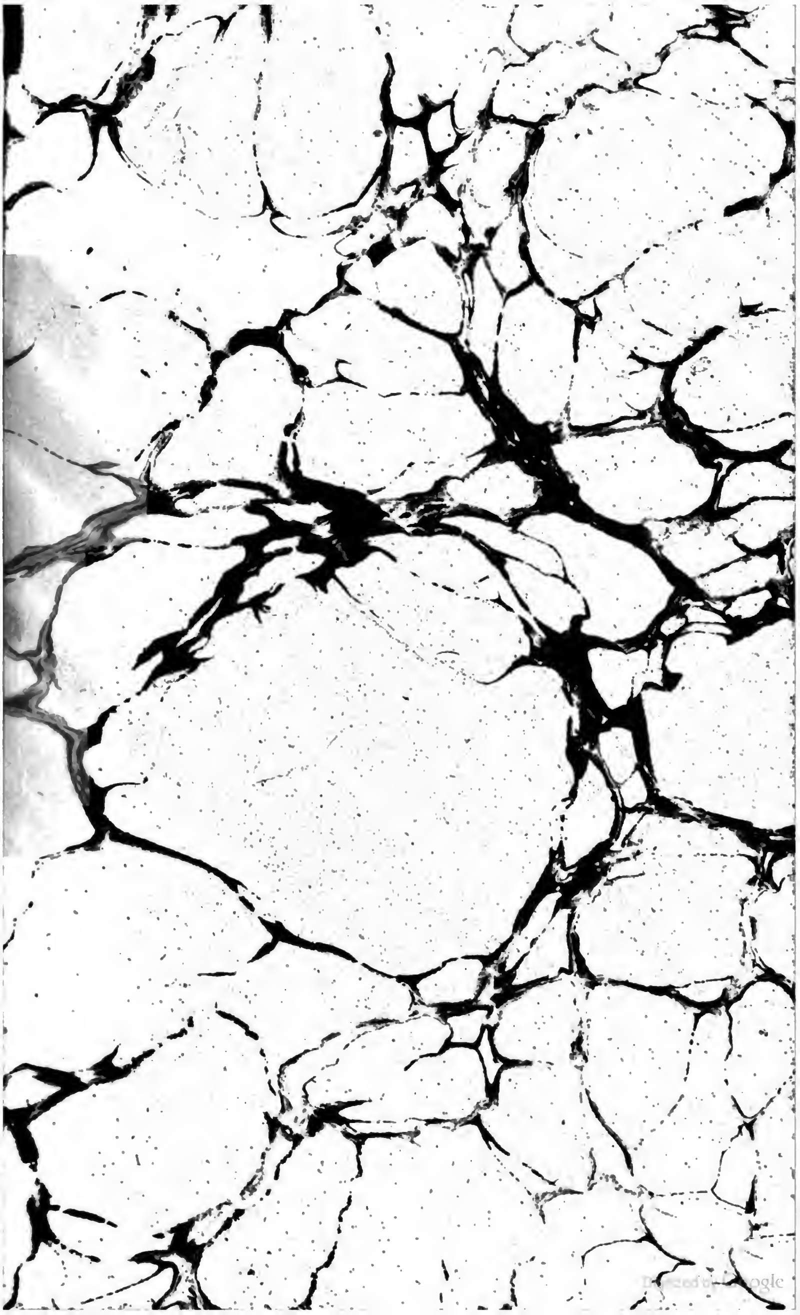


HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA FRANCE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9



HISTOIRE MILITAIRE DE LA FRANCE

PAR P. GIGUET

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

OUVRAGE QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DANS LE CONCOURS OUVERT SUR CE SUJET

Et adopté par le Ministre de la guerre pour les Écoles régimentaires

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12

(Quartier de l'École de Médecine)

1849



HISTOIRE
MILITAIRE
DE LA FRANCE.

HUITIÈME PÉRIODE.

(DU 10 AOUT 1792 AU 8 JUILLET 1815.)

DE LA RÉPUBLIQUE A LA SECONDE RESTAURATION.

CONSEIL PROVISOIRE EXÉCUTIF, du 10 août au 20 septembre 1792.

CONVENTION NATIONALE, du 21 septembre 1792 au 27 octobre 1795.

Généraux en chef. Dumouriez; Luckner; Kellermann; Custine; Biron; Montesquiou; Anselme; Servan; Labourdonnaye; Beurnonville; Valence; Dampierre; Lamarche; Kilmaine; Houchard; Beauharnais; Delaage; De Flers; Dagobert; Pérignon; Moncey; Jourdan; Carlen; Berruyer; Aubert-Dubayet; Kléber; Marceau; Canclaux; Léchelle; Rossignol; Ronsin; Chalboz; Santerre; Labarollière; Hoche; Pichegru; Brunet; Dugommier; Dumerbion; Schérer; Moreau; Moraux; Michaud; Alexandre Dumas; Turreau; Vimeux; Muller; Cartaux; Charbonnier.

DIRECTOIRE : Laréveillère-Lépeaux; Rewbell; Le Tourneur; Barras; Carnot, du 27 octobre 1795 au 11 novembre 1799.

En 1797, Le Tourneur est remplacé par Barthélemy.

La même année, Barthélemy et Carnot sont remplacés par Merlin (de Douai) et François (de Neufchâteau).

En 1798, François (de Neufchâteau) est remplacé par Treilhard.

En 1799, Rewbell est remplacé par Sieyès, et Treilhard par Gohier.

La même année, Merlin et Laréveillère sont remplacés par Moulins et Roger-Ducos.

Généraux en chef. Jourdan; Moreau; Bonaparte; Beurnonville; Augereau; Joubert; Berthier; Brune; Championnet; Macdonald; Masséna; Hoche; Bernadotte; Muller; Desaix; Kléber; Hédouville.

CONSULS TEMPORAIRES : Bonaparte; Sieyès; Roger-Ducos, du 10 novembre au 13 décembre 1799.

Bonaparte; Cambacérès; Lebrun, du 13 décembre 1799 au 3 août 1802.

CONSUL A VIE : Napoléon Bonaparte, du 3 août 1802 au 18 mai 1804. — DEUXIÈME ET TROISIÈME CONSULS TEMPORAIRES : Cambacérès; Lebrun.

Généraux en chef. Masséna; Berthier; Moreau; Augereau; Brune; Leclerc; Murat; Lannes; Soult; Ney; Davoust; Mortier; Marmont; Menou.

EMPEREUR : Napoléon.

Maréchaux. Berthier; Murat; Moncey; Jourdan; Masséna; Augereau; Bernadotte; Soult; Brune; Lannes; Mortier; Ney; Davoust; Bessières; Kellermann; Lefebvre; Pérignon; Sérurier; 1804, *les quatre derniers : maréchaux honoraires.* Victor, 1807; Oudinot; Macdonald; Marmont, 1809; Suchet, 1811; Gouvion-Saint-Cyr, 1812; Grouchy, 1815.

Généraux en chef. Junot; Savary; Decaen; Dupont; Duhesme; Joseph Bonaparte; Reynier; Sébastiani; Jérôme Bonaparte; Poniatowski; Vandamme; Eugène Beauharnais; Bonnet; Reille; Gérard; Drouet d'Erlon; Foy; Grenier; Rapp; Clausel; Maison; Lecourbe; Lamarque.

Premiers inspecteurs généraux d'artillerie. Songis; Lariboissière; Sorbier.

Premiers inspecteurs généraux du génie. Marescot; Dejean.

I. RÉPUBLIQUE.

1. CAMPAGNE DE 1792.

1. OPÉRATIONS EN CHAMPAGNE.

1792. Révolutions intérieures. — CONVENTION.

Les Girondins, au 10 août, se crurent les victorieux : ils recueillirent en effet les premiers fruits de la victoire; ils dirigèrent l'assemblée dont la majorité royaliste venait d'être dispersée; ils donnèrent à leurs amis les ministères et le commandement des armées. Mais ces brillants orateurs, dont les idées constitutionnelles n'étaient pas arrêtées formellement, n'avaient fait qu'exciter des passions qu'ils ne pouvaient maîtriser. Ils s'inspiraient à la tribune des souvenirs de la Grèce et de Rome, ils prenaient pour règle de leur

politique du moment les sentiments d'humanité professés par la philosophie du XVIIIe siècle; mais ils étaient supplantés, dans l'opinion populaire, par la commune de Paris, composée d'hommes plus ardents, plus positifs, plus exaltés par les circonstances. Ceux-ci proclamaient hautement qu'on ne pouvait repousser l'ennemi extérieur qu'en comprimant violemment les ennemis intérieurs; quelques-uns alliaient le salut du pays à des plans de régénération sociale dans lesquels la proscription des dissidents occupait une large place. Au moment où la nouvelle de l'investissement de Verdun consternait Paris, ils préludèrent par le massacre des royalistes, dont la journée du 10 août avait encombré les prisons : les Girondins firent entendre de vaines et éloquentes protestations; ils n'eurent plus d'espoir que dans la Convention nationale, convoquée par le gouvernement insurrectionnel pour remplacer l'assemblée législative et constituer la France. Les élections les y appelèrent tous, mais elles y firent entrer leurs adversaires de la commune, qui siégèrent sur les bancs les plus élevés de l'extrême gauche et prirent le nom de *Montagnards*. 2 et 3 sept. 1792

Dès la première séance, la Convention abolit la royauté, proclama la république et donna une forte majorité à la Gironde qui resta en possession du pouvoir exécutif. Les succès des armées semblèrent l'affermir, elle se crut assez puissante pour combattre à la fois la coalition et le parti extrême qui, dans ses idées, compromettait la révolution par des excès. Elle répudia donc volontairement l'assistance des clubs et des démocrates; elle se mit dans la position où elle-même avait placé Louis XVI : celle de ne pouvoir vivre que par des victoires. 21 sept. 1792 (an Ier de la république).

Cependant, elle perdit du terrain au sein de l'assemblée; elle ne put ni empêcher, ni diriger le procès

du roi; elle laissa, dans cette grave circonstance, une majorité nouvelle se former hors de son influence; elle s'opposa vainement à la création du tribunal révolutionnaire; enfin les désastres de ses généraux favoris
31 mai 1793. achevèrent de la perdre; une insurrection la renversa; ses chefs, ses partisans furent proscrits, et la *Montagne*, qui déjà régnait dans Paris, s'empara du gouvernement ou en d'autres termes d'une dictature absolue. De ces crises naquit le pouvoir le plus énergique qui jamais ait fait mouvoir les hommes.

Constitution du pouvoir exécutif.

A peine le trône fut-il renversé que l'assemblée constitua un conseil exécutif provisoire pour surveiller l'exécution des lois; la diversité et la force des événements n'ayant pas tardé à démontrer son insuffisance, il fut remplacé par douze, puis par seize comités.

Les comités militaires les plus importants furent ceux du commandement central de la force armée de Paris, de défense, de sûreté générale, du mouvement des armées de terre, et de salut public. Ces comités pris dans le sein de l'assemblée avaient un nombre de membres proportionné à leur importance et se renouvelaient à des époques différentes. Il est inutile de rappeler la variété des attributions et des pouvoirs dont chaque comité fut saisi; il suffit de savoir qu'ils furent tous absorbés par le comité de salut public, composé des neuf plus fortes têtes militaires de la Convention, qui prit la direction des armées et ne laissa aux autres que des détails d'exécution.

10 avril 1793. La création de ce comité remonte au moment d'exaspération et de méfiance que firent naître la défection de Dumouriez et les revers qui l'avaient précédée ou suivie.

Peu après sa première formation, il fit décréter l'envoi à chacune des armées, de trois représentants investis de pouvoirs illimités.

Sous l'émotion causée par la reddition de Condé, de Mayence, de Valenciennes; au moment où le Calvados, Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulon prenaient parti pour la Gironde; au moment où les Vendéens remportaient d'éclatantes victoires; où 10 000 royalistes se rassemblaient dans la Lozère, près du camp de Jalès, quartier général des intrigues réactionnaires du midi; où, derrière cette ceinture de mouvements insurrectionnels, les coalisés vainqueurs pesaient sur toutes les frontières; au moment où, à l'intérieur, la disette, le défaut de travail, la disparition du numéraire tourmentaient un peuple inquiet, affamé, en proie aux passions les plus ardentes, parut le décret de levée en masse qui mit en réquisition permanente tout le peuple français. 23 août 1793.

Par un troisième décret[1], les représentants en mission, ainsi que les généraux, furent tenus de se conformer aux arrêtés du comité de salut public, sans pouvoir s'en écarter sous quelque prétexte que ce fût. 25 novembre (5 frim. an II).

Enfin, le comité eut la direction des relations extérieures et devint l'arbitre de la paix et de la guerre. Toutes les ressources de la France étaient concentrées, centralisées entre les mains du comité qui, par ses représentants en mission, étendait sa volonté une et inflexible aux armées et dans les départements soulevés. L'organisation de la force publique fut une de ses œuvres les plus efficaces. 24 août 1794 (5 floréal).

Lorsque les hostilités commencèrent, la réforme votée par l'assemblée ne put s'accomplir : il s'agissait de courir au-devant de l'ennemi. Cependant, l'armée était comme bouleversée : les nouvelles institutions n'avaient pas eu le temps d'y prendre racine, l'esprit de privilége et de routine se heurtait contre Organisation de l'armée. 10 août 1792 - 25 mars 1802 (4 germinal an X).

[1] Depuis le 5 octobre, la Convention avait mis en usage le calendrier républicain.

l'esprit d'égalité et d'innovation. Les régiments étrangers assimilés, par les décrets du corps législatif, aux régiments français, pour le régime intérieur et l'uniforme, réclamaient contre l'atteinte portée à leurs capitulations. Les compagnies de tous les régiments d'infanterie de ligne, qui venaient d'être dédoublées et portées à 9 avec diminution dans l'effectif du bataillon, ne présentaient aucune consistance. Les corps de toutes armes, privés de la majeure partie de leurs officiers qui avaient émigré, étaient tourmentés par le découragement et l'indiscipline. A la vérité, les bataillons de volontaires se multipliaient de jour en jour; mais, à l'exception des premiers levés, ils n'avaient qu'une organisation incomplète. Leur esprit d'ailleurs était différent de celui de la plupart des régiments de la ligne qui portaient encore un autre uniforme que le leur.

Sous les rapports d'ensemble, les éléments de l'armée française n'étaient pas disposés de manière à compenser les défauts inhérents à leur nature. Lourde, sans être compacte, elle n'était pas plus maniable que lorsqu'elle s'était numériquement accrue sous Louis XIV.

Depuis l'organisation de 1791, il n'existait plus de majors généraux ni de maréchaux des logis; les attributions des chefs d'état-major et des adjudants généraux qui les avaient remplacés, n'étant pas encore bien connues, il y avait embarras, incertitude dans la transmission des ordres.

Le grand état-major, l'artillerie étaient toujours sans rapports journaliers avec les troupes, et la brigade était restée l'unité de force la plus considérable. L'ordre de bataille, les marches, les transports n'avaient pas non plus été modifiés, et lorsque l'armée française entra en lice avec les armées de la coalition,

elle leur était aussi inférieure dans son organisation que dans sa manière de faire la guerre. Mais son éducation se fit rapidement sous le feu, et dès la seconde campagne d'importantes améliorations lui rendirent la supériorité.

L'histoire de l'organisation de l'armée française se rapporte à deux grandes périodes : 1° celle où l'influence du comité de salut public se fait sentir, et qui se prolonge jusqu'à la rupture de la paix générale ; 2° celle où Bonaparte mit le sceau au progrès des institutions militaires. Nous allons donner les traits principaux de la première.

Au plus fort du péril, au moment où les frontières du nord et du midi étaient entamées, où la guerre civile dévorait l'ouest, où le fédéralisme (parti des Girondins) soulevait les grandes villes de l'intérieur, la Convention ordonna le dédoublement et la reformation de tous les régiments d'infanterie. Les anciens régiments, les bataillons de volontaires, les légions et les compagnies franches, levés depuis dix-huit mois, subirent à la fois une fusion complète ; on amalgama un bataillon de ligne dans deux de volontaires, et l'on forma ainsi 196 demi-brigades de ligne et 30 d'infanterie légère. Tous les corps de cavalerie irrégulière furent incorporés dans ceux de ligne, qui furent portés à 85 régiments de 4 escadrons chacun. On créa en même temps 8 régiments d'artillerie à cheval.

Toutes les demi-brigades d'infanterie furent à 3 bataillons de 9 compagnies dont une de grenadiers, plus une compagnie de canonniers ; elles durent présenter un effectif de 3 220 hommes et un total de 710 000 combattants. Les cadres de la cavalerie offrirent dans 480 escadrons 60 000 hommes, et l'artillerie 31 000 hommes.

Sous le Directoire, la coalition commençant à se

dissoudre. L'infanterie fut réduite, par suite d'un second amalgame, à 108 demi-brigades de ligne et à 26 d'infanterie légère, devant fournir dans 496 bataillons, 425 000 combattants. La cavalerie, après avoir éprouvé une réduction de 9 régiments, subit encore une réforme dans ses cadres et n'eut plus que 24 000 combattants répartis en 279 escadrons. L'artillerie fut réduite à 24 000 hommes. Ce ne fut qu'après la rupture de la paix, que le consulat opéra les changements qui caractérisent la deuxième période.

Énumérons maintenant les améliorations d'ensemble introduites pendant la première période, qui comprend à peine dix ans (de 1793 à 1803). On supprima le grade de maréchal de France; la charge de commandant en chef devint temporaire. Il n'y eut plus qu'un seul et même corps d'officiers généraux pour tous les services. A la voix mâle et sévère de la Convention, le luxe des états-majors disparut: un général de division, deux généraux de brigade, un adjudant général et deux adjoints, un capitaine d'artillerie, un capitaine du génie, un commissaire des guerres composèrent l'état-major de toutes les divisions actives ou territoriales, et durent suffire à toutes les exigences du service. Les grades sans fonctions indispensables furent retranchés dans toutes les armes, pour donner plus de force au commandement et raccourcir l'échelle hiérarchique, jusque-là trop longue pour les ambitions subalternes.

Tous les régiments reçurent une organisation plus forte et uniforme qui facilita leur embrigadement. La création de l'artillerie à cheval procura le moyen de donner du canon à la cavalerie et d'en porter rapidement où il devenait nécessaire. L'expérience fit voir ...e pour tirer le meilleur parti des sapeurs et des ...rs, dans les siéges, il fallait les mettre sous le

commandement immédiat des officiers du génie, et dès lors ce corps devint une arme distincte qui rendit les plus grands services.

La brigade parut une unité de force trop incomplète et trop petite : on forma une nouvelle unité composée de deux brigades, et qu'on nomma division. Les lieutenants généraux eurent le titre de généraux de division, les maréchaux de camp celui de généraux de brigade; ces officiers restèrent attachés à leurs troupes comme un colonel à son régiment, et la confiance réciproque qui en résulta produisit les meilleurs effets. Chaque brigade contint deux demi-brigades (régiments) d'infanterie, un ou deux régiments de cavalerie. La force de la division fut de 12 bataillons; 8 à 12 escadrons, 12 à 15 000 hommes. On attacha à la division, outre les pièces de bataillon, une batterie de 6 à 8 bouches à feu, en sorte qu'elle fut en état d'agir isolément. Cinq à six divisions formèrent une armée très-facile à manier dans toutes les circonstances de la guerre.

Les opérations ne furent plus enchaînées par l'établissement des magasins et des boulangeries. La nécessité et le dévouement firent loi : le système de réquisitions pourvut aux besoins des troupes, et lorsqu'il ne put fournir aux distributions régulières, on obvia à la pénurie en fourrageant sur place ou en cantonnant les troupes. Dès lors, nulle inquiétude pour les subsistances tant qu'on fit la guerre dans des pays fertiles, tels que les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne. Dès lors, les mouvements furent plus rapides et plus audacieux; au besoin les marches stratégiques s'exécutèrent en poste, au moyen de relais préparés d'avance. C'est ainsi, par exemple, que la garnison de Mayence fut transportée en Vendée. Les marches manœuvres n'éprouvèrent plus d'embarras,

chaque division pouvant former en cas de nécessité une colonne; dès lors aussi, l'ordre bataille cessa d'être une espèce de patron qu'on appliquait dans toutes les circonstances et on l'adapta au terrain.

On suppléa d'abord au défaut d'instruction en tiraillant par grandes bandes; cette manière de combattre, si favorable à la bravoure individuelle des Français et à laquelle l'ennemi n'était pas accoutumé, déjoua ses combinaisons savantes et compassées.

Enfin on abandonna l'usage des tentes, parce que l'on reconnut que leurs avantages ne compensaient pas leurs inconvénients, et l'on préféra bivouaquer, baraquer ou cantonner suivant les occurrences.

Là se bornent les changements importants qui, en moins de trois années, formèrent les armées formidables qui reculèrent les bornes de la France jusqu'au Rhin, jusqu'aux Alpes, franchirent ces nouvelles frontières et renversèrent plusieurs trônes.

Recrutement. Le 24 février 1793, la Convention décréta la levée de 300 000 hommes qui n'en produisit qu'environ 140 000.

La levée en masse prescrite le 23 août produisit 423 378 combattants; les enrôlements volontaires ou de nouveaux appels suffirent dans les années subséquentes à compléter les cadres. Enfin la conscription fut établie.

5 sept. 1798 (19 fructidor an VI).

Cette loi fut basée sur le grand et véritable principe que tout citoyen est soldat et se doit à la défense de la patrie. Elle laissa donc subsister légalement, mais seulement pour des cas prévus, le système de réquisition permanente.

Pour les circonstances ordinaires, elle disposa des jeunes gens depuis vingt jusqu'à vingt-cinq ans, lesquels furent divisés en cinq classes. Il fut stipulé que le nombre demandé devait se prendre dans la pre-

mière classe, de sorte que les autres classes ne fussent atteintes qu'en cas d'insuffisance.

Une seconde loi laissa aux conseils des communes la faculté de déterminer le mode de désigner les conscrits qui devaient faire partie du contingent. Alors le tirage au sort fut partout adopté.

Sous l'empire de la constitution de l'an VIII et des actes organiques qui la modifièrent, le contingent général fut fixé par des sénatus-consultes.

Dans le premier moment d'enthousiasme, les officiers furent nommés soit par les soldats, soit arbitrairement par les représentants en mission aux armées. En 1794, on créa, sous le nom d'école de Mars, une école militaire qui campa dans la plaine des Sablons; cet essai fut aussitôt abandonné.

L'école polytechnique, fondée la même année, fournit les officiers de l'état-major du génie exclusivement et, concurremment avec les sous-officiers, ceux d'artillerie.

L'école militaire fut rétablie d'abord à Paris, puis à Fontainebleau et, sous l'Empire, à Saint-Cyr.

Le Premier Consul ordonna la distribution d'armes d'honneur, et, le 19 mai 1802, fut votée la loi qui institua la Légion d'honneur, destinée à récompenser les services civils et militaires. 25 déc. 1799 (4 nivôse an VIII).

Les Girondins firent donner le commandement abandonné par Lafayette, à Dumouriez, qui se rendit à Sedan et rétablit les troupes (19 000) dans leurs positions primitives, car elles commençaient à rétrograder. Son projet était d'envahir immédiatement la Belgique; il croyait, par cette diversion, arrêter la grande armée coalisée et la forcer à la retraite. Le conseil exécutif lui ordonna formellement de renoncer à ce plan aventureux, de courir où était le péril et de se porter en Argonne. 25 août 1792

Cette partie du Rémois, dont Sainte-Menehould est la capitale, est couverte, dans la direction du sud-est au nord-ouest, entre Passavant et le Chêne-Populeux, d'une forêt, longue de six myriamètres sur une largeur de deux à quatorze kilomètres.

Deux grands cours d'eau : l'Aire et l'Aisne, une multitude de ruisseaux, étangs, marais et, entre les vallons, des collines rapides dont les pentes orientales sont les plus escarpées, présentent à chaque pas des obstacles défensifs.

Les débouchés, praticables pour une armée en marche, sont au nombre de cinq : 1° la route de Verdun à Sainte-Menehould que resserre, en un long défilé, le village des Grandes Islettes; 2° le chemin de Varennes à Sainte-Menehould, passant par la Chalade; 3° la route de Verdun à Vouziers qui, après avoir côtoyé l'Aire, traverse le village de Grandpré et la vallée de l'Aisne; 4° la route de Stenay à Vouziers, passant par la Croix-aux-Bois; 5° et un chemin secondaire, passant par Noirval, à cinq kilomètres sud-est du Chêne-Populeux qui se trouve hors de la forêt.

Tout s'ébranle, depuis Sedan jusqu'à Valenciennes, pour occuper, avant l'ennemi, ces positions décisives. Beurnonville (9 000) conduit les troupes du camp de Maulde; Duval (3 050), Lanoue (3 950), celles des
31 août 1792. camps de Pont-sur-Sambre et Maubeuge; Arthur Dillon (5 bataillons, 14 escadrons) débouche le premier du camp de Sedan, longe la lisière orientale de la forêt et remonte la vallée de la Meuse; Dumouriez le suit à une journée de distance; Chazot (5 000) marche sur la crête des collines qui encaissent le fleuve.

Dillon aborde, vers Stenay, les postes que Clerfayt a jetés en deçà de la Meuse. Le général autrichien crut que l'on voulait troubler les opérations de siége qu'il était chargé de protéger; il resserra ses forces sur la

rive droite, et comme les Français occupaient, à deux kilomètres au delà de Stenay, le village de Baalon, il livra, pour le reprendre, un combat à la suite duquel ils l'évacuèrent. Dillon alors rétrograde dans la forêt; Dumouriez se hâte d'y jeter de l'infanterie, qu'il étend jusqu'aux bords de la Meuse; mais Clerfayt, se voyant dégagé de l'attaque qu'il craignait, ne trouble point la manœuvre que masque ce rideau de troupes.

Dillon continue sa marche jusqu'aux Islettes où il se retranche, en faisant occuper la Chalade et Passavant. Dumouriez occupe le camp de Grandpré et laisse, à la Croix-aux-Bois, le colonel Colomb, du 2e dragons, avec deux bataillons d'infanterie: il lui ordonne de rompre le chemin, de se couvrir de retranchements. Enfin, Duval prend position au Chêne-Populeux, d'où il surveille le défilé de Noirval.

Toutes les issues de la forêt étaient gardées, mais ce mouvement, si heureusement exécuté, ne sauva pas Verdun qui déjà avait ouvert ses portes. Quelques bombes, lancées pendant dix-sept heures, suffirent pour épouvanter les habitants. Un conseil civil et militaire s'assemble, et malgré les représentations du jeune Marceau, malgré les instances désespérées du commandant de place Beaurepaire, qui se donne à l'instant la mort pour ne point partager la honte à laquelle on se voue, la majorité se prononce pour une capitulation, qui est signée dès le lendemain. 31 août-1er sept. 1792.

La garnison (3600) sortit avec les honneurs de la guerre et rallia Dillon, au camp devant Sainte-Menehould. Maîtres de Verdun, les coalisés délibérèrent sur leurs opérations ultérieures. Brunswick proposa de prendre les places de la Meuse avant de se porter plus loin; le roi fit donner l'ordre de continuer l'invasion. Les Prussiens occupèrent Varennes et Clermont; Clerfayt, débouchant de Stenay, s'avança jus-

qu'au sommet de la colline qui encaisse la vallée de la Meuse.

Dumouriez n'hésita pas à braver leur attaque, et Kellermann, dont les mouvements étaient empreints d'indécision, reçut l'ordre impératif de le renforcer.

9 sept. 1792. Les Prussiens n'avaient plus qu'à forcer le camp de Grandpré pour dominer tout le cours de l'Aire; ils le tentèrent, mais ils furent vigoureusement repoussés, et attendirent immobiles l'arrivée des Hessois que Hohenlohe amenait du blocus de Thionville. Leur lenteur allait leur devenir funeste; des pluies continuelles détrempaient les terres fortes et argileuses où ils manœuvraient. Le fond des vallées se changeait en marais; la dyssenterie commençait à se déclarer dans leurs rangs.

10. Dumouriez cependant rappela du Chêne-Populeux la troupe aguerrie de Duval, qui fut remplacé dans ce poste par Dubouquet (4 bataillons, 2 escadrons). Sur ces entrefaites, le colonel Colomb, empressé de se rendre où l'on combattait, porta son détachement à Grandpré et ne laissa, pour garder la Croix-aux-Bois,
12. que 100 fantassins, force qu'il croyait suffisante.

Cet incident faillit tout perdre; Clerfayt en fut informé; il fit aussitôt déblayer et rétablir le chemin, qui avait été imparfaitement détruit, et s'empara du
14. défilé. Dumouriez eut hâte d'y envoyer Chazot (5 000) qui reprit le village et repoussa rudement les Impériaux; inutile effort, Clerfayt était là avec tout son corps d'armée, il rallia les fuyards et recommença le combat. Chazot, accablé par le nombre, évacua en désordre la forêt, et, dans le même temps, Dubouquet, attaqué au Chêne-Populeux, se retira sur Rhetel.

La ligne de défense, que le général en chef avait nommée *les Thermopyles de la France*, étant rompue, Grandpré n'était plus tenable. Toutefois, Dumouriez,

quoique réduit à 16 000 hommes, ne perdit point courage. La partie méridionale de la forêt pouvait encore lui servir d'appui; il résolut d'y concentrer toutes ses forces.

Il expédie à Beurnonville, à Chazot, l'ordre de l'y 15 sept. 1792.
rejoindre; à la nuit, il met la troupe sous les armes; il fait filer les bagages; il se range en bataille, la droite à l'Aisne, et remonte pas à pas le cours d'eau.
La journée suivante fut pénible; lorsque les Prussiens 16
reconnurent que le camp de Grandpré était évacué, ils lancèrent en avant des hussards. Cependant Chazot était parti de Vouziers et côtoyait l'Aisne pour rallier l'armée; chemin faisant, sa division aperçut 1 200 hussards ennemis qui harcelaient l'arrière-garde; elle se crut devancée, trahie et coupée; elle lâcha pied au cri de sauve qui peut, et répandit une épouvante qui gagna les derniers rangs de Dumouriez; 10 000 hommes se débandèrent; les généraux Duval, Stengel, Miranda accoururent; leur calme, leur ascendant réparèrent le désordre et l'on continua d'un pas plus ferme à rétrograder.

Cette alarme ne fut pas la dernière; toutefois, le 17
lendemain, on prit position autour de Sainte-Menehould et l'on fit face à la route de Châlons, tandis que, de l'autre côté de l'Aisne, Dillon, attaqué par les Hessois, leur tint bravement tête.

Dans cette position, habilement choisie, couvert à l'est par la forêt, à l'ouest par trois petits affluents de l'Aisne : la Tourbe, la Bionne, l'Auve, et par les collines qui les séparent, Dumouriez attend les forces qu'il a convoquées. Déjà Beurnonville s'est avancé jusqu'à moitié chemin; quelques fuyards de Chazot l'ont décidé à retourner à Châlons, il a bientôt été
détrompé, il paraît enfin au camp à la tête de 19.
10 800 hommes d'élite et, dans sa joie, le général en

chef le surnomme l'*Ajax français*. Dans la soirée, un renfort plus important encore est signalé : c'est Kellermann (14 400 fantassins, 4 900 cavaliers, 800 artilleurs), qui, après de longues hésitations, pressé enfin par des ordres réitérés, débouche par la route de Vitry.

Dumouriez va donc avoir sous la main 60 000 hommes ! Cependant Dubouquet est resté devant Châlons, d'autres troupes mettent Reims à l'abri d'un coup de main, et les volontaires qui, chaque jour, sortent en foule de Paris, se rassemblent au camp de Soissons. Le général en chef recommande à l'armée de la Moselle de prendre pour champ de bataille, les collines de Gizaucourt sur la rive droite de l'Auve, et le tertre de Valmy entre l'Auve et la Bionne. Kellermann se méprend sur cette indication ; il passe l'Auve tout entier ; il reconnaît son erreur et veut revenir sur ses pas, mais la présence de l'ennemi l'en empêche.

Les coalisés, après avoir manœuvré avec une inexplicable lenteur, étaient arrivés sur les hauteurs d'où descend la Tourbe; les mouvements de Kellermann ne leur échappèrent pas ; ils les prirent pour un indice de retraite, et ils se décidèrent à tenter le sort des armes.

Bataille de Valmy. 20 sept. 1792.

Le lendemain, à six heures et demie du matin, par un brouillard épais, pendant que leurs hussards surprenaient Gizaucourt, ils attaquèrent, sur la Bionne, le village de Hans où se trouvait Desprez-Crassier. Au bruit de la canonnade, Kellermann fait battre la générale et, reconnaissant l'impossibilité de repasser l'Auve, il destine 2 bataillons à masquer l'issue de Gizaucourt, puis il met ses lignes en mouvement pour se ranger en bataille sur le terrain même où il a passé la nuit. De sa personne, il se porte avec 12 bataillons, dont un seul est de nouvelles levées, et

six escadrons sur la colline de Valmy, où il fait mettre dix-huit pièces en batterie au moulin à vent. Cette colline est dominée à droite par le mont Yvron : Stengel y court, s'en empare et y place du canon. Valence est resté dans la vallée de l'Auve; il dirige des troupes sur le cabaret de la Lune, au sommet d'une troisième colline, dont l'occupation eût rendu les Français maîtres de tous les points culminants. Deux colonnes prussiennes les y préviennent de quelques instants; ils se retirent, et Valence se range, la gauche à Orbeval, perpendiculairement à la grande route.

Cependant, Dumouriez a disposé d'une partie de ses troupes pour soutenir Kellermann : Chazot (9 bataillons, 8 escadrons) est derrière Valence; Beurnonville (16 bataillons) prend position à gauche de Kellermann, à portée de secourir Stengel; Leveneur (12 bataillons, 8 escadrons) se déploie entre la Bionne et la Tourbe.

Toutes ces mesures prises au milieu du brouillard, étaient complètes, quand les Prussiens, du haut des collines de la Lune, ouvrent le feu et canonnent le moulin de Valmy, que leur général regarde comme la clef du champ de bataille. Les Français ripostent de Valmy et du mont Yvron; jusqu'à dix heures, quarante pièces de leur côté, cinquante-huit du côté de leurs adversaires font un feu continuel.

A dix heures, l'explosion de deux caissons d'artillerie causa quelque désordre parmi les 62e et 96e régiments; un aide de camp de Kellermann est tué à ses côtés, lui-même est renversé de cheval; toute la première ligne fait un mouvement rétrograde, le combat cesse un moment, mais le sang-froid des officiers, parmi lesquels se signalent les jeunes ducs de Chartres et de Montpensier, a bientôt rétabli l'ordre, et la canonnade recommence.

A onze heures, le brouillard se dissipe, alors Brunswick forme trois colonnes d'infanterie et les dirige l'une sur la maison de poste d'Orbeval, les deux autres sur le moulin de Valmy. De ce côté, Kellermann replie ses lignes en colonnes par bataillons, puis parcourant les rangs, « Camarades, dit-il, ne tirez pas avant que l'ennemi ait gravi la hauteur; il faut l'en précipiter à la baïonnette. » En achevant ces mots, il élève en l'air son chapeau sur la pointe de son épée et l'agite au cri de *vive la nation!* L'armée entière répète, avec un enthousiasme frénétique, ce cri de la patrie en péril; le champ de bataille retentit de son immense clameur; c'est le gage d'une résistance intrépide; les Prussiens saisis de surprise s'avancent mollement, la mitraille crible leurs têtes de colonne; elles hésitent, elles s'arrêtent; ils se replient sans attaquer.

Alors le feu des canons redouble des deux parts; le fracas ne cesse pas un instant et fait trembler la terre. A quatre heures, Clerfayt arrive avec les Impériaux; sa présence est le signal d'une seconde démonstration; les Prussiens reforment leurs colonnes et se portent encore en avant; mais, comme s'ils n'eussent eu d'autre but que de faire ressortir, aux yeux de leurs alliés, les difficultés du terrain et les dangers d'un engagement sérieux, ils battirent aussitôt en retraite.

A cinq heures, le feu cessa, les pertes s'élevèrent de part et d'autre à 2 ou 3000 hommes tués ou blessés.

Telle fut la première bataille rangée de la révolution. Elle eut pour résultat d'aguerrir les Français et de les enflammer de l'exaltation de la victoire. Il semble que les généraux prussiens, dans cette journée, comme pendant toute la campagne, aient été préoccupés de la crainte de compromettre leur armée. Un

coup de main, une promenade militaire : c'est tout ce qu'ils paraissent avoir voulu tenter; ils reculèrent devant une lutte sérieuse.

Pendant la nuit, Kellermann revint à la rive droite de l'Auve et se rangea sur les hauteurs de manière à menacer leur flanc droit. Ils ne l'attaquèrent pas le lendemain et ils ne tardèrent pas à ouvrir les yeux sur leur situation; des renforts, arrivant sans cesse, avaient porté à 28 000 hommes les forces du camp de Châlons, Reims, Soissons étaient couvertes; la population, loin de se déclarer pour la cause qu'ils prétendaient défendre, se formait de toutes parts en bataillons de volontaires. Enfin ils étaient en présence d'une armée victorieuse qui les séparait de leurs magasins et coupait leur ligne de retraite.

Dans cette conjoncture critique, au lieu d'opérer, ils délibérèrent et restèrent dans une inaction qui aggrava leurs périls. La saison était mauvaise; la disette, les maladies décimèrent leur camp. L'immobilité des corps français et l'exaspération des habitants achevèrent de leur démontrer que le but de l'expédition était manqué. Le roi de Prusse engagea des négociations avec Dumouriez, et promit d'évacuer la Champagne à condition que sa retraite ne serait pas troublée. La grande armée coalisée se replia sur Verdun, au commencement d'octobre; les Allemands regagnèrent les bords du Rhin et les Impériaux retournèrent dans le Brabant. 30 septemb.-13 oct 1792.

2. OPÉRATIONS AU NORD, SUR LE RHIN ET AU MIDI.

Le comte de Clerfayt avait laissé, en Belgique, le prince Albert de Saxe-Teschen à la tête de 25 000 hommes. Dumouriez ayant appelé à lui l'élite des troupes, il ne restait plus, dans les camps, qu'une

force insuffisante pour tenir la campagne. Mais le conseil exécutif s'en était remis, pour la défense du nord, aux places dont cette province est hérissée, et aux levées qu'on organisait activement à Paris. Ses prévisions furent justifiées par le succès. Le prince de Saxe replia sans résistance, dans les forteresses, les 8 à 9 000 hommes qui campaient encore sur l'Escaut, et, après avoir menacé divers points, il arriva devant Lille avec toute son armée, espérant surprendre cette grande ville et s'en emparer au profit de l'Autriche.

27 sept. 1792.

Siége de Lille. 29 septembre-7 octobre.

Malgré la faiblesse de la garnison (7 000), le prince ne pouvait pas songer à faire un siége régulier; mais son dessein était d'intimider la population, de la soulever, de la contraindre à lui ouvrir ses portes après avoir désarmé la troupe. Il dresse des batteries; les bombes, les obus, les boulets rouges volent sur les maisons : car c'est aux habitants que l'on fait la guerre; des incendies à chaque instant éclatent, la flamme dévore sept cents édifices.

Lille est inébranlable. Il y a dans toutes les villes du nord des compagnies de canonniers bourgeois constituées avec toute la force que donnent l'esprit de corps et de glorieux souvenirs. Les canonniers de Lille déployèrent un courage admirable. Leur constance triompha de la terrible opiniâtreté du général ennemi. Celui-ci, après dix jours de bombardement, abandonna ses travaux. Il préparait une tentative sur Valenciennes, quand Labourdonnaie, à la tête des troupes rassemblées à l'intérieur, et Beurnonville, avec la gauche de Dumouriez, manœuvrant tous deux de manière à inquiéter sa retraite, le forcèrent de repasser précipitamment la frontière.

Au centre, à l'aile droite du vaste front d'opérations des coalisés, ils échouaient; à leur extrême gauche, des événements d'un caractère plus décisif les frappèrent

de stupeur. Tandis que le prince de Hohenlohe divisait ses forces pour observer Landau, assiéger Thionville et prendre part à l'invasion de la Champagne, Custine prit 20 000 hommes de l'armée du Rhin dont Biron était général en chef et déboucha de Landau. Il culbuta 31 sept. 1792 et suiv. le détachement assiégeant, enleva, au pas de course, Spire, Frankenthal, Worms, et marcha sur Mayence où l'appelaient de secrets partisans de la cause française. Cette forteresse, ce boulevart de l'Allemagne septentrionale, lui ouvrit ses portes et le laissa maître de 22 octobre. continuer une guerre offensive sur l'autre rive du Rhin. Entraîné par l'espoir de révolutionner les provinces germaniques, Custine passa le pont de Mayence, 23. mit garnison dans Francfort et s'étendit entre le Mein et la Lahn.

L'armée du Midi eut une part glorieuse dans ces heureux débuts. Le roi de Sardaigne ayant accédé à la coalition, Montesquiou reçut l'ordre d'attaquer. Il chargea son lieutenant Anselme de passer le Var à la tête de 8 à 10 000 hommes, et de prendre Nice. Lui-même, avec 20 000 hommes, se réserva d'envahir la Savoie. Ces opérations s'effectuèrent sans contestation. Le général en chef trompa les détachements piémontais sur son point d'attaque; les força de repasser les 16 septemb. grandes Alpes et se mit en possession de toute la province. Anselme, secondé par le feu d'une croisière qui prit à revers les troupes ennemies, franchit le Var, entra dans Nice et Villefranche et renferma les Sardes dans le camp de Saorgio. La Savoie et le comté de Nice furent réunis à la France. 29.

3. OPÉRATIONS EN BELGIQUE ET SUR LE RHIN.

Le lendemain du combat de Valmy, la Convention nationale, convoquée par le gouvernement insurrec-

tionnel du 10 août, ouvrit ses séances. Les Girondins dirigèrent d'abord cette assemblée. Ils entrèrent en majorité dans le conseil exécutif et laissèrent les généraux qui venaient de se faire un nom si éclatant, libres de se livrer à leurs inspirations. Dumouriez surtout était au comble de la gloire; il vint à Paris, fut reçu en triomphe par toutes les factions, et obtint sans peine de reprendre ses projets sur la Belgique. Tandis que Kellermann, qui reçut définitivement le commandement de l'armée de la Moselle, escorta la grande armée coalisée, tandis que Custine continua ses opérations aventureuses au delà du Rhin, Dumouriez se mit à la tête de 100 000 hommes pour envahir les provinces autrichiennes. Il les divisa en trois armées. Celle *des Ardennes* (15 à 20 000), sous Valence, eut ordre de s'élancer sur les pas de Clerfayt; celle *du Nord,* sous Labourdonnaie (18 000), manœuvra sur la rive gauche de l'Escaut; Dumouriez prit l'*armée de la Belgique* (40 à 50 000), pour entrer dans le Hainaut par Valenciennes et Maubeuge. Il n'y avait pas, dans les Pays-Bas autrichiens, beaucoup plus de 30 000 Impériaux, commandés par le prince Albert de Saxe, les comtes de Beaulieu, de Latour et de Clerfayt et couvrant les débouchés de Tournai, de Mons et de Namur.

L'élite de ces forces (20 000), sous le prince de Saxe et Beaulieu, défendait la grande route de Paris à Bruxelles. A partir de la frontière, les riches villages belges se composent de bâtiments d'exploitation vastes et solidement construits; on les avait retranchés, crénelés et barricadés. A trois kilomètres de Mons, en arrière du gros bourg de Jemmapes, s'élève une colline qui s'étend obliquement à l'est jusqu'aux fossés de la place et au faubourg dit Berthaumont, où aboutit la route de Maubeuge. C'est là que les Impériaux avaient établi leur camp : quatorze redoutes, armées d'une

artillerie formidable, en formaient l'enceinte; des abatis, des coupures en couvraient les approches.

Dumouriez, sans attendre l'effet des manœuvres de Valence et de Labourdonnaie, conduisit ses troupes à l'assaut de cette forte position. La Belgique était le prix de la victoire, et il était nécessaire de rehausser l'honneur des armes françaises par un succès plus décisif que celui de Valmy. Bataille de Jemmapes. 6 nov. 1792.

On franchit hardiment la frontière par les routes de Valenciennes et de Maubeuge; un détachement à gauche couvre la marche du côté de l'Escaut; on replie les avant-postes impériaux, on renferme dans le camp leur armée entière.

Beurnonville prend la droite, Ferrand la gauche, le duc de Chartres le centre; d'Harville se détache à droite pour tourner la colline et attaquer à revers le faubourg de Berthaumont. On se range en bataille, parallèlement au front de l'ennemi, à six mille mètres de distance, les flancs appuyant aux deux chaussées. Le canon donne le signal, les deux ailes abordent l'ennemi, Beurnonville force la première ligne de redoutes, Ferrand enlève, en avant de Jemmapes, le village de Quaregnon. A ce moment les batteries impériales vomissent un feu terrible; la cavalerie tombe sur le flanc de Beurnonville, le fait reculer en désordre et Ferrand, en marchant de Quaregnon sur Jemmapes, est forcé de laisser en arrière, dans un terrain fangeux, toute son artillerie; la colonne entière hésite. Mais Dumouriez veille à tout; son aide de camp Thouvenot court à Ferrand, le ranime, tourne avec lui Jemmapes et y pénètre à la tête de six bataillons. De l'autre côté, Dampierre saisit une colonne de grenadiers, enlève deux redoutes, rallie Beurnonville et rétablit le combat.

Les deux ailes ont un ascendant marqué, Dumouriez pousse en avant le centre; tout s'ébranle, mais d'abord

avec trop d'impétuosité; quelques bataillons emportés par leur ardeur, ayant donné prise, la cavalerie autrichienne charge et les disperse. Dans le même temps, la mitraille des redoutes vole sur toute la ligne et ralentit sa marche. Bientôt le désordre s'y met, on se trouble, on tourbillonne; déjà les divers corps se mêlent, quand le duc de Chartres se jette au milieu des troupes éparses, les rallie, les forme sous le nom de *bataillon de Jemmapes* en une imposante colonne et leur montrant les hauteurs, leur ordonne de les emporter. Elles s'élancent avec une force irrésistible; les redoutes tombent en leur pouvoir; le camp est partout forcé et les Impériaux se retirent précipitamment au delà de Mons.

A deux heures, la bataille était gagnée; cette promptitude en atténua l'effet; d'Harville n'arriva pas à temps pour attaquer Berthaumont et fermer les issues de Mons; on perdit, de part et d'autre, environ 4 500 hommes tués et blessés. La victoire des Français eut en Europe un retentissement prodigieux; des volontaires indisciplinés venaient de culbuter les vieux grenadiers hongrois, la cavalerie renommée de l'Empire! Les Belges furent transportés d'enthousiasme. Dumouriez fit à Mons une entrée triomphante; ses
14-29 nov. 1792. lieutenants prirent sans coup férir les places de la Flandre, Anvers, Charleroi, Namur. Lui-même entra dans Bruxelles et dans Liége où il fut accueilli en libérateur; les Impériaux plièrent partout, et l'armée française couvrit la Meuse.

On n'avait plus qu'un pas à faire pour déployer le drapeau tricolore sur les rives du Rhin. Mais l'armée manquait d'organisation; l'incapacité sinon l'infidélité des services administratifs, l'indiscipline des volontaires qui se croyaient en droit de retourner dans leurs oyers selon leur caprice, des mésintelligences entre

le général en chef et les nouveaux ministres arrêtèrent son élan. Toutefois elle passa la Meuse et prit Aix-la-Chapelle, mais elle ne fut point secondée par les autres armées. 17 déc. 1792.

Custine, qui eut dû, couvert par le Rhin et Mayence, consacrer toutes ses forces à déblayer l'espace entre le Rhin et la Moselle, de concert avec Kellermann, Custine batailla sur la Lahn, contre les Prussiens. Ceux-ci l'emportèrent sur lui par le nombre, le forcèrent d'évacuer Francfort et de se renfermer dans Mayence. Beurnonville, qui remplaça Kellermann au commandement de l'armée de la Moselle, ne put seul déposter, de l'électorat de Trèves, le corps du prince de Hohenlohe. Il attaqua sans succès les hauteurs de Pellingen et se borna à occuper la rive gauche de la Sarre. Cependant Clerfayt retrancha derrière l'Erft les débris des Impériaux. Combat de Pellingen. 15 décembre.

Faute d'un mouvement concentrique bien concerté, les trois armées françaises prirent leurs quartiers d'hiver dans des positions indécises, et faute d'appliquer toutes les ressources de son esprit à l'accomplissement de ses devoirs militaires, Dumouriez, toujours préoccupé d'intrigues qui le détournaient des soins du commandement, laissa échapper l'occasion de mettre le sceau à sa gloire en achevant la conquête de provinces qui devaient coûter encore des flots de sang.

II. CAMPAGNE DE 1793.

1. REVERS EN BELGIQUE ET DANS LE PALATINAT.

A la reprise des hostilités, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie étaient entrées dans la coalition. La Convention s'était créé des ressources; mais sur toutes les frontières, sur toutes les côtes on rassemblait 1793.

des armées, et Dumouriez, dont la mission était de contenir les forces combinées des puissances du nord et des Impériaux, n'avait pas plus de 100 000 hommes. Cependant, avec sa promptitude habituelle, il conçut le projet audacieux de commencer l'attaque et de porter la révolution au cœur de la Hollande. Il range 60 000 hommes sur la Meuse et fait assiéger Maëstricht. De sa personne, à la tête de 20 à 25 000 hommes, il fond sur le Brabant hollandais; intimide les garnisons de Breda, de Gertruydenberg, du fort de Klundert; s'empare de ces places; menace Berg-op-Zoom; prépare une flottille pour passer le Moërdick et se dispose à soulever les agitateurs de la Hollande, qu'excite un comité insurrecteur, institué à Anvers, lorsqu'il apprend que les Impériaux prennent victorieusement l'offensive.

1er-6 mars 1793. 70 000 hommes commandés en chef par le prince de Saxe-Cobourg, la plus haute renommée militaire de l'époque, tombent à l'improviste sur les lignes qui bloquent Maëstricht; ils y jettent le désordre, dégagent la place, franchissent la Meuse à Liége, et prennent en six jours d'immenses magasins, une partie du matériel, des milliers de prisonniers et vingt-cinq lieues de terrain. Cobourg détache à droite le prince Frédéric de Brunswick pour défendre la Hollande contre Dumouriez.

Celui-ci était au désespoir; vainement il cherchait à retenir ses lieutenants; ils reculaient chaque jour; et enfin ils avaient pris position à Louvain, lorsque le général en chef, contraint d'abandonner ses plans, vint se mettre à la tête de l'armée.

Aussitôt il pousse ses colonnes en avant; Tirlemont est enlevé, repris et pris encore; on force les hauteurs entre les deux Geetes; et, malgré les efforts des ennemis, on en reste maître. L'armée se ranime; Du-

mouriez veut mettre à profit son ardeur pour livrer bataille, se reporter sur la Meuse et ressaisir l'initiative des mouvements.

La petite Geete le sépare de l'ennemi, qui s'est retranché dans les villages et sur les monticules qui commandent la vaste plaine de Landen. Si l'on emporte d'assaut les points fortifiés, les Impériaux ne trouveront plus d'appui jusqu'à Liége; une victoire peut donc être décisive.

A neuf heures du matin, l'armée s'ébranle en huit colonnes; Valence, à droite, est chargé d'enlever les retranchements; le centre, sous le duc de Chartres, doit le soutenir; Miranda, avec la gauche, a ordre de se borner à couvrir le débouché de la grande route. La Geete est franchie, et bientôt Valence aborde les Impériaux. Deux fois il touche aux retranchements; deux fois son infanterie est repoussée; enfin, une charge de cavalerie lui frayant un chemin sanglant, elle s'y précipite. L'ennemi cède à tant d'impétuosité; il concentre toute sa défense dans le village de Neerwinde et sur un monticule qui le domine. Là se livre un combat furieux, où s'engagent tour à tour la droite et le centre des Français et toute l'armée ennemie; la position, prise et reprise trois fois, reste définitivement au pouvoir des Impériaux.

Bataille de Neerwinde. 18 mars 1793.

Il était nuit et Dumouriez pouvait se promettre de reprendre le lendemain l'attaque avec un succès complet, lorsqu'il apprit que, par un mouvement inexplicable, Miranda avait lâché pied et s'était retiré en désordre à Tirlemont. Il n'y avait pas à hésiter; il fallut courir à l'aile gauche, la rallier, la ramener sur la Geete, replier la droite et le centre, et reprendre les positions qu'on occupait avant la bataille.

Aux yeux de l'armée, c'était s'avouer vaincu; le découragement, la désertion s'ensuivirent; il fut im-

possible d'arrêter la retraite. Dumouriez, pendant
22. 23 mars 1793. deux jours, tint bon dans Louvain : mais le prince de Brunswick au nord, Cobourg par la route de Liége à
25-30. Bruxelles, Beaulieu par Namur, débordèrent partout les divisions françaises et les forcèrent de gagner précipitamment la frontière.

Dumouriez porta le quartier général à Condé. Il crut perdue la cause qu'il avait si glorieusement servie. Les Girondins, ses amis, étaient déjà débordés dans l'assemblée par le parti rival. Sa propre chute n'était plus douteuse, quand le ministre de la guerre Beurnonville et quatre députés vinrent lui notifier sa destitution et l'ordre de se rendre à Paris. On avait pénétré ses desseins et ses négociations avec l'état-major de la coalition, qui tendaient à soulever l'armée, à renverser la Convention et à rétablir la royauté avec l'appui de la coalition. L'arrivée du ministre et des représentants le contraignit d'éclater ; il les fit arrêter, les livra aux étrangers, et tenta d'entraîner les
Fuite de Dumouriez. 4 avril. troupes; mais elles firent feu sur lui, et il n'eut d'autre ressource que de fuir dans le camp ennemi.

27 mars-4 avril. Militairement, Custine ne fut pas plus heureux ; il était rangé, avec 40 à 50000 hommes, dans le coude du Rhin en arrière de Mayence, quand les Prussiens du duc de Brunswick et les Impériaux rassemblés à Manheim sous Wurmser, en tout 80000 hommes, menacèrent ses flancs. Les Prussiens forcèrent le passage de la Nahe; ils furent repoussés ; mais Hohenlohe, ayant donné le change à l'armée de la Moselle, vint se jeter derrière les cantonnements français. Les Prussiens reprirent alors l'attaque, forcèrent toutes les positions, coupèrent Custine de Mayence, où 22000 hommes restèrent enfermés, et le refoulèrent sous le canon de Landau.

A peine un mois s'était écoulé depuis l'ouverture

de la campagne, et les deux armées principales, entamées par les combats, réduites par la désertion, étaient rentrées sur la frontière. Toutefois, le territoire fut un moment préservé. Au nord, on obtint une courte trêve, moyennant la cession de la citadelle d'Anvers et des places du Brabant hollandais ; à l'est, le roi de Prusse prit la résolution de ne point s'avancer en Alsace avant d'avoir réduit Mayence : Kosciusko, d'ailleurs, attirait ses regards. La Pologne s'agitait, et il était facile de prévoir une diversion dans cette noble contrée.

2. INSURRECTION EN VENDÉE.

A ce moment périlleux, les frontières d'Espagne et d'Italie étaient vivement menacées, et, à l'intérieur, une insurrection formidable venait d'éclater sur la rive gauche de la Loire. Non loin de l'embouchure de ce grand fleuve s'étend une contrée bornée par le Thoué et la Sèvre niortaise, entrecoupée de collines, de cours d'eau, couverte de genêts d'une forte végétation, et traversée, sauf la route de la Rochelle à Nantes, par des chemins impraticables, sombres défilés bordés de haies épaisses qui les recouvrent en voûte. La Vendée, tel est le nom que la guerre civile a laissé à ce malheureux pays, renfermait une population nombreuse que ses mœurs, sa foi vive et simple, ses idées superstitieuses, avaient mise à la merci d'un clergé exaspéré contre la révolution. Longtemps avant le commencement de la guerre générale, les curés insermentés, dépossédés de leurs emplois, excitèrent, à Challans et dans plusieurs autres cantons, une sédition que la troupe de ligne et la garde nationale de Nantes comprimèrent.

Mai 1791.

Ces dispositions hostiles ne pouvaient manquer

5 mai 1793. Après le combat de Bressuire, les bandes de l'Anjou et du Poitou enlevèrent Thouars, puis toute l'armée se rabattit sur Fontenay, où 6 000 républicains étaient encore rangés. On était en plaine; la discipline l'emporta sur le nombre; les Vendéens furent vaincus et perdirent munitions, bagages, artillerie.

Bataille de Fontenay. 16 mai.

Cependant leurs chefs les ranimèrent, les ramenèrent à la charge, et leur inspirèrent une telle ardeur, qu'ils se ruèrent furieux, les uns sans armes, d'autres sans munitions, sur la faible division républicaine. Elle ne tint pas contre ce choc désespéré et s'enfuit jusqu'à Niort, abandonnant 42 canons et d'immenses ressources.

25.

3. OPÉRATIONS AU NORD.

La grande armée coalisée, renforcée des Anglais et des Hollandais, eut pour mission de marcher sur Paris par la route de Valenciennes à Guise. Elle devait donc pénétrer entre l'Escaut et la Sambre, prendre, pour assurer ses opérations, les places de Condé, Valenciennes, le Quesnoy, Landrecies, Maubeuge, et contenir : d'un côté les troupes campées sous Lille, de l'autre l'armée des Ardennes.

Cobourg, à la tête de 70 000 hommes, investit Condé : la droite à la Scarpe, le centre et la gauche à Raimes et Quiévrain, pour surveiller Lille et Valenciennes. Son flanc droit était appuyé, du côté de Tournai, par la division prussienne de Knobelsdorf, et le duc d'York déployait 41 800 Anglais, Hessois, Hanovriens et Hollandais, de l'Escaut à la mer; à gauche Beaulieu, avec 15 à 20 000 hommes, entre Namur et Luxembourg, tenait en échec l'armée des Ardennes.

Les Français occupaient les camps de Gyvelde, de-

vant Dunkerque; de Cassel, de la Madeleine, sous Lille; de Famars, sous Valenciennes; de Maubeuge, de Givet, et ils avaient à peine 40 000 hommes en état de tenir la campagne; mais les renforts arrivaient de tous points.

Dampierre avait remplacé Dumouriez et avait porté le quartier général au camp de Famars. Il essaya de débloquer Condé en opérant sur les ailes de l'ennemi. Lamarlière, avec les troupes du camp de Lille, se porta sur la Scarpe, pendant que Dampierre attaquait Quiévrain, soutenu jusqu'à Maubeuge par le feu de 30 avril 1793.
toute la ligne. Sa colonne fut battue et l'on rentra dans les camps affaibli de 2 000 hommes.

Le général en chef résolut alors de rompre le centre de l'ennemi; 8 mai.
il se porta sur Raismes, où il donna rendez-vous à Lamarlière : leur plan était de déblayer la route de Lille. Les premiers succès furent pour eux; mais Dampierre reçut une blessure mortelle, et l'on se retira en désordre avec une perte de 2 500 hommes.

Cobourg comprit que l'initiative de l'attaque lui 23.
appartenait; il fit assaillir jusque dans son camp, pour l'y retenir, le corps de Lamarlière; il appela le duc d'York sur la rive droite de la Scarpe; il lança toutes ses forces sur les faubourgs de Valenciennes et 24-26.
les enleva.

Lamarche, que l'ancienneté appelait à remplacer provisoirement Dampierre, conduisit l'armée dans le camp de César, entre Bouchain et Cambrai. York ouvrit la tranchée devant Valenciennes; Clerfayt bloqua étroitement Condé; Cobourg s'étendit entre la Scarpe et l'Escaut, pour couvrir les corps assiégeants.

Cependant, la gauche des Français, enhardie par le départ du duc d'York, déboucha du camp de Cassel et s'empara de Furnes; mais cette diversion ne 31.

troubla point l'ennemi ; et, malgré l'arrivée de Custine, qui vint prendre le commandement de l'armée, les républicains ne purent rien pour sauver les deux
10 juill. 1793. places assiégées. Condé capitula lorsque sa garnison (4 000) eut épuisé toutes ses subsistances. Valencien-
28. nes, après sept semaines de tranchée ouverte, après l'incendie de ses églises, de l'arsenal, de cinq à six cents maisons ; après avoir fait essuyer à l'ennemi une perte de 15 à 20 000 hommes, se rendit au duc d'York, et la garnison, réduite à 3 500 hommes, obtint de rentrer à l'intérieur, à la condition de ne point combattre avant un an les armées coalisées.

La capitulation de Valenciennes causa la disgrâce de Custine. Traduit au tribunal révolutionnaire, on y passa en revue toute sa carrière militaire ; on l'accusa d'avoir mal à propos occupé Francfort ; d'avoir causé l'isolement de Mayence ; d'avoir mollement défendu la frontière de l'Alsace ; enfin, d'avoir laissé l'armée du Nord, sous prétexte d'indiscipline, dans l'inaction la plus répréhensible. Il fut condamné à mort. Telle était alors la responsabilité du commandement : loin que le dévouement en fût attiédi, il était encore excité par un danger de plus.

Kilmaine venait de succéder à Custine, lorsque toutes les forces ennemies s'ébranlèrent pour investir et enlever le camp de César. Il les prévint, mit entre eux et son armée d'abord la Sensée, puis la Scarpe, et transporta son camp entre Arras et Douai, à Gaverelle. Les coalisés renoncèrent à le poursuivre et n'osèrent s'aventurer à marcher sur Paris, sans avoir affermi leur base. Après avoir fait insulter Cambrai et les places de la Somme, ils reculèrent, Cobourg pour prendre le Quesnoy, York pour assiéger Dunkerque.

Le prince anglais, renforcé du corps de Beaulieu, tourna sous le canon de Lille à la tête de 60 000 hom-

mes, et, pour donner le change aux généraux français, fit attaquer leur camp. Le village de Linselles fut le théâtre d'un vif combat, pendant lequel le gros de l'armée ennemie courut à marches forcées sur Dunkerque, espérant disloquer les camps de Cassel et de Gyvelde; mais les troupes françaises se replièrent sous le canon de la place, qui, toutefois, fut investie et assiégée, sous la protection des corps hanovriens et hessois, et avec l'espoir de la coopération des flottes anglaises.

18 août 1793.

Fin d'août.

4. OPÉRATIONS A L'EST.

Les efforts combinés des armées du Rhin et de la Moselle, commandées par Beauharnais et Delaage, ne purent empêcher le blocus de Mayence ni percer les lignes de Brunswick et de Wurmser. Le corps de siége fut porté jusqu'à 70 000 hommes, commandés par le maréchal Kalkreuth et le roi de Prusse en personne. Alors la tranchée s'ouvrit. La défense de la place était combinée avec celle de Cassel, où commandait le général Meunier[1]. Des prodiges de valeur s'accomplirent. Meunier, au retour d'une sortie, reçut une blessure dont il mourut. Pendant ses funérailles, le feu fut suspendu ; assiégés, assiégeants s'associèrent dans l'expression de leurs témoignages d'estime et de regrets. Enfin, tout espoir de secours étant perdu, la garnison, qui n'avait plus que pour cinq jours de vivres, obtint une capitulation glorieuse. Réduite à 17 000 hommes, elle sortit en armes de la place, sous les mêmes conditions qu'on avait imposées à la garnison de Valenciennes. Le roi de Prusse, avec la majeure partie de l'armée de siége, partit pour la Pologne insurgée.

Capitulation de Mayence. 22 juillet.

[1] Meunier était membre de l'Académie des sciences.

Mais Brunswick et Wurmser étaient assez forts pour envahir l'Alsace. Ils séparèrent les deux armées républicaines; continrent, en deçà de la Sarre, celle de
1er sept. 1793. la Moselle; repoussèrent, au sud, celle du Rhin, et bloquèrent Landau.

L'armée du Rhin, renfermée dans les célèbres lignes de Wissembourg, les tenait en échec. Couverte par la Lauter, flanquée par le Rhin et les Vosges, elle était à même de reporter la guerre sur le versant oriental des monts, et de troubler les opérations de siége.

Perte des lignes de Wissembourg. 13 octobre (22 vend. an II).

Les généraux ennemis combinèrent leurs mouvements pour la faire reculer encore; ils enlevèrent, ils surprirent les défilés des Vosges; ils passèrent le Rhin et, l'épée à la main, ils franchirent la Lauter. Les Français, débordés par leurs flancs, rompus en tête, fléchirent et se retirèrent jusqu'à la Zorn.

5. OPÉRATIONS AU MIDI.

Aux désastres du nord, de l'est, correspondaient ceux du midi et de l'intérieur. L'Espagne n'avait pu mettre sur pied que 45 000 hommes; mais elle entretenait l'agitation des provinces méridionales et encourageait la Vendée. Ses généraux, d'ailleurs, eurent d'abord l'offensive. Ricardos, à la tête de 30 000 hommes, déboucha de l'Aragon et de la Catalogne, repoussa les Français, batailla jusqu'à l'automne, presque toujours avec succès, entre la frontière et Perpignan; prit la place de Bellegarde et le fort les Bains. Vaincu à Thuir, il empêcha les Français de profiter de la victoire et s'empara de Collioure et de Port-Vendres. Sur la Bidassoa, Caro, avec 15 000 hommes, fit attaquer les camps qui défendaient le cours de la rivière, et ne remporta point d'avantages marqués; il resta dans ses limites, et, jusqu'à la fin de

Bataille de Thuir ou Truillas. 22 septemb.

21 décembre (1er nivôse).

la campagne, on se tint de part et d'autre en observation.

23 avril-30 nov. 1793 (10 frimaire an II).

Dans le comté de Nice, les républicains, commandés par Brunet, firent d'inutiles sacrifices pour enlever le camp de Saorgio. Les ennemis, à la fin de la saison, renforcés par une division autrichienne, firent une sortie générale et débordèrent sur le territoire français; mais Dugommier, successeur de Brunet, les battit et les contint.

La Savoie, défendue par l'armée des Alpes, sous Kellermann, resta longtemps intacte. Lorsque les grandes villes du midi prirent parti pour les Girondins, la coalition se montra plus menaçante.

8 août.

Les rassemblements insurgés de la rive gauche du Rhône furent aisément dispersés; mais Lyon se révolta et commença à soutenir un siége de déplorable mémoire; Toulon se livra aux Anglais. Ces appuis intérieurs encouragèrent les armées sardes à déboucher de leurs lignes.

28.

Kellermann étant parti pour Lyon avec l'armée des Alpes, le marquis de Montferrat, l'un des fils du roi, conduisit 25 000 hommes et descendit les vallées de la Savoie; mais, avant que ses colonnes fussent sorties de ces vallées profondes, où de hautes montagnes les séparaient complétement, Kellermann courut à leur rencontre avec une poignée de gardes nationaux, et occupa l'espace où elles devaient se réunir. Le prince sarde, avec son centre, se heurte le premier contre lui; au lieu de le combattre, il se jette dans un col transversal, porte son centre sur sa gauche, et espère déborder l'aile droite des Français. Kellermann l'a deviné; il se concentre dans la vallée par où s'avance le prince, lui offre la bataille à Épierre, le met en déroute, le force de repasser le Saint-Bernard, et reprend position au pied des monts.

Bataille d'Épierre. 10 septemb.

Contenus partout, les coalisés renoncèrent à troubler le siége des deux villes françaises. Lyon fut enlevé par l'effort réuni de l'armée des Alpes et des levées en masse de l'Auvergne. Toulon fut reprise aux Anglais par un trait de génie qui dévoila à la France Napoléon Bonaparte, le futur vainqueur de l'Italie. Il fit prendre d'assaut le fort du petit Gibraltar, qui commande la rade, et d'où l'on pouvait incendier la flotte ennemie. Les Anglais ne virent pas plutôt le drapeau tricolore flotter sur ce point décisif, qu'ils fuirent précipitamment et abandonnèrent la conquête que la trahison leur avait livrée, non sans avoir pillé nos magasins, nos vaisseaux, et livré aux flammes 16 vaisseaux et 5 frégates.

9 oct. 1793. 18 vendém. an II.

19 décemb. 29 frim.

6. OPÉRATIONS EN VENDÉE.

Biron, nommé général en chef des armées de l'ouest, proposa d'envahir le Bocage, non comme l'avait fait Berruyer, avec de faibles détachements, mais avec quatre colonnes de 10 000 hommes chacune. On n'avait pas encore rassemblé la moitié des forces que ce plan exigeait, quand les Vendéens attaquèrent. Ils dispersèrent les troupes qui s'avançaient du côté du Thoué,
9 juin. et, tournant un camp qui couvrait Saumur, ils se rendirent maîtres de cette ville importante, qui leur livra le passage de la Loire et un immense matériel. La difficulté était de garder l'armée réunie et de tirer parti de sa brillante victoire. Les chefs y réussirent en nommant avec appareil un généralissime et en appelant à ce grade Cathelineau, le héros de l'armée. Leur but était, sans doute, de passer la Loire et d'opérer dans les provinces qui les séparaient de Paris ; mais rien n'é-
17. tait disposé autour d'eux pour de si vastes desseins. Ils entrèrent sans résistance à Angers ; mais les insur-

gés perdaient de vue la Loire, le Bocage; ils demandèrent à grands cris à y rentrer. Tout ce que put gagner sur eux le généralissime fut de les y ramener par Nantes et de tenter un coup de main sur cette grande ville, dont la possession eût donné à l'insurrection la consistance d'un parti formidable. Jamais, 29 juin 1793. peut-être, le nouveau gouvernement ne fut plus en péril. La garnison de Nantes (5 à 6 000), commandée par Canclaux, secondée par la garde nationale (7 à 8 000), se défendit avec un sang-froid qui l'emporta sur la fougue désordonnée des assaillants. Au fort du combat, Cathelineau reçut un coup mortel, les Vendéens se ralentirent et passèrent enfin sur la rive gauche du fleuve, impatients de regagner le Bocage. Les républicains les y avaient précédés. Des bataillons organisés à Paris et Orléans (14 000) arrivèrent à Saumur sous les ordres de Santerre et Labarollière. Ces généraux, surpris de leur facilité à rentrer dans une ville dont la perte avait été un coup de foudre, se portèrent en avant. Ils apprirent que les gardes nationales convoquées à Niort s'avançaient au midi; que la colonne de Luçon avait culbuté les insurgés de la Vendée centrale; que Westermann, à la tête d'une légion étrangère, occupait Bressuire et marchait sur Châtillon. Sans attendre les ordres du général en chef, ils crurent que la gloire d'abattre l'insurrection leur était réservée; mais ils se heurtèrent contre la masse vendéenne, furieuse de son échec à Nantes. Déjà Westermann avait été anéanti au sortir de Châtillon, lorsque Santerre s'engagea, au delà de Vihiers, dans un long défilé qui conduit à Coron. Soudain les insurgés Bataille de Coron. 18 juillet. sortent du bois, chargent les flancs de la colonne avec une impétuosité terrible, et lui laissent à peine le temps de prendre ses armes. Les rangs se rompent; on fuit au cri de : *sauve qui peut;* l'on cherche un

abri sous le canon de Saumur. 2000 morts, 3000 prisonniers, 10 canons et tous les bagages restent sur le champ de bataille.

30 juill. 1793. Cependant, Tuncq, à la tête de la colonne victorieuse à Luçon, pénétrait dans la Vendée centrale. Lescure et d'Elbée coururent à lui, le replièrent jus-14 août. qu'à Luçon, l'attaquèrent, et furent complétement battus. A cette époque, une flotte anglaise approchait; 40000 Vendéens se levèrent pour marcher à sa rencontre et prendre les Sables d'Olonne; à Luçon, ils se heurtèrent encore contre Tuncq, qui leur fit éprouver une défaite signalée et fit avorter leurs projets.

Cependant Biron, victime des fautes et de l'indiscipline de ses lieutenants, fut destitué comme l'avaient été Beauharnais et Custine. La guerre n'avait pas encore fait sortir des rangs les illustres capitaines qui bientôt enchaînèrent partout la victoire, et pour remplacer les généraux disgraciés on choisit d'abord des hommes de parti. Rossignol fut nommé général en chef de l'armée de la Vendée. Ni ce favori de la Commune, ni ses lieutenants Ronsin et Santerre ne montrèrent de capacité. Le quartier général de Saumur ne se signala que par des déclamations furieuses et des dissensions qui eussent été funestes à la cause nationale, si les chefs vendéens avaient pu s'entendre. Mais la discorde les tourmentait également, et il n'y eut plus que des rencontres sans résultat jusqu'au moment où la garnison de Mayence vint imprimer, aux événements, une marche plus décidée.

7. OPÉRATIONS AU NORD.

Pendant ces crises terribles, le gouvernement re-.bla d'énergie. Toutes les forces matérielles du ys furent mises en réquisition pour la défense

commune, et les esprits organisateurs ne tardèrent pas à se révéler. Le représentant Carnot, officier du génie, entra au comité de salut public, et fut aussitôt chargé des affaires de la guerre. 14 août 1793.

Depuis le commencement de la campagne, on bataillait systématiquement, sur toutes les frontières, pour couvrir des siéges, rompre des blocus, avancer pas à pas, en alignant un vaste front d'opérations aussi régulièrement qu'un régiment sur le champ de manœuvres. Carnot fit admettre que l'on dirigerait, sur les points d'attaque, de grandes masses et une nombreuse artillerie, que l'on tomberait tête baissée sur les lignes ennemies de manière à les disloquer et à déconcerter leurs plans routiniers.

L'armée du Nord fut chargée d'essayer cette méthode féconde, admirablement appropriée à une époque toute d'entraînement. Par malheur les généraux manquaient; on donna le commandement à Houchard, vieux soldat d'une bravoure à toute épreuve, mais sans caractère et sans génie. Ses instructions lui prescrivirent de débloquer Dunkerque. Malgré le défaut de concours de la marine anglaise, le duc d'York pressait vivement le siége. Flanqué par la mer, par les vastes marais qui bordent la route de Furnes, couvert par les lignes des Hanovriens et des Hessois (20 000), soutenu par le corps hollandais (20 000), qui s'étendait à droite et à gauche de Menin, il ne pensait pas être troublé dans ses opérations.

Houchard prit les troupes du camp de Gaverelle, auxquelles se joignirent 12 000 hommes tirés des armées de l'est; il rallia, sous Lille, le camp de la Madeleine; il donna le change aux Hollandais par une attaque au nord et à l'est de la ville, puis, tirant à l'ouest à la tête de 30 000 hommes, il jeta son aile droite entre les Hollandais et les Hessois, poussa Bataille d'Hondschoote. 6, 7, 8 sept.

contre ces derniers son centre, et contre les Hanovriens sa gauche.

Les avant-postes hessois plièrent, leur général Freytag se porta à leur secours et fut pris; le champ de bataille resta aux Français. La nuit vint, ils se répandirent dans leurs bivouacs et laissèrent trois bataillons à la garde des prisonniers. Cependant le général hanovrien Walmoden, attaqué trop mollement, se replia sur son collègue et, par une faute inexplicable, la gauche des assaillants, au lieu d'éclairer et de suivre sa retraite, s'avança jusqu'à Dunkerque. Walmoden surprit les bataillons qui gardaient Freytag, les dispersa, dégagea les prisonniers et rallia les deux corps dans les retranchements de Hondschoote.

Houchard, le lendemain, avait perdu la supériorité du nombre; malgré les renforts qu'il tira de sa droite, il attaqua de nouveau sans succès; le feu des redoutes ennemies le contint jusqu'au soir. Sa résolution fut ébranlée, et il ne fallut pas moins que les injonctions des représentants en mission au quartier général pour le décider à donner un dernier assaut.

Les coalisés tiraient leur force d'une ligne de redoutes dont le village de Hondschoote occupait le centre; des haies, des plantations couvraient leur infanterie que soutenaient des batteries épaulées. Depuis Jemmapes on n'avait point assailli d'aussi formidables ouvrages. Ils furent vivement disputés, il fallut emporter corps à corps tous les avant-postes : enfin une charge de cavalerie avait déblayé la plaine, et Jourdan venait de pousser la division du centre jusqu'aux palissades, lorsqu'on vit le drapeau tricolore flotter sur les parapets. C'était celui d'une brigade sortie de Bergues, composée en partie d'anciens soldats, gardes françaises, vainqueurs de la Bastille, incorporés sous le nom de gendarmes de Paris, et signalés autant

par leur audace que par leur indiscipline. Arrivés au fort de l'action, sur la droite de Freytag, ils s'étaient intrépidement lancés dans les premières redoutes : leur exemple entraîna le reste de l'armée, on se précipita, on força partout l'ennemi, qui s'enfuit jusqu'à Furnes. Pendant cette journée, le duc d'York, contenu par une vigoureuse sortie des corps renfermés à Dunkerque, ne put se porter au secours de ses lieutenants.

On était donc enfin victorieux ! victorieux à l'armée du Nord, où depuis Neerwinde on avait essuyé défaite sur défaite; mais Houchard avait consumé trois jours pour déposter les ennemis, qu'avec de meilleures dispositions il eût dû culbuter du premier choc. On pouvait réparer cette faute; il fallait s'élancer sur les pas des vaincus, les déborder par leur droite, prendre à dos le corps anglais et le forcer à déposer les armes. Houchard hésita, et lorsque enfin il se mit en marche, York avait déjà levé le siége de Dunkerque pour rallier les troupes battues. Le poursuivre c'était risquer une bataille sans but; il valait mieux courir aux Hollandais et les prendre à revers. Houchard y songea; mais il mit trop de lenteur dans cette opération, qui bien conduite eût dégagé Maubeuge et la Sambre.

Cobourg, pendant que les Anglais assiégeaient Dunkerque, cherchait à se frayer la route de Guise; son premier soin fut de prendre le Quesnoy et de déblayer la forêt de Mormal, vaste bois qui resserre en un long défilé la chaussée entre cette dernière ville et Landrecies. Une division française défendait les issues de la forêt. Les masses des coalisés la dépostèrent, la rejetèrent sur Landrecies, se retranchèrent autour du Quesnoy, repoussèrent les colonnes de secours sorties des places voisines, firent capituler la ville assiégée et se mirent en mouvement pour investir 11 sept. 1793.

Maubeuge. Pendant ce temps, un cordon continu, formé du corps hollandais et des Impériaux de Beaulieu, postés de la Lys à l'Escaut, liait leurs opérations à celles du duc d'York.

Houchard, après avoir enlevé Furnes, bombardé Ypres, ravitaillé Dunkerque, prit 30 000 hommes, força le passage de la Lys et, pendant que la garnison de Lille imposait aux Impériaux, tomba vivement, en avant de Menin, sur les Hollandais; l'attaque fut si brusque qu'il pénétra dans la ville pêle-mêle avec l'ennemi, en lui enlevant 4 000 prisonniers et 42 canons.

C'était un heureux début, et, par les mêmes motifs qu'on avait eus de laisser les Anglais sur le bas Yser, on devait négliger les Hollandais désorganisés, puis se rabattre sans hésitation sur Beaulieu; on l'eût culbuté, et l'armée entière, débouchant par Douai et Bouchain sur le flanc de Cobourg, l'eût forcé à changer ses dispositions.

Mais Houchard se laissa entraîner à poursuivre les vaincus; Beaulieu se concentra, tomba à revers sur la division d'avant-garde, à sa sortie de Courtrai. Rejetée en désordre sur le corps de bataille, elle l'entraîna; tout s'enfuit, l'on ne put reformer les rangs que sous le canon de Lille, après avoir perdu 3 à 4 000 hommes. Cette échauffourée, la manière indécise dont cette expédition avait été conduite, perdirent Houchard, il fut destitué et condamné à mort. Jourdan le remplaça et reçut aussitôt l'ordre de débloquer Maubeuge.

Les manœuvres de Cobourg avaient renfermé dans le camp retranché à la droite de la ville, deux divisions de l'armée des Ardennes. Il les resserrait dans un cordon de redoutes et espérait réduire par la famine cette masse de 22 à 23 000 hommes qui devait

bientôt épuiser l'approvisionnement d'une place de troisième ordre. Maître de Valenciennes, du Quesnoy, de la forêt de Mormal, il n'avait rien à craindre à la rive gauche de la Sambre; sur la rive droite, des retranchements défendus par 30 000 hommes coupaient les routes d'Avesnes, de Philippeville, de Landrecies; tandis que 35 à 40 000 hommes bataillaient contre les troupes du camp, repoussaient leurs sorties, dressaient des batteries et faisaient voler leurs boulets jusqu'au centre de la ville. Déjà le manque de vivres et les maladies dévoraient la troupe; déjà le découragement gagnait habitants et soldats, lorsque Jourdan déboucha d'Avesnes à la tête de 40 000 hommes.

Jourdan avait trente et un ans; il avait passé par tous les grades et, de tous les généraux jusqu'alors appelés au commandement en chef, il était le premier qui réunît à un dévouement sincère la parfaite intelligence des opérations qu'il dirigeait. Des noms plus grands que le sien se signalèrent bientôt, mais aucun nom ne fut plus pur, ni plus digne de vénération.

Il avait réorganisé dans le camp de Gaverelle les divisions mises en désordre à Courtrai, et selon la méthode de Carnot, qui de sa personne était au quartier général, il les portait en masse au secours de Maubeuge.

Bataille de Wattignies. 15, 16 octob. 1793 (24, 25 vend. an II).

Au sortir d'Avesnes il repoussa l'avant-garde ennemie, et Cobourg se disposa à soutenir la bataille dans ses positions retranchées; rangé en demi-cercle de la route de Philippeville à la Sambre, il s'appuyait principalement sur le plateau de Wattignies et les collines boisées que traverse la chaussée d'Avesnes.

Jourdan fit halte à la jonction des routes d'Avesnes et de Solre-le-Château; détacha, du côté de cette dernière ville, une division pour rallier 5 à 6 000 hommes de l'armée des Ardennes qui arrivaient de Philip-

peville; fit marcher sa droite sur les redoutes de Wattignies, sa gauche sur celles qui bordaient la Sambre, et retint avec lui son centre pour déblayer la chaussée d'Avesnes lorsque les progrès des ailes seraient prononcés.

Les troupes républicaines étaient pleines d'ardeur: leur début fut brillant, elles pénétrèrent à la baïonnette dans les ouvrages avancés de l'ennemi. Alors le centre demanda à grands cris l'attaque. Carnot partagea l'impatience des soldats, et Jourdan, sans attendre plus longtemps le résultat des manœuvres de ses ailes, ordonna de charger; 13 000 hommes s'élancèrent dans le ravin qui séparait les deux armées; foudroyés par l'artillerie des Impériaux, ils hésitèrent un moment; mais l'exemple des généraux et des représentants les entraîna; ils franchirent le vallon, et déjà ils atteignaient les redoutes, lorsque des renforts, tirés par Cobourg de l'extrême droite et du centre, leur opposèrent un front impénétrable et menacèrent leurs flancs. On se décida à la retraite et l'on rentra dans ses positions affaibli de 1 500 hommes: la nuit mit fin à ce premier combat.

Le lendemain, au milieu d'un brouillard épais, le canon tonne depuis la chaussée jusqu'à la Sambre; Cobourg croit que l'attaque de la veille recommence, il s'apprête à la recevoir lorsqu'il est informé qu'une colonne formidable menace les hauteurs de Wattignies; déjà deux fois elle a été repoussée; mais, si elle donne un nouvel assaut, on n'espère plus la contenir. Cobourg comprend que Jourdan a changé ses dispositions et porté ses masses sur un point inattendu; il y court; il y conduit ses réserves et une partie de sa droite. Le centre et la gauche des républicains voient devant eux les positions des Impériaux s'affaiblir; ils s'élancent, enlèvent les redoutes, débouchent par la

grande route et canonnent à revers les collines de Wattignies.

Toute la bataille est concentrée dans ce village; Jourdan, pour la troisième fois, y ramène sa colonne (24 000) et engage un choc furieux. L'ennemi fléchit, lorsqu'un incident, à l'extrême droite, suspend un moment la victoire. La gauche des Impériaux s'est glissée entre la division des Ardennes et celle qui doit la rallier; elle a défait la première, elle pousse la seconde en désordre. Le général en chef, les représentants y volent, un fusil à la main; ils font reprendre aux Français leurs rangs et l'offensive et reviennent donner un nouvel élan à l'attaque de Wattignies. Pris et repris trois fois, ce village reste enfin au pouvoir des républicains, qui sur tous les points ont conquis le champ de bataille.

Les renforts arrivaient aux coalisés. York amenait une partie de l'aile droite. Cependant Cobourg craignit de livrer une troisième bataille, et il profita de la nuit pour passer sur la rive gauche de la Sambre. Pendant ces deux journées les troupes du camp de Maubeuge, qui eussent pu faire une diversion décisive, furent retenues dans une déplorable inaction. Vainement les soldats prêtant l'oreille au bruit du canon, demandèrent à faire une sortie générale. L'état-major s'obstina à nier l'arrivée d'un secours dont il avait été impossible de l'avertir, et sa fatale opiniâtreté fit perdre le fruit de la victoire. On espéra toutefois en tirer parti, en pesant sur les ailes de l'armée ennemie, de manière à faire reculer son centre. La gauche des Français déboucha des camps de Lille et de Dunkerque; Jourdan s'étendit du côté de Charleroi. Mais le duc d'York courut réprimer les mouvements de la gauche; des pluies abondantes rendirent les chemins impraticables et arrêtèrent l'aile droite. Jourdan, après avoir ravi-

taillé les places, rentra au camp de Gaverelle, et Cobourg, loin d'abandonner la forêt de Mormal, lança des partis jusqu'aux portes de Cambrai et de Guise. L'hiver bientôt suspendit les hostilités.

8. OPÉRATIONS EN VENDÉE.

La garnison de Mayence fut transportée en poste à Nantes et réunie à l'armée de Canclaux. Ce général fit adopter ses plans qui consistaient à déboucher le long de l'Océan, de manière à traquer les insurgés du Marais et de la Vendée centrale, à les rabattre sur ceux du Bocage et à les prendre tous entre deux feux en faisant avancer, par les chemins des Sables, de Luçon, de Niort, de Thouars, de Saumur et d'Angers, les colonnes de Rossignol.

9-19 sept 1793. Les Mayençais sortirent de Nantes et pénétrèrent victorieux jusqu'à la Sèvre nantaise en poussant devant eux Charette; mais la colonne de Luçon fut battue par les chefs de la Vendée centrale, et Rossignol en prit prétexte pour reculer. Alors Lescure se détacha du Bocage et amena, au secours de Charette, des bandes nombreuses et déterminées. Cependant Kléber côtoyait la rive droite de la Sèvre avec l'avant-garde des Mayençais, forte de 2 000 hommes, tandis que l'aile droite du corps d'expédition remontait la rive gauche et que Canclaux suivait à quelques heures de distance.

Bataille de Torfou. 19 septemb. A Torfou, Kléber se trouve en présence de 40 000 ennemis; sans les compter, il fait battre la charge, enlève une colline qui commande la vallée, et prend la résolution de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du corps de bataille. Pendant cinq heures, il reste seul aux prises avec des nuées d'assaillants; la constance de sa troupe est ébranlée; il sent la nécessité de se replier au-devant de Canclaux dont il ne s'explique pas la len-

teur. La retraite d'abord se fait en bon ordre, mais l'artillerie s'embarrasse, on l'abandonne; les rangs se rompent et l'on fuit en désordre jusqu'au ruisseau qui s'écoule entre Torfou et Boussay; là, Kléber s'arrête, rallie quelques hommes du bataillon de Saône-et-Loire, les place à la tête du pont avec leur commandant Chevardin, et leur ordonne de se faire tuer jusqu'au dernier. Ils obéissent; ils meurent; mais ils ont donné le temps à la troupe de se former de l'autre côté du ruisseau. Le gros de l'armée à ce moment paraît, et les Vendéens à leur tour prennent la fuite.

Les 2000 Mayençais ont la gloire de la journée; mais les insurgés, sans perdre de temps, tombent à Montaigu sur l'aile droite de l'armée et la dispersent; 21 sept. 1793. mais les colonnes du midi sont repoussées; mais Rossignol, ranimé par les premiers succès de Canclaux, en se portant de nouveau en avant, est mis en déroute au fatal défilé de Coron. L'expédition est manquée, toutes les troupes sont refoulées dans leurs positions.

La Convention destitua les deux généraux en chef, réunit leurs armées et mit à leur tête Léchelle, officier incapable qui eut du moins le mérite de ne point modifier le plan proposé par Kléber. On avait compris enfin le danger de se disséminer en colonnes trop faibles pour résister aux brusques attaques de l'ennemi. Les Mayençais débouchèrent tous par la grande route de Nantes, entre le Bocage et le Marais dont Charette ne voulut plus sortir. L'armée de Saumur se concentra dans Bressuire pour pénétrer tout entière à Châtillon. Enfin les colonnes du midi réunies à Luçon, eurent pour mission d'établir la communication entre ces deux grandes masses.

La combinaison réussit, Kléber culbute à Saint- 6 octobre (15 vend. an II). Symphorien et Treizeseptiers les rassemblements de la Vendée centrale. Chalboz et Westermann battent, à la

9-11 oct. 1793 (18-20 vend. an II). butte du Moulin aux chèvres, les forces du Bocage et prennent Châtillon. La colonne de Luçon opère sa jonction avec Kléber. C'est de ce côté qu'est le péril, la
15 octobre (24 vendém.). masse des insurgés s'y précipite; mais Kléber remporte à la Tremblaye une seconde victoire qui le rend maître de Chollet. Chalboz le rejoint et l'on a enfin concentré au cœur du Bocage 25 000 hommes d'une valeur éprouvée.

Les Vendéens au désespoir, s'assurent du passage
Bataille de Chollet. 17 octobre (26 vendém.). de la Loire et, retournant hardiment sur leurs pas, attaquent, en avant de Chollet, les divisions de Mayence. Le choc fut terrible. Il s'agissait, pour les républicains, de vaincre ou d'être anéantis; adossés à la ville et à la rivière qui les séparaient de Chalboz, ils risquaient, s'ils étaient rompus, de ne plus trouver de retraite. Les insurgés étaient dans une alternative non moins cruelle; malgré des prodiges de valeur, ils furent vaincus. On les poursuivit sans relâche et ils se hâtè-
18 octobre (27 vendém.). rent de se jeter au delà de la Loire, entraînant avec eux une foule éplorée d'habitants sans armes, de femmes et d'enfants.

La plupart de leurs généraux étaient morts ou mortellement blessés. Il ne restait plus à leur tête que le jeune Larochejaquelein et Stofflet. Le premier fut nommé généralissime, et d'abord il concentra toute l'armée à Ancenis.

La Convention avait commis une faute grave en ne portant pas sur la Loire les troupes rassemblées en Bretagne sous le nom d'armée de Rennes. Les vainqueurs, en voyant l'ennemi leur échapper, conçurent de vives inquiétudes pour Angers et Nantes. La nécessité de veiller à la sûreté de ces deux villes et de défendre le passage du fleuve, les détermina à se disperser.

Larochejaquelein songea en effet à enlever Nantes;



mais les souvenirs de la première attaque intimidèrent les Vendéens. Séduits d'ailleurs par des promesses inconsidérées qui leur faisaient espérer le soulèvement du Perche et du Maine, ils se rendirent à Laval. Lorsque les Mayençais, après de longs détours, les atteignirent, ils avaient eu le temps de prendre, à Entrames, une bonne position et de raffermir leurs rangs. Toutefois on rassemblait de toutes parts des troupes destinées à les cerner, quand Léchelle eut la funeste tentation de livrer bataille et se fit battre. L'armée revint en désordre à Angers. 27 oct. 1793 (6 brum. an II).

Larochejaquelein avait le champ libre, et il était urgent de mettre la circonstance à profit pour donner un terme aux souffrances qui accablaient les insurgés. Loin d'entraîner les populations, ils n'inspiraient que de l'effroi. La présence de plusieurs milliers de vieillards, de femmes et d'enfants, les navrait de douleur. La faim, les maladies les décimaient et les routes étaient couvertes de cadavres. Le généralissime conçut le dessein de s'emparer de Granville où il pensait trouver un refuge et des secours de la marine anglaise. Mais ses bandes écrasées par le canon de la place, lâchèrent pied, puis, sourdes à la voix de leurs chefs, elles n'obéirent plus qu'à une seule impulsion, qu'au désir de rentrer dans le Bocage; elles fuient à Avranches et de là se rendent à Dol. 28 oct.-10 nov. (7-20 brum.). 14, 15 nov. (24, 25 brum.). 16 nov. (26 brum.).

Rossignol commandait l'armée de Rennes; il rallia les Mayençais et marcha aux insurgés, mais ils le culbutèrent à Pontorson et remportèrent à Dol une victoire assez décisive pour être libres encore une fois de choisir leur route; ils se frayèrent celle d'Angers. Leur plan était d'emporter d'assaut cette ville, de se couvrir de ses remparts et de se préparer les moyens de passer la Loire. Ils furent encore déçus; Angers résista; les républicains se jetèrent entre eux et le Combat de Pontorson. Bataille de Dol ou d'Antrain. 17-22 nov. (27 brum.-2 frim.). 3, 4 déc. (13, 14 frim.).

fleuve, les refoulèrent au nord et les poussèrent jusqu'au Mans.

On venait de mettre à la tête de l'armée Marceau, général divisionnaire à peine âgé de vingt-quatre ans. C'était lui qui récemment avait commandé la colonne de Luçon. Kléber et Westermann seuls l'égalaient en ardeur, en intrépidité. Il attaqua les insurgés dans le Mans, les vainquit et en fit un horrible carnage. Leurs débris courent jusqu'à la Loire, les vainqueurs les poursuivent l'épée dans les reins et tombent sur leur arrière-garde au moment où leurs généraux ont passé le fleuve pour réunir et leur amener des embarcations. A l'approche des républicains, les insurgés sont frappés d'épouvante, tout fuit, sans chefs, sans projets; Marceau les entasse dans Savenay où ils sont anéantis.

Bataille du Mans. 12, 13 déc. 1793 (22, 23 frim. an II).

Bataille de Savenay. 23 déc. (3 nivôse).

9. FIN DES OPÉRATIONS DANS LES VOSGES.

La perte des lignes de Wissembourg faillit entraîner celle de l'Alsace. Haguenau ouvrit ses portes aux coalisés; Strasbourg fut vivement agité; les émigrés sillonnèrent la province, et le maire de Strasbourg promit de leur livrer la ville. Mais le comité prévint l'effet de ces intrigues. Il réorganisa les armées; choisit, dans les rangs de l'armée du Rhin, pour la commander, Pichegru, et mit à la tête de l'armée de la Moselle, Hoche, qui, au siége de Dunkerque s'était élevé par sa valeur au grade de général de brigade.

Les deux jeunes généraux prirent aussitôt l'offensive et jurèrent de débloquer Landau. Pichegru resserra les Autrichiens sur la Moder où ils élevèrent des retranchements. Hoche, plus entreprenant, tenta de déborder les Prussiens par leur gauche, de descendre le versant des Vosges sur leurs derrières, et d'entrer dans Landau par les portes du nord.

Une complication inattendue déjoua ce plan hardi : Brunswick, ayant vainement essayé d'enlever le fort de Bitche, ramenait son armée à Kaiserslautern, pour prendre ses quartiers d'hiver, lorsque Hoche s'y présenta. Le général français n'hésita pas à livrer bataille et, sans renoncer à son idée première, il chercha à tourner les Vosges et les Prussiens. Mais pendant trois jours, ses attaques réitérées furent sans succès, et il se décida, non sans regret, à ordonner la retraite. Cependant, à sa grande joie, les Prussiens, croyant la campagne terminée, restent sur le champ de bataille et ne le poursuivent pas. Il conçoit aussitôt le projet de tirer de sa défaite un résultat non moins décisif que celui qu'eût donné la victoire. Il masque son mouvement en déployant, devant le front de l'ennemi, une division entière, puis il s'élance dans les défilés des Vosges et descend sur le flanc des Autrichiens. Ceux-ci font volte-face et veulent l'arrêter; il enlève leurs retranchements à Wœrdt, pendant que Pichegru attaque Haguenau. Wurmser, assailli de front et pris à revers, se retire précipitamment sur la Lauter et appelle à son secours les Prussiens.

Combat de Kaiserslautern 26, 27, 28 nov. 1793 (6, 7, 8 frim. an II).

12-22 déc. (22 frimaire-2 nivôse).

23 déc. (3 nivôse).

Hoche prend le commandement des deux armées françaises et marche en avant; les quatre armées se heurtent au pied de la montagne du Geisberg. Les positions ennemies sont forcées et tournées. Tout plie, les Impériaux passent le Rhin et Brunswick prolonge sa retraite jusqu'à Mayence. Hoche délivre Landau, prend Frankenthal, Worms; s'empare des magasins des coalisés et a la gloire de donner à l'armée ses quartiers d'hiver sur le territoire étranger.

Bataille du Geisberg. 25 déc. (5 nivôse).

Pendant la courte suspension des hostilités eut lieu la réorganisation de l'infanterie prescrite par la Convention.

La campagne de 1793 avait formé d'excellents géné-

raux divisionnaires et, au rang des grandes illustrations, brillaient déjà Jourdan, Hoche, Pichegru, Kléber, Marceau, Dugommier. Mais la méfiance du comité était égale à sa sagacité à découvrir les hommes supérieurs. Custine, Biron, Houchard, Beauharnais, Brunet avaient payé de leur tête des défaites, des fautes ou des succès incomplets. L'inflexible sévérité du comité atteignit même les généraux victorieux. Jourdan fut appelé à la barre de la Convention pour rendre compte des suites infructueuses de la bataille de Wattignies. Le jeune libérateur de Landau, Hoche, fut jeté en prison, coupable de trop d'énergie; mais les rangs secondaires renfermaient une foule de talents nouveaux que la campagne suivante révéla.

III. CAMPAGNE DE 1794.

1. OPÉRATIONS A L'INTÉRIEUR, A L'EST ET AU MIDI.

1794 (an II). Les immenses ressources que le comité eut à sa disposition rendirent l'offensive à presque toutes les armées. L'insurrection de l'ouest avait reçu le coup mortel et, dès lors, elle ne compta plus que comme diversion. Cependant elle retint, dans le Calvados et dans les départements de la Bretagne désolés par la chouannerie, environ 20 000 hommes, tandis que 40 000 hommes de vieilles troupes eurent pour mission d'occuper militairement le Bocage.

On avait disloqué les Mayençais; Kléber et Marceau avaient été envoyés à l'armée des Ardennes; on donna le commandement en chef au général Turreau qui fut chargé de faire exécuter ces ordres : « on emploiera tous les moyens de découvrir les rebelles; tous seront passés au fil de la baïonnette; les villages, métairies, bois, landes, genêts et généralement tout ce qui peut être brûlé, sera livré aux flammes. »



La guerre, déjà souillée de toutes les cruautés qui accompagnent les guerres civiles, redoubla ses fureurs. A l'incendie des campagnes, les insurgés répondirent par l'incendie des villes. Les colonnes infernales de Turreau trouvèrent une résistance désespérée. Mais les Vendéens ne combattaient plus que pour leur défense personnelle, et la modération devait les désarmer. Janvier-mai 1794 (nivôse-flor. an II).

Turreau fut rappelé par l'animadversion publique. Vimeux, puis Canclaux qui se succédèrent à sa place, formèrent de l'armée quatre colonnes qui embrassèrent circulairement toute la contrée. Ensuite, ils s'avancèrent pas à pas en faisant observer la plus sévère discipline, en désarmant les communes, en respectant les personnes et les propriétés. La guerre se réduisit à des coups de main individuels, et bientôt un décret de la Convention promit le pardon aux insurgés qui déposeraient les armes.

A l'est, l'armée de la Moselle (50000), sous Jourdan, et celle du Rhin (60 000), commandée par Michaud, l'un des plus braves et des plus modestes généraux qu'elle eût produits, liées entre elles par un corps de 10 000 hommes qui occupait la crête des Vosges, tinrent en échec, sous le canon de Mayence, l'armée prussienne (62 000), alors commandée par le feld-maréchal Moellendorf et, au delà du Rhin, l'armée impériale (65 000) où le prince de Saxe-Teschen avait remplacé Wurmser.

La Pologne insurgée par Kosciusko retenait une partie des forces de la Prusse, et cette puissance paraissait résolue à ne point compromettre l'armée qu'elle avait engagée contre la France. Blankenstein (15 000), dans l'électorat de Trèves; Beaulieu, à Namur (20 000), restèrent aussi en observation.

L'armée des Alpes (20 000), commandée par Alexandre Dumas, enleva les cols du petit Saint-Bernard et du Mont-Cenis, et paralysa, par cette double 1er avr.-14 mai (13 germ.-25 flor.)

conquête, les forces sardes qui menaçaient la Savoie. L'armée d'Italie (30 000), sous Dumerbion, acheva de 29 avril 1794 (10 floréal an II). s'emparer du comté de Nice, et fit tomber le camp de Saorgio qui, depuis le commencement de la guerre avait été cause de sanglants et inutiles combats. Inspiré par son général d'artillerie Bonaparte, secondé par Masséna, il passa sur le territoire de Gênes qui avait assez motivé cette violation de sa douteuse neutralité, tourna la position par la gauche, força les Austro- 8 mai (19 flor.). Sardes à l'évacuer précipitamment, et prit le col de Tende.

Les deux armées eurent donc la gloire de contenir 53 000 ennemis et de rester en possession des passages des grandes Alpes. Dumerbion ne borna pas là ses succès; à la fin de l'été, il s'étendit par sa droite, et indiqua le point vulnérable de la ceinture de monts qui 21 sept. (5e complém.). ferme l'entrée de l'Italie. Il jeta 18 000 hommes dans la vallée de la Bormida, atteignit les coalisés à Cairo et les replia dans la plaine du Piémont; toutefois on n'avait rien préparé pour pousser plus loin; on revint à Savone et l'on fortifia les sommités des monts.

Les Espagnols avaient fait de nouvelles levées; 60 000 hommes étaient opposés aux armées du midi; on avait mis celle des Pyrénées orientales sous Dugommier, vainqueur de Toulon (35 000), et celle des Pyrénées occidentales (25 000), sous Muller que bientôt remplaça Moncey.

Dugommier débuta par une victoire éclatante. La Union, successeur de Ricardos, s'appuyait sur les 1er mai (12 floréal). quatre places que celui-ci avait enlevées à la France, et sur le camp retranché du Boulou, aux bords du Tech. Dugommier l'attira hors de ses redoutes par des démonstrations, puis, tombant brusquement sur le camp, il le surprit. Les Espagnols se débandèrent; on força leurs derniers postes, on leur prit 40 ca-

nons et les immenses bagages qu'ils traînaient à leur suite. Ils repassèrent en désordre les Pyrénées. Les vainqueurs reprirent Collioure, Port-Vendres et marchèrent sur Bellegarde. L'ennemi leur disputa cette clef de la frontière; on les battit, on leur fit perdre 2 500 hommes, on fit capituler la place et l'on envahit leur territoire. Ils avaient préparé de longue main, sur un front de huit à neuf lieues, 77 redoutes élevées sur des collines d'un accès difficile, en avant de Figuières; 50 000 hommes se rangèrent dans cette ligne redoutable.

28 mai 1794 (9 prair. an II).

18 sept. (2e complém.).

Dugommier les attaque; il charge Augereau de les tourner par la gauche; cet impétueux général, dans une première journée, déposte l'extrême gauche ennemie et couronne les hauteurs qui dominent le camp. Le lendemain, il poursuit ce succès et la bataille devient générale, quand Dugommier est tué. Pérignon prend sa place et s'en montre digne; la gauche espagnole est entièrement défaite, elle se réfugie sous le canon de Figuères.

Bataille de la Montagne-Noire. 17, 18, 20 nov. (27, 28, 30 brum. an III).

Après un jour de repos, l'action recommence sur tous les points. La Union est tué, son armée perd 10 000 hommes, se débande et fuit au delà de Figuères qui est assiégée et prise.

L'armée des Pyrénées occidentales, que des renforts avaient successivement portée à 60 000 hommes, envahit aussi le territoire espagnol. Moncey passa la Bidassoa, se rendit maître de la vallée de Bastan, enleva Fontarabie, s'étendit sur les routes de la Biscaye et de la Navarre et s'empara de Saint-Sébastien. L'hiver seul suspendit ses progrès.

26 juillet-4 août (8-17 therm.).

2. OPÉRATIONS SUR LA FRONTIÈRE DU NORD.

Les armées françaises prirent donc et conservèrent partout l'ascendant ou tinrent l'ennemi en respect; sur la frontière du nord seulement Cobourg eut d'abord l'initiative. Il avait 160 000 hommes, que secondait Beaulieu en menaçant l'armée des Ardennes; ses retranchements dans la forêt de Mormal, les places qu'il avait enlevées entre la Sambre et l'Escaut, assuraient ses mouvements. Le comité lui opposa l'armée des Ardennes (30 000) commandée par Charbonnier, vieux soldat devenu tout à coup général, et l'armée du Nord, dont Pichegru avait obtenu le commandement (150 000).

Cobourg, averti par les efforts qu'on avait faits à la fin de la campagne précédente pour déborder ses ailes, plaça dans la Flandre, entre Tournai et la Lys, Clerfayt à la tête de 30 000 hommes, et, au delà de Sambre, à cheval sur la route de Maubeuge à Philippeville, entre l'aile droite de Pichegru et l'aile gauche de Charbonnier, 25 000 hommes conduits par le prince de Kaunitz. Ces masses lui parurent suffisantes
17 avril 1794 (28 germ. an II). pour contenir les ailes des Français, et il s'avança, à la tête de 100 000 hommes, autour de Landrecies.

Le centre de Pichegru s'étendait de Bouchain à Guise, flanqué par l'Oise et l'Escaut; la droite occupait le camp de Maubeuge et la gauche ceux de Lille et de Dunkerque. Le général en chef mit en mouvement
20 avril (1er flor.) ment toutes ses colonnes pour rompre les lignes de blocus. Il n'y réussit point et commença à se livrer à de grandes manœuvres pour frapper le centre de Cobourg et, en même temps, déborder ses extrémités.

Réunir contre le prince de Kaunitz l'effort de la droite et de l'armée des Ardennes; renforcer la gauche,

la porter à 50 000 hommes et écraser Clerfayt, enfin livrer bataille au généralissime ennemi; telles furent les opérations qui s'effectuèrent en même temps. Kaunitz fut rejeté au delà de Sambre; Clerfayt, battu dans la plaine de Lille, entassé dans Tournai, laissa prendre Menin et investir Ypres. Mais Cobourg culbuta à Troisvilles et Catillon les forces de Pichegru; quatre jours après, Landrecies, ruiné par six jours de bombardement, capitula.

26 avril 1794 (7 flor. an II).

30 avril (11 floréal).

Malgré ses propres succès, Cobourg, inquiet de la défaite de ses lieutenants, suspendit ses projets d'invasion, envoya au prince de Kaunitz le corps hollandais et se porta lui-même, avec le duc d'York, au secours de Clerfayt. Pichegru ne laissa sur l'Oise qu'un corps d'observation de 16 000 hommes, fit partir pour Lille Bonnaud à la tête de 25 000 hommes, et pour Maubeuge deux fortes divisions. La guerre était donc reportée tout entière autour de Lille et sur les bords de la Sambre. Pendant que, de ce côté, Pichegru préparait le passage de la rivière, Cobourg rassembla ses forces autour de Tournai; à ce moment, le jeune empereur d'Autriche parut au quartier général et l'on voulut signaler son arrivée par une action éclatante. Le chef d'état-major, Mack, présenta un *plan de destruction* qui fut accueilli avec transport, et les coalisés se mirent en mouvement.

L'armée française formait trois grandes masses : Souham à Courtrai, Moreau à Menin, Bonnaud au camp de la Madeleine; le projet était de tomber sur ses flancs, d'entraîner Souham et Moreau jusqu'à la mer et d'écraser Bonnaud sur les remparts de Lille. Huit colonnes débouchèrent du camp de Tournai et se déployèrent sur trois lieues de front, tandis que Clerfayt, remontant la rive gauche de la Lys, manœuvrait pour les rallier entre Menin et Lille.

Bataille de Turcoing. 18 mai 1794 (29 flor. an II).

Moreau qui, dans cette journée, commença à se montrer grand capitaine, pénétra les desseins de l'ennemi; il prit 8000 hommes et les posta au pont de Werwick, résolu à disputer le passage de la Lys à Clerfayt; il ne s'agissait avec celui-ci que de gagner quelques heures, pendant lesquelles on se proposait de frapper au cœur la ligne mince et étendue qu'il espérait rejoindre. Souham et Bonnaud se destinèrent tout entiers à ce coup décisif. Ils se ruèrent avec 60000 hommes sur Roubaix et Turcoing, jetèrent du premier choc les Impériaux dans un désordre irremédiable, et, après quelque résistance, firent reculer les Anglais. L'armée coalisée fut refoulée jusque dans son camp et laissa sur le champ de bataille 3000 hommes et 60 canons; Clerfayt battit en retraite sur la basse Lys.

Pichegru, arrivé au quartier général le lendemain de la victoire, n'en sut pas retirer le fruit. Il mit trois jours à préparer une attaque des lignes de Tournai; mais après avoir pénétré un moment jusqu'à l'Escaut, vers le pont du château de Chin, il finit par être repoussé, avec une perte de 4000 hommes.

22 mai (3 prairial).

Cependant, Cobourg resta en observation à Tournai, tenu en suspens, à sa droite, par le siége d'Ypres, à sa gauche, par les opérations sur la Sambre. Il envoya au prince de Kaunitz un renfort de 20000 hommes, et fit passer à Clerfayt une division avec l'ordre de troubler les assiégeants. Clerfayt fut battu à Hooglède; Ypres se rendit à discrétion, et le généralissime ne sortit pas de l'immobilité où le retinrent les violentes attaques que soutenait sa gauche.

13 juin (25 prairial).

Deux fois déjà, l'armée des Ardennes, les troupes du camp de Maubeuge, renforcées par deux divisions de Guise, formant une masse de 60000 combattants, avaient franchi la Sambre entre Maubeuge et Char-

leroi, deux fois elles avaient livré sur la rive gauche, pour enlever le camp de Grandreng, de sanglantes batailles où la victoire était restée aux coalisés. Elles tentèrent un troisième effort, sous le canon de Charleroi; après trois jours de combats acharnés, le passage fut encore forcé et la place investie. Mais les 20 000 hommes détachés par le généralissime survenant, les lignes de blocus furent rompues, et il fallut encore se replier sur la rive droite.

2, 3 juin 1794 (14, 15 prair. an II).

Dans ces rencontres meurtrières, l'armée avait perdu 10 000 hommes; mais, au moment même où elle reculait découragée, Jourdan déboucha à la tête de 40 000 hommes de l'armée de la Moselle. L'inaction des Prussiens lui avait inspiré ce mouvement hardi et, après avoir laissé son aile droite à Kaiserslautern, sous les ordres de Moraux, il accourait avec quatre divisions d'une valeur éprouvée. D'un autre côté, Beaulieu, ayant côtoyé sa marche, s'arrêta à Fleurus où il prit la gauche des coalisés.

19-29 mai (30 floréal-10 prairial).

Les bords de la Sambre devinrent ainsi le théâtre d'événements décisifs. Un grand conseil de guerre se réunit; représentants et généraux s'accordèrent à considérer la prise de Charleroi comme une opération préliminaire indispensable. On résolut le siége de cette place; on laissa 15000 hommes à la garde du camp de Maubeuge, et on fit passer à la rive gauche de la Sambre, une masse imposante qui reçut plus tard le nom d'armée de Sambre-et-Meuse. Une division fut chargée de réduire Charleroi, le reste de l'armée se rangea en demi-cercle autour de la ville, couvert par des redoutes et des villages barricadés.

12-16 juin (24-28 prair.).

Le prince d'Orange, Kaunitz, Beaulieu tombèrent sur ces lignes où les républicains n'étaient pas encore affermis. Un combat opiniâtre s'engagea au milieu d'un brouillard qui déroba aux généraux français la

force et les mouvements de leurs adversaires; ceux-ci toutefois furent contenus et culbutés par le centre et l'aile gauche.

Jourdan se croyait vainqueur, lorsqu'il apprit que son aile droite avait repassé la Sambre. Ignorant ce qui se passait sur les autres points, et voyant deux redoutables colonnes menacer de la déborder et de la détacher de la Sambre, elle avait craint de perdre ses communications avec la rive droite, et elle s'y reportait en bon ordre. Les autres corps furent obligés de suivre le mouvement. Mais les coalisés désorganisés par ce rude choc, où ils perdirent 3000 des leurs, s'éloignèrent aussi du champ de bataille et se retirèrent à Nivelles, où ils appelèrent instamment le secours du généralissime. Jourdan put donc, deux jours après, rentrer dans ses lignes d'investissement et pousser le siége avec vigueur.

Cobourg laissa le duc d'York à Tournai et Clerfayt sur la basse Lys, puis il accourut avec 30 000 hommes renforcer ses lieutenants. Tous s'ébranlèrent pour dégager la place; mais elle venait de capituler au moment où leurs masses prirent position devant les postes républicains.

Bataille de Fleurus. 26 juin 1794 (8 messidor an II).

Le lendemain, au point du jour, on prit les armes, et la célèbre bataille de Fleurus s'engagea; journée à jamais mémorable qui donna pour vingt ans la Belgique à la France, et qui hâta le terme du régime terrible auquel des événements plus forts que les prévisions humaines avaient entraîné l'assemblée à soumettre le pays.

Deux années auparavant, le glorieux coup de main de Jemmapes avait eu aussi pour résultat la conquête de la Belgique; mais les circonstances n'étaient plus les mêmes. La coalition avait maintenant réuni sur la frontière du nord ses plus belles armées. Longtemps

elle avait été partout victorieuse et si, depuis le début de la campagne, son étoile semblait pâlir, elle espérait enfin saisir, sur un champ de bataille, où jusqu'alors l'ascendant lui était resté, l'occasion d'une revanche décisive. 100 000 hommes se déployèrent en un demi-cercle de deux à trois lieues de rayon contre 80 000 Français. Mais ceux-ci avaient acquis un sang-froid à toute épreuve et ils étaient commandés par des généraux de division tels que Kléber, Hatry, Championnet, Lefebvre, Marceau. Les longs et vaillants efforts de l'armée combinée échouèrent contre l'imperturbable valeur de ces héros. Elle manœuvra d'abord de manière à culbuter le centre et à déborder les ailes, en longeant la Sambre pour pénétrer jusqu'aux murs de Charleroi.

Le centre sur un point est rompu, un détachement de la réserve suffit à fermer la brèche et à rendre ses positions inexpugnables. L'extrême gauche plie et recule; mais Kléber est là. Il charge impétueusement par le flanc la colonne victorieuse, menace de la jeter dans la Sambre et la force à battre en retraite.

Mais c'est à droite qu'est le fort de la bataille : Lefebvre et Marceau défendent l'espace entre Fleurus et la Sambre. Pendant que le premier est aux prises avec l'archiduc Charles, Beaulieu se glissant dans un bois que baigne la rivière, tombe en masse sur la droite de Marceau et l'entasse en désordre dans le village de Lambussart, bâti à près de deux lieues de Charleroi, sur une colline qui commande à la fois la Sambre et la vaste plaine de Fleurus. Les Français défendent longtemps cette position décisive, enfin le nombre les accable; ils se débandent et fuient en partie sur l'autre rive.

Marceau mesure le péril; ce terrain qu'il perd est la clef du champ de bataille : s'il permet à Beaulieu

de descendre, du côté de la plaine, le revers de la colline, la victoire est compromise. Le jeune général, sans se soucier de rallier la masse des fuyards, saisit quelques bataillons dont les rangs n'ont pas été ébranlés et se jette avec eux entre les haies et les jardins qui entourent le village, résolu à s'opposer à tout prix au déploiement des Impériaux; son feu les arrête, et cependant Lefebvre dispose en sa faveur d'une partie de sa division. Jourdan lui-même accourt avec ses réserves; de l'autre côté, Cobourg en personne amène des renforts. Tout se mêle, les moissons dont la plaine est couverte sont incendiées, on se bat au milieu des flammes; l'explosion de quelques caissons d'artillerie complique encore cette grande scène. Enfin les Impériaux cèdent et Lambussart retombe au pouvoir des républicains.

Pendant la bataille, les ennemis avaient vu, non sans surprise, un aérostat flotter au-dessus des Français : on essayait d'appliquer aux opérations de la guerre cette découverte du génie national, mais en approchant de Charleroi, ils furent frappés d'un aspect plus saisissant; ils aperçurent, au haut des édifices de la ville, le drapeau tricolore, et cette nouvelle se répandant à l'improviste jusqu'aux derniers rangs, amortit leur ardeur : les positions des Français étaient intactes, Beaulieu se retirait très-maltraité. Le général en chef sentit l'inutilité de nouveaux efforts et commanda la retraite. Il avait perdu 10 000 tués ou blessés et 3 000 prisonniers; la perte des vainqueurs fut de 6 000 hommes.

juillet-août 1794 (thermi... fruct... an

Jourdan fit d'habiles manœuvres pour rendre la ...urnée décisive. Il se porta lui-même, avec le gros de ...rces, sur Mons, qu'il enleva dans le dessein de ...a communication entre Cobourg et les An... ...spérait que Pichegru viendrait au-devant de

lui et rejetterait dans les Flandres le duc d'York et Clerfayt; mais, au contraire, l'armée du Nord, se rapprochant du littoral, décida le prince anglais et le général autrichien à se replier sur Bruxelles. Cobourg, au même moment, s'était arrêté à l'entrée du défilé de la forêt de Soignies dans la position, depuis si célèbre, de Mont-Saint-Jean, et le prince d'Orange couvrait son flanc droit en avant de Bruxelles. Toutes les forces ennemies étaient à la veille de se concentrer autour de cette ville. Jourdan ne leur en laissa pas le temps. Il attaqua vivement le généralissime, pendant que Kléber repoussait le prince d'Orange. Tout fléchit, tout se disloqua; les Hollandais gagnèrent leur frontière maritime et les Anglais la basse Meuse; Cobourg repassa les ponts de Maëstricht, dix-sept mois après les avoir franchis victorieux. Il rangea les 60 à 80 000 Impériaux, qui lui restaient, sur la Meuse et l'Ourthe, après quoi il remit le commandement à Clerfayt.

Les deux généraux en chef firent leur jonction dans Bruxelles et, d'un dernier choc, rejetèrent toutes les forces de la coalition hors du territoire belge. L'aile gauche de Pichegru prit possession des places de la Flandre, pendant que Schérer rentra dans les quatre villes du département du Nord, dont Cobourg s'était emparé.

Ces grands succès causèrent la chute du comité de salut public qui les avait préparés. Armé par la Convention de lois de terreur, on ne lui demanda pas compte de l'application qu'il en faisait, aussi longtemps que le péril alla toujours croissant à l'intérieur et sur toutes les frontières. Mais quand la reprise des lignes de Wissembourg, le déblocus de Maubeuge, la défaite des Vendéens, la reddition de Lyon et de Toulon eurent rassuré les esprits, une fraction de 27 juill. 1794 (9 thermidor an II).

la Montagne se sépara du gouvernement et prononça le mot de clémence. Ce fut une nouvelle faction; on la nomma les *indulgents;* ses chefs, Danton, Camille Desmoulins, Phélippeaux périrent, et les rigueurs, contre lesquelles ils avaient élevé la voix, redoublèrent

Lorsque la coalition vaincue fut repoussée loin des frontières, le comité lui-même se divisa, et quelles que fussent ses dissensions, le parti qui l'emporta fut entraîné, pour populariser sa victoire, à rendre les vaincus responsables devant la nation et la postérité d'actes qu'il avait commis avec eux. Il donna ainsi le signal d'une réaction qui ne sut où s'arrêter; toutes les factions se ranimèrent et, depuis l'ancien régime absolu jusqu'à la Montagne extrême, elles en vinrent à des prises d'armes. Leurs efforts ralentirent enfin l'expansion extérieure de la révolution; mais, pendant le reste de la campagne, on profita de l'impulsion donnée par la journée de Fleurus.

3. OPÉRATIONS POUR ARRIVER AU RHIN.

On était près de saisir la grande barrière du Rhin, la frontière naturelle de la France; toutes les armées coopérèrent à cette noble conquête.

23 mai 1794 (4 prairial an II). Le départ de Jourdan, pour les bords de la Sambre, mit en mouvement toutes les armées de l'est. Les Impériaux sortirent du camp de Maudach, en avant de Manheim, et les Prussiens firent irruption dans le duché de Deux-Ponts. Ceux-ci accablèrent, dans Kaiserslautern, l'aile droite de l'armée de la Moselle; leurs progrès forcèrent l'armée du Rhin à se retirer sur les lignes de Wissembourg. Mais les généraux coalisés se contentèrent d'avoir affermi leur position défensive, en prenant possession des défilés des

Vosges; ils s'y retranchèrent et rentrèrent dans leur inaction. Les Français reprirent l'offensive. Après quelques tentatives infructueuses, les deux armées, gravissant les deux versants des Vosges, marchèrent concentriquement sur les points fortifiés qui en défendaient la crête, et dont la conquête devait leur permettre de descendre dans Kaiserslautern. La bataille, qui a reçu le nom d'Edenkoben, s'engagea dans les sentiers et sur le sommet des monts; l'impétuosité française triompha. Moellendorf battit en retraite, et l'on reprit de part et d'autre les postes qu'on occupait au commencement de la campagne.

Bataille d'Edenkoben. 14 juill. 1794 (26 messidor an II).

Sur ces entrefaites, l'armée de la Moselle reçut un renfort de 15 000 hommes que la situation de l'ouest rendait disponibles. Elle eut ordre de lier ses opérations à celles de l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle envahit l'électorat de Trèves et poussa Blankenstein jusqu'à moitié chemin de Coblentz. Clerfayt fut forcé de détacher, au secours de son lieutenant, deux divisions à l'aide desquelles celui-ci prit position sur la Moselle et contint, dans les limites de l'électorat, les Français victorieux.

4-8 août (17-21 therm.).

Mais, tandis que Clerfayt s'affaiblissait, Schérer, après avoir repris les places du nord, rejoignit l'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan, à la tête de 116 000 hommes, se dispose aussitôt à pousser en avant. Il fait de fortes démonstrations autour de Maëstricht, et, lorsqu'il voit l'attention de l'ennemi appliquée à la défense de la Meuse, il donne 40 000 hommes à Schérer qui force, l'épée à la main, les passages de l'Ourthe et de l'Ayvaille, emporte les hauteurs de Sprimont et menace de percer jusqu'à la route d'Aix-la-Chapelle. Les Impériaux reculent et, sur leur flanc droit, 20 000 Français débouchent de Liége. Ces manœuvres précipitèrent leur retraite; ils plièrent jus-

Bataille de Sprimont. 18 sept. (2e complém.).

qu'aux rives escarpées de la Roër et couvrirent de retranchements, de batteries, le plateau d'Aldenhoven. Jourdan, après avoir pourvu à la sûreté des passages de la Meuse, porta le quartier général à Aix-la-Chapelle et déploya 100 000 hommes contre les Impériaux.

Bataille d'Aldenhoven. 2 oct. 1794 (11 vendém. an III).

La bataille d'Aldenhoven, comme celle de Fleurus, est plus remarquable par la valeur des troupes et par ses grands résultats que par les combinaisons des généraux en chef. Clerfayt était rangé sur un front de cinq à six lieues, à droite et à gauche de la place de Juliers, couvert par la Roër, par les redoutes d'Aldenhoven, et flanqué à gauche par la petite ville de Dueren. On appliquait dans toutes les rencontres la méthode de Carnot, qui consistait à peser sur le centre de ses adversaires et à déborder leurs extrémités. Jourdan emporta le camp d'Aldenhoven et entassa Clerfayt dans Juliers, pendant que Kléber, à gauche, força le passage de la Roër. Selon l'économie de l'attaque, Schérer devait, en même temps, entrer l'épée à la main dans Dueren; retardé par le mauvais état des chemins, il fut longtemps à prononcer le mouvement qui lui était prescrit; mais Clerfayt ne songea pas à tirer parti de sa lenteur; lorsque enfin il ouvrit le feu, lorsqu'il enfonça les portes de Dueren, lorsqu'il se déploya en prenant à revers l'aile gauche des Impériaux, le général qui la commandait battit en retraite; et l'armée française se trouva partie en deçà, partie au delà de la Roër. Clerfayt pouvait se prévaloir de cette situation singulière pour ramener la fortune; il suivit l'exemple de son aile gauche et abandonna Juliers, affaibli de 4 000 tués ou blessés et d'un millier de prisonniers; les Français avaient perdu 2 000 hommes.

Le lendemain Juliers fut investi et capitula. Kléber

rétrograda pour assiéger Maëstricht, et Jourdan s'élança sur les pas des vaincus. Ils ne s'arrêtèrent point; ils passèrent les ponts de Bonn et de Cologne. Leur retraite entraîna celle des divisions qui contenaient l'armée de la Moselle dans l'électorat de Trèves; cette armée les poursuivit. Les Français entrèrent, pleins d'enthousiasme, dans Coblentz, ancien quartier général de l'émigration.

Cependant, Moellendorf, qui avait repris Kaiserslautern, plia devant l'aile droite de l'armée de la Moselle et la gauche de l'armée du Rhin; les Impériaux du camp de Maudach suivirent le mouvement. Toutes les forces coalisées passèrent le Rhin, les trois armées victorieuses firent leur jonction sur la rive gauche de ce grand fleuve et se déployèrent de Spire à Dusseldorf, aux acclamations de la France. 23 oct. 1794 (2 brumaire an III).

Pichegru, après avoir secondé les opérations de son collègue, après avoir rejeté les Hollandais au delà du Moërdick et les Anglais sur la basse Meuse, assiégea et prit, pour compléter leur séparation, l'importante forteresse de Bois-le-Duc et les forts qui l'entourent. Le duc d'York, que cette conquête et la retraite de Clerfayt laissaient isolé entre la Meuse et le Wahal, se replia sous le canon de Nimègue. 9 octobre (18 vendém.).

Moreau qui, en l'absence de Pichegru, commandait l'armée, le poursuivit; passa la Meuse; contint, par son aile droite, un secours envoyé par les Impériaux; pénétra dans les positions du prince anglais et le contraignit à chercher un refuge au delà du Wahal, en arrière de Nimègue. 19 octobre (28 vendém.).

Pendant que Kléber faisait capituler Maëstricht, on entoura Nimègue. C'est une grande ville bâtie sur la rive gauche du fleuve; elle communique, au moyen de deux ponts, avec la rive droite, où 20000 Anglais étaient campés. Les ingénieurs français dressèrent Prises de Maëstricht et de Nimègue. 4-9 nov. (14-19 brum.).

audacieusement leurs batteries aux bords du Wahal, et sillonnèrent de boulets l'armée ennemie qui, ne pouvant tenir à la violence de leur feu, abandonna la position. Alors les batteries se rapprochèrent, portèrent jusqu'aux ponts et commencèrent à les rompre. La garnison eut hâte d'évacuer la place, dont on prit aussitôt possession.

Janvier 1795 (nivôse et pluviôse an III). L'armée du Nord, appuyée aux grands cours d'eau qui couvrent la Hollande, semblait avoir terminé la campagne. Les privations l'avaient exténuée, et une affection cutanée, dont personne n'était exempt, la dévorait. Mais le peuple hollandais appelait de ses vœux un nouvel effort. Les ordres réitérés des représentants du peuple déterminèrent Pichegru à le tenter; il essaya de prendre l'île de Bommel; il échoua, et il se préparait à entrer en quartiers d'hiver, lorsqu'un froid excessif vint lui prêter un secours inespéré. Les fleuves, les canaux, les grandes inondations qui défendent les Provinces-Unies et qui jadis avaient arrêté Louis XIV vainqueur, ne furent bientôt qu'une vaste nappe de glace. L'armée, malgré son affreux dénûment, n'hésita pas à s'y lancer. Les coalisés firent à peine quelque résistance. Les républicains victorieux pénétrèrent pieds nus, à peine couverts de vêtements, dans les riches cités de la Hollande. Pichegru entra triomphant dans Amsterdam, où sa présence fit éclater une révolution. L'armée anglaise gagna le Hanovre; les princes de Nassau s'embarquèrent pour l'Angleterre, et quelques escadrons, manœuvrant sur les glaces du Helder, prirent leur flotte engagée dans le mouillage du Texel.

Les Hollandais rétablirent leur ancien gouvernement et firent bientôt, avec la Convention, un traité d'alliance offensive et défensive.

Cette brillante conquête eut des conséquences im-

menses : les Anglais perdirent pied sur le continent; la Prusse, dont les hésitations depuis longtemps étaient évidentes, se montra disposée à traiter de la paix. Des négociations s'ouvrirent à Bâle avec cette puissance, et amenèrent d'abord la cessation des hostilités et l'établissement d'une ligne de neutralité qui partait de Duisbourg pour s'étendre jusqu'à la Bohême. On convint qu'elle serait commune aux États de l'Empire qui retireraient leurs troupes de la coalition. Les princes de Hesse et l'électeur palatin ne tardèrent pas à y accéder.

La France n'avait plus à combattre, sur le continent, que l'Espagne, le Piémont, l'Italie méridionale, l'Autriche, et les princes de Souabe, de Saxe et de Bavière, que l'empereur retenait forcément dans son alliance. Toutes les places, tous les forts en deçà du Rhin, avaient été pris ou s'étaient rendus. Il ne restait aux coalisés que Luxembourg et Mayence.

IV. CAMPAGNE DE 1795.

1. OPÉRATIONS A L'INTÉRIEUR ET AU MIDI.

En Vendée, la Convention consentit d'abord à une trêve, qui fut suivie de plusieurs traités avec les divers chefs. Cette première pacification embrassa aussi le théâtre de la chouannerie. Toutefois, on laissa à Rennes une forte armée dont Hoche, rendu enfin à sa glorieuse carrière, reçut le commandement. Hoche poursuivit, avec une rare habileté, l'œuvre de conciliation commencée par Vimeux et Canclaux. Mais, à cette époque de réaction dans le gouvernement central, les royalistes s'agitèrent et entreprirent de soulever toute la Bretagne.

17-26 février-20 avril-13 mai 1795 (29 pluviôse-8 ventôse-1er-23 floréal an III).

Une flotte anglaise de 35 voiles parut sur les côtes

25-27 juin 1795 (7-9 messidor an III). du Morbihan ; elle battit et renferma dans le port de Lorient l'escadre républicaine, mouilla dans la baie de Quiberon, et jeta à terre, auprès de Carnac, 6 000 émigrés, commandés par le comte d'Hervilly, auquel se réunirent 3 à 4 000 paysans.

Combat de Quiberon. 20 juillet (2 thermidor). Hoche était à Rennes ; il eut bientôt rassemblé 10 000 hommes, cerné d'Hervilly et contraint sa petite armée à se réfugier dans la presqu'île de Quiberon. Dans cette position, couverte par le fort de Penthièvre, dont elle s'était emparée, elle pouvait, à l'aide de la flotte anglaise, opérer des débarquements partiels, rallier des bandes insurgées, et tomber sur les derrières du camp qui la bloquait. D'Hervilly l'essaya ; mais Hoche veillait à tout ; les détachements émigrés furent surpris et battus, et leur corps de bataille, qui comptait profiter de cette diversion pour emporter le camp, fut mis dans une déroute affreuse, où le général en chef perdit la vie. Quatre jours après, le fort Penthièvre fut livré aux républicains ; Hoche courut aussitôt au camp des émigrés et les accula à la mer. Les vaisseaux, battus par la tempête, avaient pris le large. Quelques embarcations purent à peine, sous un feu terrible, sauver quelques combattants. Le reste périt ou se livra à la rigueur des lois de l'époque.

Malgré cette défaite, les Vendéens et les chouans ranimèrent plus vive que jamais la guerre de partisans naguère assoupie. On tira des Pyrénées 20 000 hommes ; on donna à Hoche plus de 100 000 hommes, qu'il déploya, en un vaste cordon, de Granville à la Rochelle. L'habile général prévint les Anglais partout où ils projetèrent de débarquer ; puis il avança pas à pas, en coordonnant ses camps retranchés, de manière à séparer les uns des autres les chefs insurgés. La bonne discipline, le soin que prit le général de ne pas laisser d'armes sur ses der-

rières, de ménager le clergé et les croyances des habitants, assurèrent un succès dont les conséquences se développèrent complétement l'année suivante.

L'Espagne se lassait; les succès des deux armées françaises la déterminèrent à entrer en négociations. Après la prise de Figuères, Pérignon poussa ses avantages et se porta sur Roses. Quoique dépourvu de tout, il l'investit, l'assiégea et réussit à l'enlever. 3 février 1795 (15 pluviôse an III).
Pérignon, dans son commandement provisoire, avait fait preuve de talent, d'habileté; mais il avait pour émule Augereau, qui comptait comme lui de beaux faits d'armes. On craignit une rivalité funeste, et l'on nomma général en chef Schérer, qui s'était signalé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Les Espagnols avaient pris position derrière la Fluvia : Schérer les battit; Bataille de la Fluvia. 13 juillet (25 messidor).
mais il ne profita pas de sa victoire; il laissa son armée dans les marais de la Fluvia, où des maladies la minèrent; et elle était gravement compromise, quand le gouvernement traita avec le cabinet de l'Escurial.

Moncey était entré en campagne d'une manière brillante. Bilbao fut prise, Pampelune assiégée et l'ennemi battu à Vittoria. L'armée se préparait à franchir l'Èbre, lorsque les hostilités furent suspendues. 17 juillet (29 messidor).

L'armée des Alpes ne fit aucun mouvement; mais l'armée d'Italie fut attaquée dans ses retranchements. On l'avait affaiblie de 10 000 hommes, qu'on prétendait débarquer à Civita-Vecchia pour attaquer Rome; et, ce qui était d'une autre conséquence, la réaction du moment en avait éloigné Bonaparte. Réduite à 30 000 hommes, Kellermann la commandait en chef.

Colli, à la tête de 25 000 Piémontais, Dewins, avec 50 000 Impériaux, Italiens et Napolitains, opérèrent contre elle. Ils gravirent le revers septentrional des monts et, en même temps, débouchèrent de Gênes. 2-26 juin (14 prairial-8 messidor).

De ce côté, on les contint à Vado pendant deux journées entières; mais ils enlevèrent, sur le sommet de la chaîne, la redoute de Melogno, que Kellermann tenta vainement de reprendre; puis, sur les bords du Tanaro, les escarpements du mont San-Bernardo. Dès lors, l'armée, dominée sur le littoral, fit retraite en bon ordre, toujours en combattant. Elle reforma sa ligne sur une chaîne secondaire qui part du San-Bernardo et finit sur la côte, à Borghetto. Là elle se maintint victorieusement jusqu'à la fin de la saison. On regardait de part et d'autre les hostilités comme suspendues, lorsque la division Augereau arriva des Pyrénées orientales. A ce moment, Kellermann, renvoyé à l'armée des Alpes, fut remplacé par Schérer, que l'issue de la guerre en Catalogne avait fait juger digne du commandement en chef. Il se résignait toutefois à passer la mauvaise saison, resserré sur des rochers stériles dans une contrée épuisée, insalubre, tandis que ses adversaires, approvisionnés par Gênes et les villes du Piémont, attendaient le printemps au sein de l'abondance et fiers de leurs victoires. Mais le gouvernement ordonna de livrer bataille pour renouer les communications avec Gênes.

Bataille de Loano. 23-24 nov. (2-3 frimaire an IV).

Schérer, après de longues hésitations, forma trois colonnes qui débouchèrent inopinément de leurs lignes. Sérurier, à gauche, descendit dans la vallée du Tanaro, prêt à tenir tête aux Piémontais de Colli; Augereau, à droite, se rangea le long du rivage, et Masséna eut pour mission de reprendre, sur la crête des montagnes, les redoutes que l'ennemi avait enlevées au commencement de la campagne.

La bataille dura deux jours, pendant lesquels Sérurier paralysa les Piémontais. Masséna, né dans le comté de Nice, y combattait depuis le commencement de la guerre; tous les sentiers, toutes les gorges des

montagnes lui étaient connus, et nul ne possédait mieux que lui l'art d'entraîner le soldat.

Dans la première journée, il s'affermit sur le sommet de la chaîne et enleva une à une les positions de l'ennemi jusqu'à Melogno, dont enfin il se rendit maître. Cependant, Augereau n'obtint pas des succès aussi décisifs; il avait à prendre trois mamelons d'où les Impériaux tiraient leur force; il ne réussit que sur deux points, et, après une longue lutte, il ne put empêcher les troupes qui avaient défendu le troisième de s'échapper, en passant sur le corps de la brigade Victor. Ainsi, au lieu de pousser les vaincus sur les baïonnettes de Masséna, il les laissa libres de reformer, pendant la nuit, leur ligne, qu'ils appuyèrent sur la côte à Finale.

Le lendemain, Masséna renouvela l'attaque avec toute sa fougue, et il s'empara des hauteurs jusqu'à Saint-Jacques, loin des derrières de l'ennemi; mais Schérer, au lieu de suivre d'un œil attentif les progrès de son intrépide lieutenant, les ignora et lança trop tard Augereau, qu'il avait sous la main; les Impériaux eurent le temps d'évacuer le vallon de Finale et de regagner le revers intérieur des montagnes. 5 000 prisonniers, 3 à 4 000 hommes tués ou blessés, quelques canons, la libre communication avec Gênes, furent les résultats de la victoire, qui eût anéanti l'ennemi si Masséna avait été secondé.

2. OPÉRATIONS SUR LE RHIN.

Au nord, les opérations furent plus indécises et se ressentirent plus vivement de la réaction intérieure. Les armées furent négligées; le recrutement, la solde, les approvisionnements n'eurent plus de régularité, la désertion plus de frein ; enfin , les agents de

l'émigration purent circonvenir impunément administration et généraux. Le plus illustre d'entre eux ne fut pas sourd à ces suggestions funestes : Pichegru négocia avec le prince de Condé; avide d'argent et d'honneurs, il marchanda sa trahison. Pendant toute la campagne, il ne fit rien pour justifier sa réputation militaire, fondée, au reste, sur des titres très-problématiques, et il laissa sa mémoire entachée de l'accusation « du plus grand crime qui se puisse commettre sur la terre, celui de faire égorger froidement des hommes dont la vie est confiée à votre discrétion et à votre honneur. » (*Napoléon.*)

Depuis la paix avec la Hollande et la Prusse, l'armée du Nord (50 000) n'était plus qu'un corps d'observation; on l'avait mise sous les ordres de Moreau. Jourdan conservait le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 97 000 hommes, développés depuis le duché de Clèves jusqu'au Palatinat. Pichegru était général en chef de l'armée de Rhin-et-Moselle (84 800), qui occupait le Palatinat et l'Alsace et bloquait Mayence.

Les Impériaux, rangés sur la rive droite du fleuve, entre les deux lignes de neutralité de la Prusse et de la Suisse, étaient divisés en deux armées : celle de Clerfayt (97 000), au nord du Necker; celle de Wurmser (87 000), au sud de cette rivière. En attendant le succès des négociations avec Pichegru, ils passèrent le printemps et l'été sans faire de mouvement. Cependant Luxembourg, bloquée par des divisions tirées
10 juin 1795 (22 prairial an III). tour à tour des deux armées françaises, se rendit par capitulation.

Il ne restait plus aux républicains qu'à presser le siége de Mayence pour achever la conquête des provinces en deçà du Rhin. Ils bornèrent leurs projets à cette opération, qui échoua. Quatre divisions de l'ar-

mée de Rhin-et-Moselle, retranchées en demi-cercle devant la place, la resserraient du côté du Palatinat; mais rien n'était fait si l'on ne complétait l'investissement par la rive droite. Il fallait donc porter au delà du Rhin des forces assez imposantes pour faire reculer et contenir les deux armées ennemies.

On avait pris, à la fin de l'année précédente, la tête de pont de Manheim, et il avait été stipulé dans la capitulation que la ville ne serait point occupée, sauf le cas où une armée française opérerait sur la rive droite du fleuve. Cette convention servit de base au plan de campagne.

Jourdan, à son extrême gauche, passa sur le territoire de l'électeur palatin, auquel s'appuyait la droite de l'ennemi, et que la lenteur de ce prince à satisfaire aux clauses du traité de Bâle permettait de considérer encore comme pays ennemi. Pendant la nuit, 3000 hommes franchirent le Rhin et se mirent en bataille sur le flanc des Impériaux. Ceux-ci tentèrent vainement de résister; ils furent culbutés sur tous les points. Cependant 50 barques débouchèrent de l'Erft dans le Rhin et jetèrent, aux portes de Dusseldorf, 400 hommes qui intimidèrent le gouverneur de cette place et le décidèrent en dix minutes à la livrer. Au jour naissant, les Impériaux, déjà détachés du fleuve, se replièrent dans l'intérieur des montagnes qui le bordent. Alors une foule d'embarcations, jusque-là masquées par une île qui s'étend en face des positions qu'ils abandonnaient, se lanècrent sur le Rhin et passèrent le gros de l'infanterie. On établit aussitôt un pont sur lequel défilèrent la cavalerie, l'artillerie, les bagages.

6, 7, 8 sept. 1795 (20, 21, 22 fruct. an III).

Jourdan se déploya, la droite au Rhin; prit à revers les Impériaux et les balaya jusqu'au Mein, en ralliant, à mesure de ses progrès, ses divisions qui l'attendaient sur l'autre rive.

20 sept. 1795 (3e complém.). Alors Pichegru réclama la possession de Manheim; on n'osa lui résister, et 12 000 hommes firent leur entrée dans la place. Ces débuts promettaient les succès les plus décisifs; on avait des ponts à Manheim, à Neuwied, à Cologne, à Dusseldorf. Clerfayt aux abois était entassé entre le Mein et le Necker. Pichegru n'avait qu'un pas à faire pour saisir les passages de cette dernière rivière, intercepter les routes du duché de Bade, barricader Heidelberg, contenir l'armée de Wurmser et livrer Clerfayt aux coups accablants de l'armée de Sambre-et-Meuse. Pichegru ne fit rien : 12 000 hommes seulement sortirent de Manheim, furent écrasés au gué du Necker, et revinrent en désordre sous le canon de la forteresse. (24 septembre (2 vendém. an IV).)

10 octobre (18 vendém.). Clerfayt, rassuré de ce côté, emprunta des renforts à Wurmser, remonta le Mein, le passa au-dessus de Francfort, et se déploya sur le flanc gauche de Jourdan. 22 octobre (30 vendém.). Celui-ci d'abord changea de front pour lui faire face; puis, stupéfait de l'inaction de son collègue, il ordonna la retraite et gagna lentement les ponts de Neuwied et de Dusseldorf. Couverte par ces deux villes, l'armée revint sur la rive gauche.

29 octobre (7 brumaire). Clerfayt ne la poursuivit point; il marche sur Mayence, en sort avec une colonne de 20 000 hommes, se jette entre le Rhin et la droite du corps de blocus, aborde à revers les retranchements que par une inexplicable imprudence on n'a point poussés jusqu'au fleuve, et prend d'assaut la redoute extrême. La division de droite se débande, les autres sont entraînées, tout plie, tout recule et se réfugie partie dans les rangs de Pichegru, partie dans ceux de Jourdan.

Clerfayt triomphant ramène toute son armée sur la rive gauche, prend tout le matériel du siége, couvre son flanc du côté de l'armée de Sambre-et-Meuse, fait

reculer celle de Rhin-et-Moselle, et s'ouvre toutes les routes du Palatinat. 10 nov. 1795 (19 brumaire an IV).

La guerre était reportée dans les défilés des Vosges et Manheim isolée. Wurmser, soutenu par son collègue, qui se rangea de manière à le protéger, fit le siége de cette place. Elle se défendit avec vigueur et ne capitula qu'après avoir épuisé toutes ses munitions: la garnison resta prisonnière. Wurmser, à son tour, passa sur la rive gauche et fit face à Pichegru, pendant que Clerfayt se tournait tout entier contre Jourdan, qui accourait sur la Nahe. Mais l'hiver s'opposa à des mouvements décisifs. Après quelques combats sans résultat saillant, une trêve mit fin aux hostilités. 22 novembre (1er frimaire). 1er-21 déc. (10-30 frim.).

Cependant la Convention avait décrété la nouvelle constitution de la république; mais, effrayée des luttes pénibles que, dans ces derniers temps, elle avait soutenues en sens divers, elle s'était ménagé une grande part dans le futur gouvernement, au moyen d'une mesure transitoire qui souleva de violentes oppositions.

Les royalistes profitèrent de l'agitation des esprits pour en appeler à l'insurrection. La section Lepelletier (quartier actuel de la Bourse) fut le centre de ce mouvement, et la majorité des sections se déclara pour elle. 5 octobre (13 vendém.).

La Convention rangea ses troupes (5 000 hommes, 40 canons) autour des Tuileries, où elle siégeait, et en donna le commandement en chef au représentant Barras, en nommant pour le seconder ce jeune général Bonaparte, que les réactionnaires de thermidor avaient destitué, et qui seul dirigea l'action. Le combat s'engagea rue Saint-Honoré et au pont Royal; les conventionnels eux-mêmes s'armèrent dans la salle des séances, comme pour former une dernière réserve.

Malgré leur nombre (40 000), les sectionnaires en une heure furent défaits; le canon les débusqua de Saint-Roch et dispersa la colonne du pont Royal. On désarma la section Lepelletier; les autres se soumirent.

Après sa victoire, la Convention installa le pouvoir qu'elle avait constitué, et qui se composa : de cinq directeurs (pouvoir exécutif), du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents (pouvoir législatif).

DIRECTOIRE. Le Directoire n'hérita pas des attributions du pouvoir qu'il remplaça; il fut chargé de veiller à la sûreté intérieure et extérieure ; mais il n'eut pas le droit de déclarer la guerre, et ses traités furent soumis à la ratification du corps législatif. Bien qu'il eût la faculté de prendre des arrêtés, d'adresser des proclamations aux armées, et qu'il eût de grandes prérogatives, jamais ses volontés ne furent exécutées avec la même ponctualité que celles du comité de salut public. Le Directoire nomma des ministres responsables de leurs actes. Celui de la guerre exerça sa surveillance sur le personnel et le matériel de l'armée ; mais cette surveillance ne fut qu'illusoire ; les abus, les dilapidations se multiplièrent.

Toutefois, Carnot fut l'un des cinq premiers directeurs, et il ne négligea rien pendant l'hiver pour préparer une campagne décisive. Pichegru, dont on soupçonnait la trahison, fut destitué et remplacé par Moreau.

V. CAMPAGNE DE 1796.

1. OPÉRATIONS EN ITALIE.

1796 (an IV). Bonaparte, que la journée du 13 vendémiaire avait mis en faveur, obtint le commandement de l'armée d'Italie et proposa des plans offensifs qui furent adoptés.

Kellermann était encore à la tête de l'armée des Alpes (15 à 20 000), que contenait une armée sarde de pareille force, sous les ordres du duc d'Aoste, l'un des fils du roi. Déduction faite des garnisons de la Provence (20 000) et des dépôts, l'effectif de l'armée d'Italie n'excédait pas 44 000 combattants; la cavalerie, les équipages étaient dans le plus mauvais état; on comptait à peine 3 000 chevaux et 30 bouches à feu.

Le jeune général en chef arriva au quartier général, à Nice, le 27 mars (7 germinal). La neige obstruait encore les passages des Alpes, et Bonaparte avait hâte d'entrer en opérations avant que la saison eût agrandi le champ de bataille. Avec cette confiance que le génie a dans ses forces, il promit aussitôt à l'armée la conquête des riches plaines de l'Italie; et, malgré sa jeunesse, ses formes délicates, ses manières réservées, il ne tarda pas à captiver ces soldats, ces généraux vieillis par quatre années de rudes combats. On se prêta avec ardeur à ses combinaisons; 8 000 hommes restèrent à la garde des places et des cols du comté de Nice; le reste de l'armée (33 000) prit la route de la Corniche. Cette colonne d'attaque formait quatre divisions d'infanterie sous Augereau, Masséna, Sérurier et Laharpe, généraux consommés. La cavalerie était commandée par Kilmaine et Stengel, signalés par leurs campagnes dans le nord. Le chef d'état-major était Berthier, et dans les rangs inférieurs se trouvait une pépinière d'illustrations nouvelles : Lannes, Murat, Bessières, Suchet, Victor.

3 avril 1796 (14 germinal an IV).

Laharpe marche en avant; Masséna, Augereau, la cavalerie le suivent; Sérurier descend la vallée du Tanaro pour intimider Colli, campé à Céva. On fait halte autour de Savone; Laharpe seul poursuit sa route. Il laisse une demi-brigade, commandée par

Fornézy, dans une ancienne redoute à Montelegino, où elle barre un col qui descend de Montenotte à la côte; il pousse son avant-garde jusqu'à Voltri, gros bourg aux portes de Gênes; il fait aussitôt sommer le sénat de livrer le passage de la Bocchetta et le fort de Gavi, qui en ferme l'entrée.

L'armée semblait ainsi menacer à la fois la route de Gênes à Milan, celle de Savone à Alexandrie, et le val du Tanaro. Cependant, Laharpe est soudainement attaqué dans Voltri; il contient victorieusement l'ennemi et se replie sur sa gauche. Le jour suivant, les tirailleurs du chef de brigade Fornézy signalent, dans le col de Montenotte, une forte colonne d'Impériaux et, profitant des aspérités de terrain, rejoignent pas à pas leurs bataillons. Renfermée dans la redoute, la troupe jure de se défendre jusqu'à l'extrémité. Elle est bientôt assaillie; les Impériaux montent bravement à l'assaut; ils sont rompus par les feux croisés de la mousqueterie; leur nombre augmente d'instant en instant. Trois fois ils recommencent l'attaque, trois fois Fornézy, secondé par Rampon, les repousse et leur fait essuyer d'énormes pertes. Le combat est suspendu par la nuit, pendant laquelle la division française tout entière se concentre et se range à droite et à gauche de la redoute si vaillamment défendue.

11 avril 1796 (22 germinal an IV).

Les ennemis apparaissent donc en même temps sur toutes les routes que l'on a éclairées, et eux aussi se sont ébranlés pour prendre l'offensive. Beaulieu les commande en chef. Il a ordonné à Colli (25 000) de rester dans son camp de Céva, avec les Piémontais; il a divisé les Impériaux (35 000) en deux colonnes : l'une, qu'il conduit en personne, débouche de Gênes; l'autre, sous Merci d'Argenteau, a pour but de s'emparer de Savone.

Mais, lorsqu'à la pointe du jour, Beaulieu se pré-

pare à enlever Voltri où l'avant-veille sa troupe a été repoussée, il n'y trouve plus personne; et lorsque d'Argenteau veut enfin emporter cette redoute, qui, la veille, a arrêté sa marche, il voit sur son front une division entière; il apprend que Masséna, qu'Augereau gravissent, sur son flanc droit, les cols qui partent de Savone. Il reconnaît, enfin, qu'il s'est jeté tête baissée, avec 15 à 18 000 hommes, au milieu des masses de son adversaire, et qu'il va être enfermé dans la gorge où il s'est imprudemment aventuré. Il se hâte de rebrousser en arrière, espérant s'affermir sur le sommet des monts et recevoir le choc avec moins de péril; mais il n'est plus temps; Laharpe, Rampon le poursuivent; et lorsqu'il croit avoir trouvé à Montenotte un point d'appui, Masséna, flanqué par Augereau, déborde ses flancs et ses derrières. En un clin d'œil, le village est enlevé; l'ennemi, assailli sur tous les points à la fois, lâche pied dans le plus grand désordre, abandonnant 1500 morts, 2500 prisonniers, 4 drapeaux, 6 canons.

Bataille de Montenotte. 12 avril 1796 (23 germinal an IV).

Telle fut la première bataille de l'empereur Napoléon ; elle le révèle tout entier : par une habile concentration de forces, il arrive, sur le terrain, supérieur en nombre ; il brise le centre de l'armée combinée ; il pousse la masse victorieuse sur le revers méridional des monts, entre la grande Bormida où s'appuie, par le camp de Dego, l'armée de Beaulieu, et la petite Bormida où s'appuie, par le village de Millesimo, l'armée piémontaise.

Pendant que les débris d'Argenteau, épars dans les gorges de l'Apennin, cherchent à rentrer dans les redoutes de Dego, pendant que Beaulieu s'occupe de transporter, sur le même point, par de longs détours, sa colonne engagée dans le défilé de la Bocchetta, Bonaparte donne ses ordres pour déblayer l'espace qui

sépare les deux rivières et achever de rompre la communication entre les deux armées ennemies.

13 avril 1796 (24 germinal an IV). Provera avait rangé, sur les hauteurs de Cossaria, une brigade qui liait la gauche de Colli à la droite de Beaulieu. Le lendemain de la bataille de Montenotte, Augereau tomba sur lui avec une telle impétuosité que les gorges, par où l'on gagne Millesimo, furent occupées avant qu'il eût pu faire retraite. Il chercha, dans le vieux château de Cossaria, un refuge où il se renferma avec 2000 hommes et d'où il fut impossible de le déposter.

Bataille de Millesimo. 14 avril (25 germin.). Le jour suivant, un engagement plus général assura la séparation des Autrichiens et des Piémontais. Sans s'arrêter davantage à Provera, Bonaparte ordonna de brusquer l'attaque sur tous les points pendant que la supériorité du nombre lui était encore acquise. Masséna et Laharpe emportèrent, après une vive résistance, le camp de Dego et les hauteurs voisines. Augereau s'empara de Millesimo et contint au delà de la Bormida la gauche de Colli. Les Impériaux se replièrent sur Acqui; les Piémontais se concentrèrent dans le camp de Céva que, depuis six jours, Sérurier tenait en échec. Provera, témoin des inutiles efforts qu'on avait faits pour le dégager, déposa les armes.

Cette journée, à laquelle on a donné le nom de bataille de Millesimo, coûta aux ennemis 15 drapeaux, 30 canons, et 6 000 prisonniers. Un incident épisodique compléta la victoire et fit voir avec quel à-propos Bonaparte avait commencé l'attaque. Pendant la nuit, l'arrière-garde de Beaulieu (6 000), conduite par Wukassowich, arriva de Voltri par les hauteurs. Cette dernière colonne, dont le poids eût été si important sur le champ de bataille, ne put que se jeter en désespérée dans les redoutes de Dego et vendre chèrement sa défaite; elle fut presque anéantie.

Beaulieu désorganisé se replia sur Alexandrie. Bonaparte le fit observer par Laharpe et donna ordre à Sérurier, Augereau et Masséna de marcher concentriquement sur Céva. A leur approche, Colli évacua son camp, se retira de ligne en ligne et ne fit halte qu'à Mondovi, où il reçut la bataille en se couvrant de quelques redoutes. On l'aborda en trois colonnes et Sérurier décida brusquement de la victoire en s'emparant de la redoute principale. L'ennemi perdit 3 000 morts, 1 500 prisonniers, 10 drapeaux, 8 canons, d'immenses magasins.

Bataille de Mondovi. 22 avril 1796 (3 floréal an IV).

Bonaparte continua sur Turin sa marche victorieuse, et la cour de Sardaigne frappée de stupeur entra en négociations; on signa dans Chérasque un armistice, bientôt suivi de la paix, qui livra à l'armée française, entre autres places fortes, Coni, le château de Céva, Tortone, Alexandrie et Valence.

« Annibal, s'écriait le jeune général, a forcé les Alpes, nous, nous les avons tournées. » Il eût pu ajouter, nous, en dix-huit jours, nous avons remporté six victoires, fait 11 000 prisonniers, pris 21 drapeaux, 55 canons, plusieurs forteresses; nous avons détaché le roi de Sardaigne de la coalition; nous avons refoulé les Autrichiens au delà du Pô.

Le corps législatif décréta cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie; elle devait se surpasser encore. Pendant que Beaulieu, trompé par ses démonstrations, s'apprête à lui disputer, en face de Valence, le passage du Pô, puis celui du Tessin, elle gagne, à marches forcées, Plaisance, établit un pont, traverse le fleuve et s'élance impatiente de combattre. Les divisions autrichiennes accouraient; Bonaparte ne leur donne pas le temps de s'affermir; il balaye la gauche et la rejette sur le bas Adda, en lui enlevant ses canons et 2500 prisonniers; il heurte le

7 mai (18 floréal).

8 mai (19 floréal).

centre, le fait reculer jusqu'à Lodi et entre dans la ville pêle-mêle avec l'arrière-garde ennemie. Mais il y a 16 000 hommes de l'autre côté de la rivière; l'infanterie a crénelé les maisons du faubourg; les canons sont en batterie et enfilent le pont.

Bataille de Lodi. 10 mai 1796 (21 floréal an IV). Ces obstacles n'arrêtent point Bonaparte; il ne veut point laisser les généraux autrichiens se remettre de la surprise dont ses attaques imprévues ont frappé l'esprit méthodique. Il veut leur ôter toute confiance dans les lignes de défense dont le Milanais est sillonné; il espère enfin s'emparer des passages de l'Adda et couper la retraite à l'aile droite de Beaulieu. La cavalerie court à une demi-lieue de la ville chercher un gué praticable; la troupe se met en bataille sur la rive droite, et 6 000 grenadiers se forment en colonne serrée en se masquant par le vieux rempart de Lodi, la tête à gauche de la porte qui débouche sur le pont.

Le feu s'ouvre, l'ennemi riposte; mais bientôt il recule et la cavalerie paraissant sur son flanc droit, il affaiblit sa ligne pour lui faire face. Alors les grenadiers, conduits par le chef de bataillon Dupas, s'élancent au pas de course sur le pont; la mitraille un moment les arrête; mais cette courte hésitation est surmontée; en un clin d'œil, ils atteignent l'autre rive, prennent les canons, tuent les artilleurs et rompent les Impériaux, qui fuient sur tous les points, abandonnant leur matériel, avec 2 500 prisonniers. Cependant, la droite de Beaulieu avait passé l'Adda à Cassano; elle rallia dans Brescia les débris du centre et le général en chef les conduisit au delà du Mincio. L'armée française occupa Pizzighitone, Crémone, 17 mai (28 floréal). Lodi, Cassano; elle investit le château de Milan, et Bonaparte fit dans cette capitale une entrée triomphante. On l'accueillit en libérateur, on s'enivra de l'espoir qu'il rendrait à l'Italie son antique indépen-

dance; on organisa des gardes nationales; on prit une attitude hostile à l'Autriche, merveilleusement propre à appuyer les opérations de la guerre. En même temps les princes riverains du Pô, le duc de Parme, le duc de Modène achetèrent chèrement la paix. L'armée, si longtemps dénuée de tout, fut tout à coup richement équipée et approvisionnée.

Ces prodiges accomplis avec tant de rapidité, alarmèrent le Directoire; il donna l'ordre à Bonaparte de prendre 20 000 hommes, de marcher sur le midi de la péninsule et de confier à l'armée des Alpes le soin de combattre les Impériaux. Le jeune général désobéit; il rappela le souvenir des anciennes expéditions, où le mouvement qu'on lui prescrivait avait toujours exposé les Français à des attaques de flanc qui leur avaient enlevé rapidement leurs conquêtes; il soutint qu'une division détachée sur la rive droite du Pô suffirait à tenir en échec Rome et Naples; que le reste de l'armée formé sur l'Adige contiendrait les forces impériales et assurerait la possession de l'Italie. Sans attendre la réponse des directeurs il courut à de nouvelles victoires.

Beaulieu, flanqué par la forteresse de Mantoue et par la place vénitienne de Peschiera, qu'il occupait, au mépris de la neutralité de Venise, couvrait les rives du Mincio; 4 000 des siens, postés à Borghetto, défendaient le pont qui communique avec Valeggio. On les culbuta; ils firent sauter une arche et se rangèrent sur l'autre rive. Mais les vainqueurs se jettent dans la rivière; leur audace, le souvenir de Lodi, frappent de terreur les Impériaux qui ne se croient en sûreté qu'au delà de l'Adige. 15 à 20 000 hommes étaient restés dans Mantoue; ils essayèrent d'abord de tenir la campagne et de fortifier les têtes des digues qui conduisent dans la place. Sérurier, Augereau enle-

Combat de Borghetto. 30 mai 1766 (11 prairial an IV).

3, 4 juin 1796 (15, 16 prair. an IV). vèrent d'assaut les faubourgs, et la ville fut étroitement bloquée.

Bonaparte laissa les débris de Beaulieu fuir dans le Tyrol; il fit occuper, malgré les représentations du sénat vénitien, Brescia, Peschiera, Vérone et Legnago; il prit sur l'Adige et autour du lac de Garde des positions défensives; il détacha, au delà du Pô, Augereau dont les colonnes sillonnant la Toscane et les États romains, mirent aux pieds du Directoire toute l'Italie méridionale.

2. OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Au commencement de la campagne, les armées impériales occupaient l'espace entre la Nahe et le Speyerbach et s'étendaient, sur l'autre rive du Rhin, depuis la ligne de neutralité prussienne jusqu'à la Suisse. Elles étaient de la même force numérique que l'année précédente. Mais après ses désastres en Italie, la cour de Vienne donna ordre à Wurmser de partir pour le Tyrol, à la tête de 20000 hommes d'élite, et mit toutes les troupes qui restaient en Allemagne sous le commandement de l'archiduc Charles.

Carnot voulut le forcer de quitter le Palatinat, par des combinaisons analogues à celles qui, en 1794, avaient éloigné le prince de Cobourg de la forêt de Mormal. Il prescrivit aux armées de Jourdan et de Moreau d'opérer sur ses ailes, de les déborder en manœuvrant : le premier sur le Mein, le second sur le Danube, et de l'entraîner jusqu'au cœur des provinces héréditaires. Jourdan seul avait l'accès de la rive 1er juin (13 prairial). droite; il fit déboucher sa gauche des retranchements de Dusseldorf, replia les Impériaux et poussa jusqu'à la Lahn. L'archiduc accourut avec ses réserves, rallia ses lieutenants, et remonta la Lahn; puis, s'appuyant



aux hauteurs, il menaça le flanc des Français, comme l'avait déjà fait Clerfayt, et les décida, par les mêmes motifs que précédemment, à repasser le fleuve. 5-19 juin 1796 (17 prairial-1er messidor an IV).

Cependant Moreau, après avoir renfermé les Impériaux dans la tête de pont de Manheim et simulé, contre leurs retranchements, une attaque qui leur donna le change, remonta, à marches forcées, jusqu'à Strasbourg. 14 juin (26 prairial). Là, dans la nuit, il fit embarquer 2 500 hommes qui surprirent le fort de Kehl; on le mit aussitôt en état de défense et l'on commença à établir un pont, qui fut achevé à midi. 24-25 juin (6-7 mess.). Avant la fin du jour, 40 000 hommes étaient déjà déployés sur le territoire allemand. Moreau fait observer l'extrême gauche ennemie, s'empare des hauteurs de la forêt Noire, et, la gauche au Rhin, descend le cours du fleuve pour en éloigner son adversaire et dégager Jourdan.

Plusieurs cours d'eau se précipitent des montagnes dans le fleuve; les Impériaux cherchèrent à s'y rallier et à arrêter les pas de l'armée française; mais, débordés du côté des hauteurs, ils abandonnèrent, tour à tour la Rench et la Murg. 29 juin-6 juill. (11-19 mess.). Enfin l'archiduc, arrivant à leur secours avec un renfort de 20 000 hommes, offrit la bataille sur les bords de l'Alb; les mêmes dispositions eurent le même résultat : tourné par sa gauche, il fut contraint, malgré les progrès de son aile droite, d'évacuer la position et de se retirer sur le Necker en rappelant les troupes laissées sur le Bas-Rhin, que commandait le comte Wartensleben. Bataille d'Esslingen. 9 juillet (21 mess.).

Jourdan, à son tour, déboucha de tous les points, à la tête de 70 000 hommes, fit bloquer par Marceau (25 000) Ehrenbreitstein et Mayence, entra dans Francfort, puis se mit à pousser, sur le haut Mein, les 40 000 hommes de Wartensleben. 13-16 juillet (25-28 mess.).

Le plan de Carnot s'exécutait avec un succès complet. Moreau rallia toutes ses divisions, porta en avant 29 juillet-10 août (11-23 therm.).

70 000 hommes, força le passage du Necker et poursuivit l'archiduc dans les gorges du Rauhe-Alpe, de cette chaîne de montagnes qui côtoie le haut Danube, où jadis Turenne, Condé, Merci s'étaient signalés par de nombreux combats.

Ce prince avait perdu ses auxiliaires allemands; les souverains de la Souabe et de la Bavière négociaient avec les directeurs et lui avaient repris leurs troupes; il battait donc en retraite avec le désavantage du nombre. Toutefois, au pied du Rauhe-Alpe, avant de franchir le Danube, il résolut de tenter la fortune. S'il était adossé au fleuve, les Français avaient derrière eux les défilés qu'ils venaient de franchir et leur aile droite, ayant tourné les sources du Danube, n'était pas en ligne.

Bataille de Neresheim. 11 août 1796 (24 thermid. an IV).

On se heurta en avant de Neresheim et de Nordlingen; mais la bataille fut indécise et n'eut rien de remarquable que la valeur des deux armées. A la nuit l'archiduc, convaincu de l'inutilité d'un nouvel effort, passa les ponts du Danube, les fit sauter, se retira derrière le Lech, rallia ses renforts, son extrême gauche et se trouva à la tête de 60 000 hommes.

4-7 août (17-20 therm.).

Cependant Jourdan prit Wurtzbourg, Schweinfurth, Bamberg, battit Wartensleben à Forcheim et le repoussa sur Amberg. Si à ce moment Moreau, maître de la rive gauche du Danube, se fût rapidement porté sur son collègue, les deux armées en faisant leur jonction eussent amené des événements décisifs. Mais Moreau, quoiqu'il eût prévu cette éventualité, se mit à réparer les ponts détruits par l'ennemi, pour se porter tout entier sur les rives du Lech.

16-19 août (29 thermid.-2 fructidor).

L'archiduc épiait avec joie ses mouvements; lorsqu'il le vit si malencontreusement s'attacher à ses pas, il laissa sur le Lech 35 000 hommes, commandés par le comte de Latour, et, prenant 25 000 hommes, il

passa le Danube pour tomber sur le flanc de Jourdan. Celui-ci, toujours en combattant, avait refoulé l'ennemi au delà de la Naab, et il attendait l'autre armée pour redoubler ses coups. Bernadotte, qui commandait son avant-garde, aussitôt que le mouvement de l'archiduc fut prononcé, en avertit Moreau, et appela le secours de l'armée du Rhin. Ce fut en vain, Jourdan pris entre les colonnes de l'archiduc et celle de Wartensleben, fut contraint de reculer. Il eut l'habileté, dans cette situation critique, d'éviter un engagement général; mais l'arrière-garde soutint à Amberg un rude combat où deux bataillons continrent longtemps les forces ennemies et succombèrent jusqu'au dernier homme. L'armée gagna péniblement le Mein, où elle fit halte. Moreau ne tenta rien pour la dégager; en deux marches il eût pu se transporter sur la gauche des Impériaux; des détachements de la cavalerie de son collègue lui avaient indiqué le moment opportun, il ne le saisit pas; il laissa l'ennemi accabler le modeste et dévoué vainqueur de Fleurus, et, comme pour masquer ce sentiment de rivalité, il combattit Latour, il força le passage du Lech et pénétra jusqu'au cœur de la Bavière. Mais l'archiduc, sans tenir compte de cette diversion, n'hésita pas à marcher rapidement au Mein. Ses masses précédèrent sur la route de Wurtzbourg, Jourdan, qui espérait, appuyé sur cette place, reprendre l'offensive. Les Français l'attaquèrent par un brouillard qui leur dérobait ses dispositions et ses forces; mais pendant leurs efforts pour lui passer sur le corps, l'obscurité se dissipa. Jourdan reconnut que sa droite était vigoureusement contenue, que son centre allait être vivement assailli, et que sa gauche, menacée par une nombreuse cavalerie, était compromise. La bataille et la ligne du Mein étaient perdues, on ne combattit plus que pour assurer la retraite que

16 août 1796 (29 thermid. an IV).

17-24 août (30 thermid.-7 fructidor).

24 août (7 fructidor).

Bataille de Wurtzbourg. 3 septembre (17 fructid.).

l'on fit sans être entamé en se jetant, par la droite, sur les routes qui conduisent à la Lahn.

4-9 sept. 1796 (18-23 fruct. an IV). On comptait encore défendre cette rivière; on avait rallié Marceau; on attendait un secours de l'armée du Nord; on prit position. L'archiduc était résolu à ne 10-18 sept. (24 fructidor-2e complém.). point laisser de relâche à l'armée française, à la rejeter sur la rive gauche du Rhin et à se rabattre ensuite sur Moreau; il appela un détachement de la garnison de Mayence, força le passage de la basse Lahn et déborda Jourdan par la route la plus proche du Rhin. La situation devenait délicate; la retraite sur Neuwied était interceptée, il fallait gagner la Sieg au risque d'y être prévenu. Marceau se dévoua au salut de l'armée dont il assura la marche, en couvrant son flanc droit et en disputant le terrain pied à pied à un ennemi supérieur en nombre et victorieux. En avant d'Altenkirchen ce jeune général, dont la 19 septembre (3e complém.). courte carrière a jeté tant d'éclat, soutint un dernier choc durant lequel les Français se mirent enfin hors de péril, mais qui lui coûta la vie. Atteint mortellement il tomba, près d'expirer, entre les mains des Impériaux.

Le lendemain, l'armée rentra dans les retranchements de Dusseldorf et repassa le Rhin. Peu de jours après, les restes de Marceau furent remis aux avant-postes français. Il fut inhumé à Coblentz au bruit des salves d'artillerie tirées en son honneur par ses frères d'armes et par les Impériaux.

Au moment où Jourdan cherchait à s'affermir sur la Lahn, Moreau s'avançait encore en Bavière; il recula de quelques pas et porta son aile gauche au delà du Danube pour reconnaître ce qui se passait de ce côté. Il apprit alors que l'armée de Sambre-et-Meuse était à quatre-vingts lieues de lui, et il n'avait pas moins de soixante-dix lieues à parcourir pour regagner la fron-

tière, à travers une population ennemie, sans ressources, sans magasins.

Mais Moreau avait sous ses ordres une armée nombreuse et merveilleusement disciplinée, et il se trouvait dans les conditions de commandement qui convenaient à son esprit méthodique. Il se mit aussitôt en marche pour la France. 10 sept. 1796 (24 fructidor an IV).

La retraite de l'armée du Rhin, considérée indépendamment des fautes qui l'avaient causée, est un des beaux faits d'armes de notre histoire. Elle s'opéra, entre le Danube et les montagnes du Tyrol, avec une imperturbable fermeté; on ne fut sur aucun point entamé; on ne perdit pas un canon, et, lorsque Latour, à qui l'archiduc faisait passer des renforts, devint trop entreprenant, on l'attendit sur les bords de la Riss, et on le laissa se déployer en deçà du cours d'eau; alors on se rua sur lui, on perça ses lignes, on rentra avant lui dans Biberach, son unique débouché, et on ne lui permit de se frayer passage qu'au prix de 4000 prisonniers, 4000 morts ou blessés et 18 canons. Bataille de Biberach. 2 octobre (11 vendém. an V).

Après cette belle victoire, Moreau passa de la vallée du Danube dans celle du Rhin, en prévenant, en contenant partout les Impériaux. L'armée entière se déploya, la gauche au fleuve, la droite aux montagnes; de son côté, l'archiduc accourait, animé de l'espoir de couper sa retraite. Les deux armées se heurtèrent à Emmedingen et sur l'Elz : ce rude choc ne produisit pas de résultat saillant; toutefois les Français, désespérant de rompre leurs ennemis, se replièrent à Freybourg, d'où l'aile gauche se rendit à Neuf-Brisach; les deux autres corps reculèrent jusqu'à Huningue et passèrent le pont après avoir soutenu à Candern et Schliengen de brillants combats. 19 octobre (28 vendém.). 23-26 octobre (2-5 brum.).

Les deux armées d'Allemagne, rejetées en deçà du

Rhin, le prince Charles se borna à suivre le siége de Kehl et de la tête de pont d'Huningue. Tout l'intérêt de cette guerre, qui avait embrassé un espace de deux cents lieues, fut concentré aux bords de l'Adige; c'est de là qu'on attendit les coups décisifs; c'est sur l'armée d'Italie que se portèrent les regards de la France et de l'Europe.

3. SUITE DES OPÉRATIONS EN ITALIE.

Bonaparte répara tout. Il avait fait capituler les places du Milanais; il en avait tiré un immense matériel; il foudroyait les remparts de Mantoue, quand Wurmser descendit des montagnes du Tyrol à la tête de 40 à 50 000 hommes.

Au bruit de sa marche, Bonaparte quitta Milan et se rendit aux bords du Mincio, empressé de pénétrer ses projets. Voulait-il forcer l'Adige dans la seule partie accessible de son cours, c'est-à-dire entre Vérone et Legnago? Voulait-il le tourner en côtoyant le lac de Garde? Dès le jour même la question fut éclaircie.

29-30 juillet 1796 (11-12 therm. an IV). Sauret, à l'aile gauche des Français (4 500), fut assailli, sur la chaussée de Brescia, par Quasdanowich (15 000, trois divisions). Il se replia sur Salo, poursuivi par une division qui le pressa si vivement, qu'une de ses brigades fut entourée dans cette ville, comme l'autre faisait retraite sur Dezenzano.

Cependant Quasdanowich poussa son aile droite jusqu'à Brescia, et arrêta son centre sur la Chiese, entre cette ville et Salo.

29 juillet (11 therm.). De l'autre côté du lac, Masséna, échelonné de Vérone aux escarpements du Montebaldo (15 000), fut successivement partout déposté par 20 000 hommes, que secondait, sur la rive gauche de l'Adige, une colonne de 15 000 combattants.

L'armée impériale tout entière était donc engagée dans les trois routes qui conduisent de Trente à Mantoue; mais son aile droite, séparée du centre par le lac de Garde et les monts qui le bordent, se déployait, de Salo à Brescia, sur un front de sept lieues, dans une contrée entrecoupée, et donnait prise à des attaques soudaines.

Bonaparte résolut d'accabler d'abord cette aile droite, de ne point lui permettre de dépasser la pointe du lac, de la rejeter dans les montagnes et de se retourner ensuite contre le centre. Il abandonna, sans hésiter, l'Adige, le Mincio, le siége de Mantoue, et groupa sa petite armée entre le Mincio et la Chiese, la préparant à présenter tour à tour un front menaçant à Quasdanowich, à Wurmser. Sérurier, seul, avec 8 500 hommes de la division de siége, prit la route de Crémone et fit halte sur l'Oglio, pour couvrir au besoin la retraite. Les réserves (6 300) passèrent du Mincio à la gauche. L'aile droite (5 000), qui défendait Legnago et le bas Adige, et dont Augereau était revenu prendre le commandement, fut dirigée sur Brescia, renforcée d'environ 1 000 hommes de la division Sérurier. Enfin Masséna, la gauche appuyée au lac, battit en retraite sur Brescia, en défendant, pied à pied, le terrain jusqu'au Mincio.

30 juillet-1er août 1796 (12-14 therm. an IV).

Quasdanowich sentit bientôt le poids des masses qui se ruaient sur lui. Sauret reprit, à sa division de gauche, Salo, où, depuis deux jours, elle cherchait vainement, non sans perte, à enlever la brigade Guieux, dans le bâtiment où ce général s'était renfermé; la réserve mit son centre en déroute en avant de la Chiese, sur la route de Lonato. Le jour suivant, Augereau parut aux portes de Brescia, et frappa de terreur sa division de droite, qui, sans se défendre, évacua la ville. Déjà ce choc imprévu l'avait désorganisé; Bo-

31 juillet (13 thermid.).

1er août (14 thermid.).

naparte lança à sa poursuite des détachements de la gauche et de la réserve, qui, le lendemain, le harcelèrent sans relâche, jusqu'à ce qu'il fût hors de combat, tandis que le général en chef, présumant que les colonnes du centre de Wurmser allaient manœuvrer pour le rallier, ramena sur la Chiese, pour leur tenir tête, Augereau et Masséna. Dans le même temps, Guieux marcha sur Salo, que Sauret avait encore évacuée, et Valette abandonna Castiglione, qu'il était chargé de défendre avec 1 800 hommes.

(2 août 1796 15 thermidor an IV.)

Pendant ces trois journées, si activement employées par les Français, Wurmser attendit son aile gauche, ses bagages, son matériel; il leur fit passer les ponts de Vérone, mit sous Bayalitsch et Lyptaï 20 000 hommes, leur ordonna de côtoyer le lac, de passer le Mincio à Peschiera, à Borghetto, et d'ouvrir la communication avec Quasdanowich. Lui-même, à la tête de 15 000 hommes, marcha sur Mantoue, et y fit une entrée triomphante. Il vit avec une joie indicible le matériel de siége détruit, les canons encloués, et les dernières colonnes de Sérurier s'éloigner par la route de Crémone. Il crut que l'armée entière évacuait à la fois le Mantouan, le Milanais et se rejetait sur la rive droite du Pô.

Bonaparte avait pénétré toutes ces dispositions et avait prévu l'erreur du vieux feld-maréchal. Tandis que Wurmser se livre à ses illusions, Quasdanowich, aux abois, cherche vainement à s'affermir sur la Chiese, pour attendre les secours que lui amènent Bayalitsch et Lyptaï; on le chasse de ses dernières positions. Cependant Guieux reprend Salo; Augereau s'élance sur Castiglione; Bonaparte avec Masséna, sur Lonato, impatients d'écraser le centre de l'armée impériale.

Bataille de Lonato. 3 août (16 thermidor.)

Bayalitsch, au sortir de Lonato, s'étend par sa droite, attiré par le canon de Quasdanowich, qui retentit au

loin dans les montagnes; les premiers succès sont pour lui; il enveloppe l'avant-garde de Masséna; il fait prisonnier le général Pigeon; il enlève trois pièces d'artillerie; il marche en avant, quand Bonaparte forme en colonne serrée les 18e et 32e demi-brigades, que flanque un régiment de dragons, fonce au milieu de sa ligne et la rompt en deux masses. L'une fuit épouvantée jusqu'au Mincio; l'autre, débordée par la colonne d'attaque, recule à grands pas, pour s'appuyer au lac; l'infanterie la suit la baïonnette dans les reins; la cavalerie la devance à Dezenzano et rejette ses débris (4 000) sur Salo. Là, elle trouve encore les Français; alors elle s'enfonce à l'aventure dans les montagnes. Augereau trouva plus de résistance à Castiglione; mais Lyptaï, entraîné par la déroute de son collègue, battit en retraite et regagna le Mincio.

On était aux prises depuis six jours, et l'armée française, en marchant nuit et jour, en tombant tête baissée sur des ennemis plus nombreux au moins d'un tiers, avait affaibli de moitié l'armée impériale. En effet, la droite ne comptait plus; après avoir perdu 6 à 8 000 hommes, elle repassait le défilé de la Rocca d'Anfo, gorge qui longe le lac d'Idro, qu'une poignée de braves peut défendre contre une armée, et que, dans son état de désorganisation, Quasdanowich ne pouvait plus ressaisir. Wurmser était donc réduit à son centre et à sa gauche. Mais le centre avait laissé à Castiglione et Lonato 8 000 morts, blessés ou prisonniers; mais la gauche était en partie engagée sur la route de Crémone. Le feld-maréchal la rappelle, remonte le Mincio, fait reprendre leurs rangs à Bayalitsch à Lyptaï, rallie 25 000 hommes, une nombreuse cavalerie, franchit la rivière et offre la bataille.

Ces apprêts consument une journée, pendant laquelle Bonaparte est partout et presse sur tous les

points la marche de ses colonnes. Sur le soir, comme il entrait à Lonato, où se trouvaient 1 200 hommes, un parlementaire se présente, lui annonce l'approche de [illegible] Impériaux et le somme de déposer les armes. C'étaient des débris de Bayalisch et de Quasdanowich, qui, n'ayant trouvé d'issue ni sur le lac de Garde, ni sur la Chiese, tentaient un dernier effort pour s'ouvrir la route du Mincio. Bonaparte, sans s'émouvoir, fait monter à cheval son état-major, puis, appelant l'officier ennemi : « Vous êtes, dit-il, en présence de l'armée française et du général en chef; vous avez huit minutes pour vous rendre, passé ce délai, votre général n'a plus rien à espérer. » Quelques instants après les Impériaux étaient prisonniers. A la suite de cet incident périlleux Bonaparte compléta ses dispositions.

Le lendemain à la pointe du jour, on prit les armes. Cependant, à six heures du matin, rien ne bougeait encore. Bonaparte fit faire un mouvement rétrograde à toute l'armée pour attirer à lui Wurmser, pendant que la division Sérurier, commandée par Fiorella, venait des bords de l'Oglio et tournait toute la gauche des Impériaux.

Le feld-maréchal, trompé par les apparences, étendit son aile droite et l'engagea tout entière. Mais ce mouvement était à peine prononcé, que Fiorella attaque à revers son aile gauche. Aussitôt, Bonaparte ordonne d'enlever une redoute sur laquelle elle s'appuie, et qui s'élève au milieu de la plaine; 20 pièces d'artillerie légère sont dirigées sur ce point, et, après une vive canonnade, l'aile gauche de l'ennemi se met en pleine retraite. Alors Augereau charge le centre, Masséna charge la droite, toute la cavalerie s'élance pour soutenir l'infanterie légère et l'artillerie qui viennent de [illegible] la redoute. Les Français sont victorieux

sur tous les points, leurs adversaires se débandent et fuient au delà du Mincio. L'extrême fatigue de l'armée républicaine les préserva d'une destruction entière; ils ne perdirent que 2 à 3 000 hommes, 18 pièces, 120 caissons, et contre un ennemi moins entreprenant, ils eussent pu tenir encore la campagne. Mais Bonaparte ne se bornait pas à remporter des victoires, il savait en retirer le fruit.

Dès le lendemain de la bataille, Masséna débouche de Peschiera, et détruit le détachement qui masque la place, pendant qu'Augereau ouvre un feu violent au pont de Borghetto. Wurmser renonce au Mincio et compte encore s'arrêter à l'Adige; on ne le laisse point respirer. Masséna, Augereau s'élancent dans les montagnes, entre le fleuve et le lac. Bonaparte fait enfoncer à coups de canon les portes de Vérone, et prend dans la ville des prisonniers, des canons, des bagages. Enfin, on poursuit les Impériaux jusqu'aux défilés du Tyrol. Wurmser avait perdu 15 000 prisonniers, 6 000 tués ou blessés et 70 canons. Bonaparte le fit observer et revint sur ses pas pour reformer le blocus de Mantoue. La garnison s'était fortifiée entre la place, le Pô et le Mincio. On la refoula pied à pied; on la renferma dans les remparts; puis, la division de siége reprit ses positions à l'entrée des digues et autour de la citadelle.

La présence des Français aux portes du Tyrol, dans le même temps que Moreau envahissait la Bavière, fit craindre au cabinet aulique la jonction des armées du Rhin et d'Italie. Il prescrivit à Wurmser de reporter la guerre sur le bas Adige ou dans la plaine de Mantoue. Ses divisions réorganisées avaient reçu quelques renforts, il se trouvait à la tête de 40 à 50 000 hommes. Les Français affaiblis par le feu et les maladies de quelques milliers d'hommes, n'avaient

pu, malgré les vives instances de leur général, réparer leurs pertes, et les ennemis avaient encore la supériorité du nombre.

Le feld-maréchal laissa, autour de Roveredo, Davidowich à la tête de 20 000 hommes, et, prenant environ 30 000 hommes, il s'enfonça par sa gauche dans les gorges de la Brenta, pour gagner Vicence, puis attaquer de front Vérone et Legnano.

De son côté, Bonaparte, ayant pressenti ce mouvement, fit ses dispositions pour envahir le Tyrol. Il plaça, sur le bas Adige, 3 à 4 000 hommes de la réserve sous Kilmaine. Il lança directement sur Trente, par la chaussée de Vérone, Augereau et Masséna; il appela de la pointe septentrionale du lac de Garde, la division Vaubois. Ces colonnes d'invasion comptaient environ 30 000 hommes.

Bataille de Roveredo. 4 sept. 1796 (18 fructidor an IV).

On aborda Davidowich sur les deux rives de l'Adige. Vaubois força partout les Impériaux et poussa jusqu'au fleuve en face de Roveredo. De l'autre côté, Masséna se jeta tête baissée dans le défilé de San-Marco. Là, les montagnes sont très-rapprochées de l'Adige, et l'intervalle était rempli par les Impériaux. De hardis tirailleurs se répandent sur les hauteurs; ils harcèlent cette masse de leurs feux plongeants; bientôt la colonne entière se trouble; lorsqu'il la voit ébranlée, Bonaparte lance sur la chaussée une demi-brigade en colonne serrée par bataillons; le combat s'engage corps à corps. Au fort de la lutte, la cavalerie fournit une charge heureuse sur le flanc de l'ennemi, qui se débande et fuit jusqu'à Roveredo. On le poursuit et Vaubois paraît sur la rive opposée, Roveredo est évacuée.

Davidowich ne se raffermit qu'à une lieue de la ville, au défilé de Caliano. C'est une gorge plus étroite encore que celle de San-Marco, dont l'entrée est fer-

mée par le château de la Pietra. Mais l'élan était donné; ces obstacles n'arrêtèrent point les Français. Les uns se glissent sous la berge de l'Adige et tournent le château; d'autres hissent, sur des rochers, une batterie qui le foudroie à revers; il est enlevé. Aussitôt les vainqueurs débouchent sur la chaussée en colonne serrée et culbutent les Autrichiens frappés d'effroi. La cavalerie se rue sur les fuyards, les tourne, les rompt, les attaque de front, enlève leur artillerie, leurs bagages et leur fait 4 000 prisonniers.

Cette journée, à laquelle on a donné le nom de bataille de Roveredo, livra aux Français l'entrée du Tyrol; elle coûta aux Impériaux tout leur matériel et 8 à 10 000 hommes hors de combat. Davidowich, ne pouvant tenir à Trente, se replia jusqu'à l'Avisio.

Le lendemain, Bonaparte prit possession de la capitale du Tyrol italien, et apprit la marche de Wurmser, qui formait une longue colonne dans la vallée de la Brenta. Sans hésiter, il conduisit à l'instant Vaubois sur l'Avisio, fit enlever sous ses yeux l'arrière-garde de Davidowich, et chargea son lieutenant de tenir en respect les débris de ce général.

Le jour suivant, il s'élança sur les derrières de Wurmser, avec les deux intrépides divisions de Masséna et d'Augereau, dans l'étroite vallée d'où le feld-maréchal n'était pas encore sorti. Après trente-six heures de marche, vers le milieu du jour, on atteignit l'arrière-garde (3 à 4 000) au défilé de Primolano. Il y a là, comme à Caliano, un fort qui ferme le vallon; mais, comme à Caliano, on s'en empare du premier choc; on met en désordre la colonne qui s'en appuie; on la devance par la tête; on la force de déposer les armes. Le soir, on s'arrête à six lieues de Bassano. 7 sept. 1796 (21 fructidor an IV).

Malgré ces coups accablants, Wurmser ne perd point courage; il fait volte-face, range des deux côtés Bataille de Bassano. 8 septembre (22 fructid.).

de Bassano ce qu'il lui reste de troupes, place six bataillons dans un long défilé à l'entrée du champ de bataille, et rappelle sa première division, qui déjà touche aux portes de Vicence. Bonaparte ne lui laisse point le temps de l'attendre. Le défilé est forcé avec la rapidité et le succès ordinaires. Augereau à gauche de la Brenta, Masséna à droite, marchent au pas de course, abordent, rompent, culbutent les Impériaux, les affaiblissent de plus de 4000 hommes, enlèvent Bassano par les deux rives, rejettent sur le Frioul une partie de l'armée, et l'autre partie, avec Wurmser et le quartier général, sur le Vicentin.

On était rentré en opérations depuis cinq à six jours, et le général ennemi qui naguère commandait, vers Roveredo, une armée de 40 à 50000 hommes, se trouvait maintenant resserré entre la Brenta et l'Adige, avec environ 16000 combattants. Le reste avait péri, était prisonnier ou fuyait sur les routes du Tyrol et de la Carinthie. Dans cette situation critique, Wurmser prit la noble résolution de percer jusqu'à Mantoue. Il presse le pas; par un favorable hasard, il trouve Legnago sans garnison, passe l'Adige, prévient les colonnes qui le poursuivent, sabre les détachements de la division de siége qui veulent lui barrer le chemin et fait son entrée dans la place. Il rallie aussitôt la garnison et sort des remparts avec 20 à 25000 hommes, qu'il déploie entre le faubourg de Saint-Georges et la citadelle.

9-13 septemb. 1796 (23-27 fructid. an IV).

Bataille de Saint-Georges. 19 septembre (3e complém.).

Bonaparte attendit pour l'attaquer la réunion de toutes ses forces; il l'écrasa, lui fit perdre 5000 hommes et le renferma dans Mantoue, dont le blocus fut bientôt aussi complet qu'avant cette dernière expédition. Il était sans exemple que le général en chef d'une grande armée de secours eût été réduit à se jeter dans la place, avec des débris de troupes partout vaincues.

La division Sérurier continua le blocus : Vaubois resta sur l'Avisio, Masséna retourna à Bassano, Augereau et les réserves s'établirent autour de Vérone.

Les Impériaux ne tardèrent pas à reprendre l'offensive. Davidowich se réorganisa, arma les milices tyroliennes et porta son corps à 18 000 hommes, pendant que le cabinet de Vienne rassemblait, dans la Carinthie, une nouvelle armée, forte de 40 000 hommes, dont Alvinzy reçut le commandement. Les deux généraux eurent ordre de marcher l'un et l'autre en avant. A l'approche des masses d'Alvinzy, Masséna battit en retraite. Bonaparte courut à lui et livra à Fonteniva un combat sanglant, qui replia les Impériaux jusqu'à la Brenta ; il se préparait à les écraser le lendemain, sous les murs de Bassano, pour remonter dans le Tyrol et paraître inopinément sur les derrières de Davidowich ; mais des événements inattendus le rappelèrent aux bords de l'Adige. Vaubois fut battu sur l'Avisio. Prévenu à Trente, prévenu au pied du Montebaldo, il fut forcé d'évacuer précipitamment toutes ses positions et de reculer jusqu'au plateau de Rivoli. Bonaparte rentre dans Vérone, court à Vaubois et adresse à sa division de vifs reproches; il lui rappelle les exploits de l'armée d'Italie; il la menace de la priver de drapeaux si longtemps illustrés, il l'exalte par ses allocutions, elle jure de se venger de sa défaite; il lui donne quelques renforts et l'établit dans de fortes positions. De ce côté, la défense était assurée; restait à contenir, à faire reculer Alvinzy. Déjà l'armée impériale est rangée à trois lieues de Vérone, sur les hauteurs en arrière du village de Caldiero. Bonaparte s'y porte et reconnaît une ligne couverte de redoutes, de batteries, qui ne lui paraît abordable que par la droite où un mamelon la domine.

6 nov. 1796 (16 brumaire an V).

Le lendemain, par une pluie battante qui contrarie

Bataille de Caldiero. 12 novembre (22 brumaire an v).

les mouvements, l'action s'engage sur la droite ennemie ; mais les tirailleurs de Masséna s'avancent téméraîrement et se laissent enlever, sans qu'on puisse les secourir. Alvinzy fait occuper le mamelon qu'ils voulaient saisir et rend sa droite inexpugnable. Toutefois, Augereau s'établit dans Caldiero et le feu s'ouvre sur toute la ligne, mais sans résultat. Les Français ne gagnèrent rien sur les Impériaux, ceux-ci essayèrent vainement de les charger. On bivouaqua chacun dans ses positions ; la pluie ne cessa pas de tomber pendant la nuit et de détremper le terrain. Au jour, Bonaparte, désespérant de renouveler l'attaque, rentra dans Vérone. Alvinzy poussa ses avant-postes à une lieue de la ville.

Tout semblait perdu ; Vaubois, réduit à 8 000 hommes, s'attendait à une attaque formidable, et au feld-maréchal victorieux, on n'opposait plus que 15 à 16 000 combattants. Enfin la division de siége, forte de 8 à 9 000 hommes, avait peine à contenir la garnison de Mantoue. Les partisans de l'Autriche ne dissimulaient plus leur joie. L'Italie était encore, comme dans les temps passés, *le tombeau des Français*, et l'heure approchait où ils allaient expier tant de victoires. Dans ce moment solennel, l'armée redoubla de courage, son général redoubla de génie.

Bataille d'Arcole. 15, 16, 17 nov. (25, 26, 27 brum.).

On n'a pu enlever de front, ni tourner par la droite, les hauteurs de Caldiero; il va les tourner par la gauche. Les Impériaux sont flanqués de ce côté par un vaste marais, qui s'étend entre l'Alpon, l'Adige et les montagnes; mais ce marais est accessible par trois digues qui partent de Ronco et aboutissent : celle de droite à l'embouchure de l'Alpon, celle du centre à Arcole, d'où l'on gagne la chaussée de Vicence, celle de gauche à Caldiero.

Bonaparte fait jeter un pont de bateaux à Ronco ;

pendant que cette opération décisive se prépare, l'armée reste immobile à Vérone et passe dans une extrême anxiété deux longues journées. Enfin, au soir, le tambour bat, on prend les armes, mais, à la grande surprise des habitants et de la troupe, l'ordre est donné de sortir par la porte de Milan. Aussi longtemps que l'on défile dans les rues de Vérone, l'armée est saisie d'une douloureuse émotion. On fait donc retraite, on abandonne donc l'Adige, on livre donc aux généraux victorieux le Mantouan, le Milanais, l'Italie! Mais, à peine la porte franchie, ces cruelles réflexions font place à l'espérance; la tête de colonne tourne à gauche et l'on descend en silence les bords du fleuve jusqu'à Ronco; on voit le pont, le plan de Bonaparte se dévoile, la confiance renaît dans tous les cœurs.

Alvinzy est en position sur la hauteur de Caldiero, ses réserves à Villanova, près de la rive gauche de l'Alpon, ses avant-postes aux glacis de Vérone; s'il marche sur la place, où Kilmaine est resté avec 3000 hommes tirés du siége de Mantoue, on s'attache à ses pas; on le prend en queue, on l'accule aux remparts; s'il revient sur ses réserves, il les trouve enlevées, sa retraite est coupée, on l'enferme entre l'Alpon et l'Adige; enfin, si le combat s'engage dans les marais, il manque d'espace pour se déployer; les têtes de colonnes seules peuvent se heurter, la valeur doit l'emporter sur le nombre.

L'armée, frappée de cette admirable combinaison, franchit avec ardeur le pont de Ronco. Masséna prend la digue de gauche et, pour couvrir le mouvement général, il s'établit à une lieue de Ronco dans le village de Porcil, à l'entrée du marais. De là, il aperçoit Vérone et peut surveiller les mouvements du feld-maréchal. Augereau est chargé de pousser jusqu'à Villa-

nova et de frapper le coup décisif; il faut d'abord qu'il traverse le village d'Arcole, au delà de l'Alpon. Mais, au tiers de la digue, à l'endroit où elle forme un coude, à partir duquel elle longe le ruisseau, son avant-garde fut accueillie par une vive fusillade qui l'arrêta tout court. Le général surpris s'avança au pas de charge, à la tête de deux bataillons de grenadiers et, malgré le feu qu'essuyait son flanc droit, il parvint en bon ordre au pont d'Arcole; c'est un petit pont en bois, long d'environ trente pieds, jusque-là bien ignoré et dont le nom est désormais impérissable.

Arrivée à l'entrée de ce court défilé, la troupe tourne à droite et s'élance; une terrible décharge la force de reculer; elle se rompt et retourne précipitamment au coude d'où elle était partie.

La troupe qui contenait si vaillamment Augereau était un régiment de Croates; on l'avait laissé sur l'Alpon pour observer la garnison de Legnago. Comme Alvinzy cherchait à s'expliquer qui pouvait l'attaquer dans ce marais réputé inaccessible, ses reconnaissances l'informèrent que Porcil était occupé par une division entière, et Arcole sérieusement menacé. Dès lors il mesura le péril et se mit en devoir de repasser l'Alpon, pendant que deux divisions, pour masquer sa retraite, se portaient au-devant des deux colonnes françaises. A la vue des masses qui débouchaient sur eux, Masséna, Augereau laissèrent les généraux autrichiens défiler tout entiers sur les digues, après quoi, ils les chargèrent avec fureur, les culbutèrent, couvrirent le marais de cadavres et firent une multitude de prisonniers. Augereau pensa à profiter de l'élan pour enlever Arcole; il fut repoussé, l'attaque se renouvela et Bonaparte survint. Impatient de tomber sur le flanc des Impériaux, de les surprendre dans le désordre inévitable d'une retraite imprévue, il se

jette au fort de la fusillade; il saisit un drapeau, l'agite aux yeux des soldats et s'avance jusqu'au milieu du pont. Son exemple entraîne jusqu'aux moins résolus; on le suit tête baissée, on touche au terme de tant d'efforts, quand une forte colonne d'Impériaux se rue en désespérée sur les assaillants et les met en déroute. Bonaparte lui-même, entraîné par les fuyards, est précipité, tout meurtri, dans un terrain fangeux; déjà l'ennemi le déborde et va l'entourer; un cri s'élève de tous les rangs, *sauvons notre général!* et un élan furieux le dégage.

Sur ces entrefaites, Guieux, avec sa brigade, passa l'Adige au bac d'Albaredo, tourna l'embouchure de l'Alpon, prit à revers le poste si vivement disputé et l'enleva avec intrépidité; mais, à ce moment, Alvinzy était en sûreté sur la rive gauche du ruisseau; Arcole avait perdu son importance. « L'armée impériale échappa à sa destruction; mais Caldiero était évacué, Vérone délivrée, deux divisions défaites; de nombreuses colonnes de prisonniers, un grand nombre de trophées défilèrent au milieu du camp et remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers. » (*Mémoires de Napoléon.*)

A la nuit, Bonaparte, incertain s'il pourrait encore attaquer Alvinzy ou s'il ne serait point forcé de courir à Davidowich, ramena l'armée à Ronco. Mais le lendemain, sur la nouvelle que Vaubois conservait sa position, on passa de nouveau l'Adige. Les Impériaux attaquèrent; Masséna fut victorieux à gauche et poursuivit l'ennemi jusqu'à Caldiero; Robert, sur la chaussée du centre, culbuta ses adversaires à la baïonnette et couvrit le champ de bataille de cadavres. Cependant, l'adjudant général Vial longe l'Adige, à la tête d'une demi-brigade, pour tourner la gauche d'Alvinzy; mais le terrain présente des obstacles invin-

cibles; Vial se précipite dans l'eau jusqu'au col sans pouvoir faire une diversion importante, et Arcole, vainement attaqué par Augereau, est encore au pouvoir des ennemis. Le soir, on se tint prêt encore à marcher au secours de Vaubois; il pliait, mais il était poursuivi avec une extrême lenteur. On sut, à la pointe du jour, que Davidowich hésitait à l'attaquer; on retourna donc au combat sur le champ de bataille si habilement choisi.

Pendant la nuit, Bonaparte avait fait jeter des ponts sur les marais et l'Alpon; à dix heures du matin, on fut en présence; Masséna à gauche, Robert au centre, Augereau à droite. Le centre fléchit, et Robert, ayant été grièvement blessé, sa colonne fut repoussée jusqu'à l'Adige, poursuivie par 3000 Croates qui s'avançaient en bon ordre. Le moment était critique; quelques pas encore, cette masse pouvait saisir le pont et disloquer l'armée. Bonaparte retire de la gauche la brave 32e demi-brigade et la met en embuscade dans un bosquet de saules le long de la chaussée; sans s'émouvoir, elle laisse les Croates défiler devant son front. Lorsqu'ils sont tout entiers sur les pointes de ses baïonnettes, elle se montre brusquement, les charge par le flanc et les culbute, de l'autre côté de la digue, dans le marais, où ils sont presque anéantis.

Cependant, Augereau est encore repoussé d'Arcole et ne peut réussir à déposter l'aile gauche des ennemis, qui s'appuient sur un terrain marécageux. Soudain ils entendent sonner la charge sur leurs derrières. Ce sont les trompettes de vingt-cinq guides qui se glissent à travers les roseaux. Ce bruit les étonne et leur infanterie en est ébranlée. Augereau redouble ses efforts, quand 800 hommes que Bonaparte a fait filer par Porto-Legnago, avec quatre pièces de canon, prennent position derrière les Impériaux et achèvent de les

mettre en déroute. En même temps, Masséna, n'ayant point trouvé d'obstacles, s'est reporté tout entier au centre ; il passe l'Alpon, s'empare d'Arcole et poursuit les vaincus jusqu'au village de Bonifacio qui couvre la chaussée de Vicence.

Dans la matinée suivante, tandis que la cavalerie s'élançait sur leurs pas, Bonaparte rentra dans Vérone. Prestige du génie ! la population entière le reçut avec des acclamations d'admiration et de joie. Sans perdre un instant, il fit remonter par ses deux infatigables lieutenants les rives de l'Adige, pour enlever Davidowich ; mais celui-ci, inspiré par ses souvenirs, se retira précipitamment, abandonnant un grand nombre de prisonniers.

Wurmser, qui s'était tenu immobile pendant la longue bataille d'Arcole, tenta, lorsqu'elle fut terminée, une sortie que Kilmaine, de retour de Vérone, repoussa victorieusement. Ainsi l'expédition d'Alvinzy eut, sur tous les points, une issue désastreuse. 23 nov. 1796 (3 frimaire an v).

L'armée impériale avait perdu 20 à 25 000 hommes ; elle était encore une fois hors de combat ; cependant, l'état des affaires en Allemagne permit de la réorganiser, et, après d'inutiles tentatives de négociations, les hostilités recommencèrent ; mais on touchait au terme de ce grand drame, qui tenait en suspens toute l'Europe.

VI. CAMPAGNE DE 1797.

1. OPÉRATIONS EN ITALIE.

Depuis la journée de Castiglione, les événements politiques, au nord de l'Italie, n'avaient point cessé de seconder les opérations de l'armée française. Le Milanais, le Mantouan s'étaient constitués en république, et bientôt Modène, s'unissant aux villes de

Reggio, de Ferrare, de Bologne, suivit cet exemple. On avait donc : sur ses derrières, la république cispadane, sur son flanc droit, la république transpadane, gouvernements nés des victoires de Bonaparte et dévoués à la cause qu'il défendait.

Le pape mit sur pied une armée; le cabinet de Vienne donna 20 000 hommes à Provera et 50 000 à Alvinzy. Celui-ci eut pour mission de tenir en échec Bonaparte, pendant que son collègue, perçant jusqu'à Mantoue, délivrerait Wurmser, gagnerait avec lui les États romains, rallierait l'armée pontificale et ramènerait la guerre sur la rive droite du Pô.

Les Français (45 000) étaient ainsi postés : Sérurier autour de Mantoue; la réserve, amenée de l'intérieur par Rey, entre la pointe méridionale du lac de Garde et la Chiese ; Joubert (division Vaubois) entre le lac et l'Adige; Masséna à Vérone; Augereau à Legnago.

12, 13 janvier 1797 (23, 24 nivôse an V).

Les Impériaux ouvrirent le feu partout à la fois, depuis la rive gauche du lac jusqu'aux portes de Legnago. Mais Bonaparte reconnut que l'attaque principale pesait sur Joubert et que le bas Adige ne devait être le théâtre que d'une opération secondaire. Il confia de ce côté la défense à Augereau, il prit Masséna pour se porter au secours de Joubert, il donna ordre à Rey de lui amener le gros de la réserve et de faire traverser le lac par une brigade, pour prendre l'ennemi à dos, enfin il pourvut à la sûreté de Vérone.

C'était donc cette fois entre le lac de Garde et l'Adige que devaient se passer les événements décisifs. Le lac est côtoyé par le Montebaldo, le fleuve par le Monte-Magone. A huit lieues au nord de Vérone, ces deux chaînes escarpées sont réunies par une troisième montagne, qui coupe obliquement le massif, comme une muraille; c'est la position de la Corona. Le versant intérieur de ces monts s'affaisse en am-



phithéâtre, et est sillonné par le Tasso qui part du Monte-Magone, reçoit les eaux de plusieurs torrents, se rapproche en demi-cercle du Montebaldo, et se jette enfin dans l'Adige. A mesure que les contours du Tasso s'arrondissent, en tirant vers l'ouest, le Monte-Magone se déprime et s'étend, d'abord en une petite plaine que termine un ravin, puis, au delà de ce ravin, en un plateau d'une demi-lieue de diamètre, où s'élève la petite ville de Rivoli. Tout ce terrain est impraticable pour l'artillerie et les chevaux. Deux chemins le traversent : l'un, en longeant la crête du Monte-Magone, l'autre, au pied du revers à pic de cette montagne, en côtoyant l'Adige. Ce dernier chemin, arrivé au bas du plateau, n'ayant plus d'issue sur le bord du fleuve, monte jusqu'à Rivoli par une rampe très-roide et se réunit au premier; à partir de leur jonction, la communication est voiturable. De l'autre côté de l'Adige, descend la grande route de Trente à Vérone, par laquelle on peut amener, au pied du plateau, des canons et de la cavalerie.

Bataille de Rivoli. 14, 15 janv. 1797 (25, 26 nivôse an V).

Lorsque, au milieu de la nuit, Bonaparte, devançant les troupes qui le suivaient à grands pas, rejoignit Joubert, la division entière était concentrée sur le plateau de Rivoli; elle avait évacué successivement la Corona, puis, sur le Monte-Magone, le village de San-Marco qui couvre le point où se joint, au chemin de traverse, la route voiturable, puis, dans la vallée du Tasso, le village et les collines de San-Martino qui, du côté de l'ouest, masquent les approches de San-Marco.

Bonaparte donna l'ordre de reprendre immédiatement ces deux dernières positions, et notamment celle de San-Marco. Il passa le reste de la nuit à reconnaître la ligne de l'ennemi qui lui présenta 20 000 hommes rangés, la droite au Tasso, la gauche au sommet du Monte-Magone.

Cependant, le feu s'ouvrit et la reprise de San-Marco engagea la bataille. Au jour, Joubert, à la tête d'une partie de sa division, débouche de ce village et attaque en remontant les escarpements de la montagne. Le reste de ses troupes forme le centre et la gauche, qui doivent être renforcés par Masséna et Rey. La 18e, détachée sur Garde, reçoit l'ordre de se rapprocher du fort de l'action.

Joubert fait des progrès rapides sur la route de la Corona ; le reste de la ligne se porte également en avant, et le centre, renforcé par la 14e, s'empare des hauteurs de San-Martino ; enfin un bataillon de cette brave demi-brigade s'établit de vive force dans le village. On avait profité, jusque-là, de la surprise de l'ennemi ; mais, avec des forces supérieures de près de moitié, il ne pouvait abandonner définitivement la position où devait se rallier toute l'armée. Il s'élance pour la ressaisir ; notre gauche, vivement pressée, fléchit ; Joubert est repoussé ; San-Martino est repris. Berthier court à gauche ; le bataillon de la 14e, qui a évacué San-Martino, tient en échec, dans ce village, la troupe qui s'y est logée ; le reste de la demi-brigade, sur la hauteur, assure la retraite de Joubert. L'ennemi rassemble toutes ses forces pour la faire reculer ; il appelle même une partie de sa droite ; rien ne l'ébranle, elle reçoit intrépidement le choc et garde la position. Pendant vingt minutes, un seul bataillon brave les efforts des Autrichiens. Ceux-ci veulent emporter un trophée de cette violente lutte ; ils attellent leurs chevaux à deux canons que l'on a laissés dans San-Martino. « Vous n'aurez pas nos pièces, » s'écrie-t-on des rangs français, en même temps un feu terrible couche à terre l'attelage et force la troupe de s'éloigner.

Si vaillamment protégé, Joubert s'est replié à la

hauteur du centre. D'un autre côté, Masséna est entré en ligne avec la 32e; il a réparé le désordre de la gauche, à qui il a rendu l'ascendant.

Mais Joubert est assailli de plus en plus vivement; les tirailleurs ennemis ont gravi sur la crête du Monte-Magone, ils le fatiguent de leurs feux plongeants et le contraignent à reculer jusqu'à Rivoli.

La colonne autrichienne descend alors des rochers dans la plaine et enfin sur le plateau, où elle a bientôt 500 hommes. C'est le moment critique, car toute l'artillerie et la cavalerie autrichiennes, sous les ordres de Quasdanowich, sont entassées sur la route au pied du versant oriental du Monte-Magone, et Wukassowich a conduit une autre colonne sur la rive gauche de l'Adige.

Ces forces composent l'aile gauche de l'armée impériale; elles attendent avec impatience l'occasion de pointer sur le plateau et d'amener du canon aux divisions du centre. Mais Bonaparte veille à tout; la cavalerie de Masséna arrive de Vérone, il la confie à Berthier; Joubert forme son infanterie; tous deux sont lancés : l'un sur le plateau, l'autre sur la petite plaine au delà du ravin; ils fondent à la fois sur les Impériaux et les précipitent dans le bas de l'Adige. Quasdanowich est encore paralysé; les divisions engagées rétrogradent sur toute la ligne, et Masséna qui les a dépassées leur enlève 1 800 hommes.

Les 20 000 hommes qui combattaient depuis le matin étaient vaincus. Mais Alvinzy avait pris ses mesures pour envelopper la division Joubert, que d'abord il croyait seule en présence. Bonaparte est informé qu'une colonne de 4 000 hommes paraît sur ses derrières. Loin d'ébranler le soldat, cette indication exalte tous les courages. « Eh bien ! s'écrie-t-on, ceux-là sont encore pour nous. » Deux bataillons de la 75e font face à ces nouveaux venus. Commandés

par Lusignan, ils avaient suivi lentement les contours du Tasso, et devaient donner le signal d'un assaut général.

Ils s'annoncent par un feu de file; aussitôt, Quasdanowich monte la rampe de Rivoli et attaque avec fureur un retranchement, que les Français ont élevé pour fermer de ce côté l'entrée du plateau. Trois fois sa colonne s'efforce de l'enlever; elle ne trouve que la mort ou fuit épouvantée.

Alors la 75e et la 18e, l'arme au bras, en chantant l'hymne du départ, marchent à Lusignan. Avant l'arrivée de Rey, qui n'eut que peu de part au succès, elles le chargent; sa troupe est rompue et gagne en désordre les bords du lac; 100 tirailleurs de la 18e la préviennent, se postent à Garde, barrent le passage et font déposer les armes à 3 000 hommes.

La journée finissait, les ailes de l'armée impériale étaient hors de combat. Bonaparte prenait ses dispositions pour anéantir le centre, quand il apprit que Provera avait franchi l'Adige, en passant sur le corps de la brigade Pigeon; il se met sur-le-champ à la tête de la division Masséna et la porte sur Mantoue, laissant à Joubert le soin d'achever Alvinzy.

Le lendemain, Murat, avec la brigade de la réserve qui avait traversé le lac, saisit les défilés de Montebaldo, et Joubert, en poussant pied à pied, dans le val du Tasso, les débris du centre, les fit déborder par 1 200 hommes qui occupèrent les débouchés du Monte-Magone, au pied de la Corona. Arrivés aux sources du Tasso, les Impériaux, trouvant toutes les issues fermées, se débandèrent; 3 000 hommes périrent, 5 000 furent faits prisonniers, le reste s'échappa, non sans de nouvelles pertes, en se jetant dans les précipices et dans les gorges des montagnes.

Le corps d'Alvinzy était détruit. Provera n'eut pas



une meilleure destinée; il avait porté sur la rive droite de l'Adige, 10 à 11 000 combattants et avait écrasé Pigeon. Augereau, au lieu de lui tenir tête, s'attache à ses pas, atteint la queue de sa colonne à Anghiari et Roverchiera, lui enlève 2 000 prisonniers, 40 officiers, 14 bouches à feu, et brûle son pont. Provera, de sa personne, parvint aux retranchements du faubourg de Saint-Georges où il manqua pénétrer. Les Français, ayant reçu l'éveil, répondirent à ses sommations à coups de canon. Il passa alors entre Saint-Georges et la citadelle et s'établit à la Favorite. Les lignes de circonvallation l'arrêtant, il fit demander à Wurmser de le seconder par une sortie et remit l'attaque au lendemain. Mais le lendemain, il avait sur les bras Bonaparte et ses deux terribles lieutenants. Sérurier contint la garnison dans la place et lui fit essuyer une perte de 400 hommes; Augereau déboucha sur les derrières de Provera, Masséna sur son flanc droit; après une courte résistance, il déposa les armes; 6 000 fantassins, 700 chevaux, 22 pièces de canon, les caissons, les bagages, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

14 janv. 1797 (25 nivôse an V).

Bataille de la Favorite. 16 janvier (27 nivôse).

2 février (14 pluviôse).

Le prix de la victoire fut Mantoue : Wurmser enfin capitula. Après sept mois de siége, la garnison s'élevait encore à 20 000 hommes, dont 12 000 combattants; 7 500 soldats avaient succombé. Tous les approvisionnements, toutes les munitions étaient épuisés. Dans ses efforts pour débloquer la place, l'Autriche perdit plus de 60 000 hommes et un immense matériel. Trois armées furent complétement désorganisées. Sérurier, qui avait longtemps commandé le siége, eut la gloire de recevoir l'épée des vaincus.

Bonaparte, dès le jour de la capitulation, courut aux troupes papales, avec une division composée en grande partie d'Italiens; il les rencontra en avant de Faenza, les poussa en désordre jusqu'à Ancône où elles arri-

4 février (16 pluviôse).

9 févr. 1797 (21 pluviôse an V). vèrent réduites de moitié et où il acheva de les détruire. Il prit possession de cette importante forteresse et porta son quartier général à Tolentino, au pied de l'Apennin. Là, les envoyés du sacré collége vinrent arrêter sa marche en souscrivant au traité qu'il voulut bien dicter. 19 février (1er ventôse).

L'Italie était conquise; mais l'Autriche, victorieuse en Allemagne, crut pouvoir soutenir encore la lutte. Le cabinet de Vienne mit à la tête des débris d'Alvinzy, le jeune archiduc qui avait eu la gloire de faire reculer Jourdan et Moreau. On tira six belles divisions des armées d'Allemagne, pour le mettre en état de reprendre l'offensive. Mais avant qu'elles fussent en ligne, Bonaparte le prévint; il avait reçu le renfort de deux divisions des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse et, pour la première fois, il était supérieur en nombre. Il laissa 20 000 hommes sur l'Adige, commandés par Kilmaine, pour contenir Venise et le Tyrol; il donna à Joubert 18 000 hommes pour envahir le Tyrol; à Masséna, 15 000 pour côtoyer les Alpes carniques, forcer les cols qui débouchent dans la vallée de la Drave et pénétrer dans la Carinthie; enfin lui-même, à la tête de 27 000, marcha sur l'archiduc qui, avec le gros de ses forces, barrait la chaussée de la Carniole.

[illegible] mars-[illegible] avril ([illegible] ventôse-[illegible] germinal). On livra, dans les défilés des Alpes, dans les gorges du Tyrol, des combats de géants. Joubert, Masséna, furent partout victorieux; le premier, après avoir dispersé les Impériaux, se jeta, par sa droite, dans le chemin transversal qui côtoie la Drave et aboutit en avant de Clagenfurth; le second, en dépostant l'ennemi sur tous les points, se rendit maître du col de Tarvis. Cependant, Bonaparte refoula devant lui l'archiduc, passa sans coup férir la Piave, et se déploya sur le Tagliamento que les Impériaux se disposaient à lui disputer. Il avait dans sa colonne une des

Bataille du Tagliamento. [illegible] mars ([illegible] ventôse).

divisions arrivées d'Allemagne, commandée par Bernadotte. « Soldats de l'armée de Sambre-et-Meuse, s'écrie le général, l'armée d'Italie vous contemple ! » A ces mots, il s'élance le premier dans le fleuve, la troupe électrisée le suit; les cavaliers impériaux font d'inutiles efforts pour l'empêcher de se former sur la rive gauche; l'armée entière, en un clin d'œil, s'y établit; l'archiduc ordonne la retraite et les vainqueurs poussent jusqu'à Palma-Nova.

Le prince alors abandonne la Carniole à une seule division; croyant encore la route libre, il ordonne à Bayalitsch de remonter l'Isonzo, d'escalader les Alpes carniques, et de déboucher dans les gorges de Tarvis; lui-même court à marches forcées jusqu'à Laybach, d'où il gagne Clagenfurth. Là, il rallie des renforts et, inquiet sur le sort de Bayalitsch, il se rabat au devant de lui ; mais il se heurte contre le centre de l'armée française que son attaque imprévue met en péril; la valeur de Masséna, la vigilance de Bonaparte en prévinrent l'effet. L'archiduc échoua contre l'impétuosité du héros de Rivoli. Après avoir pris Tarvis, il fut rompu à l'ouest de la ville et rejeté sur Clagenfurth. Comme ses dernières files s'éloignaient, Bayalitsch parut sur les derrières de la division victorieuse; elle fit volte-face, et au moment où elle ouvrit le feu, le général autrichien se trouva lui-même enveloppé par des détachements que Bonaparte avait lancés à sa poursuite : il déposa les armes.

Bataille de Tarvis. 22 mars 1797 (2 germinal an V).

L'archiduc concentra toutes ses forces dans la Carinthie. Bonaparte, après avoir fait capituler Trieste, se porta sur cette province où il rallia ses deux héroïques lieutenants. Les Impériaux fléchirent; à Neumarkt, l'arrivée de leurs renforts leur inspira la résolution de faire halte; ils furent battus, et l'on pénétra jusqu'à Léoben, à vingt-cinq lieues de Vienne.

Bataille de Neumarkt. 2 avril (13 germin.).

9 févr. 1797 (21 pluviôse an v). vèrent réduites de moitié et o ; elle con-
truire. Il prit possession de cet s furent
et porta son quartier général
l'Apennin. Là, les envoyés
19 février (1er ventôse). arrêter sa marche en souscriv
bien dicter.

L'Italie était conquise; m ations en Alle-
en Allemagne, crut pouvoi , à la fin de la cam-
Le cabinet de Vienne m et la tête de pont
vinzy, le jeune archiduc furent point assez con-
reculer Jourdan et Moreau , dont l'inaction, cau-
des armées d'Allemagne ministratifs, accuse gra-
prendre l'offensive. Ma aces se rendirent après une
ligne, Bonaparte le prévenance, et l'on se trouva, pour
deux divisions des arm position qu'à la fin de 1795.
Meuse et, pour la pre cifié l'ouest et tenté en Irlande
nombre. Il laissa 20 0 les vents contraires avaient fait
mandés par Kilmaine, commandement de l'armée de
il donna à Joubert encore de 70 000 hommes. Les
Tyrol; à Masséna, opposaient plus que 40 000 sous
niques, forcer les col Dusseldorf et de Neuwied, il pou-
la Drave et pénétrer sur l'une ou l'autre rive de la
à la tête de 27 000, Championnet de faire une démon-
gros de ses forces droite, pour attirer les Impériaux

10 mars-5 avril (20 ventôse-16 germin.). On livra, dans prendre en flanc, en débouchant
du Tyrol, des k y fut d'abord trompé; mais il
furent partout assez à temps pour se retourner
persé les Imp recevoir la bataille avec des chances
chemin trans Toutefois il la perdit, et se retira
avant de Cla de 5 000 hommes.
l'ennemi sur pour l'empêcher de rallier la gar-
col de Tarvis et le détacher du Rhin. Rien ne pa-
l'archiduc, contrarier sa marche victorieuse qu'il
ploya sur re jusqu'au centre de l'Autriche,
saient à lui arrêta.

Moreau eut à peine le temps de faire quelques pas au delà du Rhin; il n'avait point de ponts et il fut obligé, comme l'année précédente, de surprendre le passage du fleuve. Cette opération se fit avec succès en face de Diersheim, non loin de Strasbourg; l'on n'était pas encore affermi sur la rive opposée, quand l'ennemi attaqua et se fit battre; le même jour, Kehl se rendit. Le lendemain, l'armée s'étendit au delà de la Rench, et le surlendemain les hostilités furent suspendues. 21 avril 1797 (2 floréal an v).

Un mois après la signature de l'armistice, le traité de Campo-Formio fut signé. Les négociations avaient d'abord été difficiles, et le Directoire avait placé Hoche à la tête des deux armées d'Allemagne, en lui commandant de reprendre les hostilités, et en défendant à Bonaparte de rien conclure avant de nouvelles instructions. Mais le conquérant de l'Italie craignit de se voir enlever la gloire de donner à la France une paix ardemment désirée; il intimida les plénipotentiaires autrichiens et le traité fut à l'instant consenti. Paix de Campo-Formio. 17 mai (28 floréal).

La maison d'Autriche renonça à la Belgique, à la Lombardie; elle reconnut la république cisalpine, formée de la réunion de la cispadane et de la transpadane; elle promit d'évacuer Mayence, et l'empereur sanctionna la prise de possession des provinces rhénanes.

En compensation, Bonaparte livra aux Impériaux Venise même, dont ses troupes venaient de s'emparer, et les États vénitiens à partir de l'Adige; enfin on stipula que les différends avec l'Empire feraient l'objet d'un congrès qui devait se réunir à Rastadt.

Jamais la France n'avait conquis une paix aussi glorieuse; elle l'accueillit avec ivresse, et le Directoire ne se sentit pas la force d'en contester la ratification au général qui n'avait pas plus hésité à se mettre au-

dessus de ses ordres diplomatiques que de ses plans
4 sept. 1797 (18 fructidor an v). de campagne. Ce pouvoir, d'ailleurs, était chancelant. Le corps électoral était tourmenté par les ressentiments réactionnaires; il fit entrer au Conseil des Cinq-Cents une majorité royaliste qui, aussitôt, tenta de rétablir la monarchie constitutionnelle. Mais la restauration que nous avons vue incapable, après quarante ans d'expérience, de discerner les limites où le soin de sa conservation voulait qu'elle se renfermât, la restauration, à cette époque de passions, de haines, d'ardeurs de vengeance, la restauration eût plongé le pays dans un abîme de malheurs. L'armée fit échouer les complots tramés au sein des corps légalement réunis pour le maintien des lois; elle intervint en faveur du Directoire qui, par un coup d'État, proscrivit 52 membres des deux Conseils et cassa les élections de 48 départements.

VII. CAMPAGNE DE 1798.

(Transition entre les deux premières coalitions.)

1. EXPÉDITIONS A ROME, EN SUISSE ET EN ORIENT.

Le continent était désarmé, mais l'on avait fait d'inutiles tentatives pour traiter avec le cabinet britannique. Le Directoire comprit qu'il n'aurait obtenu qu'une trêve aussi longtemps que l'Angleterre n'adhérerait pas franchement à la paix. Il résolut d'occuper en Europe les positions douteuses et de chercher, au delà des mers, l'inflexible rivale de la France.

La Suisse et les États romains étaient les deux foyers d'intrigues réactionnaires les plus actifs; on saisit les premiers prétextes pour y diriger des troupes.
10 févr. 1798 (22 pluviôse an vi). 13000 hommes de l'armée d'Italie commandés par Berthier, entrèrent à Rome; deux divisions firent

irruption en Suisse, dispersèrent les milices nationales et occupèrent Berne. Le renversement du gouvernement pontifical et des institutions féodales de la Suisse; la fondation des républiques romaine et helvétique, modelées toutes deux sur la constitution française, furent les résultats de cette double expédition. 15 mars-31 mai 1798 (25 ventôse-12 prairial an VI).

L'Autriche ne fit point éclater son ressentiment et l'on se livra, sans crainte d'une diversion continentale, aux projets contre l'Angleterre. On préparait deux débarquements, l'un contre l'Irlande, qui n'eut aucun succès; l'autre, dont le but était soigneusement caché. 4-27 août (17 thermid.-10 fructid.).

36 000 hommes, la plupart de l'armée d'Italie, sous le nom d'aile gauche de l'armée d'Angleterre, se rapprochèrent des côtes de la Méditerranée. On nolisa des transports à Toulon, à Gênes, à Civita-Vecchia, à Bastia; on réunit, pour les convoyer, 13 vaisseaux de haut bord, 90 bâtiments de guerre et 10 000 hommes d'équipage. La marine française sortait de ses ruines avec un éclat dont l'Europe était justement surprise. L'infanterie formait cinq divisions sous Kléber, Desaix, Bon, Menou, Reynier; la cavalerie était commandée par Murat. Berthier avait repris son poste à l'état-major. Caffarelli-Dufalga dirigeait le génie, Dommartin, l'artillerie. Les généraux Dugua, Alexandre Dumas, Vaubois étaient attachés au quartier général. Des savants, des artistes, au nombre desquels brillaient Monge, Berthollet, Fourier, Denon faisaient partie de l'expédition; enfin Bonaparte vint à Toulon prendre le commandement en chef.

Les vétérans d'Arcole le saluèrent de leurs acclamations; il monta le vaisseau amiral, fit mettre à la voile, et donna le signal du départ. 300 transports et les vaisseaux d'escorte se déployèrent par un temps magnifique. Dès le soir on avait gagné la haute mer. 19 mai (30 floréal).

On sut alors que l'expédition partait pour l'Égypte. On voulait ranimer l'Orient, lui faire jouer le même rôle que dans les anciennes guerres, menacer les établissements anglais de l'Inde, enfin rappeler à la vie le commerce de la Méditerranée.

On devait rallier les autres convois dans les eaux de la Sicile et, en passant, prendre possession de Malte. L'ordre de Saint-Jean était bien déchu de son ancienne
12 juin 1798 (24 prairial an VI).
gloire; on intimida, on séduisit le grand maître; il livra la place et l'île; on organisa cette précieuse conquête; on y laissa 3 000 hommes, sous Vaubois, et la flotte reprit le large. Onze jours après, on arriva dans la rade d'Alexandrie, dont la population, avertie par l'amiral Nelson, était en armes. 3 à 4 000 hommes débarquèrent sur la plage à trois lieues de la ville, et marchèrent à l'assaut. C'était un hardi coup de main : les Turcs sont intrépides derrière des murailles. Il fallait enlever brusquement les portes ou se résigner à une longue résistance. On eut un prompt succès; ac-
2 juillet (14 messid.).
cueillie par des hurlements horribles et une vive fusillade, la troupe emporta d'élan trois entrées de la ville et déblaya le rempart. Alors les habitants se soumirent et reçurent les Français qui s'annoncèrent comme alliés du divan, venus pour délivrer le pays du joug des mameluks.

Cette milice insubordonnée était réellement maîtresse de l'Égypte, et le Directoire avait promis d'envoyer Talleyrand à Constantinople pour faire approuver, par le sultan, la prise de possession d'une province qui ne lui appartenait plus que nominativement et où ses plus anciens alliés offraient de restaurer son autorité souveraine.

Alexandrie calmée, la flotte en sûreté dans le port, sauf les vaisseaux de haut bord, qui, ne pouvant y pénétrer, allèrent à la rade d'Abouqir chercher un



mouillage plus profond, Bonaparte courut à la recherche de l'ennemi. Le gros de l'armée pointa droit au Nil, à travers le désert, pendant qu'une flottille côtoyait le rivage et remontait le fleuve. Après deux jours d'une marche pénible, on parvint au Nil et l'on se heurta contre les mameluks. Pour la première fois on vit ces guerriers célèbres, dont les armes étincelantes, le costume chevaleresque, les superbes chevaux frappèrent de surprise les soldats républicains. C'était l'avant-garde de Mourad, celui des chefs ou beys à qui les mameluks accordaient la suprématie militaire; elle se replia et, trois jours après, l'armée trouva rangé en bataille à Chobrakit, Mourad, avec 4 000 mameluks, outre une nuée de Turcs ou d'Arabes.

Bataille de Chobrakit. 13 juill. 1798 (25 messidor an VI).

Mourad fait sonner la charge, ses impétueux cavaliers s'élancent, mais Bonaparte a formé sa troupe en carrés, l'ennemi se brise contre une inébranlable barrière de baïonnettes : un feu terrible l'oblige à reculer. Alors les carrés, jusque-là immobiles, s'ébranlent au pas de charge et s'emparent du camp de Chobrakit.

Mourad, affaibli de 600 des siens, se hâta de regagner le Caire pour déployer toutes ses ressources. Bonaparte le suivit non sans de cruelles souffrances; la chaleur était brûlante, on manquait de vivres, et des cavaliers arabes, voltigeant sur les flancs des colonnes de marche, massacraient sans pitié tout ce qui s'en écartait.

Enfin, au bout de huit jours, au lever du soleil, on reconnut l'armée ennemie; l'on aperçut à gauche les dômes, les minarets du Caire, et dans le lointain, à l'horizon, les pyramides; les âmes s'exaltèrent, l'armée battit des mains, et Bonaparte parcourut les rangs en prononçant ces mots dignes de ce merveilleux champ de bataille : « Soldats, songez que du haut

de ces pyramides quarante siècles vous contemplent! »

Mourad, à la rive gauche du fleuve, avait renfermé dans Embabeh, 20 000 fantassins, couverts de quelques retranchements informes, et défendus par 40 pièces de grosse artillerie. 3 000 Arabes gardaient Gizeh, petite ville fermée d'une enceinte, et 6 000 mameluks, avec leurs fellahs (suivants), rangés le long du Nil, établissaient la communication entre les deux positions. De l'autre côté Ibrahim, collègue de Mourad, plus connu par sa capacité administrative que par ses talents militaires, couvrait les remparts du Caire avec des mameluks, des janissaires et des spahis; une nombreuse flottille était répandue sur le fleuve.

Bataille des Pyramides. 21 juill. 1798. (3 thermidor an VI).

Bonaparte forme cinq carrés; à droite: Desaix, Reynier s'avancent parallèlement au fleuve hors de la portée du canon; à gauche: Bon, Menou manœuvrent pour entourer Embabeh; au centre Dugua (division Kléber[1]) se dispose à marcher jusqu'au Nil. A la vue de ces forteresses vivantes qui vont peser sur lui, le serrer contre le Nil et enlever son camp, Mourad saisit ses mameluks et s'élance contre Desaix, résolu à arrêter des mouvements si décisifs. Mais il échoue contre la fermeté de l'infanterie. Ses cavaliers si brillants, si intrépides n'avaient aucune idée de la tactique européenne, ils chargeaient en désordre; les uns entraînés par l'instinct de leurs chevaux, voltigeaient autour des carrés et cherchaient vainement à faire brèche; d'autres poussaient jusqu'à la pointe des baïonnettes et se faisaient tuer à bout portant. Enfin la troupe entière, courant de Desaix à Reynier, de Reynier à Desaix, écrasée par la mitraille et la mousqueterie, se rabattit sur le camp; mais elle se heurta contre Dugua et s'enfuit. Mourad, jugeant que tout

[1] Kléber, blessé à Alexandrie, y était resté.

était perdu, conduisit ses débris à Gizeh; Desaix le poursuivit et lui enleva cette place. Cependant Bonaparte commanda l'assaut des retranchements d'Embabeh, qui furent enlevés en un clin d'œil. Les Arabes ne tirèrent pas 200 coups de canon; tout se dispersa : les uns par la route de Gizeh, où Dugua leur barra le passage, les autres en traversant le Nil; un grand nombre trouva la mort dans les flots. Ibrahim fit incendier la flottille, évacua le Caire et se dirigea sur la Syrie; Mourad se retira dans le Faïoum, avec 3 000 mameluks; plus de 10 000 Musulmans avaient péri; du côté des Français la perte en tués et blessés ne s'éleva pas à 300 hommes.

La victoire des Pyramides livra l'Égypte à Bonaparte. Il fit son entrée au Caire; Desaix poursuivit Mourad; des colonnes mobiles, en la sillonnant, assurèrent la soumission de la contrée; enfin le général en chef refoula Ibrahim jusqu'aux frontières de l'Asie. Il revint ensuite au Caire et s'occupa avec une extrême activité de l'organisation intérieure. La discipline sévère de l'armée, l'habileté du général à se concilier les scheiks et les ulémas, son attention à veiller à la justice, à satisfaire aux exigences des préjugés et des croyances, semblaient l'affermir dans sa conquête. Cependant la Porte ne s'était pas encore prononcée, elle éludait de répondre aux envoyés de Bonaparte, et Talleyrand, qui devait justifier l'invasion, ne s'était point rendu à Constantinople. Le divan inclinait vers la guerre lorsqu'un événement terrible fit cesser ses indécisions.

Bataille navale d'Abouqir 2-3 août 1798 (15-16 therm. an VI).

Nelson, avec 15 voiles, surprit la flotte française dans la rade d'Abouqir, tourna sa ligne d'embossage, attaqua, par babord et tribord, des vaisseaux qui n'étaient pas en mesure de riposter, prit, coula, fit sauter les deux tiers de la flotte, et détruisit les espérances qu'avait fait naître le début de l'expédition.

Bataille de Sedyman. 7 octob. 1798 (16 vendém. an VII).

Révolte du Caire. 21 octobre (30 vendém.).

Malgré les succès de Desaix, qui battit Mourad à Sedyman, le chassa du Faïoum et le rejeta sur la haute Égypte, le Caire s'agita violemment. On apprit que la Porte se déclarait contre la France; on prêcha, dans les mosquées, l'extermination des envahisseurs; une révolte formidable éclata. Pendant deux jours, on se battit dans les rues tortueuses de cette grande ville; enfin les insurgés traqués partout, renfermés dans une mosquée, demandèrent grâce et déposèrent les armes.

Cependant, Desaix poursuivit Mourad dans le Saïd (haute Égypte); les beys des mameluks cédèrent à sa vaillance héroïque, et les Arabes, frappés de son noble caractère, lui donnèrent le nom de Sultan-Juste. Mourad s'était retiré près des ruines de Thèbes, pour attendre un renfort d'Arabes de la Mecque et rallier à sa cause les beys de la haute vallée du Nil, jusque-là ses rivaux. Desaix résolut de s'y porter et de déjouer les projets de son adversaire; toutefois il fut prévenu. Sa petite armée, renforcée de 1 500 hommes que Davoust lui avait amenés du Caire, comptait 4 à 5 000 combattants; pour ne point abandonner la flottille qui transportait ses approvisionnements et dont les vents contrariaient la marche, elle s'avançait lentement. Mourad

23 janv. 1799 (4 pluviôse).

l'attaqua en avant de Samanhout; elle forma soudain trois carrés: l'infanterie aux ailes, la cavalerie au centre. Le bey jette son infanterie dans un canal à sec par où elle se glisse, en tiraillant, près des Français; un escadron et quelques compagnies d'élite la chargent et la dispersent avant qu'elle ait atteint un seul homme; les vainqueurs s'emparent de Samanhout; l'ennemi s'épuise pour reprendre ce village et rompre nos carrés; enfin la cavalerie de Desaix à son tour s'ébranle et tire le sabre; les mameluks n'attendent pas le choc. Beys et scheiks arabes s'enfoncent dans les vallées latérales du Nil; Mourad seul reste au bord du fleuve.

Desaix ne négligea rien pour éloigner un chef si entreprenant; il le poursuivit sans relâche, le rejeta enfin hors de l'Égypte, s'empara de l'île de Philoe et planta le drapeau tricolore sur les rochers d'où tombent les cataractes du Nil.

février-mai 1799 (Ventôse, germinal, prairial an VII).

Les beys, réduits au rôle de chefs de partisans, cherchèrent vainement désormais à se concentrer; dans toutes les rencontres ils furent battus, et les Français, en s'emparant de Qoseir, port sur la mer Rouge, par où ils recevaient des secours de l'Arabie, détruisirent toutes leurs espérances. Ils renoncèrent à la haute Égypte et se rendirent par le désert dans le Delta, où ils essuyèrent de nouvelles défaites.

Cependant, la Porte s'était décidée à la guerre, et Achmet-el-Djezzar, pacha d'Acre, avait été chargé d'envahir l'Égypte; mais Bonaparte s'était préparé à prévenir l'attaque et à la porter lui-même en Syrie; il espérait soulever les peuplades chrétiennes du Liban et de la Palestine, et changer la face de l'Orient. A la nouvelle du désastre d'Abouqir, il s'était écrié : *Nous sortirons de ces déserts grands comme les anciens!*

L'armée d'expédition se mit en marche pour Acre. Elle se composait de quatre divisions d'infanterie : Reynier, avant-garde (2160), Kléber (3349), Lannes (2924), Bon (2449); d'un corps de cavalerie sous Murat (800) et de troupes d'artillerie, génie, guides et dromadaires (1213), en tout 12895 combattants.

Pour arriver à Acre, il faut traverser le désert, puis longer la côte en passant par El-Arich, Kanlounes, Gaza, Jaffa et Haïfa. Ces places ont peu d'importance, les avant-postes du pacha ne pouvaient s'en faire des points d'appui assez imposants pour arrêter les Français. C'était donc un siége que l'on allait faire, un siége précédé de quelques coups de main. La dif-

ficulté de la route ne permettant pas de transporter par terre le matériel, une flottille le conduisait directement à Acre pendant que les troupes s'avançaient en côtoyant le rivage de la mer.

6 février-20 mars 1799 (18 pluviôse-30 ventôse an VII).

El-Arich, Kan-Iounes, Gaza furent occupées sans grande résistance; Jaffa ferma ses portes et fut enlevée d'assaut. Neuf jours après, l'avant-garde chassa de Haïfa un détachement de mameluks, et l'armée commença à se déployer autour de la place où le destin de l'Asie était renfermé. Comme on l'investissait, les équipages de siége furent enlevés par la croisière anglaise, et bientôt nos canons furent braqués contre nous. Malgré cet échec, Bonaparte fit ouvrir la tranchée en couvrant ses opérations par des détachements postés aux débouchés du Liban.

Acre s'élève sur un promontoire lié au continent par une étroite langue de terre que barre un rempart dominé par une tour carrée. Le cinquième jour de la tranchée, les pièces de campagne firent brèche dans la tour, et l'on marchait à l'assaut quand on fut arrêté par un large fossé à revêtements en pierres. On suspend l'attaque, on fait jouer la mine, on fait sauter en partie le mur extérieur, on descend dans le fossé, trente hommes plantent une échelle au pied de la tour, et deux bataillons s'ébranlent pour les soutenir. Tout prend l'alarme dans Acre, les Turcs, Djezzar lui-même, s'embarquent; un moment encore et la ville est prise. Par malheur, l'officier qui commandait les assaillants fut tué; ils s'effrayèrent, ils firent rebrousser chemin à l'infanterie; les assiégés se remirent de leur stupeur et l'occasion fut manquée.

Combat de Nazareth. 8 avril (19 germin.).

Sur ces entrefaites, de nombreux rassemblements sont signalés à Nablous et sur les rives du lac Tabarich. Junot (500) se heurte à Nazareth contre 3 000 Turcs; il les repousse; Kléber (2 000) accourt et les

ennemis au nombre de 7 à 8 000 reviennent à la charge et sont encore vaincus. Ce combat était l'indice d'une entreprise sérieuse; on sut que le pacha de Damas, Abdallah (35 à 40 000) descendait le cours du Jourdain pour se concentrer à Nablous, au sommet des montagnes de la Palestine, et couper la retraite de l'armée en débouchant jusqu'à la côte.

Bonaparte, à ces nouvelles, se détache du siége avec la division Bon; il ordonne à Murat de courir au pont du Jourdain (pont de Jacob), par où les ennemis peuvent se retirer, et il se porte de Nazareth au Mont-Thabor. En couronnant cette hauteur il aperçoit, dans la plaine, Kléber aux prises avec toute l'armée turque.

Bataille du Mont-Thabor. 16 avril 1799 (27 germinal an VII).

Ce brave général avait entrepris de surprendre le camp d'Abdallah; le pacha, averti à temps, avait commencé l'attaque. Depuis six heures, Kléber (2 à 3 000) formé en carré, entouré d'un rempart de cadavres, se défendait intrépidement. A cet aspect, Bonaparte partage sa division en deux carrés et les dirige de manière à enfermer l'ennemi dans un vaste triangle. Bientôt les trois carrés vomirent un feu terrible et portèrent dans tous les sens de si profondes atteintes à l'armée turque, qu'elle se débanda, laissant sur le champ de bataille, ses tentes, ses bagages, et un immense butin. Murat écrasa les fuyards, au pont de Jacob; tout se dispersa et disparut dans le désert.

Kléber resta dans la vallée du Jourdain et Bonaparte revint à Acre. On avait repoussé les sorties de Djezzar; on avait démoli ses créneaux, démonté ses batteries, et on poussait les travaux pour les porter jusqu'à la tour du rempart. La résistance des assiégeants était animée par la présence des émigrés Tromelin et Phélippeaux. Ce dernier, officier du génie, opposait aux tranchées, des lignes de contre-approches, et toutefois l'attaque prenait l'ascendant lorsque des voiles furent

signalées. C'était un secours de 12 000 hommes envoyé par le pacha de Rhodes. Il leur fallait six heures pour débarquer; Bonaparte résolut de brusquer l'assaut.

17 mai-19 juin 1799 (28 floréal-1er messidor an VII).

On se rendit maître de la brèche; mais une avant-garde qui pénétra dans la place y fut prise à discrétion; les renforts débarquèrent, et tous les efforts que l'on fit désormais pour dépasser le rempart échouèrent. Pour comble de malheur, la peste se déclara dans le camp français, et l'on apprit que le pacha de Rhodes se disposait à partir pour l'Égypte. Le général en chef ordonna enfin de lever le siége. La retraite s'opéra sans obstacle, et un mois après son départ d'Acre l'armée rentra au Caire. Bonaparte aussitôt de retour, fit fortifier les points accessibles de la côte; il était préparé à tout événement lorsque le pacha de Rhodes, avec 15 000 hommes, débarqua, et enleva le fort d'Abouqir. Il y courut, força les retranchements, dont les Turcs s'étaient déjà couverts, prit le pacha, jeta ses troupes dans la mer, et renferma dans le château 4 000 hommes, qui se rendirent après huit jours de bombardement.

Bataille d'Abouqir. 25 juillet (7 thermid.).

Cette victoire où toute l'armée ennemie disparut fut le dernier exploit de Bonaparte en Orient. L'Europe entière avait pris les armes, depuis quatre mois elle était partout triomphante; les désastres de la patrie rappelaient le vainqueur d'Arcole. Il quitta l'Égypte après avoir désigné Kléber pour le remplacer au commandement en chef.

22 août (5 fructidor).

Bientôt les ennemis se montrèrent sur plusieurs points; les Anglais attaquèrent les ports de la mer Rouge et furent repoussés; 8 000 janissaires débarquèrent à Damiette, furent assaillis par un millier d'hommes, perdirent 3 000 des leurs et se hâtèrent de regagner leurs vaisseaux. A l'intérieur, Mourad,

29 octobre (7 brumaire an VIII).

à la tête d'une poignée de mameluks, reparut, plus redoutable qu'une armée, grâce à son influence sur une population qui se prêtait à masquer ses marches hardies.

Cependant le grand vizir fut signalé sur la frontière de la Syrie. Kléber alors se laissa entraîner à une fâcheuse négociation, pendant laquelle on lui prit le fort d'El-Arich, et qui se termina par la convention de ce nom, en vertu de laquelle l'armée française consentit à évacuer l'Égypte avec les honneurs de la guerre. Déjà le mouvement de retraite s'effectuait, lorsque Kléber fut informé que les Anglais se refusaient à l'exécution du traité, et demandaient que l'armée française déposât les armes.

25 janv. 1800 (5 pluviôse an VIII).

On ne répond à de telles insolences que par la victoire! s'écrie le général. Bientôt il est prêt à combattre. Cependant, le grand vizir s'approche du Caire, à la tête de 80 000 hommes. Ibrahim et ses mameluks en font partie; Djezzar a refusé de les suivre. Mourad s'est rapproché des événements, plutôt pour en être témoin que pour y prendre part. L'armée turque s'est retranchée dans les ruines d'Héliopolis et s'étend jusqu'au Nil, quand Kléber, ayant laissé 2 000 hommes à la garde du Caire, débouche de la ville, avec 10 000 combattants, et court vaillamment au-devant de cette nuée d'ennemis.

Bataille d'Héliopolis. 20 mars (29 ventôse).

Son héroïque poignée d'hommes enveloppe, rompt, sabre l'avant-garde; après quoi elle se précipite en masse sur le corps de bataille et lui porte un si rude coup qu'il ne peut s'en remettre. Les Turcs se dispersent, abandonnant leurs canons et leurs immenses bagages.

Pendant la bataille, Ibrahim entra dans le Caire et souleva cette grande ville. Lorsque Kléber eut rejeté dans le désert les débris du vizir, il revint au secours

de la garnison et se rendit maître d'une populace furieuse, après avoir forcé l'entrée du Caire sur tous les points.

27 mars 1800 (6 germinal an VIII).

Que pouvait-il craindre désormais? Sa petite armée prise entre 80 000 combattants et une ville insurgée, de 2 à 300 000 âmes, sortait victorieuse de ce double péril, et la Porte était hors de combat. Mourad, frappé d'admiration à la vue de tant d'habileté et d'audace, traita avec les Français et reçut le gouvernement du Saïd. Kléber ne songea plus qu'à conserver l'Égypte; il se recruta dans la contrée, réorganisa l'armée, la porta à 27 000 hommes et se livra à l'administration intérieure, où il ne déploya pas moins de talent que dans les affaires de la guerre; déjà le pays prenait une nouvelle face, quand le général éminent sur qui reposait l'avenir de la colonie, fut assassiné.

14 juin (25 prairial).

Menou, par droit d'ancienneté, prit la place de Kléber; il continua avec succès à exécuter ses mesures administratives; mais il n'hérita pas de son activité guerrière. Les Anglais, résolus à enlever l'Égypte à la France, le prévinrent partout. Ils débarquèrent 17 000 hommes auprès d'Abouqir. Ils débarquèrent à Qoseir des troupes indiennes (5 000). Ils entraînèrent les Turcs qui débouchèrent de la Syrie.

1801.

Bataille de Canope. 21 mars (30 vendém. an IX).

Menou, battu à Canope dans la presqu'île d'Abouqir, fut renfermé dans Alexandrie; les Anglais rompirent les digues qui retiennent l'eau de la mer et laissent ordinairement à sec le lac Maréotis; puis ils marchèrent sur le Caire. Anglais, Turcs, Indiens (45 000) refoulèrent dans la ville les 7 à 8 000 Français que commandait Belliard; Mourad, qui se mit en mouvement pour secourir ses alliés, mourut de la peste, et Belliard capitula avec les honneurs de la guerre : les Anglais transportèrent en France sa petite armée. Alexandrie seule tenait encore; les pro-

28 juillet (9 thermid.).

vinces étaient entièrement évacuées. Les ennemis attaquèrent Menou qui se défendit avec vigueur; mais enfin il se rendit sous les mêmes conditions que Belliard, et, après trois ans d'occupation, l'Égypte fut perdue sans retour. 27 sept. 1800 (5 vendém. an x).

2. CONQUÊTE DE NAPLES.

Après la victoire d'Abouqir, Nelson conduisit sa flotte à Naples, où, malgré les traités avec la France, on l'accueillit en triomphe. Sa présence monta toutes les têtes, le roi Ferdinand leva 60 000 hommes pour marcher sur les États romains. L'Autriche, l'émigration lui prêtèrent des officiers généraux et, pour les commander en chef, Mack, dont le nom était destiné à se rattacher à de cruelles défaites. 1798.

On voulait soulever le Piémont pour paralyser la Cisalpine; on voulait jeter 7 à 8 000 Napolitains en Toscane pour occuper les débouchés du patrimoine de Saint-Pierre, on voulait s'avancer avec le reste de l'armée par toutes les routes à la fois, de manière à envelopper les corps cantonnés dans la nouvelle république.

Mack dirigea sur Rome 30 à 40 000 hommes; deux colonnes secondaires, fortes chacune d'environ 10 000 hommes, s'avancèrent, l'une sur la crête, l'autre sur le revers septentrional de l'Apennin. Ces troupes mal armées, mal aguerries, marchèrent si lentement que les Français, purent, sans perdre un seul homme, replier leurs cantonnements et évacuer Rome. Depuis le départ de Berthier, Championnet les commandait en chef et ils n'étaient que 13 à 14 000. 24-29 nov. (4-9 frimaire an vi).

Cette poignée de braves se pelotonna en trois corps : le centre et la gauche mirent hors de combat, du premier choc, les colonnes accessoires de Mack. Ce-

pendant, le lendemain de leur défaite, le roi de Naples entra dans Rome en conquérant, rappela le souverain pontife et installa un gouvernement provisoire. Mais déjà les plans de son général étaient singulièrement altérés. Les attaques de ses lieutenants venaient d'échouer, et les diversions lointaines sur lesquelles il avait compté lui échappaient. Le Piémont avait été occupé militairement par les divisions de la Lombardie, et dès lors il était aisé de prévoir que les détachements français, s'étendant jusqu'en Toscane, paralyseraient le corps débarqué à Livourne.

Toutefois, avec les forces qu'il commandait en personne, Mack crut encore pouvoir disposer de la victoire. Il sortit de Rome à la tête de 30 000 hommes, et les porta contre l'aile droite de Championnet, que Macdonald avait habilement établie à Civita-Castellana dans un triangle formé par le Tibre et les accidents du terrain. Mack investit cette forteresse naturelle, où 6 000 hommes seulement étaient rangés, et l'attaqua sur cinq points. Ses colonnes furent toutes honteusement battues, et, comme il les transportait de l'autre côté du Tibre, pour se jeter tout entier entre Macdonald et Championnet, ces deux généraux coururent à lui, le culbutèrent, le chassèrent jusqu'à Rome, l'en firent sortir et y rentrèrent triomphants.

Bataille de Civita-Castellana. 4 décembre (14 frimaire an VI).

15 décembre (25 frimaire).

Championnet prit alors une résolution audacieuse toute de l'époque. Malgré les pluies de la saison, malgré l'insurrection des campagnes qui éclatait sur ses pas, malgré les forteresses qui barraient toutes les routes, il poussa ses colonnes à la conquête de Naples. A peine trouvèrent-elles quelque résistance; elles enlevèrent les places au pas de course. Gaëte, l'une des villes les mieux fortifiées de l'Europe, frappée de terreur à la vue d'un seul obusier en batterie, livra ses portes, 4 000 prisonniers et un immense matériel.

30 décembre (10 nivôse).

Capoue seule se défendit ; mais, dans cette ville même, un armistice fut conclu, en vertu duquel elle capitula. Ce traité, mal accueilli du Directoire qui rappela Championnet pour lui substituer Macdonald, excita la fureur des lazzaroni. Pendant que la cour fuyait en Sicile, ils désarmèrent ses troupes et marchèrent au combat; on les repoussa dans Naples et l'on se rendit maître de la ville après deux jours d'une lutte acharnée.

11 janv. 1799 (22 nivôse an VI).

23 janvier (4 pluviôse).

Cette victoire entraîna la proclamation de la république parthénopéenne; presque toutes les villes suivirent l'impulsion de la capitale; d'un autre côté, le Directoire demanda au souverain du Piémont son abdication; il s'y résigna et ne conserva que l'île de Sardaigne. Ainsi depuis les Alpes jusqu'à Naples, les Français furent les maîtres de l'Italie; mais, dans la Pouille et les Calabres, la population des campagnes s'insurgea tout entière. On y marcha, et les résistances n'étaient pas encore surmontées, lorsque la guerre devint générale.

9 déc. 1798 (19 frimaire).

VIII. CAMPAGNE DE 1799.

(Deuxième coalition.)

1. OPÉRATIONS SUR LE RHIN ET LE DANUBE.

Ces événements firent éclater la seconde coalition, formée de l'Autriche, de l'Angleterre et de la Russie. Le cabinet de Vienne déploya 171 000 hommes du Mein au Pô, dont 117 000, sous l'archiduc Charles, au nord des grandes Alpes; 54 000, sous le général Kray, au sud des monts. La Russie mit en avant 100 000 hommes qui durent se répartir également entre les deux grandes armées combinées.

Le plan des confédérés était d'enlever à la France

toutes ses conquêtes et de pénétrer au cœur des anciennes provinces. On prépara des flottes pour débarquer :

1° A l'extrémité de l'Italie, une armée composée d'Anglais, de Russes, de Siciliens et d'Albanais, qui devait appuyer l'irruption des Austro-Russes dans la Lombardie;

2° En Hollande, une armée anglo-russe qui devait appuyer l'irruption de l'archiduc Charles dans les Pays-Bas.

En attendant l'arrivée de leurs auxiliaires, les deux armées autrichiennes s'ébranlèrent pour dégager le terrain.

L'Helvétie, faisant partie du théâtre de la guerre, de nouvelles routes étaient ouvertes aux combattants; des combinaisons nouvelles en résultèrent. L'aile gauche de l'archiduc (25 000), commandée par Hotze, l'aile droite de Kray (18 000), commandée par Bellegarde, eurent pour mission de s'appuyer sur la crête culminante des grandes Alpes et de se frayer, par les Grisons et le Valais, la route du midi de la France, en menaçant à revers les républiques helvétique et cisalpine. Hotze ouvrit les hostilités en faisant occuper les Grisons par 7 000 hommes.

6-8 mars 1799 (16-18 ventôse an VI).

Le Directoire prit aussi pour but de ses premières attaques : le Voralberg, l'Engadine, les Grisons, le haut Tyrol. On voulait prendre possession de ces vallées, les plus hautes de l'Europe, d'où s'échappent le Rhin, l'Inn, le Lech, l'Adige. On croyait, en dominant les sources des fleuves, maîtriser les bassins qu'ils parcourent, et l'on avait préparé un mouvement général de concentration, sur un sol tourmenté, où les obstacles naturels devaient à chaque pas le contrarier.

Outre 10 à 12000 hommes très-utilement placés en

Hollande, on eut cinq armées. En Alsace, l'armée du Danube (38 000), sous Jourdan; l'armée d'Helvétie (30 000), sous Masséna; l'armée d'Italie (43 000), sous Schérer; l'armée de Naples (27 000), sous Macdonald: enfin, en face du confluent du Mein, l'armée d'observation (20 à 25 000), commandée par Bernadotte.

Jusqu'à l'arrivée des Russes, on était égal en nombre; mais on commit la faute de laisser, au fond de la péninsule, l'armée de Macdonald, qui n'eut aucun rapport avec l'idée de l'attaque, et l'on retint Bernadotte dans l'inaction.

Masséna le premier aborda l'ennemi. Après s'être déployé sur le haut Rhin, il le franchit en trois colonnes, fit marcher celle de gauche sur le Voralberg et, avec les deux autres, enveloppa dans les Grisons, le corps autrichien qui se rendit prisonnier. Lecourbe, à la tête de l'aile droite, monte ensuite jusqu'à l'entrée de l'Engadine, tandis que le général en chef porta le centre sur l'aile gauche, qui avait en vain tenté d'enlever les retranchements de Feldkirch et de pénétrer dans le Voralberg. 10-25 mars 1799 (20 ventôse-5 germinal an VI).

Masséna, par la vallée du Rhin, Lecourbe, par les hauteurs de l'Engadine, espéraient envelopper Hotze et le forcer de reculer au delà du lac de Constance. Ils devaient être secondés par la division Dessolles de l'armée d'Italie, qui s'était détachée dans la haute vallée de l'Adda, pour escalader les monts où l'Adige prend sa source et tenir en échec Bellegarde. Mais Dessolles n'arriva pas à temps, Bellegarde contint Lecourbe, et Hotze repoussa, pendant trois jours, les assauts de Masséna.

Cependant, Jourdan avait passé le Rhin; puis, selon le plan arrêté, il s'était porté tout entier sur sa droite et, s'avançant entre le Rhin et le Danube, il avait fait halte aux bords de l'Aach et de l'Ostrach, ruisseaux qui 22 mars (2 germinal).

se jettent, l'un dans le lac de Constance, l'autre dans le Danube. Là, il attendait que Masséna eût dépassé la pointe orientale du lac, lorsque l'archiduc l'attaqua.

Masqué par un sol montueux et boisé, le prince ouvrit inopinément le feu devant Ostrach entre les deux ruisseaux; il avait 25 000 hommes, et il voulait couper en deux notre ligne de cantonnements. Lefebvre occupait Ostrach avec 10 000 hommes d'avant-garde; sans tenir compte de la supériorité numérique des Impériaux, il leur tint bravement tête; puis, lorsqu'une blessure grave l'eut éloigné du champ de bataille, Soult, à sa place, continua à désorganiser les assaillants. Toutefois les moyens de défense étaient hors de proportion avec ceux de l'attaque, et la droite de l'archiduc menaçait de déborder par la vallée du Danube. L'honneur des armes était sauvé; les troupes avaient conservé leur élan; Jourdan les replia dans une position plus resserrée, entre le Danube et la pointe du lac d'où sort le Rhin; puis, informé que Masséna allait encore assaillir Feldkirch, il fit ses dispositions pour reprendre l'offensive. On était en effet aux prises dans le Voralberg et l'Engadine. De ce côté, Dessolles avait enfin fait la diversion qui lui était prescrite, et Lecourbe, en s'emparant de tous les défilés de la vallée, venait de faire prisonnière une brigade de 5 000 Impériaux; mais Masséna était encore contenu par les redoutes de Feldkirch.

Bataille de Stokach. 25 mars 1799 (5 germinal an VI).

Jourdan marchait donc au combat pour seconder une opération manquée. Ses forces étaient inférieures; mais il avait l'avantage d'une attaque imprévue. Lorsqu'il heurta les Impériaux, ceux-ci étaient les uns en deçà, les autres au delà de la Stokach, ruisseau sinueux qui traverse la ville du même nom et se jette dans le lac de Constance. On les refoula tous de l'autre

côté du ravin; on les tourna par leur droite du côté de ses sources, et on les poussa en désordre sur la ville, où ils allaient être entassés, lorsque Jourdan, au lieu de suivre ce succès, eut la témérité d'étendre son aile gauche, pour couper la retraite de l'archiduc. Le prince saisit ses réserves, court de sa personne aux colonnes qui prétendent l'envelopper, les replie dans un bois, sur la rive gauche de la Stokach, et les charge à la tête de ses grenadiers. Le choc est terrible. Jourdan cherche à rompre la colonne d'attaque en faisant donner sa cavalerie; le mouvement échoue, les Français sont dépostés et menacés à leur tour d'être débordés par leur gauche.

Il fallut vider le champ de bataille : on avait perdu 6000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Jourdan ramena son armée en deçà du Rhin et donna sa démission; Bernadotte en même temps quitta le commandement de l'armée de réserve : toutes ces troupes passèrent sous les ordres de Masséna.

2. OPÉRATIONS EN ITALIE.

Schérer, après avoir détaché à sa gauche, Dessolles, à sa droite une division qui occupa la Toscane, était réduit à 33000 hommes, et il avait ordre de forcer la ligne de l'Adige qui était alors tournée contre lui. Kray la défendait avec 36000 hommes, occupant Vérone, Legnago, et couvrant, par le camp de Pastringo, les célèbres positions de Rivoli.

Jourdan avait appuyé à droite; pour agir sur les mêmes points que lui, Schérer devait opérer par sa gauche. Il déploya devant Vérone la moitié de son armée et donna l'autre moitié à Moreau qui poussa aux redoutes de Pastringo, les enleva bravement, prit 5000 prisonniers, des canons, des drapeaux. 26 mars 1799 (6 germinal an VI).

Cependant, Dessolles n'avait pu s'avancer dans le haut Tyrol, pour prendre à revers la ligne ennemie; toutes les dispositions de Schérer portaient donc à faux. Toutefois, il se résigna, les Russes approchaient, il voulut les prévenir et il reprit son attaque. Il commande à Moreau de passer l'Adige, au-dessus de Vérone, aux ponts de Polo, et lui-même forme sa colonne pour franchir le fleuve entre Vérone et Legnago. La division Sérurier frappe les premiers coups; on espère envelopper Vérone et faire reculer Kray; mais celui-ci a disposé ses masses pour écraser Sérurier. Lorsque la division française a débouché, lorsqu'en culbutant tout devant elle, elle s'étend jusqu'à la route de Vicence, les Impériaux se ruent sur ses flancs et, avant qu'on puisse la soutenir, la rejettent sur la rive droite et lui prennent 1 500 hommes.

Bataille de Magnano. 5 avril 1799 (16 germinal an VI).

Schérer alors groupe toutes ses troupes, pour forcer en masse le passage du fleuve au-dessous de Vérone; par un mouvement inverse, Kray sort de la ville et marche sur le Mincio. Les deux armées surprises font en même temps halte et front : Kray, pour rompre par le flanc la colonne qu'il suppose occupée à se transporter au delà de l'Adige; Schérer, pour détacher les Impériaux de Vérone et les balayer jusqu'au lac de Garde. Les Français eurent les premiers succès; leur aile droite mit l'ennemi en déroute, anéantit un de ses régiments et pénétra jusqu'aux glacis de la place. Mais Kray reporta de ce côté toute la bataille et finit par regagner le terrain perdu, en s'appuyant fortement à l'Adige. Rien n'était compromis; Moreau, au centre, rangé à Magnano, avait conservé l'ascendant, et Sérurier, à l'aile droite, conservait ses positions; les pertes étaient égales de part et d'autre, 5 à 6 000 morts, blessés ou prisonniers, et la victoire était indécise; toutefois, Schérer, ne conservant plus l'es-

poir de pousser en avant, ordonna la retraite, jeta une de ses divisions au delà du Pô et couvrit avec le reste de l'armée le cours de l'Adda.

Kray eût hésité à le poursuivre, en laissant sur ses derrières Mantoue, les divisions de la rive droite du Pô et l'armée de Naples, si, à ce moment, les Impériaux de Mélas et les Russes de Suwarow n'étaient entrés en ligne. Ce dernier général arrivait précédé d'une grande renommée, due à des coups de main audacieux. Il prit aussitôt le commandement en chef et se trouva à la tête de 100 000 hommes.

Laissant 20 000 hommes autour de Mantoue, 10 000 hommes sur la rive droite du Pô, il marcha contre l'armée française. La supériorité du nombre était décisive; les Russes parurent les premiers au pont de Lecco, en présence de la division Sérurier, de ces vétérans de la grande armée d'Italie; leur aspect excita dans nos rangs une vive ardeur, ils furent contenus. Mais deux divisions impériales surprirent, entre Lecco et Cassano, le passage de l'Adda, se rangèrent, l'une la droite, l'autre la gauche au cours d'eau et marchèrent contre le centre et la gauche de l'armée.

Bataille de Cassano. 27 avril 1799 (8 floréal an VI).

Schérer avait résigné le commandement entre les mains de Moreau, qui fit de vains efforts pour rétablir la communication avec Sérurier. Cependant, Mélas força le pont de Cassano, débouché de la grande route de Milan; les Russes débordèrent par le pont de Lecco, Sérurier fut enveloppé et déposa les armes. Les Français affaiblis de 5 à 6 000 hommes n'avaient plus qu'à évacuer le Milanais.

Moreau rallia Dessolles, fit entrer en France les embarras, les familles compromises, passa le Tessin, puis le Pô, et groupa ses débris, sous le canon d'Alexandrie, au confluent du Tanaro. Il lui restait

28000 hommes, l'armée de Naples (30000) avait été rappelée du fond de l'Italie. Il voulait tenir dans la forte position qu'il avait habilement choisie, jusqu'à ce qu'il l'eût ralliée.

Cependant, Suwarow, après avoir reçu à Milan, de la part des nobles, du clergé, des partisans de l'Autriche, les honneurs du triomphe, fit assiéger les places de la Lombardie, envoya de forts détachements dans la Valteline et les Grisons pour seconder Bellegarde et Hotze, et poursuivit Moreau avec 40000 hommes. Il cerna le camp français en se rapprochant du Pô et du Tanaro, après quoi, il lança, à Bassignano, une colonne de 7000 hommes qui fut rompue, écrasée et refoulée sur la rive gauche du Pô. Désespérant de franchir à main armée le fleuve, il le tourna en se portant à Turin, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Moreau n'avait pas d'obstacles à lui opposer de ce côté; le pays d'ailleurs s'insurgeait; il fut contraint d'ordonner la retraite, et, comme sur sa route, Céva était soulevée, il fit creuser, dans les rochers de l'Apennin, des chemins par où il gagna sans perte le revers méridional. Mais, loin de se concentrer dans le comté de Nice, il porta le gros de ses forces sous les murs de Gênes, qu'il prit pour pivot de ses mouvements; enfin, il donna le change au général russe, en feignant de ne plus songer qu'à défendre les cols des montagnes. Suwarow, le croyant hors de combat, mit le siége devant Alexandrie et devant la citadelle de Turin.

12 mai 1799 (23 floréal an VI).

3. OPÉRATIONS EN HELVÉTIE.

L'archiduc, dégagé par la victoire de Stokach de l'attaque de Jourdan, attendit immobile le succès des opérations de sa gauche. Son inaction permit à Mas-

séna d'organiser les trois armées qui passaient sous ses ordres, et de pourvoir à la sûreté de la grande barrière du Rhin.

Cependant, Bellegarde prit les armes pour balayer l'Engadine, et Hotze pour reprendre les Grisons. Au premier, Masséna opposa Lecourbe (8000), au second, Ménard (7400) : l'un et l'autre soutenus par la division Turreau, qui se posta sur la crête du Simplon. Avril 1799 (germ.-flor. an VI).

Hotze, de peur de prêter le flanc à Lecourbe, qui dominait le versant septentrional des Alpes rhétiennes, était forcé de subordonner sa marche aux progrès de Bellegarde; celui-ci commença donc la lutte; elle s'engagea dans des gorges affreuses, sur des rochers réputés inaccessibles, sur des sentiers couverts de glace, jusque-là fréquentés à peine par d'intrépides chasseurs. Lecourbe était doué surtout du talent propre à cette guerre de montagnes, il y montra une admirable ténacité. Mais le départ de Dessolles, l'obligeant à détacher une brigade pour défendre son flanc droit du côté de l'Italie, l'ennemi s'en prévalut et, après un mois de sanglants efforts, il pénétra jusqu'au centre de l'Engadine, en un lieu d'où à son tour il menaçait à revers les Grisons.

On arrivait sur un terrain brûlant; à l'approche des Impériaux, toute la contrée se souleva; des milliers de paysans en armes surgirent dans les vals de l'Oberland, sur les bords des lacs de Schwitz, de Lucerne et au pied du Saint-Gothard. Ces mouvements compromettaient toute l'aile droite de l'armée française; ses généraux mesurèrent la vigueur de leurs coups à la grandeur du péril. Ménard repoussa Hotze et réprima les Grisons insurgés; Soult balaya les rives des lacs et le val d'Urseren. Mais Lecourbe fut assailli par les détachements qu'avait faits Suwarow; débordé par sa droite et sur ses derrières, il fut enfin forcé d'éva- 1er mai (12 floréal).

6 mai 1799 (17 floréal an VII). 14 mai (25 floréal).

cuer l'Engadine et de se replier d'abord sur le Saint-Gothard, puis dans la vallée de la Reuss. Hotze alors, secondé par Bellegarde, envahit les Grisons, repoussa Ménard et força sur tous les points le passage du haut Rhin. C'était le moment attendu par l'archiduc, pour entrer en Suisse; il enleva le pont de Schaffhouse et se répandit dans le canton de Zurich. Masséna était campé sur la Limath; il courut tour à tour au prince, à son lieutenant; mais, quoiqu'il eût repoussé leurs avant-gardes, il ne put conserver l'espoir d'empêcher leur jonction et il rentra dans son camp. L'archiduc l'y poursuivit, l'attaqua vivement, lui enleva Zurich et le détermina à prendre position sur le mont Albis, en deçà de la rivière. Il resserra toute sa ligne et posta sa droite sur le lac de Zug. Lecourbe évacua la haute Reuss, où il avait jusque-là contenu Bellegarde, qui venait, de son côté, d'être appelé en Italie.

L'archiduc reçut l'ordre de ne point avancer en Suisse, d'attendre sur la Limath l'arrivée d'une seconde armée russe qu'amenait Korsakow, de lui céder sa position, de se porter sur son extrême droite, de contenir l'armée de réserve et de se tenir prêt à envahir les départements de la rive gauche du Rhin. En même temps on prescrivit à Suwarow de passer le Saint-Gothard et de se glisser, au travers des lacs et des glaciers de l'Oberland, sur les derrières de l'armée d'Helvétie, dont Korsakow et l'aile gauche des Impériaux eurent ordre d'assaillir le front.

Pour la seconde fois, l'inaction forcée de l'archiduc sauva ses adversaires. Masséna d'abord affermit sa ligne de défense; puis, enhardi par l'immobilité des Impériaux, il l'étendit et déblaya la rive gauche du Linth, entre les lacs de Zurich et de Wallenstadt, et au-dessus de cette dernière nappe d'eau. Enfin Lecourbe (12000), par une suite de combats glorieux,

31 août (14 fructid.).

chassa l'ennemi des bords du lac de Lucerne et de la haute Reuss, se rendit maître du Saint-Gothard et rouvrit la communication avec Turreau, que les détachements de Suwarow avaient rejeté dans le bas Valais.

16 sept. 1799 (30 fructidor an VII).

Masséna ne s'en tint pas là; il épia les mouvements qui s'opéraient dans le camp ennemi, et, lorsque les dernières files de l'archiduc eurent passé le pont de Schaffhouse, il forma ses colonnes d'attaque; l'une (20 000), prit les armes pour descendre du mont Albis et resserrer Zurich par la rive gauche de la Limath; l'autre (15 000), s'ébranla pour franchir la rivière et compléter, par l'autre rive, l'investissement de la ville.

Cependant, Korsakow (26 000) se concentra à Zurich dans le dessein d'enlever le mont Albis.

Bataille de Zurich. 25, 26 sept. (4, 5 vendém. an VIII).

Les Français furent les premiers en mesure; ils surprirent le passage de la Limath, à trois lieues au-dessous de Zurich, et remontèrent rapidement la rive droite pendant que, de l'autre côté, on couronnait les collines qui dominent la place.

Le lendemain, au jour, Korsakow se vit enveloppé dans Zurich par 35 000 hommes; il n'avait qu'un parti, c'était de résister sur la rive gauche et, de l'autre côté, de rompre les rangs qui l'étreignaient, pour s'ouvrir la route du Rhin. Après des efforts désespérés, l'infanterie russe, en colonne serrée, se fraya un passage; lorsqu'elle se fut écoulée, la trouée qu'elle avait faite se referma désormais impénétrable. L'arrière-garde, la cavalerie, les équipages furent refoulés dans la ville et s'y défendirent encore; mais on les traqua rue par rue et ils déposèrent les armes.

Ce désastre ne fut pas le seul. A l'autre extrémité du lac, Soult (10 000) força le passage du Linth et mit en déroute Hotze (10 000), qui fut tué dès les premiers coups de feu.

D'un autre côté, comme Jellachich (7 000) et Linken passaient des Grisons dans le canton de Glaris, Molitor, à la tête de l'aile gauche de Lecourbe (3 000), se heurta contre le premier, au pont du Linth; malgré l'infériorité du nombre, il le repoussa en lui faisant éprouver d'énormes pertes.

Cependant, Suwarow (25 000) était aux prises. Au pied du Saint-Gothard, ses avant-postes furent arrêtés par l'aile droite de Lecourbe (3 000) qui tournait les sources du Rhin pour entrer dans les Grisons. Ses masses la repoussèrent, non sans peine, et se déployèrent, en combattant pied à pied, dans la vallée de la Reuss jusqu'au lac de Lucerne. A cet endroit, les rochers coupent la route; on se rend par eau à Schwitz et, selon le plan arrêté, Suwarow devait y trouver Jellachich avec une flottille. A son absence, à la contenance assurée de Lecourbe, qui avait rangé 6 000 hommes de l'autre côté du précipice, le général russe comprit la défaite de ses lieutenants et résolut de passer sur le corps des Français pour se rendre à Lucerne. Pendant trois jours il se brisa contre leur imperturbable constance; enfin, il apprit la déroute de l'armée qu'il devait rejoindre. Sa fureur éclata, il enjoignit à Korsakow, sous peine de la tête, de reprendre l'attaque; il donna l'ordre aux généraux autrichiens de descendre dans le canton de Schwitz; puis, laissant à Lecourbe l'honneur de la victoire, il s'enfonça dans des sentiers à peine praticables, pour transporter son armée dans la vallée de la Mutta. Elle mit deux jours à faire ce court trajet. Cependant, deux mouvements s'opérèrent aux extrémités de la vallée où il espérait encore concentrer toutes les forces des confédérés. Masséna établit à Schwitz la division Mortier; tandis que Molitor, après avoir battu Linken (9 000), se rangea sur le mont Bragel d'où s'échappe la Mutta.

Au sortir des gorges où Lecourbe s'engageait sur ses pas, Suwarow trouva toutes les issues fermées, mais Molitor n'avait que deux bataillons; l'ennemi le fit sommer de se rendre. Molitor alors fit connaître au feld-maréchal que son rendez-vous était manqué, que les Impériaux étaient rejetés sur le Rhin, que l'armée d'Helvétie était partout victorieuse et que lui-même devait songer à déposer les armes. Suwarow aussitôt ordonna l'attaque; les Français tinrent bon durant tout le jour; le lendemain, se voyant tournés par leur droite, ils se replièrent sur des renforts, au confluent du Linth et du Kloen. Là, ils résistèrent victorieusement, et Suwarow qui, jusqu'alors avait compté faire sa jonction avec Korsakow, en côtoyant le Linth et le lac de Zurich, évacua enfin Glaris pour gagner, 28 septembre-4 octobre 1799 (6-12 vendém. an VIII). par des sentiers affreux, le centre des Grisons. Depuis onze jours, il n'avait pas cessé d'être tenu en échec par des poignées d'hommes. Le feu, le froid, ses marches pénibles lui avaient enlevé le tiers de son armée.

Masséna se retourna aussitôt contre les troupes qui étaient revenues en deçà de Schaffhouse; il les força de passer définitivement le fleuve, puis il s'empara de Constance. Déjà Soult était à Rheineck; ainsi l'on avait reconquis la barrière du Rhin.

Cependant, l'archiduc avait débloqué Philipsbourg et pris Manheim; mais ces succès n'eurent point de conséquences et n'empêchèrent pas la coalition de se dissoudre. Les généraux russes, furieux d'avoir perdu l'honneur des armes et les deux tiers de leurs forces, s'éloignèrent du théâtre de la guerre.

4. SUITE DES OPÉRATIONS EN ITALIE.

Déjà, en Italie, Suwarow avait été obligé de suivre les plans de la cour de Vienne; pour resserrer Mac-

donald sur le revers méridional de l'Apennin, contenir Moreau, imposer aux troupes rassemblées dans le Dauphiné et bloquer les forteresses, il s'était disséminé sur une multitude de points et, pour tenir la campagne, il avait été contraint de détourner Bellegarde du but qui lui était assigné. Mais il sut bientôt que ce renfort était insuffisant. Macdonald ayant évacué
7-25 mai 1799. Naples après les désastres de l'Adige, s'était retiré en Toscane où il avait rallié deux fortes divisions; il venait de concerter avec Moreau une opération offensive, et la division Victor s'était portée à sa rencontre, de sorte que Suwarow, au moment où il croyait prendre sans trouble la citadelle de Turin et retenir toute l'armée française dans le comté de Nice, apprit qu'une masse de 30 000 hommes descendait du col de Pontrémoli, qu'elle balayait devant elle les généraux allemands, que Moreau était à Gênes et manœuvrait pour la rejoindre dans la plaine de Plaisance.

Ces nouvelles étaient foudroyantes; elles accusaient le vice des dispositions qu'on avait imposées au général russe. Il prit sa résolution avec une célérité qui le caractérise, et répara tout par son active énergie. Il groupa le gros de son armée, ordonna à Bellegarde de se ranger devant le col de la Bocchetta et s'élança à la tête de 30 000 hommes, sur la route de Plaisance, pour combler l'intervalle entre Macdonald et Moreau. Il était temps; l'armée de Naples renforcée par Victor avait atteint la Nura. Trois de ses divisions, poussant les Impériaux de Ott, s'étaient avancées au delà de la Trebbia; elles allaient accabler le général autrichien et se mettre en possession des défilés qui conduisent de Gênes à Plaisance; si Macdonald n'eût pas perdu en Toscane dix journées précieuses, il eût sans doute pris les coalisés au dépourvu; mais ils étaient en mesure. Les Russes dégagèrent leurs alliés, prirent

l'offensive et ramenèrent les vainqueurs sur la Trebbia.

Suwarow excellait à sonder d'un coup d'œil la profondeur des masses qui lui étaient opposées. Il comprit la faute que Macdonald avait commise en ne tenant pas sous sa main toute son armée, et il ordonna de forcer le passage du torrent; l'artillerie française le contint au milieu du lit de la rivière; il fut obligé de rappeler ses troupes sur la rive gauche.

Bataille de la Trebbia. 17, 18, 19 juin 1799 (29, 30 prair.- 1er messidor an VII).

Le lendemain, Macdonald eût voulu attendre ses trois dernières divisions qui étaient encore sur la Nura; il n'en fut pas le maître; il ne sut pas éluder la bataille, il la reçut avec l'infériorité du nombre.

Suwarow porta son principal effort sur Rivalta, débouché des montagnes par où pouvaient descendre les secours de Moreau. Victor, néanmoins passa de ce côté le torrent et mit un moment en question l'issue de la journée; des renforts le continrent et, après un choc sanglant et terrible, il fut rejeté sur l'autre rive avec toute l'aile gauche. Dès lors, on cessa de manœuvrer; le canon, la mousqueterie continuèrent la lutte jusqu'à la nuit et l'on remit au jour suivant les mouvements décisifs.

Le troisième jour, on fut en présence à forces égales, et Macdonald était en droit d'espérer l'arrivée de son collègue; Moreau, au lieu d'apparaître sur le versant de l'Apennin, de déboucher sur le flanc droit de Suwarow, ne fit, de ce côté, qu'un détachement insignifiant; il descendit tout entier dans la plaine de Marengo où il débloqua Tortone. Pendant qu'il obtenait ce succès sans portée, Macdonald, qui eût été mieux inspiré en se tenant sur la défensive, disposa ses divisions pour déborder les deux ailes de l'ennemi, passa la Trebbia, poussa vigoureusement aux Russes, les fit reculer et se forma dans Rivalta. Mais les réserves de Suwarow donnèrent, d'une manière décisive, elles re-

gagnèrent le terrain perdu et rejetèrent les Français au delà du fatal torrent, avec une perte de 8 à 9 000 hommes.

20 juin 1799 (2 messidor an VII).

Le lendemain, Macdonald se retira sur la Nura; son adversaire le poursuivit, rompit la division Victor, et lui enleva de nombreux prisonniers. Dans la même journée, Moreau défit Bellegarde à Cassina-Grossa, dans la plaine de Marengo. Suwarow lâcha prise, et les vaincus de la Trebbia se rendirent par le revers maritime des montagnes à Gênes où Moreau les rejoignit.

Capitulation de Naples. 19 juin (1er messid.).

L'Italie pouvait encore être sauvée, les places tenaient bon, et la république romaine était encore debout; Naples avait capitulé, mais c'était un motif de plus pour exciter l'ardeur des partisans de la France : car, au mépris d'une convention formelle, cette grande ville était le théâtre d'une réaction sanglante. Le Directoire fit de nouvelles levées. On s'attendait à un débarquement en Hollande; on rassembla 25 000 hommes en Belgique; on réorganisa, sous Mayence, l'armée de réserve; on envoya Championnet en Dauphiné prendre le commandement de 20 à 25 000 hommes, avec ordre de descendre en Piémont; enfin on plaça à la tête des débris des armées d'Italie, forts encore de 45 000 hommes, Joubert, ce brillant lieutenant de Bonaparte, qui s'était élevé si rapidement pendant la grande campagne de 1796. Ce dernier eut pour mission de faire lever les siéges de Tortone, d'Alexandrie, de Mantoue. Les apprêts se firent lentement; on laissa deux mois s'écouler avant de reprendre l'attaque, et lorsque Joubert déboucha des monts, les places étaient prises, sauf Coni, Tortone et le fort de Gavi. Son mouvement n'avait plus de but; il eût voulu le suspendre; mais Suwarow accourait à la tête de 60 000 hommes. Joubert résolut de livrer bataille. Il se rangea à droite et à gauche de la petite ville de Novi, sur une crête

Bataille de Novi. 15 août (28 therm.).



escarpée qui domine la vaste plaine de Tortone. Les coalisés montèrent à l'assaut; Joubert, aux premiers coups de feu tomba mort, et Moreau prit sa place. Durant toute la journée, les Russes et les Impériaux, chargeant tour à tour, firent d'inutiles et sanglants efforts pour s'asseoir sur le sommet du plateau. La victoire semblait se déclarer pour les républicains; mais vers cinq heures, une colonne d'Autrichiens, revenant du siége de Mantoue, se déploya inopinément contre le flanc droit de l'armée et le déborda. Ce fut un moment bien critique. On était épuisé; toutes les divisions étaient engagées et l'on n'avait pas un bataillon en réserve. Moreau sentit la nécessité de battre en retraite et ne recula pas sans péril. Il repassa l'Apennin, et rendit à l'armée sa position première. Ce combat de géants coûta, aux coalisés, 15 000 hommes; aux Français, 10 000. Malgré le départ de Suwarow pour la Suisse, l'Italie fut perdue. Championnet fut contenu au pied des Alpes, Rome capitula. 80 000 Impériaux assiégèrent Coni, battirent à Fossano (ou la Genola) Championnet qui tenta de rompre les lignes de blocus, et firent capituler la place. Il ne resta aux Français que Gênes et le revers méridional des monts.

29 sept. 1799 (7 vendém. an VIII).

4 novembre (13 brumaire).

4 décembre (13 frimaire).

5. OPÉRATIONS EN HOLLANDE.

25 à 30 000 hommes des meilleures troupes anglaises, et 15 à 20 000 Russes composèrent l'armée de Hollande, dont le duc d'York eut le commandement. Deux divisions bataves, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, défendaient la frontière, soutenues par 10 à 12 000 Français que le général en chef Brune avait placés aux bouches de la Meuse; total 25 à 30 000 hommes.

Le premier convoi démasqua le lieu du débarquement. On avait choisi la partie septentrionale de la

26 août (9 fructidor an VII).

Nord-Hollande. C'est un étroit banc de sable fermé, au sud, par le grand polder du Zyp, au sortir duquel, à mesure qu'on descend au midi, l'on pénètre dans un labyrinthe de canaux, d'inondations, de lacs et de polders, séparés de l'Océan par une ceinture de dunes large au plus de deux lieues.

20 000 Anglais, soutenus par le feu de la flotte, prirent terre sur ce terrain resserré et, après quinze heures de combat, entassèrent dans le Zyp les Bataves qui l'évacuèrent et où les vainqueurs se retranchèrent.

9 sept. 1799 (23 fructidor an VII).

Brune accourut rapidement avec toutes ses forces et ordonna l'attaque du Zyp, espérant prévenir l'arrivée de nouveaux convois; il fut repoussé, et bientôt les coalisés ayant réuni 40 000 hommes, le duc d'York déboucha de ses lignes.

Brune à son tour s'était retranché : son centre était couvert par le canal qui communique d'Alkmaer au Zyp; sa droite défendait les digues qui passent entre les grandes inondations; sa gauche, entre le canal et la mer, avait élevé une ligne de redoutes.

Bataille de Bergen. 19 septembre (3e complém.).

Le général français se prévalut de cette disposition pour remporter une belle victoire. La droite ennemie seule avait de l'espace devant elle; elle s'y aventura, poussa les Français jusqu'à Bergen et prit cette ville pour appui; mais elle reconnut bientôt qu'elle était isolée; le duc d'York était contenu au delà du canal, et l'aile gauche, engagée dans des défilés lointains, n'avait aucun rapport avec l'attaque. Il existait donc une large ouverture entre la droite ennemie et le corps de bataille. Brune s'y précipita avec cette promptitude de coup d'œil et d'exécution qui enchaînent la victoire; il enveloppa 9 000 Russes dans Bergen, leur fit déposer les armes et poursuivit, jusqu'au Zyp, les débris de l'aile droite. Le prince, à ce moment, avait enfin passé le canal; il fut lui-même rompu et refoulé dans le Zyp;



enfin l'aile gauche, entraînée par les désastres des autres colonnes, fit rapidement retraite.

Cette brillante journée ranima le parti français. L'armée d'invasion fut de ce moment constituée en état de blocus; les tentatives de réaction orangiste furent comprimées, et Brune tendit à sa droite les grandes inondations jusqu'au Zuyderzée, pour assurer ses derrières, que, pendant la bataille, une diversion, rendue inutile par la défaite des coalisés, avait menacés.

Bataille d'Alkmaer. 2 octobre 1799 (10 vendém. an VIII).

Cependant, le duc d'York ayant reçu 5 000 hommes de renfort, se décida, non sans hésitation, à une nouvelle attaque. Cette fois, il porta tout son effort entre le canal et la mer pour enlever Bergen, déborder Alkmaer et forcer les républicains à reculer. Ce dernier but fut atteint, non d'une manière décisive, non sans alternatives, mais parce que l'extrême droite ennemie à la fin de la journée, menaçait à revers les redoutes de Bergen et rompait la continuité du front de bataille. Brune, au lieu de reprendre l'action sur le même terrain, préféra des positions qu'il avait étudiées; à minuit, il battit en retraite sur Castricum. La revanche ne se fit pas attendre. L'économie de l'attaque de la part des coalisés était la même : c'est-à-dire que le gros de leurs forces pesait du côté des dunes. Brune n'en doutait pas, et il sut diviser la masse assaillante; il contint la colonne qui côtoyait le rivage; il arrêta longtemps, dans Castricum, celle qui suivait la chaussée, et lorsqu'elle l'eut déposté de ce village, il le lui enleva à son tour, maison par maison; enfin, il resta maître du champ de bataille, après avoir fait perdre aux ennemis 4 000 hommes. Le prince anglais, convaincu de l'inutilité d'un dernier choc, se retira dans le Zyp et ouvrit des négociations qu'il termina par la honteuse convention d'Alkmaer, aux termes de laquelle il s'obligea à se rembarquer et à rendre, sans condi-

Bataille de Castricum. 6 octobre (14 vendém.).

Capitulation d'Alkmaer. 18 octobre (26 vendém.).

tions, 8 000 prisonniers, faits dans les campagnes précédentes.

9 nov. 1799 (18 brumaire an VIII). Ainsi, au nord, tous les projets de la coalition étaient déjoués. A l'intérieur, l'établissement du consulat rendit à la grande nation toute son énergie.

Par son appel à la force militaire, contre les complots des Conseils, le Directoire était revenu au système dictatorial et les citoyens avaient compris que l'armée était désormais la sauvegarde de la révolution. Ils se fatiguaient de ces querelles intestines, sans cesse entretenues par l'attitude hostile de l'Europe; ils se méfiaient du pouvoir civil qui avait failli les conduire à la contre-révolution; ils n'eussent accordé une entière confiance au Directoire que si, après le coup d'État de fructidor, il avait accompli de grandes choses. Il ne fit rien de ce qui eût rétabli son crédit; il laissa l'administration livrée à tous les désordres que put produire l'action des factions vaincues et, loin de terrasser la coalition, il fut près de succomber sous les coups accablants qu'elle lui porta. Quand le général Bonaparte, à son retour de l'Orient, se présenta pour lui disputer le gouvernement de la France, le parti populaire n'hésita pas à se déclarer pour le héros qui, déjà deux fois l'avait sauvé.

La constitution de l'an VIII remit l'autorité exécutive aux mains de trois consuls élus pour dix ans; mais, dans cette trinité consulaire, Bonaparte seul apparaît et gouverne; peu après il est nommé consul à vie. Les Conseils font place au sénat conservateur, au tribunat et au corps législatif.

IX. CAMPAGNE DE 1800.

1. OPÉRATIONS EN ITALIE.

Pendant l'hiver, une maladie pestilentielle mit le comble aux désastres de l'armée d'Italie. Championnet en mourut; on appela Masséna au commandement; on lui donna pour lieutenants, Soult, Suchet et Turreau.

Le vainqueur de Zurich chargea Turreau (6 000) de défendre, au pied du mont Cenis, les avenues du Dauphiné; il chargea Suchet (12 000) de défendre les cols entre Savone et Nice; de Gênes à Savone il rangea Soult (12 000); enfin, de sa personne, il prit Miollis (7 à 8 000) pour opérer autour de Gênes.

Les Impériaux, commandés par Mélas, étaient plus de 100 000 : 34 000 se dispersèrent défensivement aux débouchés des Alpes; 24 000 sortirent de la Toscane pour attaquer Gênes par la rivière du Levant; le reste, sous Mélas, se déploya dans la plaine d'Alexandrie pour menacer à la fois la Bocchetta et la route de Savone.

Pendant un mois, les Français résistèrent et continrent ces masses. Dans les premiers jours d'avril, Mélas forma une colonne de 30 000 hommes qu'il conduisit par les vallées de la Bormida, et qui pénétra, l'épée à la main, entre Suchet et Soult. Il enleva toutes les redoutes jusqu'au rivage de la mer, et prit Savone. Masséna, réduit aux troupes de sa droite, livra de fréquents combats, dont le dernier eut pour théâtre Voltri, et fit de continuelles tentatives pour se rallier à Suchet. Ses efforts échouèrent par la faute de ce général contre lequel Mélas (25 à 30 000) se tourna pour le refouler jusqu'au Var, tandis que Ott (36 000) replia Soult et Masséna sous le canon de Gênes où ils furent enfin

6 avril 1800 (16 germinal an VIII).

21 avril (1er floréal).

renfermés. Suchet mit seize jours à reculer de onze lieues. Sa retraite eût pu se prolonger encore; mais les Impériaux forcèrent, sur ses derrières, le col de Tende et repoussèrent les postes français jusqu'à Saorgio. Mélas alors brusqua l'attaque; il essaya de tourner la gauche de son adversaire et de jeter dans la mer sa petite armée. Les faibles colonnes qu'il assaillit combattirent vaillamment; coupées les unes des autres, elles soutinrent le choc jusqu'à la nuit et parvinrent à se mettre en sûreté derrière la Taggia, sauf la brigade Cravey qui fut contrainte à déposer les armes. Toutefois, elles furent obligées de presser leur marche et cinq jours après, Suchet, ayant rallié tous les détachements du comté de Nice, passa le pont du Var pour rentrer sur l'ancien territoire.

Bataille de la Taggia. 7 mai 1800 (17 floréal an VIII).

Soult et Masséna bataillèrent longtemps sous les murs de Gênes et se procurèrent des vivres; mais enfin, dans un dernier combat, la victoire se déclara pour le nombre. Soult, grièvement blessé, tomba aux mains de l'ennemi; ses troupes rentrèrent dans leurs quartiers, et l'on fut réduit aux dernières extrémités de la famine. Cependant les Anglais bombardaient la ville, et les partisans de la coalition cherchaient à exploiter l'inquiétude d'une population affamée pour exciter un soulèvement général. Dans cette conjoncture terrible, Masséna entra en négociations, et signa une convention d'évacuation. La garnison, réduite à 8 500 hommes, sortit en armes par la route de la Corniche; mais sans canons. Les vainqueurs exigèrent que l'artillerie, les bagages, les escortes fussent embarqués pour être conduits en France.

3 juin (14 prairial).

Pendant que Ott réduisait Gênes aux abois, les Impériaux, après avoir tenté vainement trois fois de forcer le passage du Var, lâchèrent prise et disparurent dans les montagnes. Suchet, à son tour, s'élança sur leurs

22-29 mai (2-9 prair.).

pas, prévint leur arrière-garde sur la route de Tende et la força, non sans lui enlever plusieurs milliers de prisonniers, de prolonger sa marche jusqu'à Oneille, puis de se jeter péniblement, sur sa droite, dans le val du Tanaro. La route de la Corniche était déblayée : Suchet poussa jusqu'à Savone ; il y rallia Gazan avec la garnison de Gênes et se trouva à la tête de 20 000 hommes ; Masséna le rejoignit par mer, et, comme une blessure l'empêchait de monter à cheval, il lui laissa le commandement.

La retraite précipitée des Impériaux était motivée par un événement décisif. Au moment même où Mélas s'enfournait dans le versant maritime des Alpes, les armées autrichiennes d'Allemagne étaient repoussées par Moreau jusqu'en Bavière ; toutes les routes de la Suisse étaient libres ; Mélas n'était plus couvert de ce côté que par quelques points fortifiés et surtout par les aspérités du terrain. Le Premier Consul, au moment le plus critique de la campagne, fit glisser, comme par miracle, une armée de 60 000 hommes, au travers de ces gorges, de ces sentiers, que le feld-maréchal croyait inaccessibles.

On avait fait grand bruit d'une armée de réserve rassemblée à Dijon sous les ordres de Berthier. Mais comme on n'y voyait que 7 à 8 000 recrues, les étrangers révoquaient en doute la formation de cette armée. Elle était bien réellement sur pied et se composait d'une division détachée de l'armée d'Allemagne, des troupes cantonnées en Suisse, et de celles qu'on avait en secret, fait filer, de l'intérieur, aux bords du lac de Genève. On avait sondé tous les cols des Alpes, depuis le Saint-Gothard jusqu'au mont Genèvre. Les colonnes françaises descendirent à la fois par tous les points, et le corps de bataille, fort de 35 000 hommes, déboucha du grand Saint-Bernard. C'est surtout de ce côté

16-20 mai 1800 (26-30 floréal an VIII).

qu'on espérait surprendre l'ennemi. Trois lieues de glaces et de neiges éternelles; un sentier rompu par des rochers, bordé d'un affreux précipice, et toujours menacé par des avalanches, semblaient à jamais interdire le passage à une armée traînant à sa suite de l'artillerie et des bagages. On pourvut à tout, on démonta pièce à pièce les caissons, les affûts, les voitures, on les transporta sur des brancards, et pour traîner les canons on creusa des troncs d'arbres. Les soldats s'y attelèrent gaîment, au son de la musique militaire et des chants patriotiques; aux pas difficiles, le tambour battait la charge. En huit heures on parvenait à l'hôpital, où l'on faisait halte; les religieux distribuaient du vin, des vivres, puis on se remettait en marche jusqu'à la cime du mont dont on descendait à la ramasse le revers intérieur. Le passage dura quatre jours; à mesure qu'on arrivait au chemin voiturable, on remettait les canons sur affûts et l'on reprenait ses rangs.

Le col du grand Saint-Bernard aboutit au val d'Aoste que gardaient 3 000 Impériaux. L'avant-garde les culbuta jusqu'au village de Bard, qui, du côté du Piémont, ferme la vallée. Les ennemis s'éloignèrent, mais les Français furent arrêtés par un obstacle imprévu; Bard est défendu par un fort dont on ignorait l'importance; bâti sur le roc au-dessus du village, ses batteries enfilaient la rue principale; on somme le commandant de se rendre; il s'y refuse. Cependant, toute la colonne s'entasse dans la vallée, et le Premier Consul établit le quartier général à Aoste. On reconnut le fort, on vit qu'il était à l'abri d'un coup de main, on résolut de le tourner. Les mineurs creusèrent, hors de la portée du canon, le sentier d'Arnoz, qui serpente dans le roc d'Albaredo; ils le rendirent praticable pour la cavalerie et l'infanterie; ils le franchirent;

l'avant-garde se forma, en courant sur Ivrée, pendant que les bagages et l'artillerie, profitant d'une nuit obscure, échappèrent à la vigilance des assiégés, traversèrent le village, les roues enveloppées de paille; des décharges faites au hasard par le fort mirent hors de combat beaucoup de canonniers, mais les caissons ne furent pas atteints. On laissa un détachement pour bloquer le fort de Bard, et l'armée sortit enfin en armes de cette affreuse vallée.

Mélas crut d'abord que c'était une démonstration pour dégager Suchet, et envoya des secours; mais lorsqu'il sut qu'Ivrée était emportée, que ses lieutenants, battus à Romano, sur la Chiusella, avaient laissé les Français s'avancer jusqu'à Chivasso, et que les vainqueurs se disposaient à jeter un pont sur le Pô; lorsqu'il sut que d'autres détachements descendaient directement du mont Cenis, il comprit que l'attaque était sérieuse, et il conjectura qu'elle menaçait Turin. Alors il concentra toutes ses forces autour de cette capitale.

24 mai 1800 (4 prairial an VIII).

26 mai (6 prairial).

Toutefois, Bonaparte avait un but autrement décisif; tandis que son adversaire fait des dispositions défensives, il court au Tessin, en force le passage, rallie son aile gauche, que Moncey a fait descendre sans obstacle du Simplon et du Saint-Gothard, et fait enlever Pavie, qui renferme d'immenses ressources. Les Impériaux, cantonnés dans le Milanais, fuient sous le canon de Mantoue, et le Premier Consul entre à Milan au milieu de transports de joie qui vont jusqu'au délire. La république cisalpine fut aussitôt réorganisée, et, avant que Mélas fût revenu de sa surprise, il avait sur ses derrières une armée victorieuse et un État hostile à l'Autriche. Il ne lui restait d'issue que la route de Plaisance. On ne la laissa pas longtemps libre; on s'empara des passages du Pô, on saisit Stra-

31 mai (11 prairial).

2 juin (13 prairial).

6 juin (17 prairial).

della, position importante, où la grande route, au sortir de la plaine de Tortone, n'est plus qu'un long défilé formé par les cultures qui bordent le fleuve et par les prolongements de l'Apennin. Le Premier Consul, après avoir confié à Moncey le soin de garder le Milanais et la rive gauche du Pô, y porta le quartier général et le gros de l'armée.

Mélas était enveloppé; s'il voulait rallier ses lieutenants sous Mantoue, il fallait écraser Bonaparte; s'il voulait passer le Pô, puis le Tessin et rentrer dans le Milanais, il fallait batailler avec Moncey, que l'armée entière était en mesure de soutenir. Enfin pour s'appuyer sur Gênes, il fallait franchir les défilés de l'Apennin que Suchet, en position à Acqui, gardait avec 20 000 hommes. Après quelques hésitations il s'était porté de Turin à Alexandrie; il avait rappelé sur ce point toutes les forces disséminées dans le haut Piémont, et il avait ordonné à celles qui étaient dans la rivière de Gênes de se rendre à Plaisance, où il comptait encore les rejoindre. Ott s'ébranla pour obéir à ces injonctions, et, laissant dans Gênes une forte garnison, il descendit du col de la Bocchetta, à la tête

Bataille de Montebello. 8 juin 1800 (19 prairial).

de 18 000 hommes. Mais il se heurta contre l'avant-garde française (8 000) commandée par Lannes, qui prit position à Montebello et demanda du secours. Victor amène à grands pas les deux divisions qu'il commande; Bonaparte lui-même arrive sur le théâtre de l'action; déjà ses lieutenants ont remporté la victoire. 3 000 morts, 6 000 prisonniers en furent les trophées. Ott se replia sur Tortone, y laissa 2 000 hommes, prolongea sa retraite jusqu'à la Bormida, et ne ramena que des débris dans le camp d'Alexandrie.

La défaite de Ott devait jeter Mélas dans de nouvelles perplexités. En attendant qu'il prononçât un mouvement, l'armée resta deux jours immobile à la Stradella.



Ce fut alors que Desaix arriva de l'Orient; Bonaparte accueillit avec joie ce noble frère d'armes et lui donna le commandement de l'aile gauche.

Au milieu de la troisième journée, craignant que l'ennemi ne lui échappât, il se porta jusqu'à Tortone, qu'il fit bloquer, et, le jour suivant, l'armée, passant la Scrivia, déboucha dans la plaine de Marengo. Cette plaine a, de l'Apennin au Pô, cinq lieues, de la Scrivia à la Bormida, environ quatre lieues. Elle est couverte de vignes, de villages, de maisons de campagne; les positions principales sont: 1° à deux kilomètres de la Bormida, et à trois quarts de lieue l'un de l'autre, Marengo et Castel-Ceriolo; 2° à un peu moins de deux lieues de Marengo, au milieu de la plaine, San-Giuliano-Vecchio; 3° et, sur la Scrivia, Torre-di-Garafoldo.

Victor (9 054), Lannes (5 083), Kellermann fils, (1 564, cavalerie) se portèrent en avant sans rencontrer d'ennemis. Victor enfin trouva Marengo occupé par 4 000 hommes; il attaqua, vers trois heures, et, après une courte résistance, il se rendit maître de ce village, qui défend le débouché de la route d'Alexandrie à Tortone, et livre l'entrée de la plaine.

Bonaparte, frappé de la facilité des Impériaux à céder ce poste important, crut qu'ils s'étaient retirés dans la rivière de Gênes, et il détacha Desaix, avec la division Boudet (5 316) sur Rivalta pour observer la Bocchetta. On passa la nuit : Victor à Marengo; Lannes à San-Giuliano; le général en chef avec Monnier, la garde et deux régiments de cavalerie (6 983) à Torre-di-Garafoldo.

Dans cette même nuit les généraux autrichiens s'arrêtèrent avec transport au projet de livrer bataille : ils avaient encore 33 572 combattants; ils avaient une belle cavalerie, une nombreuse artillerie; ils avaient

les souvenirs d'une année de victoires, et il s'agissait de vaincre ou de perdre l'Italie.

Bataille de Marengo. 14 juin 1800 (25 prairial an VIII).

Aux premières lueurs du matin, ils se rangèrent au delà de la Bormida, et Mélas, après avoir détaché 2 340 chevaux pour observer Suchet, passa lentement deux ponts et un retranchement qui les couvrait. Trois colonnes se formèrent et se portèrent : la droite (6 000 sous O'Reilly), au sud de Marengo; le centre (19900, en deux lignes, sous Mélas), sur Marengo même; la gauche (7 500, sous Ott), sur Castel-Ceriolo. Pour arriver à Marengo, il fallait franchir le Fontanone, ruisseau profond et sinueux qui coule parallèlement à la Bormida à cent mètres du village.

Victor tira merveilleusement parti de cet obstacle pour s'opposer au déploiement de l'ennemi; il repoussa tour à tour et à plusieurs reprises, les deux lignes de Mélas. Cependant, à sa droite, Lannes le seconda en se portant sur le Fontanone, et, à sa gauche, Kellermann sabra, rejeta dans le ruisseau la cavalerie d'O'Reilly, qui l'avait passé.

Alors, le feld-maréchal appela à lui toutes ses forces : O'Reilly, par la rive gauche, Ott, par la rive droite du Fontanone, s'ébranlent pour rejoindre le centre; un pont volant est jeté sur le ruisseau ; les grenadiers de Mélas enfin défilent et abordent Marengo. Le village est disputé avec fureur; quatre fois les Impériaux y pénètrent, quatre fois, par des prodiges de valeur, les républicains les repoussent et en restent maîtres. De son côté, Lannes, pour contenir Ott, s'engage tout entier. Mais les pertes sont grandes, les munitions s'épuisent, les tirailleurs ne peuvent plus faire feu, Victor et Lannes sont contraints à commander la retraite, l'ennemi débouche et met en batterie 80 pièces qui vomissent un feu terrible.

Rien ne peut troubler le sang-froid des braves qui

lui ont si longtemps résisté et l'apparition du Premier Consul met le comble à leur enthousiasme. Des renforts le suivent à grands pas : les grenadiers de la garde (800) s'arrêtent à la droite de Lannes et se forment en carré ; Carra-Saint-Cyr amène peu après deux demi-brigades de la division Monnier, pousse jusqu'à Castel-Ceriolo et pénètre dans ce bourg où toute la ligne peut s'appuyer. Bonaparte lui-même place la troisième demi-brigade de Monnier à la gauche de Lannes, et Murat conduit à la gauche de Victor la réserve de cavalerie.

Mais avant que Saint-Cyr se fût établi solidement dans Castel-Ceriolo, les Impériaux reprirent les positions ; le bataillon de la garde, après avoir bravé longtemps la cavalerie de Ott, fut ébranlé par une charge de hussards, et fit un mouvement rétrograde. Les mesures du Premier Consul pour raffermir l'armée échouèrent donc sur tous les points, et l'on continua la retraite. A San-Giuliano, on trouva la division Boudet.

Sans attendre les ordres qu'on lui avait expédiés, Desaix n'avait pas hésité à marcher au canon, et il entrait en ligne au moment où sa présence allait décider du sort de la journée.

Après une courte délibération, en un clin d'œil, on fait les apprêts d'une seconde bataille. Boudet est à l'aile gauche, à gauche de la route de Tortone, derrière un pli de terrain qui le cache à l'ennemi ; Victor et Lannes forment le centre ; la droite se compose de la garde et de la division Monnier ; Kellermann, avec 3 à 400 chevaux, se place à droite de Boudet ; enfin on rassemble tous les hommes qui ont quitté leurs rangs et on en fait une sorte de réserve

Cependant, les Autrichiens se croyaient vainqueurs ; ils avaient changé leur ordre de bataille en ordre de

marche; ils s'avançaient en quatre colonnes comme s'ils eussent été certains de ne plus rencontrer d'ennemis. Mélas était rentré dans Alexandrie pour se reposer de ses fatigues; son chef d'état-major Zach conduisait la principale colonne (24 bataillons, 18 escadrons) par la route de Tortone, l'infanterie sur la chaussée, la cavalerie sur les côtés. A sa droite 3 bataillons le côtoyaient à un kilomètre de distance; la troisième colonne (3 bataillons, 4 escadrons) marchait au milieu de la plaine et Ott à la tête de la quatrième suivait le chemin de Castel-Ceriolo à Tortone.

A cinq heures, la division Boudet attaque brusquement Zach; il se hâte de mettre en bataille sa tête de colonne; 12 pièces de canons l'écrasent et il se trouble. Aux premiers coups de feu Desaix est tombé mort; la troupe, digne d'apprécier un tel général, s'est élancée pleine de rage en jurant de le venger. La tête des Impériaux est rompue et l'ébranlement se fait sentir dans toute la profondeur de la colonne. A cet instant Kellermann tombe sur le flanc de cette masse déjà vacillante; il la brise sur plusieurs points; il resserre les premiers rangs sur l'infanterie de Boudet, qui continue à les accabler d'un feu terrible; ce n'est bientôt plus qu'une foule confuse; 4000 hommes déposent les armes; Zach et son état-major sont prisonniers.

La victoire n'est plus indécise; les Français sur toute la ligne s'écrient: « en avant! en avant! », le tambour bat la charge, on fond sur les Autrichiens, qui se déploient avec confusion. Boudet isole la colonne de droite; tout se débande; on pousse jusqu'à la tête de pont; Monnier devance à Castel-Ceriolo Ott, qui toutefois se fraye un passage; le feu des retranchements seul arrête les vainqueurs et permet aux vaincus de se retirer dans un désordre inexprimable au delà de la Bormida.

La perte en morts et blessés fut à peu près égale des deux côtés. Les Impériaux laissèrent, en outre, sur le champ de bataille, 7 à 8 000 prisonniers, 20 canons et des drapeaux. Le lendemain, on se disposait à l'attaque des ponts, quand Mélas demanda une suspension d'armes, qui fut suivie de la glorieuse convention d'Alexandrie, en vertu de laquelle les forces impériales, évacuant l'Italie jusqu'au Mincio, remirent, à l'armée de réserve, Gênes et toutes les places du Piémont et du Milanais.

2. OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Les Impériaux, comme l'année précédente, avaient entassé dans le Tyrol, dans le Voralberg, dans les Grisons : 30 000 hommes commandés par le prince de Reuss, que Moncey tint en échec. Ils avaient déployé du Rhin au Mein, 90 000 hommes, sous le général Kray. Moreau poussa contre ce dernier 100 000 hommes. Il passa le Rhin, de Strasbourg au lac de Constance, et, pendant que l'ennemi se préparait sur toute la ligne à recevoir une attaque de front, il porta toutes ses forces sur sa droite, pour les ranger entre Stokach et le Danube; mais, avant qu'il eût atteint son but, Kray rassembla 45 000 combattants et tomba sur son flanc à Engen, pendant que son aile droite abordait, sur la Stokach, à cinq lieues plus loin, l'aile gauche des Impériaux commandée par le prince de Vaudemont.

25 avril-1er mai 1800 (5-11 floréal an VIII).

On se heurta au même instant à Stokach, à Engen : ici les deux généraux en chef, là Lecourbe contre le lieutenant de Kray; des deux côtés l'action se soutint avec vigueur. Lecourbe était supérieur en nombre; il déborda la gauche de son adversaire, il ébranla son centre, puis, comme Vaudemont voulait manœuvrer

Bataille d'Engen et de Stokach. 3 mai (13 floréal)

pour rejeter ses masses à droite, de manière à rejoindre Kray, il accabla la droite, et força l'ennemi de se retirer en désordre sur le Danube. A Engen, Moreau ne put opposer au premier choc que 35 000 combattants; l'ennemi s'en prévalut et chercha à l'isoler en débordant ses ailes. Moreau s'étendit, pour maintenir la communication avec les colonnes qu'il attendait, et Kray, saisissant le moment, tenta de rompre le centre; il échoua, et l'on entendit le canon retentir à sa droite. C'étaient des renforts : les Impériaux alors ne songèrent plus qu'à assurer leur retraite. Ces premiers succès les affaiblirent de 10 000 hommes; ils perdirent en outre leurs magasins.

Bataille de Moëskirch. 6 mai 1800 (16 floréal an VIII).

Kray rallia le prince de Vaudemont entre Stokach et le Danube, sur les hauteurs d'où descend l'Abach; flanqué par ce terrain entrecoupé, par la petite ville de Moëskirch et par le Danube, il attendit les vainqueurs; mais ils le battirent encore, le dépostèrent et le rejetèrent sur la rive gauche du fleuve. On le poursuivit par les deux rives, tandis que Lecourbe porta sa droite jusqu'à l'extrémité méridionale du lac de Constance, afin de faire sentir à l'armée du Tyrol son isolement. Le prince de Reuss, à l'approche des colonnes qui menaçaient de le tourner, laissa des détachements pour garder le camp de Feldkirch et les Grisons; après quoi il descendit la vallée de l'Inn. Lecourbe, au pied des montagnes, côtoya son mouvement.

Bataille de Biberach. 9 mai (19 floréal).

Cependant, Kray pressa le pas; animé de l'espoir de surprendre dans leur marche les échelons de l'armée française, il repassa le Danube, porta ses masses à Biberach, et offrit la bataille. Mais, contre ses prévisions, il fut assailli par Moreau en personne et ses deux plus fortes colonnes; il vida le champ de bataille. Au lieu de rentrer aussitôt dans Ulm, le général ennemi prit une honorable résolution; il courut au-devant de



Lecourbe pour l'arrêter, et se mettre en communication avec le prince de Reuss. L'audace de Lecourbe déjoua ce dessein; les hauteurs de Memmingen, où se retranchaient les Impériaux, furent enlevées. Kray recula jusqu'à Ulm et le prince de Reuss gagna les rives du Lech.

Bataille de Memmingen. 10 mai 1800 (20 floréal an VIII).

Pendant quarante jours les deux généraux en chef firent assaut de stratagèmes, d'alertes, de démonstrations : l'un pour s'emparer d'Ulm, l'autre pour conserver ce point d'appui décisif.

Moreau d'abord essaya, en continuant sa marche, d'entraîner avec lui l'armée impériale; Kray, loin d'obéir à son mouvement, rebroussa tout entier contre l'aile gauche qui côtoyait la rive gauche du Danube et la mit en péril; les autres colonnes revinrent sur leurs pas pour la dégager.

Les Français alors se concentrèrent et convergèrent sur la forteresse comme s'ils eussent voulu l'emporter d'assaut; Kray, plein de confiance dans la force de ses retranchements, répondit à cette manœuvre par de vigoureuses sorties qui menacèrent les flancs de ses adversaires.

Enfin, Moreau rappela toutes ses forces sur la rive droite du Danube, et, sans s'émouvoir des incursions de l'ennemi sur l'autre rive, il poussa en avant, et Lecourbe s'empara du passage du Lech.

Kray fit, pour le retenir, un dernier effort; 25 000 hommes, commandés par l'archiduc Ferdinand, sortirent de la place, et, tournant l'extrême gauche, prirent à dos l'armée en s'avançant sur sa ligne de retraite. On les battit, on les refoula dans leurs murs; Moreau s'affermit sur le Lech, et, groupant hardiment ses masses, il força le passage du Danube sur l'ancien champ de bataille de Hochstett, se mit à cheval à son tour sur la ligne de retraite des Impériaux, et surmonta tous leurs efforts pour le déposter.

Combat de Kirchberg. 5 juin (16 prairial).

Bataille de Hochstett. 19 juin (30 prairial).

Kray s'avoua vaincu; il abandonna ses retranchements, et se retira en longeant le pied du Rauhe-Alp. Moreau, soupçonnant qu'il voudrait encore repasser le Danube et ramener la guerre sur le Lech, hâta ses opérations; il fit prendre Munich, par une division, pendant que Lecourbe manœuvra pour remplir l'intervalle entre le Lech et le Danube et saisir le pont de Neubourg. Lecourbe, à moitié chemin, se heurta, dans Oberhausen, contre 25000 Impériaux qui en effet reprenaient l'offensive; il les refoula sur la rive gauche, et détermina Kray à prolonger sa retraite jusqu'au bas Inn.

27 juin 1800 (8 messidor an VIII).

Avant de porter plus loin ses pas, Moreau masqua les places d'Ulm, d'Ingoldstadt, de Ratisbonne, et donna ordre à Lecourbe de faire quelques marches en arrière, de déblayer le Voralberg et les Grisons, puis de tourner la vallée de l'Inn.

14 juillet (25 messidor).

Lecourbe se transporta à l'extrémité du lac de Constance, déborda par l'est le camp de Feldkirch, entoura les Grisons, et sans coup férir obligea les corps autrichiens à évacuer ces positions naguère si vivement défendues.

15 juillet (26 messidor).

En ce moment, les généraux en chef conclurent, à Parsdorf, un armistice qui mit fin aux hostilités.

3. FIN DES OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

On ouvrit, à Lunéville, des conférences pour traiter de la paix générale. Elles n'eurent d'abord aucun résultat. On ne put s'entendre sur la remise de Mantoue et des places de l'Adige qu'exigeait le plénipotentiaire républicain; il fallut encore une fois courir aux armes.

L'archiduc Jean commandait 130000 Impériaux, et l'on avait porté l'armée de Moreau à 140000 combattants. En outre, on rassembla sur le Mein 20000 hom-

mes, dont on donna le commandement à Augereau, avec la mission de faire irruption sur le territoire allemand, et de désarmer la Westphalie, la Franconie, la Thuringe, provinces insurgées et défendues par une division autrichienne.

L'archiduc franchit l'Inn et reprit l'offensive, dans le même temps que les Français s'avançaient pour forcer le passage de cette rivière. Ceux-ci opéraient entre les montagnes et l'Issen, tandis que leurs adversaires appuyaient leurs flancs sur ce dernier cours d'eau et le Danube. La marche, de part et d'autre, n'éprouva donc d'obstacle que dans la vallée de l'Issen, où se heurtèrent les extrêmes gauches des deux armées; mais les Impériaux eurent l'avance et menacèrent Munich. Moreau, dès le lendemain, effectua un mouvement général en arrière. Au soir, on atteignit Hohenlinden, gros bourg situé à l'issue de la forêt du même nom, laquelle resserre, pendant plus de deux lieues, la seule route alors voiturable. Moreau fit halte pour tirer parti de la position, retarder l'archiduc et concentrer toute l'armée autour de Munich.

Bataille de Hohenlinden. 3 décembre (12 frimaire an IX).

Il plaça deux divisions et la cavalerie sur les hauteurs d'où descend l'Issen. Ney et Grandjean se déployèrent, à droite et à gauche de Hohenlinden, au débouché des bois; Richepanse et Decaen eurent ordre de côtoyer la lisière méridionale et de reprendre Mattenpoët, village où commence le défilé.

Le prince ne soupçonna rien de ces dispositions; il ne laissa, de l'autre côté de l'Issen, que 30 000 hommes sous Kienmayer; il détacha à gauche 10 000 hommes pour éclairer la lisière de la forêt; enfin, à la tête de 40 000 hommes, il s'enfonça dans le défilé de Hohenlinden avec les parcs et les bagages. Mais, tandis qu'il suivait une route ferrée, ses ailes étaient embarrassées dans des chemins de traverse, par un temps

affreux; il les devança, et il avait déjà dépassé Mattenpoët que sa gauche était encore loin du bois.

Cependant Richepanse et Decaen cheminaient en sens inverse, retardés aussi par la neige et les difficultés du terrain. Le premier, appuyant à la forêt avec 2 régiments d'infanterie et 1 régiment de cavalerie, fut coupé de sa seconde brigade et de Decaen par la gauche de l'archiduc. Sans perdre de temps à rouvrir la communication, il se glissa entre les colonnes ennemies, et courut à Mattenpoët dont la possession ne lui fut point disputée. Au sortir du village, il se trouva en présence de 8 escadrons qui couvraient l'extrême arrière-garde du prince autrichien alors engagé tout entier dans la forêt. Cette troupe se mit en bataille à droite de la chaussée, Richepanse lui fit face, et l'on commença le feu; le début de cet engagement ne lui promettant pas un prompt résultat, il prit une de ces résolutions audacieuses auxquelles sourit la fortune. Il laissa, pour contenir les cavaliers ennemis, sa propre cavalerie, et, avec l'infanterie, il s'élança tête baissée sur la chaussée de Hohenlinden.

Le combat était aussi ouvert à l'autre extrémité; Grenier, secondé par Ney, contenait, non sans effort, la formidable masse qui débouchait sur eux; tout à coup le canon retentit au centre de la forêt, c'est Richepanse qui aborde intrépidement l'escorte du grand parc. A son approche, les trois bataillons de grenadiers qui la composent, font face en arrière et croisent la baïonnette. *Que pensez-vous de ces hommes?* s'écrie le général. *Ils sont morts!* reprend sa troupe. En un clin d'œil, on les écrase, l'alarme se répand dans tout le convoi, les charretiers coupent les traits des chevaux et abandonnent les équipages. Au signal que lui donne le canon, Ney se rue avec fureur sur la tête de la colonne. Les Impériaux, chargés en tête, en

queue, se défendent à peine. L'effroi qui avait saisi le convoi gagna tous les rangs. Ils tourbillonnèrent quelques instants, et se débandèrent pour fuir à travers bois. Les soldats de Ney, de Richepanse passèrent sur leurs débris, et se rejoignirent en poussant des acclamations de joie.

Les ailes, qui avaient soutenu une lutte plus acharnée, cédèrent à l'exemple; les vaincus perdirent 25 000 tués, blessés ou prisonniers. Moreau eut 10 000 hommes hors de combat.

L'armée impériale, entièrement désorganisée, ne tint nulle part; on força, en sabrant ses arrière-gardes, l'Inn, la Salza, la Traun, l'Ens; on parvint à dix lieues de Vienne, lorsque l'armistice de 25 déc. 1800
Steyer arrêta le mouvement. Cette convention suspendit la marche d'Augereau qui s'était avancé victorieux jusqu'à Nuremberg.

4. FIN DES OPÉRATIONS EN ITALIE.

Brune commandait l'armée d'Italie (90 000), rangée sur la Chiese. Bellegarde avait, sur l'Adige et le Mincio, 120 000 Impériaux. Mais on avait mis, dans les Grisons, sous les ordres de Macdonald, un corps de 15000 hommes, auquel on avait donné le nom imposant d'armée de réserve. Les Impériaux, qui naguère ne s'étaient pas tenus en garde contre le rassemblement décisif de Dijon, de Marengo, opposèrent cette fois, à Macdonald, 40 000 hommes tirés de leurs armées d'Allemagne et d'Italie, et les entassèrent aux sources de l'Inn et de l'Adige. Macdonald entretint leur erreur, en feignant de vouloir forcer les monts qui le séparaient d'eux; ils se hâtèrent de retrancher des cols déjà obstrués par les glaces; alors les Français s'élancèrent dans les gorges du Splugen, franchirent, en

18 novembre-31 déc. 1800 (27 brumaire-10 nivôse an IX). plein hiver, les sentiers les plus périlleux des Alpes, et devinrent l'aile gauche de l'armée d'Italie.

Brune avait déjà forcé la ligne du Mincio. Son plan était de le traverser à Monzembano, et il avait donné ordre à Dupont d'attirer l'ennemi par ses démonstrations à trois lieues au-dessous de ce village. Mais les deux divisions que commandait Dupont furent assaillies, au delà du Mincio, par le gros de l'armée ennemie, qui manœuvra pour couper leur retraite et les écraser. Elles se mirent en bataille à Pozzolo, et derrière une digue qui aboutit de ce village à la rivière. Les efforts de l'ennemi échouèrent, et au bruit du combat les renforts accourant décidèrent de la victoire.

Bataille de Pozzolo. 25 décembre (4 nivôse).

Brune, à peu de jours de là, déboucha, sans coup férir, par Monzembano, et les Impériaux se retirèrent sur l'Adige; on les poursuivit, et on longea leur ligne de défense en plusieurs parties. Macdonald prit Trente, les colonnes de Brune prirent Roveredo, Rivoli; le général en chef, en personne, passa le fleuve au-dessus de Vérone. Bellegarde battit en retraite jusqu'à Trévise où un armistice fut convenu.

4 janv. 1801 (14 nivôse).

16 janvier (26 nivôse).

La Toscane était insurgée; des Impériaux, des Napolitains soutenaient la population en armes. Murat, à la tête de 10000 hommes, se porta au secours de Miollis qui défendait la province avec 5000 Cisalpins. Brune leur envoya des renforts; ils pénétrèrent dans les États romains, et frappèrent d'épouvante la cour de Naples qui implora la paix.

Paix de Lunéville. 9 février (20 pluviôse).

Bientôt le traité de Lunéville pacifia pour la seconde fois le continent. Les conquêtes de la France furent encore reconnues, et la république cisalpine comprit dans son territoire l'Adige, Vérone et Legnago.

X. CAMPAGNES DE 1801 ET 1802.

HOSTILITÉS CONTRE L'ANGLETERRE ET LE PORTUGAL ; EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE.

Restait à désarmer l'Angleterre dont l'obstination fut encouragée par l'assassinat de l'empereur de Russie. Paul Ier, après avoir témoigné contre la France d'une haine furieuse, s'était pris d'un attachement véritable pour le Premier Consul ; il venait de se mettre à la tête d'une ligue dont le but était de faire respecter sur mer les droits des neutres, toujours contestés par le cabinet britannique, lorsque sa mort violente rendit aux ministres anglais leur influence sur le gouvernement russe. 1801.

On chercha ces intraitables ennemis : on fit entrer en Espagne 30 000 hommes, commandés par le général Leclerc ; 40 000 Espagnols se réunirent aux Français. On menaça d'envahir le Portugal, qui n'était plus qu'une colonie anglaise. Les Espagnols firent irruption sur les rives du Tage, et les Français se disposaient à percer par Almeida lorsque la cour de Lisbonne fit la paix. 12 mai (22 floréal an IX). 29 septembre (7 vendém. an X).

Cependant, on rassembla quelques bataillons à Boulogne, et l'on y prépara une flottille ; le cabinet de Londres prit l'alarme, et donna l'ordre à Nelson d'anéantir ces armements. Le célèbre amiral échoua deux fois. Ce mauvais succès ne fut pas sans influence sur la conclusion du traité qui fut enfin signé à Amiens, et aux termes duquel l'Angleterre sanctionna les stipulations de Lunéville. Toutefois, le tumulte des armes ne cessa pas dans le monde entier. Pendant les campagnes dont le récit précède, les colonies françaises avaient succombé sous les coups redoublés de l'An- 1er-15 août (13-27 therm. an IX). 25 mars 1802 (4 germinal an X).

gleterre. Contrairement à l'opinion accréditée par quelques historiens, le corps des officiers de la marine avait moins perdu par l'émigration que l'armée. Il en restait plus qu'il n'en fallait pour former les équipages des flottes, mais on n'y songea pas. Ce n'était pas du côté de la mer qu'on croyait courir des dangers, et les armements maritimes n'eurent pour objet que de seconder les opérations des armées de terre.

Les Anglais se prévalurent de leur supériorité pour prendre la Corse, agiter, ruiner nos colonies dans l'Inde et en Amérique. Mais leurs efforts s'attachèrent surtout à enlever à la France la riche possession de Saint-Domingue. Ils furent secondés dans leur active inimitié, par l'aveuglement des passions politiques. Les assemblées décrétèrent successivement l'égalité des droits entre les blancs et les hommes libres de couleur, l'admission de ces derniers dans les assemblées coloniales, et enfin l'abolition de l'esclavage. Des luttes terribles s'ensuivirent; les blancs inclinèrent à se jeter dans les bras de l'Angleterre, lorsque deux commissaires de la Convention promirent la liberté aux noirs qui se déclareraient pour la république. La guerre alors devint effroyable; les Anglais, les Espagnols intervinrent, et la colonie toucha à sa perte lorsque surgit, du rang des esclaves, un homme extraordinaire, Toussaint-Louverture, qui chassa les étrangers, rétablit l'ordre intérieur, et prit enfin sur lui de proclamer une constitution, en vertu de laquelle il se nomma président et gouverneur à vie.

Janv.-févr. 1802 (pluv.-vent. an x).

Le Premier Consul voulut le forcer de se soumettre au droit commun de la mère patrie; 35 000 hommes, commandés par Leclerc, convoyés et transportés par 33 vaisseaux et 21 frégates, cernèrent et envahirent Saint-Domingue. Les noirs résistèrent, la guerre s'alluma furieuse et indécise. Malgré la perte de quelques



positions, les insurgés étaient loin d'être réduits lorsqu'ils offrirent de traiter. On signa une convention basée sur l'abolition de l'esclavage et un désarmement général; mais la soumission des noirs était feinte; ils comptaient sur la fièvre jaune, qui en effet éclata et moissonna l'armée. Alors, quoique privés de leur chef qui avait été conduit en France et emprisonné, ils levèrent le masque; on ne leur opposa que de tristes débris. On ne put empêcher un soulèvement général; la colonie fut perdue sans retour, et cette expédition impolitique coûta à la France 40 000 soldats ou matelots aguerris.

1er mai 1802 (11 floréal an X).

Septembre (vendém.)

XI. CAMPAGNES DE 1803 ET 1804.

REPRISE DES HOSTILITÉS CONTRE L'ANGLETERRE.

1803.

Les ministres anglais, en présentant au parlement le traité d'Amiens, s'étaient écriés : *Cette paix n'est qu'une épreuve.* Elle ne fut pas de longue durée; les clauses du traité n'étaient pas exécutées lorsque le parti de Pitt, reprenant son ascendant sur les affaires, donna le signal d'une lutte irréconciliable. La restitution de l'île de Malte aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avait été stipulée; elle fut éludée. L'ambassadeur du cabinet de Saint-James demanda une modification de cette clause, et remit en question, à cette occasion, la paix elle-même; ses exigences à chaque entrevue s'accrurent; il prit enfin ses passe-ports, et, avant déclaration de guerre, le roi d'Angleterre fit saisir, dans ses ports, tous les bâtiments français. Bonaparte prit aussitôt position sur le continent; il fit occuper, par Gouvion-Saint-Cyr, le royaume de Naples, et dirigea sur le Hanovre, sous le commandement de Mortier, 12 000 hommes campés autour d'Utrecht. L'armée ha-

31 mai-4 juillet (11 prairial-15 messidor an XI).

novrienne capitula presque sans combattre, et laissa les Français en possession d'une province depuis longtemps convoitée par la Prusse.

Cependant Marmont releva Mortier au camp de Zeist, et les troupes de toutes armes quittèrent les garnisons de l'intérieur pour se rassembler sur les côtes en vue de l'Angleterre. C'est là que se forma la *grande armée.* Les vainqueurs de l'Italie, de l'Allemagne, de la Vendée, de l'Égypte furent amalgamés dans les camps de Boulogne, d'Étaples, d'Ambleteuse, d'Ostende, et formèrent quatre corps, commandés par les généraux en chef Soult, Ney, Lannes et Davoust.

C'est à cette époque que commence la seconde période de l'histoire de l'organisation des armées.

La garde consulaire forme un corps de 6 bataillons et de 8 escadrons, avec 2 batteries, donnant 5500 hommes d'infanterie, 1 200 de cavalerie et 300 d'artillerie.

On compte 112 demi-brigades d'infanterie de bataille et 31 légères, formant 532 bataillons d'un total de 560 000 combattants. Bien que le nombre des régiments de cavalerie ait été réduit à 72, l'augmentation de leurs cadres en porte l'effectif à 71 000 chevaux. L'artillerie n'a plus que 14 régiments, dont 6 à cheval.

L'agrandissement graduel de l'Empire apporta bientôt de nouvelles modifications à cette dernière transformation. Dans cette période, l'infanterie de la garde se forma successivement dans l'espace de dix ans (de 1804 à 1814) de 8 régiments de vieille garde à 2 bataillons de 8 compagnies, de 26 régiments de moyenne garde de semblable force, présentant ensemble une masse d'environ 60 000 baïonnettes; la cavalerie s'accrut en [illegible]rtion, elle fut de 11 000 sabres en 8 régim[illegible]llerie eut 2 régiments, donnant plus de 6 [illegible]iers.

Les demi-brigades reprirent le nom de régiments. Le complet fut de 4500 hommes en 5 bataillons. Il y eut jusqu'à 152 régiments, dont 32 d'infanterie légère. On compta, après la création de 9 régiments de chevau-légers lanciers, 90 régiments de cavalerie de 6 à 8 escadrons, présentant chacun 1 000 à 1 800 chevaux, et qui, au complet, auraient mis en ligne 132000 chevaux. A la même époque, les régiments d'artillerie, portés à 15, comprenaient dans leurs cadres 35000 hommes. Total de l'armée et de la garde 928500 hommes.

Telles sont, quant aux cadres, les principales variations des organisations régulières; nous ne faisons pas mention des organisations provisoires ni des créations spéciales et hors ligne qui s'élevèrent de 50 à 70000 hommes. Il nous reste à mentionner les améliorations d'ensemble et de détail.

Le train d'artillerie, qui, jusqu'en 1800, n'était conduit que par de malheureux valets aux gages d'un entrepreneur, fut constitué militairement par bataillons, et cette première formation fut si heureuse qu'on l'étendit, quatre à cinq ans plus tard, au train du génie et à celui de l'administration.

De 1803 à 1806, Napoléon donna la cuirasse aux carabiniers et aux 12 régiments de grosse cavalerie. En 1811, il créa 9 régiments de chevau-légers lanciers. Ainsi la cavalerie française, déjà si redoutable dans le choc, ne fut pas moins terrible dans la poursuite.

Napoléon fit deux autres innovations qui ne contribuèrent pas peu à alléger pour lui le maniement de ces grandes armées. Il forma de trois divisions, dont il retrancha la cavalerie, une nouvelle unité de force à laquelle il donna le nom de corps d'armée. Il affecta à un corps d'armée, suivant les circonstances, une brigade ou une division de cavalerie légère et une ré-

serve d'artillerie; puis il créa des réserves ou corps de cavalerie d'une composition analogue.

La réunion de 2 à 4 corps et d'une réserve de cavalerie constituait une armée qui avait son état-major général, son parc général, ses équipages de siége et de pont. Cette nouvelle répartition des éléments constitutifs des armées permit au général en chef de faire mouvoir des masses de 100 000 hommes avec autant de facilité que jadis, sous Turenne, on maniait une armée de 25 à 30 000 hommes divisée par brigades.

Toutefois, il faut bien le reconnaître, à côté de ces perfectionnements naquirent et se développèrent des abus qui en neutralisèrent en partie les effets. Nous voulons parler des grands états-majors qui ramenèrent dans l'armée, avec le faste insultant des généraux de l'ancien régime, les jalousies, les rivalités, l'insouciance et l'oubli des devoirs militaires, qui sont toujours les signes précurseurs des grandes catastrophes.

1804. Cependant, tous les ports, tous les chantiers de l'ouest se mirent à l'œuvre et préparèrent une innombrable flottille, destinée à transporter les troupes en Angleterre. Au printemps de 1804, environ 2000 bâtiments de diverses grandeurs sortirent de divers points du littoral, pour se concentrer dans les ports que défendaient les camps. Les croisières anglaises ne

5-15 mai (15-25 floréal an XII). surent point s'opposer à leur réunion, laquelle s'opéra après deux combats, l'un près de l'île d'Houat, le second en vue de Flessingue.

15 juillet-2 août (26 messidor-14 thermid.). Après quatre bombardements du Havre, qui n'endommagèrent pas les navires, le ralliement fut complétement opéré, et l'amiral Bruix déjoua toutes les tentatives dont la flottille fut l'objet. Mais les mouvements

1805. combinés des flottes pour lui prêter secours échouèrent, et la marche des Autrichiens en Bavière força d'abandonner les projets contre la Grande-Bretagne.

Près de 100 bâtiments devaient faire voile à la fois et coordonner leur marche, de manière à attirer les amiraux anglais dans de lointains parages, à revenir les premiers en Europe et à balayer le canal de la Manche. Ils ne purent opérer leur jonction; Villeneuve seul tint la mer, et entraîna Nelson jusqu'aux Antilles, mais il se laissa devancer par lui dans les eaux de l'Atlantique européenne, et il venait de se réfugier à Cadix lorsque les hostilités sur terre étaient près d'éclater. Janv.-août 1805.

Pendant ces apprêts, qui lui causèrent un vif effroi, le cabinet britannique fit appel à l'Europe absolutiste, et chercha à réveiller à l'intérieur les passions que l'administration nouvelle semblait avoir assoupies. Il descendit, dans sa haine, au même degré que jadis Philippe II d'Espagne, et il encouragea de ses caresses des conspirateurs qui firent entrer, parmi leurs moyens de succès, l'assassinat du premier magistrat de la république.

Les agents de l'émigration, les anciens chefs de la chouannerie, représentés par le marquis de Rivière, le prince de Polignac et Georges Cadoudal; les conjurés de fructidor, représentés par Pichegru; les mécontents de brumaire, représentés par le faible Moreau, se trouvèrent réunis sur le terrain de complots, dont le dernier mot était le renversement et, pour les moins scrupuleux, la mise à mort de Bonaparte.

La France, à son tour, prit l'alarme; le coup qui trancherait les jours du Premier Consul ne l'exposerait-il pas encore à des convulsions? Au moment où la coalition la presserait sur toutes les frontières, ne pouvait-elle pas craindre d'être en proie à des déchirements intérieurs? N'était-ce pas à ce génie puissant qu'elle devait paix, union, sécurité au dedans, victoire au dehors? En moins de cinq années il avait consacré

l'égalité par la loi civile; il avait appris à la révolution à se gouverner, à se modérer; n'était-il pas le seul qui pût, par son administration habile autant qu'énergique, par la grandeur de ses institutions, par l'opiniâtreté, par l'éclat de ses luttes, faire passer dans les mœurs des générations nouvelles les principes de l'assemblée constituante et les rendre indestructibles? Telles étaient les questions qui agitaient le parti populaire; Bonaparte profita de cette disposition des esprits pour se faire investir d'une dictature absolue.

Commencement de l'Empire. 8 mai 1804 (28 floréal an XII).

Le tribunat et le sénat le saluent empereur sous le nom de Napoléon, sans attendre la sanction du peuple. Alors ses pâles collègues rentrent dans l'obscurité; de lui émanent tous les pouvoirs; il commande aux armées de terre et de mer; le ministère de la guerre se divise en deux branches, matériel et personnel, qui ont chacune à leur tête un ministre responsable. L'ordre et l'économie règnent dans toutes les parties de l'administration. On sait à toute heure, pour tout événement, trouver le dernier homme, le dernier cheval, la dernière pièce de canon.

Toutes les institutions politiques s'adaptent à cette dernière transformation de la force révolutionnaire que motive l'état de guerre permanent. Les assemblées, bientôt réduites par la suppression du tribunat, au sénat et au corps législatif, se bornent à prêter un soin attentif aux intérêts du pays. Avant de réclamer la jouissance des libertés publiques, on comprend qu'il faut les fonder sur des bases inaltérables, en terrassant préalablement la coalition européenne qui prétend les renverser par la force des armes. C'est à l'armée, c'est à son chef que la France donne cette grande mission. Aux généraux, aux soldats, elle demande des combats sans repos, un dévouement sans limites. Mais aussi elle leur offre de glorieuses récompenses : des royaumes,

des fiefs relevant du grand empire sont le prix des éminents services, et, dans la pensée du soldat, cette royauté feudataire est un grade militaire que les plus vaillants ont le droit d'ambitionner.

L'Italie d'abord, puis la Hollande devinrent des royaumes. Les généraux en chef Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Sérurier, reçurent le titre de maréchaux d'empire et, la plupart, furent plus tard décorés des titres de leurs victoires.

II. EMPIRE.

I. CAMPAGNE DE 1805.

(Troisième coalition.)

1. OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

L'Autriche, la Russie se levèrent à la voix du gouvernement britannique; la Suède lui promit un contingent; la Prusse, l'Allemagne résistèrent faiblement à ses instances et subordonnèrent leur détermination à l'issue des premiers coups.

Le conseil aulique mit en avant 230 000 hommes. Le prince Charles prit le commandement en Italie, plaça 20 000 hommes dans le Tyrol sous l'archiduc Jean, et marcha sur l'Adige à la tête de 60 000 hommes. L'armée d'Allemagne fut confiée à ce même général Mack, qui avait si malencontreusement dirigé l'expédition napolitaine et dont les vastes plans de campagne avaient encore crédit. Il s'agissait cette fois d'attaquer les troupes cantonnées en Hanovre et dans le royaume de Naples, de faire irruption dans la haute Italie, et de s'avancer jusqu'au Rhin pour déterminer les princes

allemands à faire cause commune avec le chef de l'Empire. Mack jeta Jellachich (10 000) dans le Voralberg; puis, après avoir sommé l'électeur de Bavière d'entrer dans la coalition, il envahit ses États à la tête de 140 000 combattants. Maximilien s'enfuit à Wurtzbourg et rangea les troupes électorales entre Nuremberg et Bamberg.

8 sept. 1805 (21 fructidor an XIII).

Les Impériaux prirent possession de Munich, laissèrent, dans l'électorat, Kienmayer (40 000) qui étendit sa droite jusqu'à Amberg, puis prolongèrent leur marche jusqu'aux défilés de la forêt Noire, où ils firent halte, pour attendre 80 000 Russes que conduisaient, à travers la Gallicie, Kutusof et l'empereur Alexandre en personne.

Dans le même temps, l'archiduc Charles se concentra sur les hauteurs de Caldiero, et les coalisés préparèrent les débarquements projetés pour attaquer le Hanovre et le royaume de Naples.

La guerre n'était pas déclarée, mais les hostilités étaient flagrantes. Napoléon tira l'épée et, sans se soucier des mouvements secondaires sur Naples, sur le Hanovre, il fit marcher, au Rhin, à l'Adige, ses vaillantes armées. Le corps du Hanovre, commandé alors par Bernadotte; les cinq camps de Zeist et de Boulogne, la réserve de cavalerie, la garde impériale, coururent en vingt jours sur les bords du Mein et du Rhin, et formèrent, de Wurtzbourg au pont de Kehl, un vaste réseau prêt à enlacer l'ennemi. Mack eut sur les bras 190 000 hommes, au moment même où il se croyait maître de chercher le côté vulnérable du nouvel empire.

25 septembre (3 vendém. an XIV).

Murat, à la tête de la réserve de cavalerie (22 000), défila le premier sur le pont de Kehl. Lannes (5e corps, 17 000) le suivit, et tous deux feignirent de vouloir forcer les défilés de la forêt Noire. Le jour suivant,

les autres corps s'ébranlèrent et pointèrent droit au Necker.

Mack se disposa d'abord à défendre le terrain si connu qui sépare le Rhin du Danube; mais il apprit bientôt que le rideau qui s'était déployé devant ses postes avait disparu. En effet, Lannes et Murat s'étaient jetés sur leur gauche et s'étaient concentrés avec Ney (6e corps, 30000), aux environs de Stuttgard. Mack crut alors que toute l'armée était là et qu'elle allait descendre, droit du Rauhe-Alp, sur les retranchements d'Ulm. Il se hâta de rappeler ses troupes pour défendre la position qui, naguère, avait si longtemps arrêté Moreau. Mais il se trompa encore sur le but de la grande armée. Ney seul se déploya non loin d'Ulm, pendant que l'armée bavaroise (22000), montrant son front à Kienmayer, gagna Ingolstadt. Les autres corps, masqués par ces deux colonnes, convergèrent vers le Danube et arrivèrent sans obstacle à la rive gauche du fleuve, qu'ils couvrirent sur une ligne d'environ vingt lieues, dont le point central était le confluent du Lech et les extrémités Ingolstadt et Guntzbourg.

Ni Mack, ni Kienmayer ne comprirent cette belle manœuvre; ils laissèrent vide l'espace qui les séparait. C'est dans cet intervalle, à peine gardé par quelques détachements, que Napoléon avait dessein de foncer. Il fit battre la charge pour enlever les passages du Danube, saisir la ligne du Lech, jeter 150 000 baïonnettes entre le général en chef et son lieutenant, pousser l'un sur le bas Inn, envelopper l'autre entre le Rauhe-Alp, les montagnes du Tyrol et les Alpes de Souabe. 6 oct. 1805 (14 vendém. an XIV).

Ney se mit en bataille : la gauche au pont de Guntzbourg, la droite au Rauhe-Alp; Soult courut à Donauwerth où il n'y avait qu'un régiment ennemi. Emporter la ville et le pont, ce fut l'affaire d'un instant. On franchit le Danube et, en deux jours, la masse qui venait

de déboucher des monts, déborda par Donauwerth, par Neubourg, par Ingolstadt, et combla l'espace entre les deux généraux ennemis. Ney seul resta sur la rive gauche, soutenu par une division de Soult.

Bernadotte (1er corps, 14 000), les Bavarois; Davoust (3e corps, 30 000), en tout, 66 000 hommes, firent face à Kienmayer. Murat, Lannes, Marmont (2e corps, 15 000); la garde (10 000), Soult (4e corps, 30 000), en tout 84 000 hommes, marchèrent sur Mack. Leur premier soin fut de s'emparer des passages du Lech; ils franchirent ensuite cette rivière, impatients de s'emparer du pont de Guntzbourg et de rétablir la communication avec Ney.

Cependant, Mack, enfin désabusé, courut au-devant des Français. Une de ses colonnes fut écrasée à Vertingen par la cavalerie; mais il dirigea en personne,
8 oct. 1805 (16 vendém. an XIV). par les deux rives du Danube, un mouvement plus sérieux. Il chargea l'archiduc Ferdinand d'écraser Ney sur la rive gauche, tandis que lui-même, de l'autre côté du fleuve, espérait contenir le reste de l'armée. Cette opération décisive échoua; l'archiduc ne tint pas contre les divisions qu'il avait promis de vaincre; le
9 octobre (17 vendém.). pont de Guntzbourg lui fut enlevé, il perdit 2 à 3 000 hommes; et, à l'approche de Murat, Mack, menacé en tête et en flanc, se replia jusqu'à Ulm.

On le poursuivit, pendant que Bernadotte remettait l'électeur de Bavière en possession de sa capitale, et l'on commença, par les deux rives, à investir ses retranchements. Mack était au désespoir; livrer bataille, rompre, renverser la muraille de fer qui allait l'étreindre, était au-dessus de ses forces. Il essaya, mais sans succès, de s'échapper en la tournant par ses extrémités.

9 000 hommes cherchaient à gagner le Tyrol, Soult les cerna dans Memmingen et leur fit déposer les



armes. Sur l'autre rive, l'archiduc Ferdinand, avec 25 000 hommes, s'élança soudainement sur l'extrême droite de Ney, qui était en position à Albeck; mais il fut repoussé et perdit 2 000 des siens. Alors l'archiduc s'établit à Elchingen. C'était un coup hardi. Le 6ᵉ corps s'était mis à cheval sur le fleuve, l'ennemi le coupait en deux et s'assurait d'une communication qui lui permettait de reprendre ses attaques, sur la rive gauche, avec plus de chances de succès. Mais le maréchal était déjà en mesure; il enleva, de la manière la plus brillante, le pont d'Elchingen, culbuta, refoula ses adversaises dans Ulm et leur fit 3 à 4 000 prisonniers. L'archiduc, toutefois, avec 7 000 fantassins et quelques cavaliers, s'échappa par les intervalles et prit la route de la Franconie. Murat s'élança sur ses pas, sabra et prit son infanterie à Neresheim, et enleva une partie des chevaux à Nuremberg. Le prince eut peine à gagner la Bohême avec quelques débris.

11 oct. 1805 (19 vendém. an XIV).

14 octobre (22 vendém.).

19 octobre (27 vendém.).

Cependant, les maréchaux français poussèrent leurs masses jusqu'aux glacis d'Ulm. La place n'avait plus de communication avec le Tyrol, non plus qu'avec la Bohême ni l'Autriche. Dans cette extrémité, Mack, au premier déploiement des Français, capitula et livra prisonniers, 33 000 hommes. Ainsi disparut, s'évanouit la première ligne des Impériaux : 200 pièces de canon, 90 drapeaux, tout le parc, tout le grand quartier général tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Capitulation d'Ulm. 17 octobre (25 vendém.).

Kienmayer s'était replié, sans coup férir, jusqu'à l'Inn. Kutusof lui amena 40 000 Russes et ils prirent position sur ces rives réputées jadis inaccessibles.

Napoléon détacha sur ses flancs Ney et Kellermann, fit entrer en campagne, par le Voralberg, un corps qu'Augereau avait amené de Brest, se renforça des contingents de Bade, du Wurtemberg, et donna l'ordre de marcher en avant.

A son approche, Kutusof évacua l'Inn, puis la Salza, la Traun, l'Ens. On battit partout ses arrière-gardes, et comme au delà de l'Ens, à Amstetten, il avait fait halte sur les hauteurs, Murat et les grenadiers du 5ᵉ corps, commandés par Oudinot, le rompirent et lui enlevèrent 2 000 hommes. Après cet échec, il passa le Danube par le pont de Stein où, sur l'autre rive, Mortier, à la tête de deux divisions, avait espéré le prévenir. Le maréchal, compromis par la rapidité des victoires de Murat, se trouva aux prises à Dürnstein avec les masses ennemies. Il eut la gloire de soutenir les efforts de 30 000 hommes et de les contraindre à vider le champ de bataille.

6 nov. 1805 (15 brumaire an XIV).

Combat de Dürnstein. 11 novembre (20 brumaire).

Cependant, Murat et Lannes, tandis que Napoléon était attentif à la marche de Mortier, s'étaient portés vivement sur Vienne où ils entrèrent sans résistance. Les ponts n'étaient point détruits; Lannes s'en empara par surprise, et ses grenadiers défilèrent aussitôt sur l'autre rive.

14 novembre (23 brumaire).

Kutusof, menacé sur ses flancs par Mortier et par cette nouvelle colonne, recula jusqu'aux hauteurs d'Hollabrunn. Soult, Lannes, Murat, le dépostèrent, après sept heures d'un combat acharné et lui prirent 2 à 3 000 hommes. Il prolongea sa retraite jusqu'à Olmutz, rallia 40 000 hommes et réorganisa l'armée. L'empereur Alexandre, avec sa jeune cour, arriva au quartier général et, ne laissant à son feld-maréchal que les apparences du commandement, il lui imposa ses volontés. Il fit aussitôt volte-face pour reprendre l'offensive.

Bataille d'Hollabrunn. 16 octobre (25 brumaire).

Napoléon à son tour recula, dans le dessein de se concentrer à loisir et de livrer bataille sur un terrain choisi. La grande armée s'étendait de la Morava, où Davoust la flanquait contre les levées hongroises, à la Bohême, où Bernadotte surveillait l'archiduc Ferdi-

nand. Napoléon la resserra, prit à Davoust deux divisions, rappela Bernadotte en personne, et eut sous la main 80 000 hommes; les coalisés en ramenaient 100 000. Ceux-ci quittèrent brusquement la route de Brunn, pour se jeter sur la petite ville d'Austerlitz. Ils indiquèrent ainsi le projet de passer entre la Morava et l'aile droite des Français pour ouvrir les communications avec la Hongrie.

Napoléon feignit une grande crainte; il prit soin, en rétrogradant, de retrancher des hauteurs qu'il n'avait nullement dessein de garder. Il alla jusqu'aux avant-postes recevoir un parlementaire russe et lui permit, sans témoigner d'impatience, de proposer les conditions les plus insultantes. Enfin, le 1er décembre, il eut la joie de voir les coalisés déboucher d'Austerlitz et prendre les positions mêmes où il avait cherché à les attirer. Il rassembla ses maréchaux, et à l'aspect des lignes ennemies, il s'écria : « Cette armée est à moi. » Au soir, comme il parcourait le camp, les soldats le reconnurent et illuminèrent subitement leurs bivouacs pour fêter l'anniversaire du couronnement qui devait être plus dignement célébré le lendemain.

Les coalisés étaient flanqués à leur gauche, les Français à leur droite, par les grands étangs de Mœnitz qu'alimentent, à deux mille mètres l'un de l'autre, deux ruisseaux bordés de collines où les deux armées s'étaient formées.

L'aile gauche des Russes couvrait le plateau de Pratzen qui clôt la vallée des étangs. Napoléon prévit, qu'encouragée par l'immobilité des Français, animée de l'espoir de déborder leur droite, de couper leur retraite par Vienne, de les rejeter sur la Bohême, elle céderait à la disposition du terrain et descendrait tout entière dans le vallon.

En effet, avant l'aube du jour, par un froid intense

Bataille d'Austerlitz. 2 déc. 1805 (11 frimaire an XIV).

qui avait glacé tous les cours d'eau, trois colonnes, d'environ 10000 hommes chacune, commandées par Buxhœveden, s'engagèrent au pied des collines, sur les rives des étangs; les réserves s'avancèrent à leur suite, tandis que le centre et la gauche se déployèrent en avant du ruisseau le plus voisin d'Austerlitz.

La tête de colonne des Russes chemina longtemps sans obstacle, et Napoléon eut soin de ne lui montrer de troupes qu'à l'extrémité de la vallée. Elle y arriva comme le jour commençait à poindre, aperçut ses adversaires à sa droite sur la colline, et ouvrit aussitôt le feu. Deux fois on la culbuta de la hauteur; un troisième assaut l'y établit; on la lui disputa longtemps encore; enfin, cédant au nombre, les Français descendirent le revers intérieur et se replièrent au delà du ruisseau de Schlapanitz.

Il était neuf heures, et le soleil s'élevait radieux; mais les vapeurs du matin s'étaient concentrées au fond des vallées; les Français, à l'insu de l'ennemi, reçurent les renforts qu'avait amenés Davoust; deux divisions et de la cavalerie se développèrent, repassèrent le ruisseau, reprirent la hauteur, s'y maintinrent jusqu'à la réunion des masses de Buxhœveden, et défendirent ensuite opiniâtrément le passage du ravin. Toutefois, à la suite d'une longue et sanglante lutte, elles furent forcées; elles reculèrent en remontant le cours d'eau jusqu'aux collines de Schlapanitz et laissèrent les vainqueurs pénétrer au centre des positions de la grande armée. Mais le succès de l'ennemi n'était qu'apparent; tandis que deux divisions soutenaient l'effort de 30000 hommes et les attiraient dans des défilés d'où ils ne devaient plus sortir, Napoléon porta le coup terrible qu'il avait préparé.

Lorsque le combat fut vivement engagé à sa droite, l'Empereur donna le signal; ses lieutenants, dont il

avait eu peine à modérer l'ardeur, s'élancèrent : Soult à droite, Bernadotte au centre, Lannes à gauche, Murat entre ces deux derniers. La garde, les grenadiers d'Oudinot (20 bataillons), 40 bouches à feu se tinrent en réserve en avant de Schlapanitz. Dans le même moment, Kutusof, enhardi par les progrès de sa gauche, ébranlait toute sa ligne.

On se heurta depuis le Santon, montagne au delà de la route d'Olmutz, jusqu'au val des étangs ; le premier choc fut partout en faveur des Français ; mais les positions de Pratzen furent le théâtre des mouvements décisifs.

Vers neuf heures, les dernières files de la gauche ennemie étaient descendues dans le vallon, et la troupe qui devait la suivre couronnait à son tour le plateau de Pratzen, où elle se croyait loin des Français, lorsqu'elle vit avec effroi le revers intérieur de la colline couvert de deux divisions d'infanterie, marchant l'une et l'autre en colonnes serrées. C'était Soult avec 18 bataillons. A la faveur du brouillard et de la fumée des bivouacs, il avait masqué sa marche dans une vallée transversale, et il n'avait plus qu'un pas à faire pour saisir la hauteur qui ferme le ravin où s'était enfourné Buxhœveden.

A cette foudroyante nouvelle, les illusions de l'état-major russe se dissipèrent; Alexandre reconnut qu'il s'était cruellement abusé, en présumant que son redoutable adversaire lui laisserait l'offensive. Kutusof comprit que Napoléon voulait enlever sa gauche et que le sort de la journée dépendait de la possession du plateau de Pratzen. Déterminé à le conserver à tout prix, il expédia à Buxhœveden l'ordre de rétrograder, il lui emprunta les troupes qui étaient à sa portée, enfin il appela ses réserves. Mais alors la bataille était générale, tous les corps étaient aux prises,

Kutusof ne put réunir qu'un renfort de 4 régiments. Avant leur arrivée, la formidable masse de Soult, malgré les efforts de l'ennemi pour la harceler, s'avança en culbutant tout devant elle. Lorsque enfin Kutusof fut en mesure, il ordonna une charge à la baïonnette. Les généraux, l'empereur Alexandre payèrent de leur personne. Les Français immobiles attendirent intrépidement le choc, le repoussèrent par une terrible fusillade à bout portant, firent dans les rangs ennemis d'horribles ravages; puis, chargeant à leur tour, achevèrent de balayer le plateau. Russes, Autrichiens s'enfuirent pêle-mêle, abandonnant leur artillerie.

Tandis que Soult prenait possession de la clef du champ de bataille, un de ses bataillons, en poursuivant les vaincus, donna prise à des cavaliers de la garde russe; chargé brusquement, il n'eut pas le temps de former le carré et fut rompu. Aussitôt, Rapp, aide de camp de l'Empereur, accourt avec les mameluks et les chasseurs de la garde, disperse la cavalerie ennemie et se porte en avant du bataillon français, qui se hâte de reprendre ses rangs. Cependant, une seconde ligne de cavalerie s'avance : ce sont les chevaliers-gardes du czar, commandés par le prince Repnin. Ils ramènent Rapp, ils tuent Morland, colonel des chasseurs, mais ils sont eux-mêmes assaillis et écrasés par les grenadiers à cheval de la garde impériale que conduit Bessières; le prince Repnin est prisonnier.

De son côté, Bernadotte prit définitivement l'ascendant, avança pas à pas jusqu'au ravin et refoula dans Austerlitz les débris du centre et de la réserve des coalisés. Enfin Lannes, après avoir victorieusement disputé au prince de Bagration la montagne du Santon, se prévalut des progrès de Bernadotte pour faire

vider le champ de bataille à l'aile droite des ennemis; puis, soutenu par Murat, pour les déborder et leur couper la retraite sur Olmutz.

La victoire était gagnée, restait pour lui donner tout son éclat à prendre Buxhœveden; Soult se retourna contre lui. Les ordres de Kutusof avaient suspendu son mouvement offensif, et les deux divisions qu'il poursuivait, remarquant ses fluctuations, n'avaient point hésité à reprendre l'attaque. Elles l'avaient vigoureusement entassé au fond de la vallée, quand Soult parut sur ses derrières. Pris entre deux feux, menacés en flanc par la formidable réserve qui n'avait pas encore donné, et dont on avait vu, durant tout le jour, la masse imposante manœuvrer sur le sommet des collines, les Russes tourbillonnèrent un moment et abandonnèrent leurs rangs. Le plus grand nombre déposa les armes; quelques-uns cherchèrent à s'échapper à travers l'étang, mais la glace rompue par une grêle de boulets que vomissait l'artillerie de la garde, plia sous le faix, et ils s'abîmèrent sous les flots. Buxhœveden, plus heureux, découvrit une digue, par laquelle il sauva, de ce désastre affreux, 7 à 8 000 hommes; le reste périt ou fut fait prisonnier.

Les coalisés dans cette journée perdirent 15 000 tués ou blessés et environ 20 000 prisonniers; ils laissèrent sur le champ de bataille 180 canons, dont le bronze s'élève en colonne sur l'une des plus belles places de Paris. Les Français eurent environ 7000 hommes hors de combat.

Les vaincus n'avaient plus de retraite que par un pont sur la Morava, où Davoust courait les prévenir, quand, à la suite d'une entrevue entre les empereurs de France et d'Autriche, les hostilités furent suspendues. Bientôt après, le traité de Presbourg fut conclu avec la cour de Vienne. La destruction de l'empire

Paix de Presbourg. 26 déc. 1805 (5 nivôse an XIV).

d'Allemagne, la création des royaumes de Bavière et de Wurtemberg, la cession du Tyrol à la Bavière, des États vénitiens au royaume d'Italie, furent les fruits de la mémorable campagne et de la bataille d'Austerlitz.

2. OPÉRATIONS AU MIDI.

Les armées d'Italie ne remplirent qu'un rôle secondaire, quoique, dans l'idée générale de l'attaque, les coalisés se fussent préparés à porter de ce côté les grands coups. Pendant que Gouvion-Saint-Cyr, après avoir fait signer aux ministres napolitains une convention de neutralité, se portait au secours de Masséna, celui-ci occupait la rive droite du lac de Garde, la ligne de l'Adige et les positions de Rivoli. Au premier bruit du mouvement de Napoléon au delà du Rhin, les deux adversaires, résolus d'en attendre le résultat, convinrent d'un armistice. Lorsque Mack fut entouré dans Ulm, Masséna reçut l'ordre de déboucher. Il déploya 30 000 combattants devant le camp de Caldiero; en même temps, un détachement de 10 000 hommes se mit en devoir de passer l'Adige, pour saisir les digues des marais d'Arcole. Mais l'archiduc Charles, au lieu d'attendre le choc, fit une sortie générale et engagea le combat dans la plaine. La droite des Français échoua au passage de l'Adige, et les autres corps, d'abord accablés, reculèrent. Toutefois, ils revinrent à la charge et l'action se soutint jusqu'à la nuit avec des chances diverses. Enfin, l'archiduc se retira dans ses retranchements, affaibli de 5 à 6 000 morts, blessés ou prisonniers; Masséna avait perdu 2 à 3 000 hommes.

Bataille de Caldiero. 30 oct. 1805 (8 brumaire an XIV).

Le général français ne voulut point offrir de nouveau la bataille, avant que sa droite eût pris position

dans le marais. Comme elle forçait les digues, on apprit que l'archiduc était en pleine retraite ; on s'élança sur ses traces; on le poursuivit l'épée dans les reins, en lui enlevant chaque jour des prisonniers.

Son mouvement rétrograde était prononcé, lorsque Ney parut à l'entrée du Tyrol, qu'on appelle le pas de Scharnitz. C'est un col fermé par un fort, perché sur le roc, à quinze cents mètres d'élévation. Ney le fit prendre à l'escalade, enleva la garnison et entra dans Inspruck, que déjà l'archiduc Jean avait évacuée pour rejoindre son frère dans la Carniole. 4-7 nov. 1805 (13-16 brum. an XIV).

La marche triomphante de Napoléon, le soin qu'à chaque pas il prit d'assurer ses flancs, en faisant occuper d'abord, par des détachements de Bernadotte, puis par le corps entier de Marmont, les défilés des Alpes noriques, rappelèrent les deux princes au centre de l'Empire. Ils s'enfoncèrent dans la vallée de la Raab pour se rallier, en arrière de Vienne, aux levées hongroises, que le coup de foudre d'Austerlitz arrêta comme elles manœuvraient pour les rejoindre.

Ney et Masséna firent halte aux limites de la Carniole et de la Carinthie, retenus par les événements de Naples. Cependant, Augereau et Saint-Cyr entrèrent en ligne, chacun à la tête de 20 000 hommes. Le premier enleva le camp de Feldkirch, occupa le Voralberg, poussa Jellachich dans le Tyrol, dont Ney fermait alors les issues et le força de déposer les armes. Le second occupa Trieste, bloqua Venise et fit capituler un corps de 7 000 hommes, sous le prince de Rohan, qui, séparé du prince Jean par l'invasion de Ney, avait évacué le haut Tyrol par la vallée de la Brenta, et cherchait à se faire jour dans la Carinthie. 24 novembre (3 frimaire).

A peine Saint-Cyr eut-il quitté les États napolitains, que la cour, au mépris de ses promesses, appela dans ses ports 20 000 Anglo-Russes, dont le débarquement

Conquête de Naples. 8 février-18 juill. 1806.

fut annoncé au grand quartier général, au moment même où la victoire d'Austerlitz venait de dénouer la coalition. La vengeance fut éclatante; l'Empereur déclara que la dynastie de Naples avait cessé de régner; 40 000 hommes marchèrent sur ses États. A leur approche, les Russes se rembarquèrent; les Anglais imitèrent leur exemple; la cour se réfugia en Sicile; ses troupes battirent en retraite jusqu'au fond de la Calabre, où on les culbuta à Campo-Tenese, après quoi on prit possession de toutes les provinces.

Joseph Bonaparte reçut le titre de roi par décret impérial, et la prise de Gaëte mit fin à toute résistance sérieuse.

Le continent était aux pieds de l'empereur Napoléon. Mais un grand désastre maritime encouragea l'inimitié de l'Angleterre et contribua à éterniser la guerre.

Bataille de Trafalgar. 21 oct. 1805 (29 vendém. an XIV).

Villeneuve resta deux mois dans le port de Cadix; pendant ce temps, le cabinet de Saint-James rassembla contre lui, tout ce qu'il avait de bâtiments disponibles et choisit Nelson pour les commander. L'amiral français sortit enfin pour se rendre à Toulon avec 40 voiles françaises et espagnoles; les Anglais lui opposèrent 33 vaisseaux et il crut ne pouvoir éluder la bataille qui s'engagea au cap de Trafalgar.

Elle fut décisive; Nelson y trouva la mort; mais les alliés perdirent 18 vaisseaux; leurs débris rentrèrent à Cadix, et le cabinet britannique étendit désormais sur les mers un empire qui ne lui fut plus disputé.

[1] Par un sénatus-consulte, l'usage du calendrier grégorien fut rétabli à dater du 1er janvier 1806.

II. CAMPAGNE DE 1806 ET 1807.

1. OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Bernadotte, en passant du Mein au Danube, traversa le margraviat d'Anspach qui appartenait à la Prusse. Cette puissance en prit prétexte pour s'engager dans la coalition. Le prompt dénoûment de la campagne amena des négociations d'un caractère tout opposé. On signa une alliance et l'on échangea le margraviat contre le Hanovre. Mais l'on ne put s'entendre sur les ratifications. A ce moment, les tories, désorganisés par la mort de Pitt, quittèrent le ministère. On entrevit la possibilité de traiter de la paix; les Anglais y mirent pour première condition la restitution du Hanovre, et l'Empereur, dégagé par les hésitations des Prussiens, ne repoussa pas l'ouverture. Le cabinet de Postdam aussitôt cria à la perfidie et prit follement les armes. La Saxe, la Suède lui fournirent leurs troupes, et la Russie promit d'intervenir.

Pendant que l'empereur Alexandre concentrait ses forces en Pologne, les coalisés mirent, dans les places, de fortes garnisons, formèrent une réserve sur l'Elbe, et déployèrent en outre, des frontières de la Bohême aux bouches du Weser, 180 000 hommes, commandés par le duc de Brunswick. Aux premières apparences d'hostilités, Napoléon transmit aux maréchaux, qui occupaient la Bavière, l'ordre de se rapprocher du Mein. La garde, la réserve de cavalerie sortirent par Mayence, et le quartier général s'établit à Wurtzbourg. Dans les premiers jours d'octobre, 195 000 Français couvrirent la ligne sinueuse que forment le Mein et le Rhin, depuis Bayreuth jusqu'au confluent de la Lahn.

Comme dans la campagne précédente, l'Empereur

imposa par ses démonstrations aux généraux ennemis; il montra son aile gauche au delà du Rhin et son centre au delà du Mein, comme s'il eût voulu les faire marcher sur Erfurt. Il n'était pas sans vraisemblance que l'on entrât en opérations par les forêts de la Thuringe, où la supériorité de la cavalerie prussienne devait disparaître. Frappé de cette idée, le généralissime ne laissa que des détachements sur ses ailes, et prescrivit un mouvement de concentration sur Erfurt, pour franchir lui-même le Mein et couper en deux parties l'armée française. Mais elle le prévint, et elle était déjà groupée tout entière entre ses masses et les sources du Mein, avant qu'il fût en mesure de lui porter le coup qu'il croyait décisif. Napoléon la poussa rapidement dans l'espace que son adversaire s'était si fort empressé de dégarnir.

Soult (38 000), Ney (30 000), à droite, tournèrent le Mein et appuyèrent aux montagnes de la Bohême. Napoléon avec la garde (38 000), Murat (22 000), Bernadotte (23 000), Davoust (30 000), au centre, passèrent la rivière à quelques lieues de ses sources; enfin, à gauche, Lannes (22 000), suivi d'Augereau (20 000), partit de Cobourg pour les bords de la Saale. Les trois colonnes convergèrent vers Géra, au cœur de la Saxe. On débordait donc l'aile gauche de l'ennemi, on le coupait de Berlin, on le forçait de faire volte-face pour commettre à une seule journée le sort de la campagne.

Combat de Saalfeld. 18 octobre

Brunswick avait laissé, sur la haute Saale, Tauenzien (5 à 6 000) et le prince Louis de Prusse (7 à 8 000). Le premier, à l'approche du centre, s'enfuit en laissant sabrer son arrière-garde. Le jour suivant, le second voulut arrêter Lannes, et eut la témérité de combattre adossé à la Saale et à la Schwartza, en avant de Saalfeld; il fut écrasé, sa troupe se débanda, son matériel fut pris, et, dans son désespoir, il tira l'épée contre

un maréchal des logis de hussards (Guindet) qui le sommait de se rendre, et qui, vainqueur dans ce combat singulier, lui porta un coup mortel. A peine 3 000 des siens purent-ils échapper en traversant la Saale et en se jetant dans les rangs de Tauenzien. Toute notre aile gauche descendit le cours de la Saale par la rive gauche; le reste de l'armée se concentra autour de Géra.

Cependant, Brunswick s'était hâté de faire face en arrière et de rappeler son avant-garde qui touchait au Mein. Il voulait courir à l'Elbe; il espérait y arriver avant les Français et leur en disputer le passage. C'est ce que Napoléon attendait. De son quartier général de Géra, il épiait tous les mouvements de ses adversaires, et se disposait à les prendre en flanc pendant leur marche. Son premier soin fut de saisir les défilés de la Saale : déjà il avait dirigé sur Naumbourg, Davoust, Bernadotte et Murat, lorsqu'il apprit que depuis la veille au soir Lannes poussait Tauenzien, qu'il venait de lui enlever Iéna, et, à la droite de cette ville, un plateau d'où l'on domine la contrée à perte de vue, et d'où l'on découvrait d'épaisses colonnes ennemies. Il y courut aussitôt avec sa garde entraînant sur ses pas Soult, Ney et une partie de la réserve de cavalerie.

Arrivé sur la hauteur, il reconnut les lignes prussiennes, et, à leur nombre, il crut que toute l'armée était là; d'un coup d'œil il entrevit le parti qu'il pouvait tirer de ce vaste champ de bataille coupé de ravins, de collines, couvert d'une multitude de villages. Il expédia à Murat l'ordre de lui amener tout ce qu'il lui restait de cavalerie, à Davoust et Bernadotte celui de passer la Saale, et de tourner les forces qu'il allait attaquer de front.

Batailles d'Iéna et d'Auerstadt. 14 octobre.

Toutefois, Napoléon n'avait devant lui qu'une partie des masses coalisées. C'était le prince de Hohen-

lohe à la tête de 60000 hommes; il côtoyait la Saale pour couvrir le généralissime qui, avec 66000 hommes, se portait de Weymar à Freybourg dans le dessein de concentrer toutes ses troupes entre l'Elbe et l'Unstrutt et de franchir ensuite le fleuve.

D'Iéna à Naumbourg, la Saale n'est point guéable, et la rive gauche est tellement escarpée, que Hohenlohe s'y croyait aussi sûrement protégé que par des remparts. Quatre défilés en donnent l'accès; celui de Kœsen que le généralissime comptait le lendemain saisir, ceux de Dornbourg et Cambourg que ses lieutenants tenaient déjà, et enfin celui d'Iéna dont Lannes venait de s'emparer. Hohenlohe, de ce côté, pensa fermer suffisamment la brèche en masquant les pentes intérieures du plateau.

Mais Napoléon avait autrement jugé du terrain. Ce mamelon, si imprudemment négligé par son adversaire, lui avait paru propre à servir de base à l'attaque. Entouré de trois côtés par la Saale et deux ravins qui s'y jettent, il est presque entièrement fermé par des bois, du côté de la plaine. Deux redoutes s'élevèrent dans l'ouverture; Lannes et la garde se mirent en bataille sur le revers de la montagne, et les mineurs aplanirent des rampes par où l'artillerie fut transportée. Appuyé sur cette sorte de forteresse devenue en un clin d'œil inexpugnable, l'Empereur ne douta pas de surmonter la difficulté sur laquelle était fondée la sécurité de l'ennemi, celle de déboucher dans la plaine en ordre de bataille. Ses lieutenants bivouaquèrent sur les rives de la Saale et au fond des ravins. Rien ne montra l'armée; cependant Davoust s'assura du pont de Kœsen en avant de Naumbourg, Murat commença sa contre-marche, et Bernadotte se rabattit sur Dornbourg.

Le lendemain avant le jour, la troupe prit les ar-

mes. Napoléon parcourut les rangs en prononçant ces paroles qui furent accueillies avec enthousiasme :

« Soldats! l'armée prussienne est coupée comme celle de Mack l'était à Ulm, il y a un an. Cette armée ne combat plus que pour se faire jour et pour regagner ses communications. Le corps qui se laisserait percer se déshonorerait. Ne redoutez pas cette célèbre cavalerie; opposez-lui des carrés hérissés de baïonnettes. »

A six heures, par un brouillard épais, Lannes se porta en avant pour déblayer l'entrée du champ de bataille. Aussi longtemps que dura l'obscurité on se fusilla au hasard; à dix heures, le ciel s'étant brusquement éclairci, Lannes aborda vivement la première ligne ennemie; en même temps Augereau, à gauche du mamelon, Soult à droite, débouchèrent des ravins. Les Prussiens plièrent et se rompirent, partie se reforma à peu de distance, partie fut acculée à la Saale par Soult qui la poursuivit sans relâche. A ce moment, Hohenlohe parut avec 27000 hommes, rallia les vaincus, et opposa 33000 hommes au déploiement des Français. Il crut aisément contenir les colonnes qui descendaient du mamelon, et qui lui paraissaient destinées à tourner son aile droite (22000) postée sur des hauteurs qui barrent la route de Weymar.

Comme il arrivait sur le champ de bataille, Ney avec 4 bataillons, à la suite d'une rude mêlée, venait de se loger dans le village de Vierzehnheiligen, principal appui de la ligne où les Prussiens s'étaient reformés. Hohenlohe voulut le reprendre, et disposa deux fortes colonnes d'attaque; Lannes accourut avec 6 régiments et sa cavalerie. Bientôt le choc fut terrible; deux fois les Prussiens s'élancèrent sur le village, au milieu des flammes qui le dévoraient, deux fois ils furent repoussés; enfin la fusillade de Ney et d'Auge-

reau débordant cette position si disputée, l'ennemi lâcha prise, et se mit en défense dans une troisième ligne à deux mille mètres de la précédente. Là, le feu se soutint avec une extrême vivacité jusqu'à deux heures, instant où Soult, ayant anéanti les débris qu'il poursuivait, se rabattit sur Hohenlohe, prit brusquement à revers sa gauche, et produisit un effet décisif. Les Prussiens plièrent en désordre; le général en chef, au lieu de les reformer encore une fois parallèlement à eux-mêmes, entreprit, dans ce moment critique, un mouvement périlleux. Il commanda un changement de front en arrière, sur l'aile droite qui était restée immobile, dans des positions que l'on n'avait pas sérieusement attaquées. Mais, au milieu de leur manœuvre, ses brigades furent chargées par la cavalerie, lâchèrent pied et se débandèrent. En un clin d'œil tout disparut; quelques bataillons essayèrent de tenir bon, ils furent sabrés; l'artillerie fut abandonnée, la cavalerie s'enfuit à toute bride. La bataille était perdue sans ressource; deux épisodes de cette grande scène rendirent la victoire complète.

Ruchel amenait de Weymar un renfort de 12000 hommes dans le même temps que Hohenlohe était dispersé, et l'aile droite n'avait pas quitté les collines où elle se trouvait alors isolée. Ces deux corps furent simultanément entourés et rompus en majeure partie. A quatre heures du soir, il ne restait pas un régiment prussien qui eût conservé ses rangs.

Cependant, les troupes que Napoléon avait appelées pour envelopper l'armée ennemie par sa gauche ne parurent pas. Bernadotte consuma la journée entière à passer la Saale, et tout était décidé lorsqu'il prit ses bivouacs, à trois lieues de la rivière, sur la route de Weymar à Freybourg. Mais Davoust soutint une seconde bataille non moins glorieuse, non moins décisive que

l'action principale. Les contre-marches de Murat et de Bernadotte l'avaient réduit à ses trois divisions : Gudin, Friant, Morand, et à 3 régiments de cavalerie (26 000) qui passèrent le pont de Kœsen pour se rabattre par la route de Weymar, sur le champ de bataille d'Iéna. A six heures, son avant-garde avait déjà franchi le long défilé qui conduit péniblement au sommet de la hauteur, lorsque, en avant de Hassenhausen, elle reconnut l'ennemi. C'était un détachement que Brunswick avait fait partir des collines d'Auerstadt où son armée avait passé la nuit, et qui avait pour mission de reprendre le pont de Kœsen et de couvrir la marche du généralissime sur Freybourg.

L'infanterie prussienne (8 000) se mit en bataille, la cavalerie (4 000) tourna le village pour rompre par le flanc droit la colonne qui continuait à gravir l'escarpement. Les Français repoussèrent victorieusement cette double attaque. Au bruit du canon, toute l'armée ennemie pressa le pas. Elle avait, sur ses adversaires, l'avantage de pouvoir se déployer; déjà trois divisions (24 000) étaient en ligne, et Davoust n'avait fait défiler que Gudin et Friant. Le premier s'établit solidement dans Hassenhausen, en s'étendant par sa gauche hors du village; le second tomba sur l'aile gauche ennemie contre laquelle il eut constamment l'initiative. Brunswick disposa de ses deux autres divisions pour charger et tourner Gudin. L'intrépide général arrêta des forces presque doubles, et leur fit éprouver d'énormes pertes. Le généralissime, déconcerté de son opiniâtreté, résolut de porter sur le village tout l'effort de ses deux lieutenants. La cavalerie au fond de la vallée, la réserve sur la colline opposée (20 000), se mirent sous les armes pour soutenir un assaut qui semblait décisif. Il échoua : la glorieuse division Gudin tint en échec les masses de l'ennemi. Elle accabla les têtes de

colonnes d'un feu terrible. Brunswick fut blessé à mort, ses généraux divisionnaires furent tués ou blessés. Tout plia, tout s'entassa au pied de cet inexpugnable coteau. Le roi prit à ce moment la direction de la bataille : il ordonna à la cavalerie de se ruer à la gauche du village, et de tomber sur les derrières de la division qu'une si longue lutte devait avoir amoindrie. Mais Morand arriva pour recevoir la charge. Davoust forma lui-même les carrés qui soutinrent le choc et culbutèrent l'ennemi.

Le maréchal, sans lui laisser le temps de se remettre de ce désordre, fait battre la charge, franchit le vallon, et aborde les collines d'Auerstadt. La réserve les défendait, encore intacte quoique ébranlée par la défaite des autres divisions. Le roi ne crut point devoir l'engager à fond, et il ordonna la retraite. Il croyait rallier Hohenlohe à Weymar; mais à l'entrée de la nuit, on aperçut les bivouacs de Bernadotte. On sut alors que Napoléon occupait Weymar, et que la seconde armée n'existait plus. L'épouvante gagna tous les rangs; les uns coururent à Erfurt, d'autres se débandèrent. Les routes se couvrirent de fuyards, d'équipages, de charrois abandonnés. Au milieu de ce désordre, Hohenlohe, avec 60 cavaliers, rejoignit le roi qui, après lui avoir donné le commandement de ce qu'il pourrait rallier, se retira dans Magdebourg.

Jamais plus grand désastre n'avait accablé les armées de la coalition. Cette journée mémorable coûta aux Prussiens presque toute leur artillerie, leurs bagages, environ 21000 morts et blessés, 18000 prisonniers. La victoire fut chèrement achetée à Auerstadt; Davoust perdit près de 7000 hommes; mais à Iéna à peine en eut-on 4000 hors de combat.

Le lendemain de la bataille, Napoléon mit en liberté



les prisonniers saxons, et donna à Davoust l'ordre d'occuper Leipzig : il obtint ainsi la neutralité de l'électeur, et bientôt son alliance, en échange du titre de roi.

Le reste de l'armée fit irruption dans l'espace où étaient éparses les troupes vaincues. Bernadotte marcha sur Halle où le prince de Wurtemberg commandait 13 000 hommes de réserve. Soult prit position à Weissensée, Murat sur la route de Magdebourg. L'Empereur, avec les autres maréchaux, investit Erfurt. Cette place capitula le jour suivant, et l'on y prit 14000 hommes, outre d'immenses magasins. Le même jour, Kalkreuth, avec deux divisions d'infanterie, Blucher, avec sa cavalerie se rendant à Magdebourg, trouvèrent le chemin coupé par Soult; le dernier s'échappa en jurant qu'un armistice était convenu; Kalkreuth voulut user du même stratagème, mais il était en présence du maréchal en personne qui le força de combattre, lui prit ses bagages et le plus grand nombre des siens. Le lendemain, Bernadotte mit en déroute le prince de Wurtemberg, et le surlendemain on saisit les passages de l'Elbe.

16 oct. 1806.

Combat de Halle. 17 octobre.

Le fleuve fut franchi sans obstacle et l'on entra dans Berlin sans rencontrer l'ennemi ; le roi presque seul avait traversé sa capitale pour se rendre dans la Prusse orientale. Rien ne résistait; Lannes prit Spandau ; Soult, Ney firent capituler Magdebourg. Jérôme Bonaparte, à la tête des auxiliaires bavarois et wurtembourgeois, envahit la Silésie. Lannes et Murat devancèrent Hohenlohe sur les rives de l'Ucker, s'emparèrent par la rive droite du pont de Prentzlow, arrêtèrent les troupes qui s'efforçaient de gagner l'Oder et les firent capituler. Enfin Soult et Bernadotte poursuivirent Blucher jusqu'à Lubeck, le battirent et le contraignirent à mettre bas les armes.

25.

28-29.

6-7 novembre.

Les Hollandais prirent les forteresses de la frontière occidentale; Mortier, entrant en campagne à la tête de 15 000 hommes, s'empara de la Hesse électorale, du Hanovre, de Brême, de Hambourg. Bernadotte fit irruption dans la Poméranie suédoise. La terreur était telle que Stettin, à la vue de quelques escadrons, que Custrin, à la sommation d'un seul régiment, se hâtèrent d'ouvrir leurs portes.

Napoléon n'avait plus que Dantzig à prendre pour fermer aux Anglais toutes les entrées commerciales de l'Allemagne. Attiré par l'appât de cette conquête, il repoussa les ouvertures de la Prusse et donna ordre à Davoust de passer l'Oder.

La lutte avec le cabinet britannique prenait un caractère terrible. Les tories avaient ressaisi le pouvoir, et, fiers de leur ascendant sur les mers, ils avaient déclaré, en état de blocus, tous les ports de l'Empire, que le blocus fût effectif ou non. Napoléon répondit à ces abus monstrueux de la force par les célèbres décrets de Berlin, qui mirent hors des relations commerciales de l'Europe, les possessions anglaises, et défendirent au continent de trafiquer avec elles.

Système continental.

2. OPÉRATIONS EN POLOGNE ET DANS LA PRUSSE ROYALE.

Les six maréchaux qui avaient ouvert la campagne se portèrent sur la Vistule; la seconde ligne, dont la mission s'était bornée d'abord à assurer les communications sur le Rhin et le Mein, et qui ensuite avait suivi pas à pas la marche de l'armée, prit part aux opérations actives. Jérôme Napoléon mit le siége devant les places de la Silésie; Mortier devant celles de la Pomé-
édoise; les Hollandais gardèrent les villes an-
et l'on forma un dixième corps composé de
e Badois, de Polonais, de Français pour

faire le siége de Dantzig sous le commandement du maréchal Lefebvre.

La Turquie, la Perse, à l'approche des Français se montrèrent hostiles à la Russie, et l'Angleterre, pour parer à ces diversions, couvrit de ses vaisseaux la Méditerranée, attaqua sans succès Constantinople, enfin tenta de s'emparer de l'Égypte, que défendit victorieusement le célèbre pacha Méhémet-Ali.

Murat, Lannes, Davoust marchèrent sur Varsovie, que les Russes abandonnèrent en repliant le pont de bateaux, et en laissant une arrière-garde à Parga. L'entrée des Français dans la capitale de l'ancienne 29 nov. 1806. Pologne fit renaître chez un peuple opprimé toutes les espérances de la patrie. Son enthousiasme passa toute expression. A ses cris de joie, les soldats, transportés d'une ardeur nouvelle, coururent à la Vistule, qui charriait déjà d'énormes glaçons. Ils bravent à la fois tous les dangers; ils se jettent à la nage, et vont, sous le feu de l'ennemi, détacher les bateaux de la rive opposée. Bientôt, les intrépides cavaliers de Murat s'embarquent, Parga est emporté, l'ennemi frappé de terreur s'enfuit au delà du Bug. Cependant, les maréchaux débordent sur tous les points; Bernadotte se range de manière à isoler Dantzig. Ney, Bessières, Augereau, Soult se rapprochent de la rive droite du Bug.

A ce torrent, les coalisés, déduction faite des garnisons (50 000), n'opposaient que 15 000 Prussiens, sous le général Lestocq, faible débris de l'armée détruite à Iéna, et 55 000 Russes commandés par Beningsen. Ils se retirèrent, et déjà les Russes remontaient le cours de la Narew, lorsqu'ils apprirent que Buxhœveden leur amenait un renfort de 36 000 hommes. Ils le rallièrent et revinrent sur leurs pas, pour reprendre l'attaque avec plus de 100 000 hommes,

pendant que les deux principales colonnes françaises étaient séparées par le cours du Bug. Beningsen fit halte sur l'Wkra et ses nombreux affluents; là il se retrancha pour attendre Lestocq et se prépara une base d'attaque contre l'espace entre le Bug et la Vistule. Mais Napoléon le prévint et alla le chercher dans ses lignes.

24 déc. 1806. L'armée entière s'ébranla. Bessières et Bernadotte se jetèrent entre Lestocq et Beningsen, et séparèrent les Prussiens des Russes; Augereau et Ney marchèrent de front à l'Wkra, et Soult poussa en avant pour déborder la droite de Beningsen. Cependant, Davoust, Lannes et Murat se disposèrent à pénétrer entre le Bug et la Narew.

Davoust força le passage du Bug, puis de l'Wkra, dont il remonta la rive gauche, en refoulant les Russes. Lorsqu'il eut fait une large ouverture, Murat le suivit en seconde ligne, et Lannes, passant derrière eux, pointa droit à la Narew, où, à l'autre extrémité du champ d'opérations, Soult se dirigeait à grands pas.

Beningsen vit qu'il allait être forcé dans son camp et coupé de sa ligne de retraite; il évacua en toute hâte ses retranchements. Ses divisions se mêlèrent; on sacrifia des bagages, de l'artillerie, et, gagnant ainsi de vitesse, on prévint Soult et Lannes sur la Narew.

Batailles de Pulstuck et de Golymin. 26 décembre. Beningsen avait déjà rangé 40 000 des siens en avant de Pulstuck, point de jonction des routes qui se croisent aux bords de la Narew, lorsque Lannes s'y présenta; mais le prince de Gallitzin (du corps de Buxhœveden), dont la droite était pressée par Augereau, fut obligé, à Golymin, de faire volte-face avec 25 000 hommes, pour soutenir le choc de Davoust et de Murat. Une double bataille s'engagea dans ces positions, où les deux généraux russes, à deux lieues l'un de l'autre, étaient gravement compromis. Soult, continuant à

déborder Gallitzin, s'était engagé dans des chemins de traverse, pour percer au nord de Pulstuck jusqu'à la chaussée de Kœnigsberg et leur fermer toutes les issues. Mais il dégelait; le sol, naturellement fangeux, était tellement détrempé, que le 4e corps n'ayant pu vaincre les difficultés de la route, arriva trop tard. Les ennemis n'eurent donc contre eux que les chances ordinaires des armes. Elles ne leur furent point favorables. Beningsen, malgré la supériorité de ses forces, essuya durant tout le jour d'énormes pertes ; à la nuit il passa la Narew, abandonnant 12 canons, des bagages et 5 000 hommes. Gallitzin, refoulé dans le village de Golymin, menacé de perdre sa retraite, se hâta d'échapper; il eut le bonheur d'éviter Soult, et il gagna Ostrolenka. Le même jour, Lestocq, faisant un dernier effort pour rallier les Russes, se heurta contre Ney, qui le battit, lui prit des drapeaux, des canons, et le rejeta sur la route de Kœnigsberg.

L'armée combinée, affaiblie de plus de 10 000 hommes, était désormais séparée en trois corps; et les Français avaient réussi à se concentrer victorieux au nœud de toutes les routes par où ses généraux pouvaient déboucher. L'état de la saison empêcha de la poursuivre. Lannes se contenta de prendre position à Ostrolenka et de faire nettoyer par sa cavalerie la vallée de la Narew. Les autres corps se répandirent dans leurs quartiers d'hiver en couvrant leur front du cours de la Passarge et de l'Omulew. Mais on luttait contre un ennemi tenace et entreprenant. Beningsen réorganisa l'armée, et, pendant qu'Essen, avec un corps de formation nouvelle, tenait Lannes en échec, il parut inopinément à la tête de 100 000 hommes, sur l'extrême gauche de nos cantonnements. Bernadotte plia, et donna l'alarme sur toute la ligne; les Russes franchirent la Passarge, poussèrent le premier corps et lui

Combat de Mohrungen. 25 janv. 1807.

livrèrent, à Mohrungen, un combat, où il eut besoin de toutes ses ressources pour rester maître du champ de bataille. L'Empereur lui donna l'ordre de reculer encore, d'attirer Beningsen, de le laisser suivre sa pointe et se compromettre d'autant plus fortement. Trompé par l'apparence, le général russe fit irruption sur le terrain que le premier corps venait d'abandonner.

Cependant, Napoléon concentra, sur la route de Kœnigsberg, Soult, Ney, Davoust, Murat, Bessières, la garde, et prit aussitôt l'attaque. Son but était de rompre l'aile gauche de Beningsen, de couper sa retraite et de l'anéantir en l'acculant à la Vistule. Bernadotte devait, au moyen d'une marche forcée, tourner l'avant-garde ennemie et reprendre son rang à la gauche de la grande armée. Par malheur, l'officier qui lui portait ses dernières instructions tomba entre les mains des Russes. Le général ennemi se hâta de profiter de l'heureuse information que lui donnait la fortune. Il se porta tout entier sur sa gauche, et comme elle était déjà entamée par un combat livré à Pas-
1er fév. 1807. senheim, il s'enfuit à grands pas sur Kœnigsberg, en jetant sur les pas des vainqueurs de fortes arrière-
3-7. gardes qui se firent hacher à Deppen, à Bergfried, à Hoff, à Eylau. Il était déjà affaibli de 20 000 hommes lorsqu'avant ce dernier combat il résolut de rebrousser chemin et d'offrir la bataille. Napoléon, privé par un malencontreux hasard du corps de Bernadotte, et par les nécessités de la position de celui de Lannes, n'avait pas plus de 68 000 combattants, qui marchaient en trois colonnes. Beningsen avait encore 80 000 hommes, et il espérait, en les concentrant brusquement, prendre au dépourvu son vigilant adversaire. Mais la vivacité du combat d'Eylau, l'obstination des Russes à défendre rue par rue cette petite ville, donnèrent

l'éveil à Napoléon. Il pressa la marche de la colonne qui suivait la chaussée, comptant sur elle pour soutenir le choc, jusqu'à la venue de Davoust et de Ney, qui la côtoyaient, l'un à gauche, l'autre à droite.

La neige et la glace ayant nivelé le sol, on allait livrer bataille dans une plaine accidentée de quelques ravins. Les seules positions étaient : Eylau, qui présentait aux ennemis la convexité d'un arc de cercle, puis les petits villages de Serpallen, Sansgarten, Kuschitten, Schmoditten formant, autour de la ville, un demi-cercle de deux mille à deux mille quatre cents mètres de rayon. Bataille d'Eylau. 8 févr. 1807.

Soult, s'étant rangé devant Eylau, appuyait son centre à gauche pour faire place à Augereau ; les réserves prenaient position de manière à se lier avec Davoust, qui avait reçu l'ordre de se rabattre sur le champ de bataille, en débordant l'aile gauche de l'ennemi, lorsqu'une violente canonnade éclata contre le 4e corps. On y répondit avec vigueur, et, à mesure que le débouché se dégagea, les divisions d'Augereau (7e corps) défilèrent pour assaillir le centre de Beningsen. Ces dispositions promettaient un de ces succès prompts et décisifs auxquels la grande armée était accoutumée. Mais, à Eylau comme à Pulstuck, les Russes furent secourus par le terrible auxiliaire qui devait plus tard les faire triompher. Un orage de neige, soulevé par le vent du nord, obscurcit la plaine; Augereau s'égara, dévia à gauche et donna tête baissée entre la droite et le centre de l'ennemi. Avant d'avoir le temps de se reconnaître, il fut pris entre deux feux et souffrit de grandes pertes; ses deux généraux de division, lui-même, furent enlevés du champ de bataille grièvement blessés. Le 7e corps un moment flotta, et l'ennemi fut sur le point de pénétrer dans l'intervalle que sa fausse direction avait laissé entre sa gauche et la droite de Soult. Napoléon vit le

péril et le prévint. Il lança dans l'ouverture Murat avec quatre divisions de cavalerie, soutenu par Bessières et la garde. Cette masse formidable écrasa la cavalerie russe, rompit les deux premières lignes d'infanterie et traversa le champ de bataille dans toute sa largeur; enfin, après avoir fourni, non sans perte, cette charge brillante, elle détruisit une colonne de 4 000 hommes qui s'était aventurée jusqu'aux maisons d'Eylau. Pendant ce temps, Davoust s'étant déployé perpendiculairement aux lignes ennemies, commença à pousser leur gauche sur leur centre. Après plusieurs incidents variés, le maréchal envahit la moitié du champ de bataille. Les Russes, resserrés près de la chaussée de Kœnigsberg, semblaient n'avoir plus qu'à faire une prompte retraite, quand Lestocq, qui manœuvrait depuis le matin pour échapper à Ney, parvint à jeter, au delà de la droite du 6e corps, 7 000 hommes, qui, débouchant inopinément sur Davoust, le firent reculer jusqu'à la route de Friedland.

Cependant, Ney poussait la droite de Lestocq; averti par des maraudeurs que l'on devait être aux prises, il s'arrêtait fréquemment, prêtait l'oreille et recueillait comme un bruit sourd qui retentissait au loin; il se convainquit enfin qu'on se battait, et, laissant là les Prussiens, il marcha au canon, et entra en ligne en enlevant les premières maisons du village de Schmoditten, qui barre la route de Kœnigsberg. Les Russes, serrés par Ney et Davoust, se hâtèrent alors de s'éloigner. Pendant leur retraite, Ney acheva de se rendre maître du village, et tailla en pièces leur arrière-garde. Cette journée, que le désastre d'Augereau rendit très-sanglante, coûta aux coalisés du canon, des bagages, 6 000 morts et 20 000 blessés, dont le plus grand nombre resta prisonnier. La grande armée perdit 3 000 morts et eut 15 000 blessés. C'était un



vide qui devait se faire sentir. La désorganisation du 7ᵉ corps, le dégel qui survint pendant la nuit, empêchèrent Napoléon de charger à fond les vaincus. Murat seul lança quelques escadrons, qui les suivirent jusque sous les murs de Kœnigsberg; les Français prirent leurs cantonnements en avant d'Eylau.

Pour la seconde fois, les coalisés échappaient à une entière destruction ; ils crièrent victoire et furent tellement enhardis par l'immobilité de Napoléon que, huit jours après la bataille, Essen attaqua, sous les murs d'Ostrolenka, le 5ᵉ corps, commandé momentanément par Savary. Il fut défait, perdit 7 canons, 2 drapeaux, 1 200 morts, 2 000 blessés, et se résigna à la défensive. Peu de temps après, Napoléon fit rentrer l'armée dans son ancienne ligne de quartiers d'hiver. Les maréchaux se couvrirent de bonnes têtes de pont; la garde, la cavalerie, les grenadiers d'Oudinot, une division polonaise, une division bavaroise, rendue disponible par la capitulation de la majeure partie des places de la Silésie, les soutinrent en seconde ligne; le quartier général fut porté, non loin de Dantzig, à Finkenstein.

Bataille d'Ostrolenka. 16 févr. 1807.

Protégé par cette double barrière forte de 150 000 baïonnettes, Lefebvre resserra la grande forteresse qu'il était chargé d'assiéger. Il avait déjà pris toutes ses approches, excepté l'île de Nehrung, long banc de sable, entouré par la mer et le Frische-Haff, lorsque le feld-maréchal Kalkreuth profita de cette communication pour amener un renfort à la place, et porter la garnison à 20 000 hommes. Pour favoriser sa marche, Beningsen fit galoper ses cosaques sur tout le front de la grande armée et attaquer sérieusement la gauche de Bernadotte, puis les avant-postes de Ney. Napoléon voulut sonder le but de ces démonstrations; ses lieutenants sortirent de leurs lignes, et Ney s'empara de Guttstadt, sur l'Alle, où il se fortifia. Beningsen céda

Siége de Dantzig. 23 février-14 mai.

partout le terrain, et se retrancha lui-même dans Heilsberg, dont il fit une place d'armes, autour de laquelle il resta dans l'inaction.

Dès lors, toute l'attention se porta sur le siége de Dantzig. Lefebvre repoussa toutes les sorties de Kalkreuth, compléta l'investissement, ouvrit la tranchée et la poussa jusqu'aux glacis de la place, que foudroyait un matériel immense, tiré des villes de la Silésie. A ce moment critique, Kamenskoï parut à l'entrée de la Vistule, avec 25 000 Russes, et marcha aussitôt sur le corps de blocus. Mais l'Empereur avait envoyé des renforts; Kamenskoï fut écrasé et mis hors de combat. Sur ces entrefaites, Mortier, après avoir battu les Suédois, et conclu, avec eux, dans Stralsund, un armistice, que l'Empereur s'empressa de ratifier, arriva, et donna aux opérations du siége une nouvelle ardeur. Kalkreuth se rendit, et obtint, pour sa garnison, les mêmes conditions qu'il avait accordées jadis aux défenseurs de Mayence. Les débris de Kamenskoï se rembarquèrent.

Maître de toutes les places de la Vistule, Napoléon se disposait à pousser en avant, quand le czar, arrivant au quartier général, ordonna l'attaque.

Essen était toujours en présence du 5e corps où Masséna avait remplacé Lannes, qui avait maintenant d'autres troupes sous ses ordres; les deux armées qui allaient se heurter étaient d'environ 130 000 hommes.

4, 5, 6 juin 1807. Les Russes assaillirent à la fois Bernadotte, Soult et Ney; mais leur principal effort se tourna contre ce dernier; ils manœuvrèrent pour le déborder par sa gauche, l'enlever même, puis franchir la Passarge et couper la ligne des cantonnements français. Soult et Bernadotte furent victorieux. Ney se vit obligé de céder le terrain, mais il eut la gloire de pénétrer les desseins de l'ennemi, de contenir les têtes de colonnes qui

cherchaient à l'envelopper, enfin de les prévenir sur la Passarge sans être entamé. Il termina dignement cette belle retraite en passant la rivière, avec un imperturbable sang-froid, sous le feu d'une formidable artillerie.

Beningsen vit avec douleur ses projets déjoués; il ne douta point d'être lui-même assailli, et sur-le-champ il fit battre en retraite. En effet, aux premiers coups de feu, Napoléon concentra Davoust, Lannes, Mortier, la garde, la cavalerie, et, dès le lendemain, l'armée entière franchit la Passarge, aux trois points que l'ennemi avait voulu forcer. Ce mouvement s'exécuta avec une rapidité inconnue aux troupes de la coalition. On atteignit l'arrière-garde des Russes, on les pressa trop vivement pour qu'ils pussent se déployer, on les resserra sur l'Alle, où ils s'étaient eux-mêmes groupés pour accabler Ney; on les chassa de la rive gauche, on enleva Guttstadt, enfin on les déborda par leur droite et on les coupa de Lestocq, qui s'enfuit à Kœnigsberg le long du Frische-Haff.

Beningsen se hâta de rentrer dans ses retranchements d'Heilsberg, et la grande armée pressant sa marche, se rangea sous les murs de cette ville par la rive gauche de l'Alle.

Ainsi Napoléon fit tourner contre son adversaire toutes les chances que celui-ci croyait s'être ménagées. A cheval sur sa ligne de communication, il lui suffisait de le contenir au delà de l'Alle pour rester maître de Kœnigsberg et de toute la Prusse. Tel fut le but de la bataille d'Heilsberg.

L'avant-garde ennemie était en position en avant de la ville; l'armée s'appuyait sur une chaîne de redoutes ou d'ouvrages palissadés.

Murat et Soult engagèrent l'action vers le milieu du jour. Après six heures de vicissitudes, ils replièrent l'avant-garde dans les retranchements, et les abordè- Bataille d'Heilsberg. 10 juin.

rent. Lannes à cet instant entra en ligne et donna une nouvelle activité au combat qui se soutint indécis jusqu'à minuit. Les pertes furent grandes; 1 100 morts, 6 à 7 000 blessés du côté des Français; 3 000 tués, 8 à 9 000 blessés du côté des Russes. Pendant la nuit, l'Empereur appela toutes ses forces, croyant à l'aube du jour recevoir la bataille; mais Beningsen resta d'abord immobile, et lorsqu'il vit les colonnes d'attaque se former, il évacua son camp pour descendre la vallée de l'Alle; c'était abandonner Kœnigsberg. Murat, Davoust, Soult y coururent; Lannes et Mortier côtoyèrent la rivière; la garde, Ney, Victor (remplaçant Bernadotte qui avait été grièvement blessé) s'échelonnèrent entre les deux autres colonnes.

Beningsen avait compté sur l'éparpillement des masses françaises, et dans l'espoir de les surprendre par le flanc, de battre les maréchaux l'un après l'autre, après trois jours de marche, il passa le pont de Friedland, et déboucha sur la rive gauche de l'Alle en repoussant un régiment de hussards qui éclairait ses rives. A cette nouvelle, Napoléon ne put réprimer un vif mouvement de joie; il brûlait de signaler la fin de la campagne par un succès moins équivoque que celui d'Eylau, et son adversaire lui en offrait enfin l'occasion.

Bataille de Friedland. 14 juin 1807.

Aussitôt, il envoie 3000 cavaliers pour soutenir les troupes qui vont les premières se trouver aux prises. Lannes, avec les grenadiers d'Oudinot (7 000), était le plus près de l'Alle; il profita des accidents du terrain pour faire illusion aux Russes sur sa faiblesse numérique. Ses tirailleurs dispersés dans les bois, son artillerie placée sur un plateau, le renfort de cavalerie se multipliant sur tous les points, défendirent, à quatre kilomètres de Friedland, un front de près de deux lieues, devant lequel se déployèrent successivement 25 à 30000 hommes.

Beningsen, cependant, fit jeter trois ponts au-dessus et au-dessous de Friedland, et ses troupes défilant en quatre colonnes, il finit par attaquer les Français avec 75 000 hommes.

De son côté, Lannes recevait des renforts; la cavalerie (3500) et une division (6000) de Mortier; le reste de son propre corps d'armée (7 000) accoururent, et lorsqu'il eut 26 à 27 000 hommes, il tint en échec les masses de l'ennemi jusqu'au moment où l'Empereur amena Ney, Victor et la garde.

Vers midi, Napoléon arrive au centre de la position; il voit les lignes russes rangées l'Alle au dos, coupées en deux parties inégales par l'étang de Muhlen-Flies, et n'ayant pour retraite que les ponts de Friedland, petite ville qui s'élève à l'extrémité d'un coude de la rivière, et que, du côté du nord, entoure le Muhlen-Flies.

Le plan de la bataille est à l'instant arrêté : Mortier passe à gauche, Lannes reste au centre, Ney prend la droite, Victor et la garde se placent en réserve entre Lannes et Ney.

L'Empereur prescrit à ses lieutenants de prendre l'offensive. Lannes, Mortier doivent s'engager avec le centre et la droite ennemis assez sérieusement pour les distraire de toute autre manœuvre, et toutefois ménager la rapidité de leurs coups. C'est à Ney qu'est réservé l'honneur du mouvement décisif. L'Empereur le charge de culbuter la gauche de Beningsen, de la refouler entre l'étang et la ville, de pénétrer dans Friedland, et d'enlever à l'armée russe son seul point de retraite. Ces ordres s'exécutèrent avec la même vigueur, la même précision qu'ils avaient été conçus. En moins de cinq heures, l'armée russe disparut. La journée s'était consumée en apprêts, pendant lesquels Beningsen avait suspendu l'action. Il était cinq heures

du soir, lorsqu'une salve d'artillerie donna le signal de l'attaque.

Ney s'élance avec toute l'ardeur que donne la certitude du succès; la cavalerie ennemie se jette sur son flanc droit, ses dragons la chargent et la précipitent dans la rivière, à laquelle il appuie désormais sa droite; l'infanterie alors cède sur tous les points, on la pousse, on l'entasse sur les bords de l'étang; quand la garde impériale russe, cachée jusque-là par un pli du terrain, présente tout à coup une nouvelle barrière. Cependant, l'artillerie de l'autre rive tonne sur le flanc des assaillants, et leur enlève des files entières. Un moment ils s'arrêtent; soudain la division Dupont (du 1er corps) s'avance pour les soutenir, et Sénarmont fait rouler 30 pièces qu'il met en batterie devant leur front.

Le feu du canon foudroie les Russes, leurs pertes sont énormes; Sénarmont pousse sa terrible batterie jusqu'à deux cents mètres de leur première ligne; ils fléchissent; l'intrépide Ney renverse tout ce qui lui fait obstacle, et pénètre dans la ville au milieu d'un effroyable carnage; il traverse ses rues en flammes; enfin il se rend maître des ponts qui sont incendiés.

Cependant, Mortier et Lannes poussaient pied à pied leurs adversaires qui se rapprochaient de Friedland, croyant trouver encore le passage libre. Lorsqu'ils apprirent que la gauche était détruite et la ville occupée, ils se mirent dans le plus affreux désordre. Les uns, en cherchant à se frayer une route, se firent écraser; d'autres se noyèrent; d'autres, se précipitant vers un gué qu'on leur indiqua, s'échappèrent en sacrifiant bagages, artillerie. Les Russes avaient donc aussi trouvé leur Iéna; ils s'enfuirent pêle-mêle jusqu'à Tilsitt, affaiblis de 25 000 hommes. La perte des Français fut de 7 à 8 000 morts ou blessés.

Dans la même journée, le grand détachement de la gauche renferma dans Kœnigsberg, Lestocq et Kamenskoï (25 000), qui, le surlendemain, à la nouvelle du désastre de Beningsen, se retirèrent. Soult prit aussitôt possession de la ville. Trois jours après, la grande armée était déployée sur le Niémen. De son côté Masséna avait poussé Essen jusqu'à Byalistock, et l'on était maître de porter la guerre au sein de l'empire russe, quand s'ouvrirent les négociations qui amenèrent le traité de Tilsitt. Traité de Tilsitt. 8 juillet 1807.

Le blocus continental, les royaumes de Hollande, de Saxe, celui de Westphalie, formé au profit de Jérôme Napoléon, d'une partie des dépouilles de la Prusse, du Hanovre et de la Hesse électorale, furent reconnus. L'Empereur reçut le titre de protecteur de la confédération du Rhin, que la création du grand-duché de Varsovie étendit jusqu'aux frontières de la Russie.

III. CAMPAGNE DE 1808.

1. INVASION DU PORTUGAL ET DE L'ESPAGNE.

L'Espagne avait renouvelé avec la république française les stipulations du pacte de famille; l'avénement de l'Empereur changea ses dispositions; elle eut peine à dissimuler son mécontentement qu'envenimèrent encore l'expulsion des Bourbons de Naples et leur remplacement par Joseph Napoléon. Elle refusa d'abord de reconnaître le nouveau monarque. Enfin, lorsque les Prussiens, en déclarant la guerre, eurent donné le signal d'une lutte à outrance, elle dévoila ses projets hostiles. Le prince de la Paix, Godoï, favori de la reine, dominateur du royaume, par une proclamation, appela le peuple aux armes contre un ennemi qu'il ne désignait pas, mais que le sentiment public reconnaissait assez.

Le repentir ne se fit pas longtemps attendre. A la rapidité des coups qui renversèrent la monarchie militaire de Frédéric, la cour de Charles IV pressentit sa propre ruine; et, dans son empressement à fléchir le vainqueur, elle courut au-devant des mesures qui devaient l'accélérer.

Napoléon obtint le passage d'une armée destinée à enlever aux Anglais la domination du Portugal; il obtint la coopération des troupes espagnoles; il obtint l'envoi de 20 000 hommes, élite de leur armée, sur les côtes de la mer Baltique et en Étrurie; et sous le prétexte de soutenir la première expédition, il se réserva de réunir, au pied des Pyrénées, 80 000 hommes qu'il tint prêts à saisir les clefs de la péninsule.

Depuis le mois d'août, une armée de 25 000 hommes
18 oct. 1807. commandée par Junot, était réunie à Bayonne sous le nom de corps d'observation de la Gironde. Elle traversa l'Espagne et prit ses cantonnements à Salamanque; puis, en répandant le bruit qu'elle marchait sur Gi-
19 novembre. braltar, elle descendit jusqu'au Tage; là elle se jeta par sa droite dans une contrée dépeuplée et stérile, mais la moins tourmentée, la plus accessible des provinces portugaises en deçà du fleuve. On atteignit Abrantès sans rencontrer un soldat, sans autre obstacle que les débordements des rivières gonflées par une pluie continuelle. On arriva aux portes de Lisbonne, dont on demanda impérieusement l'entrée au ministère portugais, qui savait à peine que le territoire était envahi.

Sur ces entrefaites, une escadre anglaise parut à la barre du Tage, et mit le comble aux anxiétés de la cour. Placée entre deux périls, elle ne sut point choisir; elle déclara d'abord la guerre aux Anglais, puis la famille royale monta sur leurs vaisseaux, et partit
30. pour le Brésil. Junot alors prit possession de la capi-



tale; les auxiliaires espagnols envahirent, d'une part, les Algarves, d'autre part, les provinces du nord, et complétèrent l'occupation du littoral de tout le royaume.

Une seconde armée de 28 000 hommes, commandée par Dupont, passa la Bidassoa, et se porta lentement à Valladolid; à sa suite une troisième armée de 25 à 30 000 hommes sous les ordres de Moncey, entra dans les provinces basques. Bessières (25 000) la releva sur la frontière, et, de l'autre côté, Duhesme rassembla autour de Perpignan, 12 à 13 000 combattants; plusieurs divisions s'échelonnèrent à l'intérieur sur les routes du midi; enfin, une levée de 80 000 conscrits fut décrétée par le sénat. La cour, glacée d'effroi, n'osait pas même demander d'explication; on se borna à recommander aux gouverneurs des villes et des provinces d'éviter de rompre avec les Français. 22 nov. 1807-10 mars 1808.

Bientôt le territoire fut envahi sur tous les points. Duhesme entra en Catalogne, et une brigade de Bessières en Navarre; les portes des forteresses s'ouvrirent aux ordres des généraux français, et ils s'emparèrent, par un mélange de ruse et de méprisante audace, des citadelles de Barcelone et de Pampelune; Bessières alors avança jusqu'à Vittoria. Déjà plus de 100 000 hommes étaient en Espagne. Leur attitude, leur activité à réparer les places, à les mettre en état de défense, à transformer les couvents en casernes, dévoilaient assez les desseins de l'Empereur. Pour lever tous les doutes, il appela au commandement en chef, son beau-frère Murat, qui porta le quartier général à Burgos.

A ce coup de foudre, la cour, toute tremblante, s'enfuit à Aranjuez. Là, on se mit à agiter mille projets; on eut d'abord l'idée de résister, on rappela les divisions auxiliaires de Junot, mais le plus profond abattement succéda bientôt à cet élan généreux, et

19 mars 1808. l'on paraissait s'arrêter à la résolution de partir pour l'Amérique, lorsqu'une révolution de palais dépouilla le favori de ses dignités, arracha la couronne au vieux roi, et appela au trône son fils Ferdinand.

Cependant, Murat marchait sur Madrid avec les corps de Dupont et de Moncey; à la nouvelle des événements d'Aranjuez, il pressa le pas, et fit dans la capitale une entrée royale; mais le lendemain les Français furent témoins d'une scène d'enthousiasme qui eût pu leur donner la mesure des difficultés qu'ils auraient à
23. combattre. Ferdinand arriva du côté opposé; le peuple enivré, l'accueillit avec des transports qui, au fond, exprimaient l'espoir d'un meilleur avenir et la haine de l'étranger.

Murat prit des positions militaires. Ferdinand, toutefois, ne songeait qu'à obtenir la paix. Il se hâta de contremander les mouvements de troupes ordonnés par son père; il offrit même de faire rentrer les auxiliaires en Portugal; on reçut froidement ses avances. Tandis que le corps diplomatique affectait un grand empressement à le reconnaître, les délégués de l'Empereur évitaient de lui donner le titre de roi. Il sut que Charles IV avait remis à Murat une protestation contre son abdication. On lui apprit que Napoléon irrité, se rendait en Espagne pour prononcer entre son père et lui; on l'entraîna, comme par étapes, à courir jusqu'à Bayonne au-devant de ce redoutable arbitre. Godoï, Charles IV et le reste de la famille royale arrivèrent sur ses pas hors du royaume.

Cependant, l'effervescence était grande en Espagne.
2 mai. Aranjuez, Tolède s'agitèrent, et Madrid tout entière se souleva. Les Français réprimèrent l'insurrection de la capitale, mais toutes les grandes villes prirent les

armes. Partout des juntes s'organisèrent. Les nouvelles de Bayonne achevèrent de déterminer le mouvement.



On apprit avec fureur que les Bourbons renonçaient à la couronne, et qu'une prétendue junte réunie sur le territoire étranger, venait de la décerner à Joseph Napoléon. Le cliquetis des armes retentit dans toutes les provinces. On prêta serment à Ferdinand VII, et la junte de Séville, au nom du roi, osa déclarer la guerre à l'empereur des Français.

Les lieutenants de Napoléon ne surent point apprécier ce soulèvement terrible. L'occupation de Madrid leur parut un gage assuré de la soumission du royaume; ils crurent qu'il suffirait de se montrer sur les autres points pour enlever les juntes insurrectionnelles. Toutes les routes furent couvertes de colonnes françaises. Dupont, avec 12 000 hommes, traversa la Manche et la Sierra-Morena pour menacer Séville et dégager les débris de la flotte vaincue à Trafalgar, qui se trouvaient encore retenus dans le port de Cadix. Junot reçut l'ordre de l'appuyer, et Moncey, pour prendre sa gauche, sortit de Madrid à la tête de 6 800 hommes, marchant sur Valence. On croyait ainsi comprimer tout le midi. Dans le même temps deux colonnes de 4 000 hommes chacune débouchèrent de Barcelone, l'une par le littoral, pour soutenir Moncey, l'autre par les montagnes, sur Saragosse, où Lefèvre-Desnouettes conduisait directement de Pampelune 6 régiments. Enfin, Bessières, concentré à Burgos, fut chargé de contenir les insurgés du nord-ouest et de maintenir la communication avec la France. Lui seul remplit sa mission.

Ses lieutenants balayèrent les rives de la Pisuerga, (-23 juin 1808
désarmèrent Palencia, Valladolid et la province de Santander. Lui-même, comme les troupes de la Galice (8 à 10 000), commandées par Blake, renforcées par 20 000 insurgés, débouchaient du royaume de Léon et menaçaient de le couper du Duero, courut à elles, à la tête de 11 000 hommes de vieilles troupes,

Bataille de Medina del Rio-Seco. 14 juill. 1808. et les écrasa, en avant de Medina del Rio-Seco. Ce succès remplit de joie l'Empereur; il crut l'insurrection abattue et il retourna à Paris, en prescrivant à son frère de se hâter de prendre possession de sa capitale.

Les communications étaient assurées et les débris de Blake, poursuivis par Bessières, jusqu'aux confins
20. de la Galice; Joseph fit donc à Madrid une entrée solennelle; mais l'aspect de cette grande ville témoignait assez que la guerre était loin d'être terminée.

Lefèvre-Desnouettes renferma dans Saragosse les insurgés de l'Aragon. Cette antique cité montra dès lors son indomptable énergie. Verdier renforça Lefebvre et prit le commandement; il eut beau pousser
28 juin-14 juillet. l'attaque jusque dans l'enceinte de la ville, il ne réussit point à la désarmer, ni à l'intimider.

7 juin et suiv. Les troupes de Catalogne, ayant été refoulées et étant retenues dans les murs de Barcelone par le soulèvement général de la contrée, tous les efforts de Duhesme furent consacrés à ouvrir la route de Perpignan, par laquelle lui arrivaient des renforts.

20 juin et suiv. Moncey, privé de l'appui qu'il devait trouver à sa gauche, arriva devant Valence, après avoir vaillamment forcé le passage du Xabriel et des défilés de las Cabrillas. A son approche, Valence se leva transportée de fureur. Pendant deux jours, il tenta vainement d'enlever une des portes et, après avoir perdu un millier d'hommes, il ordonna la retraite, qu'il effectua par la grande route de Murcie.

Junot cependant était aux prises avec la population portugaise, et Dupont resta abandonné à ses propres forces. Parvenu au Guadalquivir, il reçut l'ordre de
juin. pousser en avant; il enleva le pont d'Alcoléa, que défendaient 3000 hommes et 12 canons, il prit l'épée à la main Cordoue, qu'il saccagea. Mais la présence de



troupes réglées, l'énergie sauvage de villes qui bravaient toutes les horreurs de la guerre, le firent reculer. Il revint à Andujar et demanda des renforts. Les divisions Vedel et Gobert s'ébranlèrent : la première pour le rejoindre; la seconde pour s'échelonner entre le Tage et la Sierra-Morena. Le but de l'expédition était manqué; l'escadre de Cadix avait été contrainte de se rendre; la junte de Séville mettait en mouvement une armée. Dupont voulait repasser les montagnes; on ne le lui permit pas, et il ne sut point tirer parti de sa position défensive.

La grande route est coupée à Andujar par le Guadalquivir, après quoi elle monte, en serpentant, le revers de la Sierra-Morena, jusqu'au défilé de Despeña-Perros, porte du plateau. Couvert par le fleuve, flanqué par des rochers inaccessibles, Dupont avait à se défendre, sur un front de douze lieues, contre 30 000 hommes, que Castañoz conduisait contre lui. Il appela Gobert avec une partie de sa division, et eut sous la main 20 000 hommes; la disproportion n'était pas grande et il eût dû partout arriver avec la supériorité du nombre. Il y songea; mais il se trompa sur les points d'attaque. Castañoz ouvrit le feu devant le pont d'Andujar; Dupont crut que la bataille était là et il prescrivit à Vedel de lui envoyer une de ses brigades; l'ordre fut mal compris; Vedel amena toute sa division et ne laissa sur le haut Guadalquivir que les détachements de Gobert. 16-17 juillet 1808.

Le lendemain, les Espagnols montrèrent trois colonnes : l'une recommença la canonnade à Andujar; la seconde, comme pour couper en deux la ligne de défense, se porta sur Baylen; la troisième parut vouloir marcher sur la gorge de Despeña-Perros. Les Français furent victorieux; mais à l'aile gauche, on conjectura que les masses de l'ennemi menaçaient cette dernière

communication et manœuvraient pour intercepter la retraite. On se hâta de se concentrer à l'entrée du défilé et, comme Vedel revenait à Baylen, il suivit le mouvement, en en donnant avis au général en chef qui lui-même, après de fatales lenteurs, finit par
18 juill. 1808. s'ébranler. En conséquence de ces marches mal concertées, il y eut un moment où l'armée forma deux groupes, séparés par une distance de huit à dix lieues, et où le point intermédiaire de Baylen fut entièrement dégarni. Cependant, les lieutenants de Castañoz pénétrèrent, en tâtonnant, dans cet espace vide; à leur grande surprise, ils s'établirent à Baylen, sans brûler une amorce. Comprenant alors toute la faveur que leur accordait la fortune, après quelques heures de repos, ils se déterminèrent à marcher sur Andujar pour enlever Dupont.

Bataille de Baylen, 19 juillet. Les avant-postes de celui-ci arrivaient à cet instant même au pont de la Rumblar, torrent que traverse la chaussée. La fusillade aussitôt s'engagea. Les Français parvinrent à se déployer et à contenir l'ennemi, qui s'efforçait de les précipiter dans le ravin; mais lorsqu'à leur tour ils prirent l'offensive pour se frayer le passage, ils échouèrent. Ils étaient 10 000 contre 16 000, élite de l'armée ennemie; leurs charges désespérées furent repoussées, et déjà leur ardeur se ralentissait, lorsque le canon de Castañoz retentit sur leurs derrières. Alors Dupont tenta une dernière attaque qui fut repoussée et, à la suite de cet échec, il demanda une suspension d'armes, qu'on lui accorda sur-le-champ.

D'un autre côté, Vedel n'ayant point vu d'ennemis à l'entrée du Despeña-Perros, revint sur ses pas; mais il arriva trop tard. Lorsqu'il ouvrit le feu, Dupont se hâta de l'arrêter par ses ordres, en l'informant que l'on négociait, et bientôt il fut enveloppé avec le gé-

néral en chef dans une capitulation de douloureux souvenir, en vertu de laquelle les 20 000 Français qui tenaient le midi de la péninsule déposèrent les armes. Cette terrible catastrophe força Joseph d'évacuer Madrid.

Moncey, après l'expédition de Valence, avait été rappelé à Madrid; il couvrit le mouvement jusqu'à Burgos, où Bessières le rejoignit et devint arrière-garde. A Saragosse, il y eut de l'hésitation, on songea à prendre la ville pour garder toute la ligne de l'Èbre, et Verdier redoubla d'efforts. Il était déjà maître d'un tiers des maisons, lorsqu'il reçut l'ordre impératif d'abandonner le siége; alors toutes les troupes se replièrent en Navarre.

Junot eut à combattre le soulèvement du Portugal et 18 000 Anglais que commandait Wellington; battu à Vimeiro, il obtint, du général en chef Dalrymple, une capitulation plus honorable que celle de Dupont. Son corps d'armée fut transporté, avec armes et bagages, à la Rochelle.

Bataille de Vimeiro. 21 août 1808.

Capitulation de Cintra. 30 août.

Mais les espérances de l'Empereur étaient cruellement déçues. Ces deux royaumes qu'il avait cru maîtriser aussi facilement que les États napolitains; ces peuples qu'il avait cru s'attacher en leur portant les bienfaits d'une administration éclairée, se soulevaient contre lui avec une énergie farouche. Cette armée du midi, dont il avait voulu faire l'émule de la grande armée, était réduite à 50 000 combattants; et le prestige d'inviolabilité qui, depuis Marengo, entourait les armes françaises, venait de s'évanouir.

2. LA GRANDE ARMÉE ENVAHIT L'ESPAGNE.

Avant de faire éclater sa colère, Napoléon prit ses sûretés contre le nord de l'Europe; il acheva de désarmer la Prusse; il opposa au mauvais vouloir de l'Autriche une levée de 110 000 hommes, sur la classe de 1810, outre 80 000 hommes pris sur les quatre classes précédentes et destinés à renforcer les armées d'Espagne; enfin, dans la célèbre entrevue d'Erfurt, il obtint du czar le renouvellement des promesses de Tilsitt. Cependant, la grande armée traversa la France pour porter au delà des Pyrénées ses redoutables colonnes.

120 000 Espagnols pressaient les débris de la première expédition entre l'Èbre, la rivière d'Aragon et les montagnes de la Biscaye, lorsque Lefebvre (4e corps, 11 oct. 1808. 25 000) franchit la Bidassoa et passa à l'extrême droite de l'armée. Le demi-cercle qui la renfermait s'agrandit aussitôt; Victor (1er corps, 25 000) déboucha, se porta à la gauche de Lefebvre et étendit encore le champ d'opérations. A ce moment l'Empereur, avec sa garde, arriva au quartier général de Vittoria, et donna l'ordre de pousser en avant.

L'aile droite (Lefebvre et Victor) marcha sur les troupes de la Galice (60 000), commandées par Blake; l'aile gauche, dirigée par Lannes (Moncey, 3e corps et Ney, 6e corps, 30 000), sur les armées d'Andalousie et d'Aragon, commandées par Castañoz et Palafox (45 000); le centre (Soult, 2e corps, Bessières, réserve de cavalerie, la garde, 30 000), sur les divisions de Castille et d'Estramadure (25 000).

Bataille d'Espinosa de los Monteros et de Burgos. 11-10 nov.

Ces vieilles troupes n'eurent qu'un pas à faire pour disperser les armées ennemies. Victor écrasa Blake à Espinosa de los Monteros; Soult enleva Burgos,

anéantit deux divisions qui la défendaient et, se rabattant sur les derrières de Blake, atteignit ses débris qui se débandèrent. En trois jours, l'armée de Galice fut réduite à 10000 combattants. Enfin Lannes attaqua de front Castañoz et Palafox à Tudela, pendant que Ney les débordait par leur gauche. Les généraux ennemis, en un instant, furent culbutés et rejetés en désordre : Palafox sur Saragosse; Castañoz sur le royaume de Valence. Bataille de Tudela. 23 nov. 1808.

Cependant, les troupes continuaient à défiler au delà des Pyrénées; le 8e corps (ancienne armée de Portugal, 22000) gagna les Asturies, et fut mis sous les ordres de Soult; le 5e corps, commandé par Mortier (20000), entra en Aragon, et le 7e, sous Gouvion-Saint-Cyr (22000), en Catalogne. Napoléon laissa pour assurer ses flancs : à droite, Soult; à gauche, Lannes et Mortier; puis, côtoyé d'un côté par Lefebvre, de l'autre par Ney, il mena sur Madrid Victor, Bessières et la garde. Le défilé de Somo-Sierra était défendu par 13000 Castillans et 16 pièces de canons, dont le feu sillonnait la chaussée. Les chasseurs de la garde, les lanciers polonais s'élancèrent avec la rapidité de la foudre, enlevèrent les canons, sabrèrent les artilleurs, débordèrent la troupe, la prirent à dos et lui firent déposer les armes. Bataille de Somo-Sierra. 30 novembre.

On ne rencontra plus d'obstacle jusqu'à Madrid, où l'Empereur et Ney arrivèrent en même temps par les routes de Burgos et Saragosse. Les Espagnols avaient fait les apprêts d'une résistance désespérée; mais Victor, s'étant rendu maître du palais de Buen-Retiro, y dressa une formidable batterie et menaça de détruire la ville; elle se rendit. Capitulation de Madrid. 2, 3, 4 déc.

En un mois de campagne, la capitale était conquise et les armées en fuite. Cependant, jamais si grands résultats ne furent moins décisifs. Les provinces oc-

cupées par les corps français, cédaient à la force; mais au delà l'insurrection était implacable. Partout éclatait un enthousiasme sombre, une exaltation prête à tous les sacrifices; et les débris des troupes vaincues transportaient dans leurs foyers les éléments d'une défense plus locale et plus opiniâtre.

24, 25 déc. 1808. Pendant que Lefebvre poussait jusqu'au Tage et enlevait, aux levées qui s'étaient reformées en Estramadure, les ponts del Arzobispo et d'Almaraz; pendant
5, 16, 21. que Saint-Cyr prenait Roses, écrasait à Llinas, à Molins del Rey, les insurgés de la Catalogne et rouvrait la communication avec Barcelone; pendant que Lannes et Mortier investissaient Saragosse, l'Empereur et Soult détruisirent l'armée anglaise.

Après la convention de Cintra, on la mit sous les ordres de Moore et on prescrivit à ce général de marcher sur Salamanque, où il devait rallier 15 000 hommes débarqués en Galice. Moore opéra lentement, et il avait à peine rassemblé toutes ses forces (35 000) au rendez-vous, que Napoléon était déjà maître de Burgos. Il voulait se retirer; de nouveaux ordres le pressèrent;
12-14. il se porta à Valladolid, pour faire sa jonction avec l'armée de Galice, commandée alors par la Romana, puis écraser Soult. Mais Napoléon l'épiait : avec Ney,
23, 24. Bessières et la garde, il franchit le mont Guadarrama et tomba à l'improviste sur son flanc droit, pendant que Soult s'était concentré contre sa gauche. Accablé par ces deux masses irrésistibles, il donna à
20 décembre-16 janv. 1809. la Romana le signal d'une retraite précipitée, et tous deux, à grands pas, cherchèrent un refuge en Galice. On les poursuivit l'épée dans les reins; on sabra leurs dernières colonnes; on frappa leurs troupes d'épouvante; les Espagnols se dispersèrent dans les Asturies; les Anglais perdirent toute discipline, exercèrent, en un pays allié, d'atroces dévastations et ne sauvèrent



quelques débris qu'au prix de leur matériel, de leurs bagages et de l'honneur des armes. Ils étaient entièrement désorganisés, lorsqu'ils s'enfoncèrent dans les gorges de la Galice. Napoléon chargea Soult de les achever; il plaça Ney en observation aux débouchés des Asturies et partit pour la France avec Bessières et la garde, rappelé par les armements que l'Autriche ne prenait plus la peine de dissimuler. 1er janv. 1809.

La difficulté des transports donna quelque relâche aux vaincus; ils reformèrent leurs rangs et purent soutenir la bataille à la Corogne. Ils se défendirent en désespérés; Moore se fit blesser mortellement, son lieutenant Baird eut le bras emporté et, grâce à d'énormes sacrifices, ils conservèrent leurs positions jusqu'à la nuit, dont ils profitèrent pour s'embarquer. Ils s'éloignèrent; trois jours après, la Corogne capitula. Le maréchal en prit possession et, avant la fin du mois, il acheva la conquête de la Galice. Bataille de la Corogne. 16 janvier.

IV. CAMPAGNE DE 1809.

1. SUITE DES OPÉRATIONS DANS LA PÉNINSULE.

Les victoires de Soult et de Lefebvre avaient dégagé tout l'ouest de l'Espagne; mais l'armée d'Andalousie, commandée par le duc de l'Infantado, déboucha du royaume de Valence et marcha sur Aranjuez, où était le 1er corps. Victor la prévint; à la tête de 16000 hommes, il courut aux ennemis, rompit, à Uclez, leurs premières colonnes et contraignit le reste à reculer précipitamment. Bataille d'Uclez. 13 janvier.

Cette victoire décida Joseph à faire son entrée dans Madrid. Il y eut alors trois opérations bien distinctes: l'une tendait à réduire l'ancienne couronne d'Aragon; c'est-à-dire l'Aragon, la Catalogne et le royaume de

Valence; la seconde à détruire l'influence anglaise par la conquête du Portugal; la troisième à tenir en échec la junte centrale qui s'était retirée en Andalousie.

De ce côté, les forces espagnoles étaient désorganisées, on leur opposa le 4ᵉ corps, dont Sébastiani reçut le commandement et qui prit position au cœur de la Manche. On chargea Soult et Victor d'envahir le Portugal par les provinces du nord et les deux rives du Tage. Cependant, Lannes et Mortier (3ᵉ et 5ᵉ corps) assiégèrent Saragosse, et Saint-Cyr essaya d'investir Tarragone.

Les guérillas se montrèrent si nombreuses, sur les derrières de Saint-Cyr, qu'il fut obligé de se retirer.
20 mars 1809. Il se rapprocha de la frontière et résolut de prendre Girone, pour établir avec la France une communication non interrompue. Mais cette place mal fortifiée
Avril-10 déc. le retint jusqu'à la fin de l'année; elle ne se rendit qu'après d'inutiles tentatives de l'armée active pour la secourir et qu'après avoir épuisé ses derniers approvisionnements, ses dernières munitions.

L'exemple de Saragosse avait électrisé les villes espagnoles, 30 000 hommes s'étaient renfermés dans sa vieille enceinte; ils avaient élevé des redoutes, des batteries; ils avaient muré les rez-de-chaussée et percé de meurtrières les autres étages, ils avaient établi des communications à travers les maisons. Pour
1ᵉʳ janvier-20 février. vaincre leur héroïque constance, il fallut écraser la ville d'une grêle de bombes; il fallut disputer chaque édifice, chaque étage, chaque chambre; il fallut faire [illegible]auter le quart des maisons. Enfin une épidémie ter[illegible]ble ayant dévoré le plus grand nombre des combat[illegible]ts, la junte capitula après un siége de soixante-[illegible]ux jours, qui coûta aux vainqueurs 8 000 hommes.

Les [illegible]pagnols ne renoncèrent point à leur dispu[illegible] anglante conquête. Lorsque le 5ᵉ corps

se fut éloigné pour prendre des cantonnements en Castille, Blake déboucha de la Catalogne, à la tête de 40 000 hommes, pour attaquer le 3e corps qu'on venait de mettre sous les ordres de Suchet. Vainqueur à Alcaniz, il poussa jusqu'à la Guerva; mais il fut défait à Maria, à Belchite, il fit rentrer ses troupes en Catalogne et dans le royaume de Valence et laissa Suchet maître de l'Aragon. 10, 15, 18 juin 1809.

Soult fut le premier en mesure de pénétrer en Portugal; il prit 25 000 hommes et les porta sur le Minho, relevé en Galice par le 6e corps. Les levées portugaises couvraient la frontière, commandées par les généraux Freire et Sylveira. Après quelques contretemps, il fit reculer ce dernier, et s'engagea dans les défilés des montagnes. Sa marche fut des plus pénibles, mais enfin il parvint à Oporto. 11 mars.

Cette grande ville avait fait les mêmes apprêts que Saragosse. Cependant, elle fut brusquement forcée; la cavalerie se répandit dans les rues, sabrant, écrasant une foule de fuyards. L'épouvante saisit la population entière, qui se soumit après avoir subi les suites terribles d'une attaque de vive force. 29.

Ce ne fut qu'une conquête stérile; Victor fut retenu en Espagne par l'armée d'Estramadure; il la battit au pont d'Almaraz; il la mit en déroute à Medelin; mais le soulèvement de toute la province l'empêcha de profiter de ses victoires et de celle de Sébastiani qui écrasa, à Ciudad-Real, les forces de l'Andalousie. Soult, privé de l'appui de son collègue, eut sur les bras les armées anglaise et portugaise. La route qu'il avait si difficilement frayée se referma derrière lui; Ney, aux prises avec la Romana, ne put rien pour le seconder, et il fut obligé de détacher deux de ses divisions pour assurer sa retraite, mission qu'elles ne purent accomplir. Bataille de Medelin. 28 mars. Bataille de Ciudad-Real. 27, 28 mars.

12 mai 1809. Cependant, Wellington, à la tête de 28000 Anglais, surprit le passage du Duero, au-dessus d'Oporto, et Soult, assailli sur tous les points inopinément, fut obligé de battre en retraite. Débordé à droite par Wellington, à gauche par Sylveira, exposé par la nature ardue des localités à être à chaque pas forcé de déposer les armes, Soult se sauva par la promptitude et
13-18 mai. l'à-propos de ses mesures. Il sacrifia sans hésitation matériel, munitions, approvisionnements; il laissa sur sa gauche Braga où Wellington menaçait de le devancer; il laissa sur sa droite la route de Chavès où l'attendait Sylveira, et en deux jours il atteignit Ruivaens, entrée d'une gorge profonde qui, en côtoyant le Cavado, aboutit à Montalègre. L'armée entière se jeta dans ces sentiers étroits où deux hommes pouvaient à peine passer de front. A ses pieds le Cavado, gonflé par une pluie violente, roulait en mugissant; sur sa tête étaient suspendus des rochers d'où partait une fusillade continuelle. Enfin, le chemin, déjà si pénible, était rompu de distance en distance par des ruisseaux qui débordaient de leurs lits escarpés. Soult surmonta tous ces obstacles; il passa sur le corps de la population insurgée; il inspira à la troupe une admirable constance; il parvint à dérober sa marche aux deux généraux ennemis, et à rentrer en Galice presque sans perte.

Les Anglais ne dépassèrent point la frontière; leur plan était de se rabattre sur l'Estramadure. Soult ar-
23. riva sans combattre sous les murs de Lugo qu'assiégeait la Romana, en l'absence de Ney occupé alors à réprimer les Asturies. Les Espagnols s'éloignèrent, l'armée prit enfin quelque repos. Au retour de Ney, les deux maréchaux concertèrent leurs mouvements pour soumettre la Galice; mais, après un mois de manœuvres, Soult fut attiré sur le haut Duero par les



événements de l'intérieur. Alors son collègue évacua la province, et se concentra dans le royaume de Léon. Juin 1809.

L'Espagne entière était couverte de guérillas. Dans les provinces où les armées avaient disparu, ces bandes audacieuses inquiétaient encore les vainqueurs; elles interceptaient les courriers, les convois, et lorsqu'on les poursuivait trop vivement, elles trouvaient dans les montagnes des refuges inaccessibles.

Grâce à l'insurrection générale, appuyée par 30 000 Anglais, par les noyaux des troupes de la Romana, de Cuesta, par les divisions d'Andalousie et de Valence, à la fin de juin, le Portugal, la Galice et les Asturies furent entièrement dégagés, et presque partout les armées françaises réduites à la défensive. Ce fut alors que Wellington entra en Espagne.

L'armée anglaise, forte de 24 000 hommes, sortit du camp d'Abrantès, opéra sa jonction avec l'armée d'Estramadure, commandée par Cuesta (36 000), et se porta contre Victor (25000) qui s'était concentré sur la rive droite du Tage. 27 juin.

Poussé de front par Cuesta, menacé à droite par Wellington qui côtoyait les hauteurs, Victor recula jusqu'à l'Alberche; mais Joseph accourait avec sa garde et ses réserves, suivies de Sébastiani. A la vue de ce renfort, Victor repassa l'Alberche et culbuta les avant-postes ennemis.

Bataille de Talavera de la Reyna. 27, 28 juillet.

Wellington, pour soutenir la bataille, se retrancha depuis Talavera de la Reyna jusqu'aux montagnes, et repoussa victorieusement une première attaque. Le lendemain au point du jour, on tenta un nouvel effort qui ne fut pas plus heureux. Enfin, après une courte suspension d'armes causée par la chaleur excessive, les troupes de Sébastiani étant entrées en ligne, l'affaire devint générale et dura jusqu'au soir sans que l'ennemi pût être entamé. On avait de chaque côté

7 à 8000 hommes hors de combat. Joseph fit retraite en bon ordre le jour suivant.

Cependant, Wellington refusa de le poursuivre, et, deux jours après, sa circonspection fut pleinement justifiée, lorsqu'on apprit que Soult débouchait sur ses derrières à la tête de 36000 hommes.

Les lieutenants de l'Empereur, dont les dissensions funestes ont eu tant d'influence sur l'issue de la guerre d'Espagne, étaient toutefois imbus de ses grandes leçons. Au bruit de la marche de Wellington, Joseph n'avait point hésité à porter au secours de Victor toutes les troupes du midi, et à donner à Soult l'ordre de prendre le commandement des 2e, 5e et 6e corps, de les réunir à Salamanque, puis de descendre au pas de course en Estramadure.

Cette belle combinaison honore le major général Jourdan; mais la difficulté d'une si longue marche à travers un pays ruiné, infesté d'insurgés et de postes ennemis, en prolongea malheureusement la durée, et Joseph acheva d'en perdre le fruit par son impatience de vaincre à Talavera. S'il eût temporisé, s'il eût laissé Wellington s'enfourner dans la haute vallée du Tage, c'en était fait de l'armée coalisée. Quoi qu'il en soit, l'arrivée de Soult ruina les espérances du général anglais. Celui-ci, coupé de ses réserves, se jeta tout entier au delà du Tage. On ne le laissa point respirer;
8 août 1809. on força le passage du pont del Arzobispo; on refoula les Anglais à Badajoz, et les Espagnols, partie dans la Manche, partie dans les montagnes de l'Andalousie.

Cependant, l'armée de Galice, sous le duc del Parque (22000), était descendue en Castille, et Venegas, à la tête des levées de l'Andalousie (20000), avait poussé ses colonnes jusqu'à Tolède et Aranjuez. Le
Bataille d'Almonacid. 11 août. roi Joseph et Sébastiani (28000) se retournèrent contre celui-ci, le battirent à Almonacid, et le firent fuir

tout d'une traite jusqu'à la Sierra-Morena. Ney fit contre-marche, gagna Salamanque et sans combattre, obligea del Parque à se réfugier sous le canon de Ciudad-Rodrigo.

Tels furent les résultats de la première excursion de Wellington en Espagne. Il rentra dans l'inaction; ses alliés eurent plus de constance, mais ils marchèrent à de nouvelles défaites. Un léger succès de l'armée de Galice les entraîna dans des projets désastreux. Secondée par Ballesteros à la tête des Andalousiens, elle prit Salamanque. Dès lors on crut tout possible; on réunit les forces du midi, on leur donna pour général en chef Areizaga, on fit déboucher 60000 hommes du Despeña-Perros en leur ordonnant de marcher sur Madrid pendant que le duc del Parque couperait la route de Burgos.

Soult, qui venait de remplacer Jourdan comme major général, prit de promptes et décisives mesures. Il ne laissa en Estramadure que le 2e corps; il concentra sur Aranjuez : Victor, Sébastiani, Mortier, les réserves (48000), et courut à l'ennemi qui déjà, non sans hésitation, passait le Tage. Victor resta sur la rive droite, et Soult avec Mortier (34000) déborda sur l'autre rive. L'Espagnol alors battit en retraite; on l'atteignit à Ocaña; en un clin d'œil on dispersa l'armée, on lui prit 30 000 hommes, ses canons, ses drapeaux, ses bagages. Bataille d'Ocaña. 19 nov. 1809.

Del Parque eut le même sort; le 6e corps le culbuta au pont d'Alba sur la Tormès, lui prit 3 000 hommes, son matériel, et refoula ses débris jusqu'à Ciudad-Rodrigo. Combat d'Alba del Tormès. 28 novembre.

L'inhabileté des généraux espagnols rendit inutile l'exaltation du soldat. Ce ne fut que dans la défense des places et dans les courses des guérillas que le caractère national eut le champ libre. Des siéges terribles, d'audacieuses expéditions de partisans causèrent

de grandes pertes aux vainqueurs, et firent presque compensation aux déroutes complètes des corps réguliers. Les deux Mina, dans les provinces basques, El Empecinado, dans la Nouvelle-Castille, El Pastor, en Aragon, se signalèrent parmi les infatigables chefs de ces bandes aventureuses.

2. OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Mais l'Autriche opéra une diversion non moins décisive que celle qu'elle avait faite quatre ans auparavant en faveur de l'Angleterre. Elle mit sur pied 9 corps d'armée et deux réserves forts chacun d'environ 30 000 hommes. Le 7e corps, sous l'archiduc Ferdinand, fut destiné à guerroyer en Pologne; les 8e et 9e, sous l'archiduc Jean, formèrent l'armée d'Italie; le reste, commandé en chef par l'archiduc Charles, en-
11 avril 1809. vahit la Bavière par les deux rives du Danube.

17. Au bruit de sa marche, l'Empereur accourut à Donauwerth où était le quartier général, et reprit, des mains de Berthier, le commandement qu'il lui avait provisoirement confié. A ce moment, les deux seuls corps français qui occupassent l'Allemagne avaient été rappelés : Davoust (50 000), des bords de l'Oder à Ratisbonne; Oudinot (24 000), du Mein aux rives du Lech; ce dernier venait d'être renforcé par Masséna (30 000). Les Wurtemburgeois (19 000), la cavalerie de réserve (12 000), sous Bessières, étaient échelonnés sur le Danube, et l'armée bavaroise (30 000), commandée par Lefebvre, pliant sous les masses de l'archiduc, avait reculé jusqu'à l'Abens.

Le prince autrichien pesait sur elle avec son centre, sa gauche et ses réserves (100 000), pendant que son aile droite (60 000) tournant Ratisbonne, manœuvrait pour se mettre en ligne dans la vallée de l'Altmuhl,

couper Davoust des autres corps, et pousser vivement ces derniers par les deux rives du Danube.

L'armée française était compromise; mais l'arrivée de l'Empereur changea soudain la face des affaires. Par un mouvement, que la crainte de perdre ses communications avec son aile droite rend seul explicable, l'archiduc, au lieu de pousser en avant, déploya son centre par la droite et le fit marcher sur Ratisbonne. Alors l'aile gauche, sous Hiller (40 000), resta seule en présence des Bavarois, dont le séparait l'Abens. Dans le même temps, l'Empereur avait donné ordre à Davoust, à Bessières, aux Wurtemburgeois, à Oudinot, à Masséna de converger vers cette rivière.

Davoust, avec deux de ses divisions et sa cavalerie (20 000), se heurta chemin faisant contre le dernier échelon du centre ennemi (20 000), qui marchait en sens inverse. Le feu s'ouvrit entre Than et Tengen, et le maréchal français, gagnant du terrain, se fraya victorieusement la route. 19 avril 1809.

Dans la même journée, Oudinot chassa de Pfaffenhofen, non loin des sources de l'Abens, les avant-postes de Hiller, et déborda la gauche de ce général.

Ces événements dévoilèrent à Napoléon la manœuvre de l'archiduc, et lui inspirèrent le dessein d'enlever son aile gauche. Il rangea les troupes de la confédération sur la rive gauche de l'Abens; il donna à Lannes la moitié du corps de Davoust et l'ordre de franchir la rivière à Abensberg pour déborder Hiller par la droite pendant qu'Oudinot le tournerait par la gauche, et que Davoust présenterait son front aux dernières files de l'archiduc.

Bataille d'Abensberg. 20 avril.

La bataille s'engagea; mais le général ennemi s'aperçut à temps que ses ailes étaient de plus en plus resserrées, qu'on allait le tourner, l'envelopper. Il eut l'heureuse idée de renoncer à rejoindre le prince, et de se retirer

21 avril 1809. précipitamment à Landshut où déjà se rendait Masséna.

On le poursuivit, on enleva la ville en traversant ses ponts incendiés, on le chassa hors du champ d'opérations; on laissa pour le contenir Bessières et deux divisions; puis on fit aussitôt volte-face pour se rabattre sur Ratisbonne, et acculer le généralissime aux remparts de cette ville, où Davoust avait laissé garnison. Mais cette partie si décisive d'un plan dont le succès était jusque-là si brillant, fut altérée par la perte de Ratisbonne. Le prince s'en était rendu maître, et, se croyant poursuivi par l'armée entière, il tira sur-le-champ de sa droite 30 000 hommes afin de refouler les Français sur l'Abens et de rétablir la communication avec sa gauche. Ce n'étaient donc point 60 000 hommes battant en retraite, c'étaient 100 000 hommes revenant hardiment à la charge que l'on allait combattre. Déjà ils poussaient Davoust et Lefebvre, qui était resté pour soutenir son collègue. Déjà un de leurs corps (Rosenberg, 30 000), secondé par la cavalerie, s'avançait en masse par la chaussée de Landshut pour la dégager, déborder la droite des Français et pivoter jusqu'à l'Abens, quand Napoléon arriva avec Lannes, les Wurtemburgeois, la cavalerie, suivis de près par Oudinot et Masséna.

Bataille d'Eckmuhl. 22 avril.

La Laber séparait les deux armées, et la formidable colonne que conduisait Rosenberg avait pris position au village et au château d'Eckmuhl. L'Empereur, disposant des masses qu'il amenait pour la contenir, pour la rompre, prescrivit à Davoust, à Lefebvre d'appuyer à gauche, puis de tomber tête baissée sur le centre, sur la droite de l'archiduc.

Il y avait de part et d'autre 60 000 hommes aux prises lorsqu'à deux heures le feu s'ouvrit sur toute la ligne. Rosenberg d'abord fit face à tout; enfin Lannes déposta son extrême gauche d'une colline boisée qui

lui servait d'appui. Alors il appela le secours de sa cavalerie; de leur côté, les cuirassiers français accoururent, chargèrent d'une manière si brillante que la ligne entière s'arrêta pour battre des mains, et sur ce point décidèrent de la victoire.

L'ardeur des Autrichiens fut amortie; on leur enleva le village, le château d'Eckmuhl, et Davoust enfonça leur centre. Ils plièrent partout en pivotant sur leur droite pour se rapprocher des 30 000 hommes qui débouchaient de Ratisbonne.

On les poussa pas à pas, toujours en débordant leur gauche; la nature du terrain leur permit longtemps de reculer en bon ordre; mais à sept heures du soir, Rosenberg, vivement poussé sur ses flancs, commençait à tourbillonner lorsqu'une nouvelle charge de cavalerie mit le désordre dans ses rangs.

L'archiduc essaya un dernier effort; il jeta, au-devant des cavaliers victorieux, 12 escadrons de cuirassiers et 20 escadrons de hussards, soutenus par plusieurs batteries d'artillerie légère. Ce fut une mêlée comme au moyen âge; les Autrichiens chargèrent avec fureur; les cuirassiers français, animés d'une égale impétuosité, se précipitèrent au-devant du choc. Il fut terrible; le combat fut partout suspendu, et les deux armées attendirent en silence le résultat de cette grande scène, d'où dépendait le sort de la journée. Pendant quelques instants, on n'entendit que le fracas des armes blanches. Enfin on vit les escadrons ennemis tourner bride et prendre la fuite en écrasant sous leurs pas les lignes d'infanterie. Leur défaite fut le signal d'une entière déroute; la nuit était venue, toute l'armée autrichienne se retira confusément sous les murs de Ratisbonne.

Prise de Ratisbonne. 23 avril 1809.

Le lendemain, l'Empereur y courut; l'infanterie et les bagages étaient déjà sur l'autre rive, et la cavale-

rie, en bataille devant les remparts, masquait le défilé. Lannes la rompit et entassa les vaincus dans la ville. On y pénétra par escalade, et l'on enleva la queue de la colonne.

Ces journées coûtèrent à l'archiduc 23000 prisonniers, 6 à 7000 tués ou blessés, des canons, des drapeaux. Hiller était affaibli de 8 à 10000 hommes. Tous deux battirent en retraite : celui-ci par la grande route de Vienne, le prince par les chemins de la Bohême.

Davoust, avec tout son corps d'armée, passa les ponts de Ratisbonne, et Bernadotte, à la tête des Saxons (15000), circula autour des frontières de la Bohême; l'un et l'autre attendirent, pour rentrer dans le mouvement général, que les dernières files de l'archiduc se fussent éloignées.

Cependant, Napoléon, pour marcher sur Hiller, prit Masséna à gauche, au centre sa garde (12000), Lannes (corps d'Oudinot), les Wurtemburgeois (sous Vandamme) et Bessières; à droite Lefebvre.

Hiller, réduit à 30 000 combattants, ne pouvait que gagner quelques journées dans l'espérance que l'archiduc passerait le Danube sur ses derrières. On ne le laissa pas respirer, on le déposta rapidement de l'Inn, de la Salza; mais sur la Traun, il s'établit dans la forte position d'Ebersberg. S'il avait abandonné le pont de Lintz, il couvrait celui de Mathausen par où pouvait déboucher l'archiduc; on apercevait déjà de nombreux partis dans la plaine. L'Empereur passant plus haut, Masséna seul était en présence; il ordonne à Coëhorn de tâter l'ennemi; ce général brusque l'attaque. Le pont, la ville sont emportés au milieu des flammes et d'un carnage affreux. Hiller perd 9000 des siens, et se réfugie au delà du Danube lorsqu'il voit les vainqueurs le poursuivre.

27-30 avril 1809.

Combat d'Ebersberg. 3 mai.

La grande armée ennemie était rejetée tout entière sur la rive gauche. Cependant, la lenteur du généralissime à secourir Hiller semblait calculée. L'Empereur crut reconnaître le dessein de laisser les Français s'enfourner dans la vallée du Danube, de se jeter sur leur ligne de retraite et de les envelopper entre les Alpes et le fleuve. Il fit garder tous les ponts; il retrancha celui de Lintz où aboutissent les routes de la Bohême; il y laissa le corps wurtemburgeois; il échelonna Bernadotte, puis Davoust, de manière à renforcer ce corps au besoin. Ces précautions prises, pendant que Lefebvre remontait la vallée de l'Inn, pour couvrir son flanc droit du côté de l'Italie, il conduisit jusqu'à 10-12 mai 1809.
Vienne les autres corps et la garde. Cette grande ville était dans une extrême exaspération; elle résista; mais, après deux jours de bombardement, on parvint à s'entendre, et une capitulation fut signée; toutefois, cette courte résistance avait donné aux Autrichiens le temps de préparer la destruction des ponts, et de prendre position de l'autre côté du Danube.

Napoléon et le généralissime, séparés par ce large fleuve, cherchèrent l'un et l'autre à en défendre, à en forcer le passage. Le premier prépara son mouvement offensif aux portes de Vienne; le second, au contraire, préoccupé, comme son adversaire l'avait prévu, d'opérer sur les derrières de l'armée, tenta d'enlever le pont de Lintz. Les deux attaques, en sens inverse, eu- 17.
rent lieu le même jour; elles échouèrent toutes deux. Cependant, Masséna, ayant reconnu les bras du Danube que forme l'île de Lobau, commença à établir, sans être inquiété, des ponts dont l'Empereur résolut de profiter pour l'armée entière. En trois jours, l'île devint une vaste place d'armes; Lannes, Masséna, s'y transportèrent; on jeta deux ponts sur un dernier bras large de 122 mètres, et le défilé s'opéra.

Bataille d'Essling. 21-22 mai 1809.

Déjà 35 000 hommes, y compris deux divisions et une brigade de cavalerie aux ordres de Bessières, étaient en bataille, s'appuyant aux deux villages d'Aspern et d'Essling, lorsque, vers cinq heures du soir, l'archiduc parut à la tête de 100 000 hommes, rangés perpendiculairement au Danube, la droite au fleuve, la gauche à Wagram.

Trois corps d'armée, formés en colonne, à l'aile droite, marchaient sur Aspern pour enlever ce village, balayer les Français dans la plaine, et couper leur retraite. Deux divisions de Masséna déconcertèrent ce plan. Elles épuisèrent, dans Aspern, tous les efforts de l'ennemi; pris et repris six fois, le village finit par rester au pouvoir de l'intrépide maréchal. Pendant ce temps, l'archiduc rabattit, parallèlement au fleuve, le reste de son armée. La gauche attaqua, dans Essling, Lannes qui ne montra pas moins de ténacité que Masséna. Le centre cherchant à percer entre les deux villages, fut contenu par de brillantes charges de cavalerie et forcé de vider le champ de bataille. La nuit suspendit le combat. Cependant le passage continua. Deux fois interrompu dans la journée par la rupture des grands ponts, dont la longueur était de près de 1 000 mètres, il le fut encore avant le jour, et, le matin, Napoléon n'avait pu mettre en ligne que 50 000 hommes et 100 canons. Néanmoins il n'hésita pas à commencer le feu; les événements de la veille lui avaient indiqué le côté faible de l'ennemi. Il chargea Lannes de rompre le centre; la jeune garde de déboucher d'Essling, de prendre en flanc la gauche et de l'acculer au Danube; Masséna, de pousser la droite. La vieille garde resta en réserve.

Les mouvements prescrits s'exécutèrent victorieusement. Lannes fit fléchir à chaque pas les lignes du centre, et la jeune garde allait frapper le coup décisif,



lorsque, à sept heures du matin, un incident désastreux changea la face de la journée. Les ponts du grand bras furent emportés et le passage intercepté sans retour. Des brûlots, des débris de maisons enflammés, charriés par un courant rapide, dont une crue d'eau extraordinaire augmentait l'impétuosité, frappèrent, rompirent, dispersèrent les bateaux. Il n'y avait pas de remède et le seul parti à prendre était de se retirer dans l'île de Lobau. L'Empereur donna ordre aux maréchaux de s'arrêter, puis de reprendre insensiblement leurs positions. Masséna appuya sa gauche au milieu d'Aspern; Lannes, sa droite à Essling. L'archiduc, plein de joie, revint à la charge, portant son effort sur Essling dont la possession lui eût livré les ponts. Depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, les attaques se succédèrent vivement sur toute la ligne. L'ennemi entra cinq fois dans Essling avec des troupes fraîches; cinq fois il fut repoussé. Enfin comme le généralissime disposait ses réserves pour un sixième assaut, la jeune garde courut au-devant d'elles et les culbuta. Les Français restèrent maîtres du champ de bataille et les Autrichiens leur laissèrent l'honneur des armes.

A minuit, l'armée commença à repasser dans l'île. Masséna couvrit le mouvement et ne se replia qu'à sept heures du matin; mais on avait 8 à 9 000 hommes hors de combat; mais Lannes avait été blessé mortellement; mais on avait reculé! Les inimitiés contre la France se ranimèrent. Le Tyrol, le Wurtemberg, la Westphalie furent troublés par des partisans. Les réserves échelonnées sur le Lech, la Rednitz, le Weser, réduisirent aisément les insurgés de la confédération du Rhin; ceux du Tyrol tinrent jusqu'à la paix. Cependant l'Empereur prit la résolution de ne point rétrograder au delà de l'île de Lobau et d'aller chercher une

éclatante revanche sur le terrain même que la fortune le forçait d'abandonner. Tous les corps d'armée furent appelés à cette grande lutte.

3. OPÉRATIONS EN ITALIE ET DANS LE TYROL.

12 avril 1809. L'armée autrichienne du midi entra en campagne par le Tyrol et les États vénitiens. Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, commandait les Français; il se replia jusqu'à l'Adige et rallia ses troupes éparses (60 000). Cependant, le prince Jean le menaçait de front, et Chasteler, dont les coureurs se montraient autour du lac de Garde, semblait vouloir déborder son flanc
1er mai. gauche, lorsqu'à sa grande surprise, les ennemis battirent en retraite. Il comprit que l'Empereur venait de remporter une victoire signalée, et il n'hésita pas à se lancer à la poursuite de ses adversaires.

7. Dans le même temps, Lefebvre déboucha sur Salzbourg; battit et jeta dans le Simmering, Jellachich qu'on avait détaché dans le Tyrol (9 000) et qui cherchait à rejoindre Hiller; força les défilés de Lofer et de Saint-Jean, et mit en déroute à Woergl le corps de Chasteler qui s'enfonça dans les montagnes de la Carinthie.
11. Le Tyrol était dégagé, Lefebvre le désarma et revint à Lintz.

L'archiduc se retira en se mettant chaque jour en bataille; atteint et rompu au passage de la Piave, il
8. rentra précipitamment dans les provinces impériales et prolongea sa marche jusqu'à l'entrée de la vallée de la Raab où son frère, l'archiduc Raynier, amenait les levées hongroises.

Cette retraite laissait isolés Jellachich et Chasteler. Celui-ci s'échappa en tournant habilement les colonnes françaises; le premier fut écrasé au pont de Saint-Michel, par Eugène qui, après avoir enlevé tous les

cols qui existent de Ponteba à Tarvis, se déployait victorieux par la chaussée de Léoben, pendant que son aile droite, sous Macdonald, s'emparait de la Carniole et envahissait la Styrie.

Il ne restait plus en arrière que Marmont (15 000). Ce général occupait la Dalmatie depuis quatre ans, et les généraux Stoïewich et Giulay le bloquaient; il leur passa sur le corps et rejoignit, en Styrie, l'arrière-garde de Macdonald.

Eugène cependant opéra sa jonction en avant de Léoben, avec les postes de la grande armée; après quoi il s'élança dans la vallée de la Raab, battit, sous la ville de ce nom, les archiducs qui avaient réuni contre lui 50 000 hommes, leur fit perdre 6 000 hommes et les refoula au delà du Danube. Raab, après dix jours de siége, ouvrit ses portes.

26 mai 1809.

Bataille de Raab. 14 juin.

4. FIN DES OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

La guerre était tout entière sur le Danube. L'archiduc Jean (30 000) faisant à Presbourg des préparatifs de passage, Davoust bombarda la ville et le contraignit à suspendre ses travaux. Dès lors le généralissime parut se résigner à la défensive; il éleva, en face de l'île de Lobau, de formidables retranchements pour répondre aux immenses apprêts dont elle était devenue le centre.

26 juin.

Le moment arrivé où l'on n'eut plus de diversion à craindre sur la rive droite, où les ponts et les estacades qui les couvraient, eurent acquis une solidité à toute épreuve, l'Empereur concentra l'armée et, pendant la nuit, la fit passer dans l'île. Pour masquer sa direction, la canonnade s'ouvrit comme si elle eût voulu forcer l'ancien passage, entre Aspern et Essling; l'archiduc se mit sous les armes dans ses retranchements et fit un

feu terrible. Cependant, dès le soir, 1 500 voltigeurs avaient amarré, près de la pointe orientale de l'île, un pont de bateaux qui aboutissait au delà des positions de l'ennemi. Les colonnes d'infanterie le traversèrent au pas de charge; quatre autres ponts furent aussitôt établis; le défilé continua pendant la nuit entière.
5 juillet 1809. Enfin, aux premières lueurs du matin, l'armée était rangée en bataille : Masséna à gauche; Bernadotte, Oudinot, au centre; Davoust à droite; le vice-roi, Marmont, la garde et la cavalerie en seconde ligne. Dans l'impossibilité d'engager immédiatement la lutte, le prince Charles s'efforça de contrarier le déploiement des Français. Cependant il évacua ses retranchements et se replia obliquement en pivotant sur son extrême droite. La grande armée passa toute la journée à s'étendre et à s'affermir dans la plaine, large d'environ six kilomètres, que limitent, au sud le Danube, au nord le Russbach; vers neuf heures du soir, Macdonald avec trois divisions, fut dirigé sur Wagram.

Ce village que traverse, au delà du Russbach, la route de Vienne à Brunn, était d'une importance décisive; en l'occupant, on interceptait la communication entre les archiducs Jean et Charles, et on ne laissait à ce dernier de retraite que sur la Bohême. Macdonald y pénétra et fit 3 000 prisonniers; le généralissime disposa contre lui de nombreux renforts qui le contraignirent à reculer; les auxiliaires saxons, le prenant pour l'ennemi, l'accueillirent par une vive fusillade; sa troupe se troubla; la position fut perdue. A onze heures, l'Empereur suspendit cet engagement dont le résultat lui indiquait la résolution prise par l'archiduc de conserver Wagram et par conséquent de livrer bataille le lendemain.

Le projet de l'Empereur était de rendre impossible la jonction des deux archiducs et de rejeter le généra-

lissime en Bohême, où, s'il eût continué la guerre, séparé du cœur de la monarchie, il eût été à chaque pas exposé à de désastreuses défaites. Celui du prince Charles était de porter son effort sur le Danube et de couper la retraite des Français en s'emparant de leurs ponts.

Ces deux plans se favorisaient mutuellement, et la victoire était réservée au génie qui se jette volontairement dans le péril, certain d'y trouver des ressources.

A la pointe du jour, selon l'idée générale de l'attaque, Napoléon fit avancer Davoust pour prendre Neusiedel sur les collines que borde le Russbach, village sur lequel s'appuyait l'extrême gauche des Impériaux. Bataille de Wagram. 6 juillet 1809

Mais Rosenberg devança Davoust; il passa le ruisseau; les deux corps se heurtèrent dans la plaine; après une lutte qui dura deux heures, les Français repoussèrent leurs adversaires au delà du cours d'eau. Cependant, l'Empereur avait groupé au centre le gros de ses forces, soit pour secourir Davoust, soit pour marcher sur Wagram, selon l'occurrence. Il avait prescrit à Masséna de ne laisser qu'une division à la garde des ponts, de s'avancer dans la plaine et de s'emparer d'Aderklau, village presque contigu à Wagram.

Ce dernier mouvement, en dégarnissant la rive du Danube, invitait l'archiduc à opérer par sa droite; c'était d'avance sa résolution: il y porta 50 000 hommes, et préalablement il livra un long et sanglant combat pour reprendre Aderklau dont il se rendit maître. Alors toute son aile droite marche en avant; pour l'appuyer, il met en batterie devant son centre 60 pièces de canon, et bientôt il la pousse entre le fleuve et la gauche de Masséna.

Napoléon ne fut pas plus ému de voir déborder sa gauche qu'il ne l'avait été à Austerlitz de voir tourner

sa droite. Il n'avait pas, comme en Moravie, des montagnes, des étangs, des ravins pour masquer et assurer ses combinaisons; mais il pouvait compter sur l'imperturbable valeur de ses vétérans. Tandis que l'archiduc fait des progrès au bord du Danube, il se dispose à enfoncer son centre et sa gauche. Toutes ses mesures sont prises : Bessières, avec la cavalerie, charge la colonne en apparence victorieuse et la ralentit; Davoust passe le Russbach pour envelopper et enlever Neusiedel; Oudinot, en deçà du ruisseau, est prêt à le seconder; Marmont est à la gauche d'Oudinot; l'armée d'Italie ayant à sa gauche les Saxons, a pour mission d'aborder le centre des Impériaux; Macdonald est en première ligne avec trois divisions.

Napoléon ordonne à ce dernier général de se former en colonnes d'attaque; il le fait soutenir par la garde à cheval et par une division de cavalerie, et devant son front il place Drouot avec 60 pièces. L'artillerie commence un feu terrible, réduit au silence celle des ennemis et ouvre leurs rangs. Macdonald, que suivent Eugène, les Bavarois et toute l'infanterie de la garde, s'élance à ce moment au pas de charge, fait reculer ses adversaires et leur fait perdre une lieue de terrain. Ils résistent, ils l'arrêtent, mais tous les corps s'engagent et lui rendent l'initiative.

D'un autre côté, Davoust, après avoir écrasé Rosenberg, a couronné les collines du Russbach entre Neusiedel et Wagram; Oudinot marche sur ce dernier village et y prend position.

La gauche et le centre de l'archiduc sont vaincus; sa droite est gravement compromise; Masséna l'attaque en tête avec son impétuosité habituelle et lui reprend rapidement le terrain qu'elle a conquis. De toutes parts les Impériaux vidèrent le champ de bataille sans que l'archiduc Jean eût tenté de faire diversion. Cette jour-

née, où se heurtèrent plus de 300 000 hommes, coûta aux Autrichiens 31 000 des leurs tués, blessés ou prisonniers; les Français eurent 15 000 hommes hors de combat.

Les vaincus se retirèrent sur la Bohême; on les poursuivit. Marmont, commandant l'avant-garde, atteignit près de Znaïm leur dernière colonne qui fit 9 juillet 1809.
volte-face et prétendit l'arrêter; il la battit, et le surlendemain, soutenu par Masséna, il attaqua Znaïm même, ville qui couvrait le mouvement rétrograde du généralissime. Pendant le combat on convint d'un armistice que l'on signa au milieu de la nuit et qui mit 12.
fin aux hostilités.

Des négociations s'ouvrirent, et François II, après de Traité de Vienne. 14 octobre.
longues hésitations causées par l'agitation de l'Allemagne et par l'expédition des Anglais sur Flessingue, vaincu de nouveau par le mauvais succès de ses alliés, signa le traité de Vienne, aux termes duquel il céda les provinces illyriennes et reconnut les changements faits ou à faire au midi de l'Europe.

5. OPÉRATIONS EN POLOGNE.

L'armée polonaise, forte de 19 800 hommes, nombre qui fut doublé pendant la guerre, était commandée par Poniatowski.

Ferdinand eut d'abord l'offensive; il poussa les Polonais jusqu'à Varsovie, leur livra, sous ses murs, un combat douteux, suivi d'une convention qui lui en 19 avril.
donna l'entrée; puis il se porta sur Thorn, en faisant appel aux ressentiments de la Prusse. Mais il échoua devant Thorn; les Prussiens n'osèrent lever le masque, et Poniatowski reprit l'attaque. La tâche de ce général était difficile; il eut à lutter militairement contre l'ennemi et politiquement contre de perfides alliés. La

Russie, après avoir promis un secours de 150 000 hommes, en mit à peine sur pied 12 à 15 000, plutôt pour surveiller les Polonais que pour combattre les Autrichiens. Poniatowski, sans en tenir compte, battit l'archiduc à Grochow, à Gora, parcourut la Gallicie en vainqueur, et poussa les débris du prince jusqu'à Cracovie où il entra par capitulation, deux jours avant l'armistice de Znaïm qui fit cesser les hostilités.

V. CAMPAGNES DE 1810, 1811 ET 1812.

I. Guerre de la Péninsule.

1. OPÉRATIONS CONTRE L'ARMÉE ANGLAISE.

L'Empereur mit sous les ordres de Masséna 72 000 hommes, qu'il chargea d'envahir le Portugal. Des corps détachés dans les hautes vallées du Tage, de l'Èbre, du Duero (70 000), qui reçurent plus tard le nom d'armées du centre et du nord, eurent pour mission de maintenir les communications avec la France, et un 9e corps (23 000), commandé par Drouet, prit position sur la Bidassoa.

Tout le succès de la guerre d'Espagne reposait sur l'armée de Portugal. Victorieuse, elle contraignait les Anglais à se rembarquer et peut-être à traiter de la paix ; vaincue, sa retraite transversale, par la route de Salamanque à Bayonne, découvrait Madrid et tout le midi. Elle se composait des 8e corps, sous Junot, 6e, sous Ney, 2e, sous Reynier, plus, de la cavalerie de Montbrun.

1er avril 1810. Junot désarma les Asturies et prit Astorga, pendant que Reynier balayait, en Estramadure, la rive droite du Tage. Ces provocations n'ayant point ému Wellington, Ney, sous les yeux de son avant-garde, investit, assiégea et prit d'assaut Ciudad-Rodrigo. Ney

refoula ensuite l'avant-garde ennemie et l'on s'empara d'Almeida, clef du Portugal. 28 août 1810.

Wellington ne fit rien pour troubler le siége, et Masséna poussa en avant 54 500 hommes, résolu d'aller chercher, jusqu'au fond du royaume, cet ennemi qui semblait préoccupé du seul soin de l'éviter. Mais son inaction était une feinte. Il avait sous ses ordres 35 000 Anglais, 55 000 nationaux organisés régulièrement, trois corps francs de 7 à 8 000 hommes chacun, et enfin les levées en masse de la contrée, qu'il avait fait ravager en forçant la population d'abandonner ses demeures.

Ces moyens formidables réussirent, et c'est ici qu'il faut déplorer l'éloignement de l'Empereur. Enivré de sa grandeur, il négligea une expédition qui lui parut secondaire; il perdit même de vue les règles qu'il avait consacrées par tant d'immortels exemples : *l'unité des armées, du but, du commandement*. On eût dû mettre, sous un même général en chef, les corps du Portugal, ceux de l'Andalousie, et les faire converger rapidement sur Lisbonne par les deux rives du Tage. On ne le fit point, on ne donna point à l'armée du midi d'ordres péremptoires, et Masséna seul n'eut pas des moyens d'attaque en proportion avec ceux que la défense avait à loisir préparés.

L'armée fut d'abord contrariée par les aspérités de la contrée, et Wellington la prévint aux montagnes de Busaco, plateau à base de granit qui traverse la route, appuyant par sa droite au Mondego.

Bataille de Busaco. 27 septembre.

On gravit les escarpements de cette forteresse naturelle, haute de 400 mètres, longue de deux lieues; les Anglais culbutèrent les têtes de colonnes comme elles cherchaient à se former sur la crête du plateau; on perdit 4 000 hommes. Le lendemain, Masséna se jeta dans un chemin transversal, par où il tournait la

gauche de l'ennemi et pouvait le devancer à Coïmbre. Wellington s'en aperçut trop tard pour tenter de conserver cette ville, il se retira sous Lisbonne.

On le suivit; on le trouva renfermé dans les lignes de Torrès-Vedras, camp inexpugnable, flanqué par le Tage et la mer, couvert d'une muraille de rochers et de 106 redoutes armées de 400 bouches à feu. Masséna reconnut ces immenses travaux et, après
9-10 oct. 1810. deux jours de combat, il força les arrière-gardes ennemies de s'y réfugier. Wellington était entré dans ses retranchements à la tête de 62 000 hommes; il y appela successivement jusqu'à 100 000 combattants. Masséna le tint bloqué pendant six semaines; il comptait sur l'arrivée de Drouet, sur la coopération de l'armée d'Andalousie, commandée par Soult, et sur un mouvement général des armées d'Espagne pour assurer la liberté de ses communications. Ces secours lui échappèrent; toutes les issues s'étaient fermées sur ses derrières, et Drouet ne lui amena, l'épée à la main, une partie de son corps d'armée, que lorsque l'épuisement de la contrée venait de le décider à or-
12 décembre. donner la retraite. Il se rendit d'abord à Santarem où, après avoir contenu les alliés, il resta en leur présence pendant tout l'hiver. Aux approches du printemps, il n'avait plus que 28 000 fantassins en état de combattre. On entendait le canon de Badajoz que Soult alors assiégeait, mais on ne conservait plus d'espoir de ce côté. L'insuffisance des ressources que l'on pouvait attendre du nord de l'Espagne, était démontrée par la faiblesse du renfort de Drouet. Masséna se résigna à donner l'ordre d'évacuer le Portugal. Sa re-
4 mars-3 avril 1811. traite fut glorieuse; il déroba sa marche à Wellington et, grâce à l'activité, à l'indomptable bravoure de Ney, il le contint, il le battit à Pombal, à Redinha, à Foz d'Arunca. Enfin, il arriva, sans être entamé, au point

culminant des montagnes d'où descend le Mondego. Là, il voulut rentrer aussitôt en opérations et marcher au Tage pour empêcher l'ennemi d'attaquer Badajoz; mais l'armée épuisée refusa d'obéir, et le mouvement rétrograde se prolongea jusqu'à Salamanque.

Wellington lâcha prise et ne marcha contre Masséna qu'après avoir organisé, contre l'armée du midi, l'attaque que celui-ci avait eu dessein de prévenir. Lorsqu'il revint au nord, il débuta par l'investissement d'Almeida; les Français se portèrent contre lui et livrèrent bataille à Fuentès de Oñoro pour faire lever le siége; ils furent contenus, et Brenier, gouverneur d'Almeida, après avoir fait sauter les remparts, réussit à se jeter dans leurs rangs. Ils se retirèrent à Ciudad-Rodrigo, où Masséna remit le commandement à Marmont. Cependant, Wellington était allé de sa personne mettre le siége devant Badajoz; Marmont, en prenant position sur la Guadiana, le força d'y renoncer et, comme il remontait au nord, pour surprendre Ciudad-Rodrigo, Marmont, en le côtoyant, fit avorter ce projet. Dans le même temps, on refoula dans leurs montagnes 20 000 Galiciens qui, après avoir repris Astorga, avaient fait irruption dans le royaume de Léon. L'hiver mit fin à ces mouvements confus et sans résultat.

Bataille de Fuentès de Oñoro. 5 mai 1811.

Au commencement de 1812, Wellington avait reçu des renforts, et ses adversaires s'étaient affaiblis pour batailler contre les guérillas de la Navarre, pour fournir des secours à l'armée d'Aragon, pour envoyer en Russie leurs troupes d'élite. Il se prévalut de sa supériorité et prit, coup sur coup, Ciudad-Rodrigo, puis Badajoz, puis enfin le pont d'Almaraz. Par la possession de ces trois positions fortifiées, il rompait toute communication entre Marmont et Soult, et se trouvait maître de porter son effort contre l'une ou

20 janvier-6 avril-12 mai 1812.

l'autre de leurs armées. Il n'hésita pas et, animé de l'espoir de délivrer d'un seul coup l'Espagne, il conduisit 50 000 hommes sous les murs de Salamanque. Marmont était réduit à 22000 hommes; il recula jusqu'au Duero, rallia 8 000 hommes et revint sur ses pas. Il prévint son adversaire au passage de la Tormès et manœuvra pour couper sa retraite sur Ciudad-Rodrigo; mais il perdit la bataille à deux lieues de Salamanque, auprès du village des Arapiles, et fut grièvement blessé. Clausel sauva l'armée et la conduisit à Burgos. Wellington, renforcé à chaque pas par les Espagnols, se déploya entre le Tage et le Duero, occupa Madrid par sa droite et, par sa gauche, assiégea le château de Burgos, où Dubreton, avec 1 800 hommes, soutint héroïquement, pendant trente-cinq jours, l'effort de 30 000 coalisés.

Bataille de Salamanque ou des Arapiles. 21 juin 1812.

12 août.

19 septembre-22 octobre.

Cependant, Soult, après avoir évacué l'Andalousie, opéra sa jonction avec le roi Joseph, dans le royaume de Valence, marcha sur Aranjuez, passa le Tage, reprit Madrid, dégagea Burgos, rallia l'armée, dont Clausel avait remis le commandement à Souham, et s'élança à la poursuite de Wellington, qui se retira précipitamment sur la Tormès. Il surprit le passage de cette rivière et voulut, comme Marmont, intercepter la route de Ciudad-Rodrigo. Un orage sauva les Anglais; ils en profitèrent pour s'éloigner. Pendant trois jours, on les mena battant sans pouvoir les contraindre à faire volte-face, et le seul fruit de ces marches habiles fut quelques milliers de prisonniers, outre une quantité de bagages. Les alliés regagnèrent leurs camps en Portugal; puis, de part et d'autre, on se répandit dans ses quartiers d'hiver, en attendant l'issue des grands événements qui se passaient au nord de l'Europe.

10 novembre.

19.





2. OPÉRATIONS CONTRE LA RÉGENCE DE SÉVILLE.

Les débris d'Ocaña (25 000), renforcés par Albuquerque (12 000), et plus tard, par l'armée de Galice (22 000), bordèrent les confins de l'Andalousie et de l'Estramadure. Soult concentra l'attaque aux défilés de la Sierra-Morena. Sébastiani, Mortier, Victor (55 000) les franchirent, culbutèrent Areizaga, lui prirent ses canons et se répandirent dans les royaumes du midi. Sébastiani prit sans résistance Grenade, puis Malaga, pendant que les autres corps faisaient capituler Séville et marchaient sur Cadix. 1810. 20-31 janvier.

Albuquerque tenait seul la campagne; il choisit habilement le point le plus important à défendre et courut à Cadix. Victor le poursuivit, mais en lui laissant douze heures d'avance, dont il profita pour entrer dans l'île où s'élève cette forteresse et rompre le pont de Suazo, qui la réunit à la terre ferme. Cet incident sauva l'Espagne; la cause de l'indépendance nationale trouva dans Cadix un refuge inexpugnable.

Victor établit des lignes de blocus; mais ses feux n'inquiétaient point la place, que les vaisseaux anglais ravitaillaient et renforçaient sans cesse. Elle renferma bientôt une armée de 35 000 nationaux et Anglais, dont Blake eut le commandement. Il y avait, en outre, 15 000 hommes dans le royaume de Murcie, et les cantons limitrophes s'étaient insurgés. L'ennemi s'attacha surtout à troubler par des diversions les flancs de l'armée française. Deux fois, Sébastiani se porta à l'est pour réprimer ces mouvements. Enfin Blake lui-même alla les diriger; mais une faible division de Sébastiani suffit pour lui faire essuyer, aux portes de Baza, une complète déroute. Cependant, Mortier investit Badajoz que, l'année suivante, Soult en per- 5 février. Avril-août. 2 novembre.

sonne assiégea, pour seconder l'invasion du Portugal. Bataille de la Gebora. 19 févr. 1811. Le maréchal prit d'abord la petite place d'Olivenza, défit à la Gebora l'armée d'Estramadure et réduisit à 11 mars. se rendre Badajoz, puis Campo-Mayor.

25. Mais les alertes sur ses flancs redoublèrent, et une forte sortie de Cadix (18 000) attaqua, à Chiclana, Victor, qui la contint à peine. Elle se retira toutefois et les Français se mirent à bombarder la place. Ces événements rappelèrent Soult à Séville, et bientôt l'armée anglo-portugaise reprit Olivenza, puis assiégea Badajoz.

Bataille de la Albuhera. 15 mai. Soult y courut avec 20 000 hommes qui furent contenus à la Albuhera par un sanglant combat, où il y eut de part et d'autre 7 à 8 000 tués, blessés ou prisonniers. Toutefois les alliés levèrent le siége, et Soult revint sur ses pas, pour mettre un terme aux excursions des Espagnols, en Andalousie. On les replia, on les poursuivit jusque sous le canon de Gibraltar; on tenta, mais sans succès, de prendre Tarifa qui leur servait de refuge.

Après la reprise de Badajoz, Soult offrit la bataille; mais Wellington, qui méditait une opération plus dé- 11 avril 1812. cisive, sut l'éluder; il n'engagea que sa cavalerie, qui fut battue à Llerena par l'arrière-garde française. Soult rentra en Andalousie et contint encore les Espagnols, dont son absence avait ranimé l'audace. Ce fut, à peu de temps de là, que l'occupation de Madrid par Wellington contraignit le maréchal à rejoindre le roi 25 août. Joseph dans le royaume de Valence.

3. OPÉRATIONS DANS LA COURONNE D'ARAGON.

L'Empereur augmenta le commandement de Suchet, et la tâche du 7e corps, dirigé successivement par Augereau, Macdonald et Decaen, se réduisit à assurer

les communications avec la France, à approvisionner Barcelone, à faire tomber Hostalrich, à reprendre Figuères que les Espagnols surprirent, enfin à soutenir le 3e corps. Ces opérations furent activement contrariées par 40 000 insurgés et par les généraux Henestrosa, O'Donnell et Campo-Verde. 16 avril 1810-9 avril-19 août 1811.

Suchet consuma beaucoup de temps à assurer ses derrières contre le jeune Mina et contre les débris des troupes battues à Belchite. Enfin il porta, dans le royaume de Valence, une colonne de 14 000 hommes. 25 février-17 mars 1810. Valence était défendue par 12 ou 15 000 soldats réguliers, outre les habitants. Le capitaine général Caro, homme d'une odieuse violence, avait excité, par ses actes tyranniques, des haines dont on espérait tirer parti. Suchet fut trompé dans son attente. Après une infructueuse sommation; après avoir manœuvré six jours autour des remparts pour provoquer un soulèvement intérieur qui ne s'effectua pas, il battit en retraite, se fraya le passage l'épée à la main et fit poursuivre à outrance Mina, qu'il eut la joie de faire prisonnier.

C'était un grand pas de fait vers la pacification de l'Aragon. Suchet la rendit certaine et durable en prenant la ceinture de places qui séparent cette province de la Catalogne. Lérida, Mequinenza, Morella tombèrent tour à tour en son pouvoir, malgré les secours 14 mai 8 et 13 juin 1810. que leur portèrent O'Donnell et Caro. Tortose ensuite 1er janv. 1811. succomba, et enfin Tarragone, boulevart de la contrée, fut enlevée d'assaut. 28 juin.

Suchet couronna ses succès qui l'avaient élevé à la dignité de maréchal, en marchant sur Valence, en écrasant à Sagonte 30 000 hommes, dont Blake était venu prendre le commandement, en faisant le lendemain capituler Sagonte et finalement en renfermant, Bataille de Sagonte. 25 octobre. dans les murs de Valence, les débris de l'armée active qui se rendirent en même temps que la place. 10 janv. 1812.

La prise de Valence changea la disposition des esprits; les points fortifiés du littoral furent occupés sans résistance, et le château de Peñiscola, en ouvrant
4 févr. 1812. ses portes, reconnut la royauté de Joseph. Sur ces entrefaites, des voiles anglaises parurent avec des troupes venant de la Sicile, et tinrent le maréchal en échec jusqu'au milieu de l'année. Enfin 9 000 Espagnols, soutenus par les Anglais, débouchèrent sur 1 500 Français, commandés par Delort, qui barrait la route d'Alicante. Delort les défit à Castella, leur
1 Juillet. prit 2 800 hommes, leurs canons, leurs convois, tua 1 000 des leurs, et dispersa le reste.

Ce beau fait d'armes paralysa les Anglais, et Suchet allait se porter sur Alicante, lorsque l'évacuation de Madrid le contraignit à marcher au-devant de Joseph.

II. Guerre de Russie.

1. MARCHE SUR SMOLENSK.

Au moment où Victor bloquait Cadix, où Masséna resserrait Wellington dans les lignes de Torrès-Vedras, l'Angleterre fut à la veille de déposer les armes. Son système de guerre perpétuelle fut remis en question au sein du parlement. Le ministère sortit victorieux de cette crise; il comprit toutefois que, s'il ne soulevait pas de nouveau le nord de l'Europe, son existence ne serait pas de longue durée. Il ne restait qu'une puissance continentale dont les armes ne fussent pas tellement émoussées qu'elle ne pût reparaître sur la scène. Il ne restait peut-être qu'un moment pour faire un dernier appel à la fortune.

L'Angleterre le saisit; elle excita le cabinet de Pétersbourg, qui d'ailleurs était tout disposé à jeter le gant. Les armées du czar, démoralisées, détruites à

Austerlitz, à Friedland, s'étaient reformées à l'ombre de protestations mensongères. Ce prince était impatient de dépouiller toute feinte, de répudier l'alliance jurée à Tilsitt, à Erfurt. Napoléon, de son côté, ne se résignait pas aux questions indécises. La campagne de 1809 lui avait révélé ce qu'il devait attendre de l'amitié d'Alexandre; et il se sentait tourmenté du désir de mettre le sceau à son éclatante carrière, en assurant à jamais l'Europe contre l'invasion des barbares. Cependant, il eût voulu ne commencer les hostilités qu'après la conclusion des affaires de la péninsule; mais le parti était pris de le forcer à faire deux guerres à la fois, et les négociations prirent rapidement un caractère de violence qui l'entraîna à pousser tout le continent contre l'empire moscovite, pour n'être point prévenu et attaqué lui-même, au nom de l'indépendance de l'Europe.

500 000 hommes s'ébranlèrent, divisés en 13 corps[1], outre la garde impériale. Déduction faite des 9e et 11e corps, qui s'échelonnèrent en réserve sur la Vistule, l'Oder et l'Elbe, plus, du déficit ordinaire, 325 000 combattants (155 400 Français, 170 500 étrangers), traînant 984 bouches à feu et d'innombrables convois, parvinrent au Niémen, que couvraient 300 000 Russes.

Les masses ennemies formaient trois armées : l'une de 200 000 hommes, sous Barclay de Tolly, défendait le bas Niémen et la Vilia son affluent, depuis la mer jusqu'à Wilna; elle avait pour retraite la Dwina,

[1] 1er corps, Davoust, 50 000 ; 2e, Oudinot, 26 000; 3e, Ney, 28 000 ; 4e, le vice-roi, 28 700 Italiens; 5e, Poniatowski, 25 600 Polonais; 6e, Saint-Cyr, 18 000 Bavarois; 7e Reynier, 14 800 Saxons; 8e, Jérôme Napoléon, 15 000 Westphaliens; 9e, Victor, 30 000; 10e, Macdonald, 29 000 Prussiens et Franco-Rhénans; 11e, Augereau, 50 000; 12e, Murat, 30 000 cavaliers; 13e, Schwarzenberg, 30 000 Autrichiens; la garde, 30 800.

les places de Riga, de Dunabourg et le vaste camp retranché de Drissa; les deux autres, de 50 000 chacune, sous Bagration et Tormasow, étaient destinées à déboucher : la première entre le haut Niémen et la Narew, la seconde entre le Pripet et le Bug.

Barclay devait attirer les Français au nord; Bagration, Tormasow tomber sur le flanc des colonnes d'attaque. Napoléon devina ces projets et les déjoua. Il prit Davoust, Oudinot, Ney, la moitié de la cavalerie, la garde (149 800), pour marcher sur Wilna, flanqué à gauche par Macdonald, à droite par Eugène, avec les 4e, 6e corps et la cavalerie de Grouchy (54 200). Il opposa à Tormasow, Schwarzenberg, et à Bagration, le roi de Westphalie, avec les 5e, 7e corps et la cavalerie de Latour-Maubourg (62 900).

Pendant que ces trois dernières colonnes immobiles se tenaient l'arme au bras, Macdonald déboucha
24 juin 1812. de Tilsitt, et Napoléon franchit le Niémen au-dessus de Kowno, occupa cette ville, jeta Oudinot au delà de
28. la Vilia, et se porta sur Wilna où il entra sans coup férir. Les Lithuaniens l'accueillirent en libérateur; cependant Barclay, séparé d'une partie de sa gauche et de sa droite que pressaient Oudinot et Macdonald, battit en retraite jusqu'à la Dwina, en abandonnant ses magasins et de nombreux prisonniers. Pour l'empêcher de faire contre-marche, Napoléon lança contre lui Oudinot, Ney, la moitié du 1er corps et la cava-
29 lerie (100 000), sous Murat. Eugène prit position au sud de Wilna, Jérôme et Schwarzenberg poussèrent en avant, et Davoust déploya 25 à 30 000 hommes pour occuper les défilés par où Bagration eût pu revenir sur la Vilia.

Ces manœuvres tendaient à enlever Bagration et les détachements de la gauche de Barclay. Ces derniers échappèrent et réussirent, à force d'activité et de sa-

crifices, à rejoindre leur général. Bagration, quoique plus compromis, évita sa perte qui eût entraîné peut-être celle de la Russie. Son premier mouvement, en apprenant quelles masses envahissaient la Lithuanie, fut de marcher à Wilna au secours de Barclay. Il sut bientôt que Davoust lui barrait le passage, et il se hâta de rebrousser chemin, espérant à peine trouver libre la route de Grodno à Minsk qu'il avait abandonnée. C'était cette même route par laquelle Napoléon avait prescrit à son frère de s'avancer à grands pas. Mais le jour où Jérôme et Eugène passèrent le Niémen, un orage violent défonça les chemins, arrêta les convois et causa dans les rangs de graves désordres. La disette se fit sentir, 30 000 traîneurs se dispersèrent, beaucoup de chevaux périrent; on fut obligé de laisser en arrière 100 pièces de canon. Napoléon, autour de Wilna, répara tout; mais, hors de la portée de son coup d'œil, le contre-coup de ces incidents funestes fut irremédiable. Jérôme n'avança point, et le prince russe, aventuré dans des forêts marécageuses, où les communications ne sont que de mauvaises digues, où le moindre obstacle pouvait le forcer de déposer les armes, le prince eut la joie de ne pas rencontrer d'ennemis au point d'intersection de sa ligne de retraite et de la route que suivait son adversaire. Dans la crainte de se heurter à 9 juillet 1812.
Minsk contre Davoust, il s'engagea dans les chemins qui mènent à la Volhynie pour gagner en sûreté les rives du Dniéper. Il y eut bientôt entre ses masses et celles de Barclay un intervalle de soixante lieues. Ce dernier, poussé, débordé par Murat, eut peine à rallier les débris de ses ailes; après quoi ses troupes furent resserrées, par Macdonald et Murat, dans les places et le camp de la Dwina.

En résultat, la route de Smolensk et de Witepsk était entièrement dégagée, et l'on pouvait s'avancer,

sans inquiétude pour ses flancs, par la large trouée que les deux armées ennemies avaient permis d'ouvrir entre elles.

16 juillet 1812. Napoléon s'y déploya à la tête des 70 à 80000 hommes qui étaient restés autour de Wilna. Lorsqu'il eut débordé les positions de Barclay, il fit halte pour attendre si son adversaire reprendrait l'attaque ou obéirait à son mouvement. Ses reconnaissances lui apprirent que l'armée russe entière remontait la Dwina et courait le prévenir à Witepsk. Alors il pressa le pas en ordonnant à Murat de le suivre. Les deux colonnes atteignirent
24. en même temps le lieu où les routes se croisent avec le fleuve. Elles s'assurèrent que Barclay avait déjà dépassé ce point périlleux, et que, pour ralentir leurs progrès, il venait de jeter, sur la rive gauche, 15000 hommes prêts à leur disputer pied à pied le terrain montueux, boisé, entrecoupé de ravins qui les séparait encore de Witepsk.

Napoléon laissant en arrière Oudinot et Saint-Cyr pour maintenir la communication avec Macdonald,
25-26. poussa contre Barclay le reste de l'armée (130000). Murat se mit à la tête de l'avant-garde, s'enfonça dans les bois et attaqua les Russes près d'Ostrowno; pendant deux jours il les déposta, il culbuta les renforts que leur envoyait le général en chef. Il gagna enfin un terrain découvert d'où l'on aperçut, aux dernières lueurs du jour, dans le lointain, les édifices de Witepsk; plus près, derrière la Luressa, le camp des Russes, et dans la plaine, au pied des collines dont on venait de s'emparer, une forte arrière-garde couverte par un ravin, flanquée, comme les jours précédents, par la Dwina et l'interminable forêt.

Le lendemain, au point du jour, le vice-roi s'ébranla pour [illegible]verser ce dernier obstacle; il déblaya toute la
27. [illegible] de la Luressa où l'armée entière se mit en

bataille. Ce long combat de trois journées semblait le prélude d'une action décisive. On s'y prépara de part et d'autre. Mais à l'entrée de la nuit, Barclay reçut des dépêches de l'armée du sud qui le déterminèrent à ordonner sur-le-champ la retraite.

Bagration, après de longs détours, était arrivé sain et sauf au bord du Dniéper. A quelques lieues au-dessous de Mohilow, il établit un pont, mit ses bagages en sûreté sur l'autre rive, et marcha sur la ville à la tête de 40 000 hommes, résolu à pénétrer jusqu'à Witepsk. Il se heurta contre Davoust qui, après avoir reçu le commandement en chef des forces qui opéraient contre lui, s'était porté jusqu'au Dniéper avec 12 000 hommes. Cette poignée de braves battit les Russes, tua 4 000 des leurs, et les contraignit à se replier jusqu'à leur pont. Bagration le passa, le détruisit et gagna Smolensk au pas de course. Bataille de Mohilow. 23 juill. 1812.

A ces nouvelles, le général en chef n'hésita pas à se rapprocher de son lieutenant pour opposer leurs masses réunies à l'effort de la grande armée. Il profita du reste de la nuit pour lever le camp de la Luressa, remonter encore la Dwina, et s'étendre, par sa gauche, jusqu'à Smolensk.

Napoléon ne vit pas sans un vif regret l'armée russe lui échapper; il se mit en possession de Witepsk, et certain que Smolensk serait le prix d'un seul combat, il fit entrer l'armée en quartiers de rafraîchissements. Elle venait de parcourir, tout d'une haleine, un trajet de 150 lieues, tourmentée par le climat et les privations. Hommes et chevaux étaient épuisés; elle prit un moment de repos, dont l'Empereur profita pour préparer une nouvelle base d'opérations, établir des ponts, les couvrir de retranchements et former des magasins. Minsk devint comme Wilna un centre d'immenses dépôts. Pour défendre ces deux villes, Victor fit avan- 28.

cer le 9e corps, et Varsovie reçut une garnison nombreuse.

Cependant, l'armée occupait les positions suivantes: Napoléon, avec la garde, était à Witepsk; Eugène, sur la haute Dwina; Ney puis Murat, sur la route de Smolensk. Davoust, les Westphaliens (commandés alors par Junot), et Poniatowski s'échelonnaient sur le Dniéper, à 15 lieues au-dessus de Mohilow. Les Saxons avaient renforcé Schwarzenberg.

Barclay et Bagration, concentrés autour de Smolensk, au sommet de l'angle que formaient les deux colonnes françaises, conçurent le dessein hardi de les
9 août 1812. surprendre. Ils enlevèrent à Inkowo quelques canons aux avant-postes de Murat. Cette escarmouche avertit l'Empereur; il vit que les ennemis, non sans hésitation, manœuvraient pour tomber au milieu de ses cantonnements. En un clin d'œil l'armée entière est sous les armes, elle se masque par des bois à droite de la route de Smolensk et court au Dniéper; Davoust s'ébranle pour la rejoindre; elle est tout entière grou-
14. pée, au delà du fleuve, autour de Krasnoï, pendant que Barclay la cherche encore à moitié chemin de Witepsk.

On n'avait plus qu'un pas à faire pour saisir Smo-
Combat de Krasnoï. 15. lensk; un incident la sauva. Bagration avait laissé en observation, en avant de Krasnoï, 9 à 10 000 hommes, sous Neverofskoi. L'avant-garde de Ney les refoula dans Krasnoï, leur enleva cette ville et les entassa, à son issue, dans un long défilé que forme une vaste forêt de bouleaux. Il fallait périr ou se défendre en désespérés. Les Russes se serrent en colonne et résistent. Ney, Murat les poussent, les sabrent, mais ne peuvent les rompre. Ils cèdent à peine quatre lieues de terrain, durant une journée entière : cependant, Bagration rentre à Smolensk, leur envoie des renforts

et les replie dans ce dernier boulevart de l'empire qu'ils viennent de préserver d'un coup de main décisif. Barclay, rappelé par son lieutenant, amène toutes ses forces sur le plateau qui domine la ville de l'autre côté du Dniéper.

Napoléon, avant d'attaquer une place dont les vastes contours étaient défendus par des murailles, des tours, une citadelle, et des faubourgs crénelés, laissa, sur la ligne de retraite, Eugène, avec les 4[e] et 8[e] corps; puis, il se déploya autour de la ville hors de la portée du canon. Barclay ne put se résoudre à prendre l'initiative, la journée se passa sans mouvements; à la nuit il envoya Bagration à 20 lieues au delà, pour barrer la route de Moscou, à la tête de 42 000 hommes. Puis, avec 80 000 hommes, il se mit sur la défensive.

Au milieu du jour suivant, Napoléon, désespérant de le faire sortir de son immobilité, commanda l'assaut. Les faubourgs furent emportés d'élan; on nettoya les abords du mur d'enceinte; on établit des batteries; on cribla les remparts et les édifices intérieurs d'une grêle de boulets et d'obus; l'ardeur des assaillants devint irrésistible. Vers minuit, Barclay, affaibli de 15 000 hommes, retira ses troupes, incendia la ville, détruisit les ponts, et s'arrêta sur les hauteurs de la rive opposée. **Bataille de Smolensk. 17 août 1812.**

A l'aube du jour, on enfonça les portes, et, pendant qu'on luttait contre les ravages de l'incendie, on batailla contre les Russes pour rétablir les ponts et enlever leurs positions. Vers le soir ils cédèrent et on les vit s'enfoncer dans les ravins qui remontent au nord. Était-ce pour prendre la route de Pétersbourg? Était-ce pour éviter, en marchant sur Moscou, de prêter le flanc aux Français? Pour résoudre cette question capitale, Ney d'abord, puis Davoust gravirent les hau- 18.

teurs entre les deux routes, soutenus à droite par Murat, à gauche par Grouchy. De plus, Junot fut envoyé vis-à-vis le confluent du ruisseau de Stragan, pour jeter un pont sur le Dniéper, et déborder la chaussée de Moscou.

Par malheur, Napoléon ne prit point la direction de ces mouvements, qu'on était loin de supposer de nature à forcer les Russes à recevoir la bataille qu'ils éludaient si obstinément. Son absence les sauva; ses lieutenants ignorant qu'ils tenaient l'armée ennemie, opérèrent sans ensemble et refusèrent la faveur la plus signalée de la fortune. Ney atteignit les Russes à trois lieues nord-est de Smolensk, à la naissance du Stragan qui coupe la chaussée de Moscou, un peu au delà de Valontina-Gora. Leur longue résistance, leur empressement, lorsqu'il les eut vaincus, à descendre la rive gauche du ravin lui donnèrent le change. Il se hâta de côtoyer leur marche pour déboucher par Valontina-Gora, forcer le passage du ruisseau qui les couvrait, et les couper par le flanc. Il courut ainsi chercher, à deux lieues, une chance de succès qu'il tenait à son insu. Barclay s'était divisé en deux corps de 30 à 40 000 hommes chacun, qui gagnaient, à travers pays, la route de Moscou. Les troupes que Ney venait de replier, formaient la queue du 1er corps; le second était encore entre la route de Pétersbourg et les sources du Stragan, entassé dans des sentiers étroits et difficiles. En restant dans la position qu'il avait vaillamment conquise et conservée, Ney lui faisait déposer les armes.

Bataille de Valontina-Gora, 19 août 1812.

Mais on n'était pas au dernier des mécomptes qui devaient signaler cette fatale journée. Le maréchal éprouva, sur les hauteurs de Valontina-Gora une opiniâtre résistance, et lorsqu'il l'eut surmontée, lorsqu'il eut rejeté au delà du Stragan tout ce qui lui tenait



tête, lorsqu'il crut pouvoir se préparer à enlever le défilé, l'armée entière occupait sur les collines opposées une forte position hérissée d'artillerie, au pied de laquelle s'étendait un vallon fangeux, où l'attaque avait peine à se déployer.

Ney avertit l'Empereur et demanda des renforts. Napoléon ne voyant là qu'une chaude affaire d'arrière-garde, fit avancer : l'un à droite, l'autre à gauche, Gudin et Morand, du 1er corps. Il prescrivit à Murat de charger, et à Junot de tourner l'ennemi. Gudin seul donna. Morand fut arrêté par un contre-ordre qui n'est point expliqué. Les marais paralysèrent la cavalerie, et Junot, qui n'avait que deux lieues à faire pour se porter sur les derrières de l'ennemi, pour le surprendre au débouché d'une épaisse forêt, pour le forcer à se rendre, Junot refusa de marcher.

La brave division Gudin, malgré la mort de son vaillant général, décida de la victoire. Les Russes vidèrent le champ de bataille, en laissant 8 000 morts ou blessés, et 8 000 prisonniers; mais les Français, affaiblis eux-mêmes de 6 à 7 000 hommes, eurent la douleur de voir leurs adversaires échapper à une destruction complète. Barclay rallia Bagration; tous deux établirent leur camp à Dorogobouje. Avant de s'y porter, l'Empereur fit une nouvelle halte pour jeter un regard sur la situation de ses deux ailes.

2. OPÉRATIONS DES DEUX AILES.

A l'aile gauche, Macdonald bloquait Riga; il fit, pour assiéger Dunabourg, un détachement, qui trouva la place évacuée, et en prit possession sans coup férir. Oudinot, après avoir rasé le camp de Drissa, passa la Dwina à Polotsk et se porta en avant. A Jacoubowo, deux de ses divisions rencontrèrent l'ennemi. C'était

1er août 1812.

Combat de Jacoubowo. 31 juillet-1-2 août.

Wittgenstein (35 000) que Barclay avait chargé de couvrir la route de Pétersbourg, et qui s'étant renforcé de la garnison de Dunabourg, prenait résolûment l'attaque. On batailla avec lui pendant trois jours, et les pertes réciproques furent assez grandes pour faire reculer les deux adversaires. Oudinot repassa la Dwina, rallia Saint-Cyr, et déboucha encore de Polotsk pour asseoir son camp en avant de la ville. Wittgenstein ne tarda pas à revenir à la charge. Les cinq divisions franco-bavaroises reçurent, autour de Polotsk, le choc, qui fut sanglant. A la fin de la journée la fortune semblait se déclarer pour elles, lorsque Oudinot tomba grièvement blessé. On l'enleva du champ de bataille, et l'action fut suspendue. Le lendemain Saint-Cyr prit sa place et feignit de battre en retraite; ses convois défilèrent de l'autre côté du fleuve, et Wittgenstein, encore ému des rudes atteintes qu'il avait reçues la veille, saisit avec joie l'occasion de rentrer dans Polotsk, sans en venir aux mains. Comme il attendait, l'arme au bras, le moment d'y pénétrer en sécurité, Saint-Cyr déboucha sur tous les points, l'assaillit inopinément, le mit en déroute, lui fit essuyer d'énormes pertes et le refoula au delà de la Drissa. Cette victoire lui valut le bâton de maré chal.

Bataille de Polotsk. 18 août 1812.

A l'aile gauche, l'Empereur avait ordonné à Reynier d'échanger ses postes avec Schwarzenberg. Pendant que ce mouvement s'exécutait, les masses de Tormasow arrivèrent sur le Pripet et la Muchawess. Reynier en souffrit; une de ses brigades fut enlevée à Kobrin, et il se replia sur les Autrichiens. Napoléon alors réunit les 2 corps, les confia au prince autrichien et prescrivit de battre les Russes, de les poursuivre ju'au Dniéper.

26 juillet.

chwarzenberg répondit d'abord à son attente; il



replia Tormasow sur les collines qui encaissent la Muchawess, se concentra habilement, força les ennemis de recevoir la bataille à Gorodezna, où il les attaqua de front pendant que Reynier tournait leur camp par la gauche. Tormasow soutint le feu avec vigueur; mais à la nuit, voyant sa retraite menacée, il vida le terrain; le désordre se mit dans ses rangs; on ne lui laissa point le temps de rompre, à Kobrin, le pont de la Muchawess, et il s'enfuit tout d'une traite jusqu'au Styr, sans pouvoir se raffermir ni se reformer. Bataille de Gorodezna 12 août 1812.

3. MARCHE SUR MOSCOU.

Les ailes étaient victorieuses; Witepsk, Smolensk furent mis en état de défense. Victor, Augereau, Dombrowski eurent ordre de défendre l'espace entre la Vistule, la Dwina et le Dniéper; Napoléon marcha sur 25.
Moscou à la tête de 160 000 hommes. Les généraux ennemis l'attendirent dans leur camp de Dorogobouje; mais, pendant qu'il accourait pour disposer l'attaque, Barclay, malgré Bagration et les officiers russes, commanda la retraite.

Durant cinq jours l'armée ennemie rétrograda : brûlant les habitations, poussant devant elle comme un troupeau la population entière. Enfin elle fit de 2 septembre.
nouveau volte-face à trois lieues en avant de Gjat. Les Français, attristés de cette guerre de dévastation, accablés par la disette, désiraient ardemment la bataille; leur espoir fut encore déçu ; ils virent les Russes en retraite et Gjat incendié. Toutefois ils surent que l'opinion moscovite avait demandé le remplacement de Barclay ; que le vieux Kutusof venait de recevoir le commandement en chef des deux armées; que des renforts portaient ses forces à 130 000 hommes ; qu'il avait 600 bouches à feu, et construisait des re-

doutes, des batteries autour de Borodino, à dix lieues au delà de Gjat.

L'Empereur s'arrêta, ordonna les apprêts de la grande bataille, et, le surlendemain, à la pointe du jour, il porta en avant 120 000 hommes. Dès le soir, Murat replia l'arrière-garde ennemie; le lendemain, vers midi, il aperçut, à trois mille mètres de la route, au-delà de la Kolocza, ravin qui la côtoie à droite, jusqu'à Borodino, une redoute entourée de baïonnettes. Il passa le ruisseau, puis, soutenu par trois divisions de Davoust et le corps polonais, il pénétra, non sans de sanglants efforts, dans ce retranchement que les vaincus lui disputèrent en vain jusqu'à la nuit.

C'était un important succès; on avait conquis l'entrée du camp des Russes; on venait d'entamer leur extrême gauche; on s'assurait que leurs lignes, couvertes par la Kolocza, s'étendaient jusqu'à la Moskowa. Ce vaste champ de bataille, entrecoupé de ravins, de collines boisés, était débordé, à gauche, par l'ancienne route de Smolensk, et coupé au centre par la chaussée nouvelle qui traverse la Kolocza à Borodino.

L'Empereur employa la journée suivante à disposer ses colonnes pour prendre à revers les positions de l'ennemi, balayer la rive droite de la Kolocza, et jeter l'armée russe en désordre dans la Moskowa. A la nuit les lignes se formèrent: à droite, Poniatowski, près du vieux chemin de Smolensk; au centre, Davoust, Ney, puis Junot et Murat, puis la jeune garde et Friant (4e division de Davoust); enfin en réserve, derrière la redoute, la vieille garde. Eugène seul resta sur la rive gauche de la Kolocza pour foncer par Borodino et rompre les lignes des Russes, au moment même où le reste de la grande armée pivoterait sur lui, entre le ruisseau et le vieux chemin de Smolensk.

Aux premières lueurs du jour la troupe ayant pris

les armes on lut la proclamation suivante, qui fut accueillie aux cris de vive l'Empereur ! « Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée ! désormais la victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : « Il était à cette grande « bataille sous les murs de Moscou ! » Bataille de la Moskowa. 7 sept. 1812.

Le feu s'ouvrit; la gauche des Russes plia sous le faix, mais lentement, mais sans désordre, mais en profitant vaillamment des aspérités du sol et des redoutes qui la couvraient. Elle tirait sa force des ruines du village de Semenowskoë; traversées par un ravin, ces ruines étaient défendues par une batterie, et, avant de les aborder, les assaillants devaient rencontrer deux redans surmontés d'un troisième.

Après quatre heures d'une lutte acharnée, les deux premiers redans étaient enlevés, le ravin franchi, la batterie détruite; mais Eugène, après avoir pris Borodino, passé la Kolocza et pénétré dans une grande redoute qui dominait la route de Moscou, fut repoussé de cette position capitale; alors Kutusof put porter, à l'aide de sa gauche, son centre que relevèrent sa droite et ses réserves. L'économie de l'attaque était bouleversée; les deux armées entières se faisaient face, et la chance des grandes manœuvres étant perdue, la victoire appartenait aux plus intrépides. L'une et l'autre voulurent saisir l'offensive. Junot renforce Poniatowski, Davoust et Ney débordent la gauche de Bagration, Friant marche sur le dernier redan, soutenu à droite et à gauche par la cavalerie. Montbrun, à la tête des cuirassiers, galope vers la grande redoute,

que le vice-roi escalade de front. Le pas de charge retentit entre les deux routes de Moscou; Bagration plie, Friant emporte bravement le redan; puis, sans s'arrêter, il s'empare de Semenowskoë. Mais on échoue devant la fatale redoute du centre; Montbrun est blessé à mort; sa troupe s'arrête; le vice-roi se borne à soutenir un feu violent; la bataille est encore indécise.

L'Empereur songe à faire approcher la garde, mais une alerte sur sa gauche suspend le mouvement, Kutusof en profite pour mettre des troupes fraîches en première ligne et préparer un dernier effort.

On le prévint en se portant contre la grande redoute. Les cuirassiers, commandés par Caulaincourt, s'y précipitent. Soutenus par le feu d'une batterie de 80 pièces qui les lie avec Friant, ils percent les lignes du centre, écrasent sous leurs pieds les fantassins, entrent dans le retranchement par la gorge, sabrent les canonniers et prennent les pièces; mais derrière eux les boulets russes pleuvent et les déciment; Caulaincourt succombe; ils sont sur le point d'abandonner leur sanglante conquête, lorsque Eugène paraît enfin sur les parapets du côté opposé, et pénètre définitivement dans la redoute. Il était temps; les masses ennemies se ruaient sur Semenowskoë; Friant forme un de ses régiments en carré, les autres se rangent au milieu des débris du village; la batterie de 80 pièces commence un feu roulant; la cavalerie est derrière elle, et la jeune garde s'avance. Le choc est effroyable; on se mêle; l'infanterie russe reçoit la mitraille à bout portant, la cavalerie se brise contre le carré de Friant. Cependant, Davoust et Ney continuent leurs progrès sous le feu redoublé des canons de Bagration. Entre les deux routes on croise la baïonnette, et 700 pièces ouvrent dans ces rangs confondus d'horribles sillons. Enfin, les Français triomphent. Ney qui doit être salué

prince de la Moskowa, Ney frappe au cœur la gauche, y fait une large trouée, et les Russes mutilés s'éloignent pour se reformer à une demi-lieue en arrière, au delà d'un ravin, où on les crible de boulets jusqu'à la nuit.

Ce fut alors que Kutusof, informé de l'énormité de ses pertes, fit battre la retraite. Il avait 50 000 hommes hors de combat, les Français 20 000. Les vaincus, abattus, consternés, ne purent se raffermir en avant de Moscou, on y entra sur leurs pas; l'Empereur prit possession du Kremlin. 14 sept. 1812.

Dès le lendemain, le feu éclata. Catastrophe terrible qui ruina les espérances des vainqueurs; l'incendie dura onze jours; et, à la faveur du trouble où était jetée la grande armée, Kutusof la tourna pour établir son camp à Taroutino, sur la route du sud.

4. OPÉRATIONS SUR LES DEUX AILES.

Mais les désastres des Français vinrent de leurs deux ailes. Au début de la guerre, l'Empereur espérait appuyer l'attaque générale sur la Suède et la Turquie. Ces deux puissances cédèrent à l'influence de la diplomatie anglaise, et s'unirent à leurs plus cruels ennemis. Les corps de la Finlande, les volontaires de 4 septembre.
Pétersbourg, devenus disponibles, renforcèrent Wittgenstein; et l'armée de Moldavie, quittant la frontière 22.
turque, rallia les fuyards de Tormasow; puis, commandée par l'amiral Tchitchagow, forte de 60 000 combattants, elle passa le Styr, et marcha contre Schwarzenberg, qui avait mollement poursuivi les vaincus de Gorodezna. Le prince autrichien se replia sans coup férir; et, au lieu de couvrir les routes de Minsk, du Dniéper, au lieu de défendre la Muchawess, il se rangea comme pour laisser passer l'ennemi, manœuvra

sur le Bug, et fit halte non loin de Varsovie, entre le Bug et la Narew. Cet inconcevable mouvement, qu'on peut regarder comme une trahison, ouvrait à l'amiral le palatinat de Minsk; en attendant les événements, Tchitchagow prit ses cantonnements aux issues de la forêt de Bialovèse, et se borna à tâter la ligne austro-
19 oct. 1812 saxonne; ses partis ayant reçu un rude échec à Biala, au delà du Bug, il se tint dans l'inaction.

5. RETRAITE DE MOSCOU.

Trente-cinq jours après l'occupation de Moscou, commença la retraite mémorable dont les désastres ont amené la coalition dans Paris.

Kutusof ayant débouché de son camp de Taroutino, attaqua Murat, et lui fit perdre 2000 hommes. L'Em-
19. pereur en prit prétexte pour faire sortir de Moscou toute l'armée (80 à 100000). Mais pendant que Murat se déployait devant l'ennemi, Eugène se jeta à droite, descendit au sud, et s'empara de Malojaroslawetz, d'où l'on voulait gagner Kaluga pour se rendre à Smolensk, par la vallée de l'Ougra, que les armées n'avaient
Bataille de Malojaroslawetz. 24. encore ni parcourue ni épuisée. Par malheur, Kutusof avait éclairé sa marche, il accourut; et après une bataille sanglante où, d'un côté, les 80000 Russes, de l'autre Eugène, Davoust et la garde s'engagèrent successivement, les Français restèrent maîtres de la position.

Les Russes se retirèrent au sud, et couvrirent les routes où l'on avait espéré les devancer. L'Empereur renonça à ce projet, et il éluda une nouvelle rencontre en reprenant la route de Borodino. Kutusof perdit ses traces; après trois jours d'hésitation, pendant lesquels il manœuvra pour défendre Kaluga, il sut que les Français l'avaient tourné. Furieux de sa méprise, il or-

donne à Platof de s'élancer sur leurs pas; à Miloradowich, de prendre 25 000 hommes, et de tomber à Gjat sur leurs flancs. Lui-même continua à marcher au sud pour les côtoyer et saisir avant eux Smolensk. Cependant, on gagna pays. Miloradowich fut devancé 3 nov. 1812.
à Gjat; et lorsqu'à Viazma il atteignit l'arrière-garde, elle fit volte-face, des renforts arrivèrent; on livra un combat acharné où la victoire sourit encore aux troupes de Napoléon. Trois jours après, elles atteignirent Dorogobouje, et repoussèrent un hourra de Cosaques. 6.

On était à soixante lieues de Moscou; on touchait à Smolensk, à la ligne de cantonnements où la prévoyance de l'Empereur avait accumulé d'immenses ressources. Malgré d'affreuses privations, malgré la faiblesse des attelages, malgré la nécessité de diviser en plusieurs corps ses colonnes exténuées, malgré la pesanteur inaccoutumée que lui donnait une innombrable file de voitures transportant les familles françaises de Moscou et une foule de non combattants (50 000), l'armée s'échappait. Elle s'échappait; mais depuis plusieurs jours le froid devançant cruellement l'époque où il commence à se faire sentir, était venu l'assaillir. Déjà nombre de soldats avaient jeté leurs armes; déjà son passage était marqué par une longue traînée de voitures, de canons abandonnés, de blessés, de malades expirants, de corps sans sépulture, lorsque dans la nuit du 6 au 7 novembre la température descendit subitement au degré des plus rigoureux hivers. Nuit funeste où des milliers d'hommes périrent, qui tua presque tous les chevaux, désorganisa les convois et acheva de rompre les rangs.

Cependant, Eugène se détache à droite pour entrer dans Witepsk, et l'avant-garde presse le pas, impatiente de s'assurer de Smolensk. On espère s'arrêter et faire volte-face en s'appuyant sur Victor. Mais

Victor s'est porté au secours de l'aile gauche; mais Witepsk est au pouvoir des Russes; mais Kutusof a rompu la division Baraguey-d'Hilliers qui couvrait
9 nov. 1812. Smolensk, et il déborde cette position qui n'est plus tenable. Il faut faire encore soixante lieues et aller chercher à Minsk des quartiers d'hiver mieux assurés. On se compte, on est encore 40 000 sous les armes;
Bataille de Krasnoï. 16-17-18-19. les bandes désorganisées s'écoulent, et après cinq jours de halte, les combattants débouchent, résolus à écraser Kutusof. Ils marchent comme précédemment en quatre corps, à une journée de distance, et se heurtent tour à tour à Krasnoï contre l'armée russe. La garde (16 000), Eugène (7 à 8 000), Davoust (10 000), brisent successivement cette barrière qui se referme derrière eux. Ney, seul, est encore en arrière, mais le prince de la Moskowa ne peut périr ni se laisser prendre. Napoléon, plein de confiance en son imperturbable valeur, donne l'ordre de marcher sur Orcha. Le lendemain, à trois heures du soir, Ney aborde l'ennemi; jusqu'à la nuit il se rue intrépidement sur des forces décuples. Enfin, désespérant de les trouer, il reprend la route de Smolensk, se jette par sa droite sur la lisière des bois de Krasnoï, atteint le Dniéper, le franchit, et rejoint à Orcha ses frères d'armes qui l'accueillent avec des cris de joie et d'admiration.

On avait devancé Kutusof au passage du Dniéper, on n'avait plus à passer que la Bérésina pour entrer à Minsk, rendre les armes à 60 000 traîneurs et réorganiser 200 000 hommes au sein de l'abondance et du repos. Mais de quel douloureux effroi l'armée est frappée! Minsk est occupée par Tchitchagow, l'amiral est maître de Borisof, des ponts de la Bérésina! La fortune a trahi partout l'espoir de l'Empereur.



6. DISLOCATION DES DEUX AILES.

Pendant que les maladies minaient le camp de Polotsk, Wittgenstein réunit 60 000 hommes. Alors il attaqua par les deux rives de la Dwina. Durant trois jours, Saint-Cyr soutint la bataille, contint l'ennemi, et ne céda qu'à la crainte de perdre ses communications. On renonça à la ligne de la Dwina; Saint-Cyr se retira par la route de Wilna; et Oudinot qui reprit le commandement de son corps d'armée, appela à son aide Victor pour défendre avec lui la haute Bérésina, les lacs et le canal qui l'unissent à la Lukomla : ligne secondaire qui couvre la route de Smolensk; mais les deux maréchaux furent impuissants à s'y maintenir. Wittgenstein, après avoir fait occuper Witepsk, força Oudinot de reculer encore, et menaça de le déborder en descendant la rive droite de la Bérésina. Dès ce moment, l'aile gauche fut coupée en trois parties.

2e bataille de Polotsk. 18-19-20 oct. 1812.

7 novembre.

A droite, Tchitchagow, informé de l'évacuation de Moscou, opposant 30 000 hommes à Schwarzenberg, marcha sur Minsk avec l'autre moitié de son armée. Schwarzenberg battit complétement à Wolkowisk les corps qui le masquaient. Mais, au lieu de poursuivre l'amiral et de l'anéantir sous les murs de Minsk, il s'attacha aux pas des vaincus et les ramena jusqu'au Bug, comme s'il eût eu à cœur de mettre un espace de soixante lieues entre ses colonnes et celles qu'il n'eût point dû perdre de vue. Le général russe put, sans inquiétude, après avoir pris Minsk, pousser jusqu'à la Bérésina, enlever le pont de Borisof et occuper cette ville.

Bataille de Wolkowisk. 16.

21.

7. FIN DE LA RETRAITE DE MOSCOU.

Tel était l'état des choses au moment où la grande armée ayant passé les ponts d'Orcha, se rapprochait de la Bérésina; mais l'Empereur était là au centre des opérations; il n'y eut plus qu'une impulsion, qu'une volonté, et ses ordres sauvèrent encore une fois ses glorieux débris.

Oudinot manœuvrait en descendant la rive gauche de la Bérésina, et Victor était encore sur le canal. L'Empereur prescrivit au premier de se concentrer, d'attaquer Borisof; au second, de passer le canal et de menacer les derrières de Wittgenstein. L'amiral
23 nov. 1812. plia sous le choc d'Oudinot, évacua Borisof, détruisit le pont, et groupa toutes ses forces pour couper la
Combat de Tchasnitzi. 24. route de Minsk. En même temps Victor soutint aux bords du canal, contre Wittgenstein, un combat qui eut pour effet d'attirer sur lui ce général. Il y eut donc entre les deux corps ennemis un intervalle de douze à quinze lieues, dans lequel on venait de découvrir que la Bérésina était guéable. On saisit avec empressement cette indication si précieuse; on démolit le village de Studianka; avec les matériaux qu'on en tira le général
Passage de la Bérésina. 26, 27. Éblée construisit à la hâte deux ponts, et le défilé commença au moment où Kutusof, débouchant sur le flanc droit de Victor, forçait le maréchal de reculer devant Wittgenstein.

Il était temps; le péril croissait de toutes parts, Thitchagow avait déjà mis en mouvement une de ses divisions; on la culbuta, et l'on se rangea : la gauche à la rivière pour faire face à l'amiral; Oudinot, Ney, la jeune garde étaient sur la rive droite, lorsqu'à quatre heures le matériel roula sur le pont de chevalets. Dans la soirée Victor fut signalé à peu de distance

de Borisof. Dès l'aube du jour le passage continua, et l'on n'eut dans la journée aucune nouvelle de l'ennemi. Eugène, Davoust, la vieille garde, l'Empereur franchirent les ponts; et Victor, laissant une de ses divisions dans Borisof, les releva sur les hauteurs de Studianka.

Tout faisait pressentir une bataille pour le lendemain. En effet, Wittgenstein arriva pendant la nuit à Borisof sur les pas de Victor, et enleva la division que le maréchal avait postée dans cette ville. Les trois généraux russes se mirent aussitôt en communication, et poussèrent 60 000 hommes par les deux rives de la Bérésina sur les 40 000 combattants que leur opposaient d'un côté Oudinot, Ney et la garde (30 000); de l'autre, Victor (10 000); Davoust et Eugène avaient pris l'avance. La résistance des Français fut héroïque. On vit l'amiral épuiser ses réserves, les renforts qu'il recevait de Kutusof, et plier enfin, meurtri, découragé, sous le poids d'une charge générale. On vit aussi Wittgenstein se briser contre les inébranlables lignes de Victor. Les Russes, stupéfaits de tant de vaillance, lâchèrent prise après avoir perdu plus de 10 000 hommes. Pendant la nuit, Victor franchit la Bérésina; puis l'armée entière se replia au delà des marais de Zembin, tandis que l'on préparait la destruction des ponts qui les traversent et de ceux qu'on avait si heureusement construits.

Bataille de la Bérésina. 28 nov. 1812.

Il ne restait plus à la rive gauche qu'une faible arrière-garde, outre 15 000 non combattants. Ces infortunés, sourds aux prières, aux menaces, refusèrent de quitter les feux de leur bivouac et de marcher pendant la nuit. Au jour, lorsque l'arrière-garde se fraya sur leurs corps un passage sanglant, lorsque les pontonniers approchèrent pour embraser les ponts, tous se précipitèrent saisis d'une peur frénétique. Un grand

nombre périt dans cette horrible lutte, quelques-uns touchèrent, éperdus de joie, la rive qui, pour eux, était le salut; mais bientôt l'heure fatale sonna, les flammes dévorèrent les ponts, et les Cosaques firent leur proie de cette foule éplorée.

Hélas! les vainqueurs de la Bérésina ne furent pas plus heureux. Ils avaient sauvé l'honneur des armes; par la rupture des ponts, ils avaient gagné sur l'ennemi deux journées de marche, lorsque l'hiver, plus rigoureux que jamais, l'hiver les moissonna. En quatre jours la plupart des corps furent entièrement disloqués.

5 déc. 1812. A Smorgoni, Napoléon remit le commandement au roi de Naples, et partit pour Paris, impatient de préparer une nouvelle campagne. Murat ne put rien; le froid, le désordre allèrent toujours croissants. La division Loison sortit de Wilna pour raffermir l'armée;
8. en trois jours elle perdit 8 000 hommes. Les approvisionnements amoncelés dans cette ville furent perdus. On y arriva pêle-mêle, affamé; il fut impossible de régler les distributions; on pilla, on détruisit les magasins; puis, à l'approche des Russes, on prit l'épouvante. Malgré la noble contenance de Ney, qui fit le coup de fusil dans les rues, et se retira toujours combattant jusqu'à Kowno, on s'enfuit pêle-mêle, on abandonna 10 000 traîneurs que l'ennemi massacra impitoyablement. Ce fut son dernier exploit; le froid le força de s'arrêter, à peine moins maltraité que l'armée française.

Pour mettre le comble à tant de calamités, le général prussien York, comme Macdonald, se repliait de Riga sur Tilsitt, traita avec les Russes, et leur livra la ligne du Niémen. Murat jeta la plus grande part des troupes dans les places de la Vistule, puis il porta le quartier général à [illegible]sen, où il résigna le commandement entre

les mains du vice-roi, qui réunit autour de lui 12 000 hommes, faible noyau de l'armée active.

325 000 hommes passèrent le Niémen au mois de juin; 50 000 environ des 9e et 11e corps rejoignirent dans le cours de la campagne. Déduction faite des Autrichiens et des Prussiens, il en restait à peine 90 000. Si l'on retranche ces mêmes auxiliaires (50 000) de l'armée entrée d'abord en ligne, on arrive pour expression des pertes en morts et prisonniers, dans la marche en avant et pendant la retraite, au nombre effrayant de 235 000 hommes!

VI. CAMPAGNE DE 1813.

1. OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Les Russes épuisés ne poussèrent point jusqu'à la 1813.
Vistule. Eugène eut bientôt 30 000 combattants, et les renforts se mirent de toutes parts en mouvement. L'armée d'Espagne fournit sa vieille cavalerie; les divisions de l'Illyrie traversèrent le Tyrol; le sénat décréta, outre de nouvelles levées, la mobilisation de cent cohortes de la garde nationale, imposante réserve qu'on avait mise sur pied à l'ouverture de la campagne précédente. Toutes ces forces eussent repris l'offensive si l'on n'eût eu pour ennemi que le czar. Mais l'Allemagne entière frémissait d'impatience, et le temps des défections était venu. Les Autrichiens livrèrent Varsovie et proclamèrent une déclaration de neutralité armée. Les Prussiens, plus sincères, appelèrent le suc- 6 février.
cesseur de Kutusof, Wittgenstein, qui passa la Vistule au-dessus de Dantzig pour se porter sur le bas Oder. Enfin le roi de Saxe retira ses troupes et refusa l'entrée de ses forteresses.

Le vice-roi déploya autant de constance que de ta-

lents; il ne recula que lorsque des ennemis, supérieurs en nombre et en cavalerie, l'eurent débordé; il mit un mois à rétrograder de Posen à la Sprée; et, quand l'ap-
12 févr. 1813. proche de Wittgenstein, quand l'explosion de Berlin le rejetèrent sur l'Elbe, il garda, pendant un mois encore, les points les plus importants de cette ligne qu'il n'abandonna pas entièrement.

Cependant, les Prussiens se levaient avec un enthousiasme frénétique; ils eurent bientôt mis 100 000 hommes à la disposition du czar. On forma deux armées; l'une, de 53 000 combattants, sous Wittgenstein; l'autre, de 45 000, sous Blucher; 60 000 hommes masquèrent les places de l'Oder et de la Vistule; 10 000 Cosaques inondèrent le bas Elbe, déblayèrent la Pomé-
18 mars. ranie et enlevèrent Hambourg, tandis que les armées régulières prirent pour but commun la Saxe, pour forcer le roi d'entrer dans la coalition et dissoudre la confédération du Rhin.

27. Eugène évacua Dresde; il ne tenait plus à l'Elbe que par Magdebourg; en pivotant habilement sur cette forteresse, en débouchant par la route de Berlin, il attira
5 avril. sur lui Wittgenstein, il soutint à Moeckern un vif engagement, après quoi, il revint en deçà de l'Elbe; puis, il remonta les rives escarpées de la Saale dont il importait de garder les défilés. L'aile gauche de Wittgenstein tenait déjà ceux de Halle et de Mersebourg; on les lui reprit; elle se replia sur Leipzig. A ce moment l'Empereur arriva et couvrit le cours de la rivière avec Oudinot (12e corps, 18 000), Bertrand (4e, 18 000), Marmont (6e, 12 000), Ney (3e, 30 000), et la garde (20 000).

Mais l'intention de l'Empereur n'était pas de rester sur la défensive; il voulait reprendre la ligne de l'Elbe. Déjà Vandamme, que plus tard Davoust remplaça (1er corps, 20 000), marchait sur Hambourg; Eugène eut ordre de pousser ses trois corps (Victor, 2e, 10 000;

Lauriston, 5e, 18 000; Macdonald, 11e, 18 000), sur Leipzig; Ney, de déboucher par Naumbourg et de frayer la route au reste de l'armée.

Ney enleva la petite ville de Weissenfels et força le défilé de Poserna que défendaient 15 000 hommes; l'armée se déploya dans la plaine de Leipzig et l'ennemi, masqué par sa cavalerie, se retirant à droite, disparut. La victoire fut achetée par la mort de Bessières. Dans la soirée, la jonction s'opéra avec Macdonald formant l'aile droite du vice-roi. L'Empereur établit son bivouac auprès de la ville de Lutzen, célèbre par la victoire et la mort de Gustave-Adolphe; Macdonald devint tête de colonne; Marmont, Bertrand, Oudinot furent échelonnés de Lutzen à Weissenfels, et Ney coupa la route de Dresde, en prenant position dans un groupe de quatre villages, dont le plus rapproché de Lutzen est Kaya.

Combat de Weissenfels. 30 avril 1813. Combat de Poserna. 1er mai.

Le jour suivant, l'armée continua le mouvement sur Leipzig. Déjà le canon de Lauriston retentissait sous les murs de cette ville, l'Empereur y courait lorsqu'un feu violent éclata contre Ney.

Bataille de Lutzen. 2 mai.

Après la contre-marche du vice-roi sur Halle et Mersebourg, Wittgenstein revint en Saxe où il rallia Blucher; c'était son aile droite qui s'était heurtée aux défilés de Poserna contre le 3e corps, pendant que le gros de son armée suivait la route de Dresde à Iéna. Cette rencontre lui inspira l'audacieux dessein de jeter ses masses sur notre flanc droit en débouchant sur Lutzen.

L'armée combinée tout entière assaillit donc inopinément Ney. Les conscrits du 3e corps avaient fait leurs preuves; ils soutinrent glorieusement le choc furieux des volontaires prussiens. Les trois premiers villages furent longtemps disputés pendant que Macdonald, Marmont, Bertrand obliquaient : le premier à droite,

les autres à gauche pour s'aligner sur Kaya, et qu'Oudinot manœuvrait pour menacer le flanc gauche des ennemis. Wittgenstein, irrité de cette résistance inattendue, ordonna de tourner les positions où Ney se maintenait avec tant d'opiniâtreté; mais Marmont entra alors en ligne avec de vieux régiments de la marine, et déjoua cette attaque en repoussant de terribles charges de cavalerie. Cependant, le déploiement des alliés continua; Ney fléchit et laissa les Prussiens pénétrer jusque dans Kaya. L'intrépide maréchal s'élance, reprend Kaya et débouche, ardent à regagner le terrain qu'il a perdu. A cet instant le combat est devenu général, Wittgenstein fait donner ses réserves, repousse encore une fois Ney et emporte ce village de Kaya dont la possession est décisive. Mais la garde est là; l'Empereur lui donne le signal; elle se précipite précédée d'une formidable batterie de 64 pièces. Les Prussiens prétendent en vain lutter contre le torrent; écrasés, décimés par la mitraille, ils sont brisés. La jeune garde rentre dans Kaya par toutes les issues, et fait main-basse sur tout ce qui tient encore. L'ennemi se débande; Macdonald, Marmont, Bertrand débordent, foudroient les flancs de ses colonnes éparses; il fuit affaibli de 15 à 20000 hommes; sa belle cavalerie le préserva d'une entière déroute. Dans la nuit, il essaya de ressaisir le champ de bataille; mais les vainqueurs étaient bivouaqués en carrés. Leur prévoyance, leur promptitude à se mettre sous les armes, firent échouer ce dernier effort.

La journée de Lutzen enivra l'Empereur et eut en Europe un retentissement égal à celui de ses plus belles victoires. La grande armée revivait donc encore! La France était donc inépuisable en soldats invincibles! *La force populaire* ne pouvait donc lutter contre leur vieille tactique! L'Autriche, les rois allemands suspendirent leurs projets de défection.

Napoléon détacha sur Torgau, Ney et Victor; avec les autres corps il poussa pas à pas, toujours en combattant, les vaincus de Lutzen. Après un dernier choc, sous les murs de Dresde, il fit son entrée dans cette capitale que les souverains coalisés venaient d'évacuer. Le roi de Saxe rentra dans l'alliance française, ouvrit ses places et rendit ses troupes. Ney et Victor passèrent l'Elbe et pointèrent sur Berlin que devait, de son côté, menacer le corps occupant Hambourg. L'armée noua la communication avec les premiers en déblayant le cours de l'Elbe et de l'Elsterwerda. Les alliés débordés par leur droite, coupés de Berlin, poussés de front par Macdonald, se concentrèrent dans le camp de Bautzen. 8 mai 1813.

Avant de leur livrer bataille, Napoléon fit halte à Dresde, envoya Eugène en Italie pour lever une armée, obtint des Bavarois qu'ils se rangeassent sur l'Inn, organisa les Saxons, incorpora des renforts et porta l'armée à 150 000 combattants et 15 000 chevaux. Les coalisés, commandés par le czar, étaient au nombre de 160 000 dont 30 à 40 000 cavaliers, couverts par la Sprée, puis, six mille mètres plus loin, par un demi-cercle de retranchements et de redoutes, tracé depuis Preititz jusqu'aux montagnes des Géants.

L'Empereur commença l'attaque par la droite du camp. Lauriston parut sur le chemin de Preititz; 30 000 ennemis coururent au-devant de lui; mais il les culbuta près de Weissig et les força de repasser la Sprée. Le czar se mit sous les armes, et lorsque, le lendemain, il vit les colonnes de la grande armée menacer son front, lorsqu'il vit Lauriston rester immobile, il crut que son mouvement était une feinte et que Napoléon voulait tourner le camp par la gauche en appuyant aux montagnes de la Bohême.

Cependant, Macdonald, soutenu par Soult et Mortier

Bataille de Bautzen. 20 mai.

(la garde), marcha sur Bautzen, flanqué par Oudinot à droite, par Marmont, par Bertrand à gauche. Les quatre colonnes franchirent à la fois la Sprée, enlevèrent Bautzen, enfoncèrent d'abord la première ligne ennemie, puis, les renforts qu'elle reçut, puis, à plusieurs reprises, la cavalerie qui vint se briser contre leurs baïonnettes. Le combat dura jusqu'à sept heures. A ce moment Bertrand appuyait la gauche à la Sprée, à six mille mètres au-dessus de Bautzen; le centre, à peu de distance de la ville, était à cheval sur la route de Wurschen; enfin Oudinot prolongeait la droite sur des mamelons boisés qui couvraient la gauche du camp ennemi, comme s'il eût eu dessein de la déborder. Cette disposition oblique confirma le czar dans l'opinion qu'il s'était faite du plan d'attaque, et il renforça sa gauche. A l'aube du jour, le combat s'engagea vivement sur toute la ligne et se soutint longtemps avec des chances variées, lorsqu'enfin Lauriston, suivi de Ney, des Saxons, de 60 000 hommes, déboucha sur Preititz. Cette formidable colonne était commandée par Ney qui, après avoir simulé un mouvement sur Berlin, s'était rabattu à grands pas sur le champ de bataille. Ses ordres lui prescrivaient de forcer l'entrée du camp en emportant Preititz, de défiler sur les derrières des lignes qui luttaient contre l'Empereur, et de les prendre entre deux feux. Sa première division saisit Preititz; mais les Saxons se firent attendre, et les réserves des alliés eurent le temps de se jeter au-devant du maréchal; elles reprirent Preititz; il les écrasa; il leur enleva ce village si disputé, dans le même temps que l'Empereur fonçait au centre du camp. Mais l'attaque était démasquée, et les coalisés échappèrent à une destruction complète en vidant le champ de bataille. Ils reculèrent sans désordre, protégés par leur nombreuse et vaillante cavalerie. Les pertes furent énormes; il

Bataille de Wurschen. 21 mai 1813.

y eut de part et d'autres 20 000 hommes hors de combat.

L'arrière-garde fut encore culbutée à Reichenbach : alors les généraux ennemis fléchirent; on les poussa jusqu'à l'Oder; on débloqua Glogau; on entra dans Breslau, et l'Empereur consentit à Parschwitz un armistice qui suspendit les hostilités. 22 mai 1812. Rentrée à Breslau. 1er juin.

2. CAMPAGNE D'AUTOMNE EN ALLEMAGNE.

L'Empereur céda plutôt aux instances de son état-major qu'à une intime conviction. « Si les coalisés sont de mauvaise foi, dit-il, cet armistice nous sera fatal. » L'armistice, le congrès de Prague, la médiation de l'Autriche ne furent qu'un jeu : on avait résolu d'en finir avec la France; on était impatient de mettre Napoléon *hors du droit des gens*. On fit appel à toutes les passions aveugles que l'inimitié la plus persévérante n'avait cessé d'exciter contre lui. N'était-ce pas sur son despotisme, sur son insatiable ambition que devait retomber l'odieux du système continental, de la guerre perpétuelle et de la suspension des institutions libérales? Au nom de la liberté du commerce, de la liberté des peuples, de la sécurité des familles, des idées de 1789, on invoqua le concours de l'Europe et de la France elle-même contre l'*ennemi commun*. On leva un million d'hommes; on eut de son côté le nombre, l'exaltation des armées, la désaffection, le découragement d'une partie du grand empire, le réveil de toutes les factions si longtemps assoupies. On fit venir des États-Unis, comme gage d'une transaction avec l'ancien parti républicain, Moreau, qui eut la criminelle faiblesse de paraître dans les rangs de l'étranger.

A ce débordement, Napoléon n'avait à opposer que

son génie et l'ardeur dont sa présence enflammait la troupe. On décida que les armées secondaires n'accepteraient jamais la bataille quand il serait devant elles, mais qu'elles prendraient l'offensive dès qu'il se serait éloigné. « Il faut l'user, » s'écrièrent les généraux de la coalition. Outre Davoust à Hambourg (13e corps, 50 000 Franco-Danois); Augereau (15e corps, 18 000) et 2 corps de cavalerie (11 000) échelonnés du Rhin à l'Elbe, l'Empereur avait, sous ses ordres immédiats, 275 000 combattants dont 29 000 de cavalerie. Il en fit trois armées : Ney (3e, 5e, 6e, 11e corps, 103 000) eut ordre de contenir l'ennemi au delà de l'Oder : Oudinot (4e, 7e, 12e corps, 67 400) marcha sur Berlin que devaient menacer en même temps Davoust et la garnison de Magdebourg. Napoléon lui-même, pendant que Saint-Cyr (14e, 15 000) couvrait, par le camp de Pirna, les approches de Dresde, prit Victor (2e, 20 000), Vandamme (1er, 18 000), Poniatowski (8e, 12 000), la garde (33 400), et de la cavalerie; en tout 90 000 hommes, pour franchir les monts des Géants et descendre en Bohême.

14 août 1813. Mais, sans attendre l'expiration de l'armistice, les coalisés se mirent en mouvement. Wittgenstein se jeta avec 60 000 Russo-Prussiens, dans les rangs de Schwarzenberg qui conduisait 120 000 Autrichiens sur Dresde; Blucher, à la tête de 90 000 Russo-Prussiens, prit déloyalement Breslau et fit irruption dans les cantonnements de Ney; Bernadotte[1] rangea devant Davoust, 20 000 Anglo-Allemands sous Walmoden, et, au sud de Berlin, 80 000 Russes, Prussiens et Suédois; enfin, Beningsen passa la Vistule à la tête de 60 000 Russes asiatiques. Total, 430 000 combattants dont 100 000 de cavalerie.

[1] Bernadotte était prince royal de Suède, et il avait accepté le commandement de l'une des armées de la coalition.

Arrivé au pied des monts de la Bohême, Napoléon reconnut les dispositions des alliés; il laissa en observation Poniatowski, rapprocha de l'Elbe Vandamme et Victor, puis se porta avec la garde au secours de Ney. Blucher sentit aussitôt sa présence; il manœuvra pour gagner du temps, en évitant une affaire générale. On déposta ses arrière-gardes; on le força de rentrer dans le camp de Jauer. Mais pour obtenir ces avantages peu importants, on perdit trois journées précieuses pendant lesquelles tout fléchit sur l'Elbe et en avant de Berlin. 17 août 1813.

D'un côté, la grande armée combinée déborda en Saxe : Wittgenstein en côtoyant le fleuve; Schwarzenberg, en franchissant, par les chemins de Tœplitz, les montagnes métalliques; Klénau, en allant chercher, par un long détour, la chaussée de Freyberg à Dresde. Wittgenstein masqua, par un détachement, le fort de Kœnigstein, enleva le camp de Pirna et replia Saint-Cyr dans Dresde, dont l'investissement et l'assaut devinrent imminents. D'un autre côté, Bernadotte livra, à Grossbeeren, une bataille indécise, mais dont Oudinot put conclure qu'il ne pouvait passer sur le corps des ennemis et percer jusqu'à Berlin. Le maréchal, le lendemain, battit en retraite. 24. Bataille de Grossbeeren. 23.

On échouait; toutefois rien n'était compromis et le péril était à Dresde. Napoléon y courut, suivi de Victor, de la garde, de Marmont et de deux corps de cavalerie. Vandamme se porta sur Pirna.

A peine la contre-marche était-elle commencée, que Blucher, pour reprendre l'offensive, se concentra au confluent de la Katzbach et de la Wuthende-Neisse. Macdonald était chargé de le contenir avec les 3e, 5e, 11e corps et de la cavalerie (86 000). Le maréchal, sans s'arrêter à ses instructions, le croyant en retraite, prit sur lui de le poursuivre jusqu'à l'Oder. Le centre Bataille de la Katzbach. 26.

passa la Katzbach, se heurta contre les masses de l'ennemi et fut culbuté. Il eût été jeté dans les deux torrents, et peut-être anéanti, sans l'intervention de l'aile gauche qui se dirigea résolûment sur le canon et força l'ennemi de lâcher prise. Pendant cette funeste bataille, une pluie violente gonfla les rivières, qui sortirent de leurs lits, rompirent les ponts et ne laissèrent plus de retraite à l'armée battue que par Buntzlau. Les trois corps s'y dirigèrent; mais la division d'extrême droite, n'ayant pu les rallier, fut entourée. Malgré ses courageux efforts pour se faire jour, elle déposa les armes.

Cette perte cruelle, celles du champ de bataille, affaiblirent Macdonald de près de 30 000 hommes et de 90 canons; il lui restait à peine 60 000 combattants qui plièrent, découragés, sous le faix de l'armée victorieuse.

Cependant Napoléon était aux prises sous les murs de Dresde où il fut sur le point de tout réparer. Son projet était de passer l'Elbe à Kœnigstein, de se déployer sur la crête des montagnes métalliques, de couper la retraite de Schwarzenberg et de l'écraser sous les murs de Dresde. Mais il apprit, aux bords du fleuve, que déjà la droite et le centre des coalisés s'étaient déployés autour de la place, qu'ils n'attendaient plus que la gauche (Klénau) pour donner l'assaut, que Saint-Cyr était aux abois, qu'il ne pouvait plus tenir vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures! et il fallait trois jours pour défiler sur les derrières de l'ennemi. Napoléon, toutefois, ne renonça pas à l'espoir de frapper à mort la grande armée combinée. Il donna ordre à Vandamme de couronner les monts, d'en occuper les cols : « C'est à vous, dit-il, à ramasser l'épée des vaincus. » De sa personne il entra dans Dresde aux acclamations des habitants, et sur ses pas arrivèrent la

garde, Victor et les cuirassiers. Les alliés impatients du retard de Klénau s'étaient mis en bataille. A la vue du secours qui défilait dans la place, ils résolurent, sans plus attendre, de brusquer l'attaque. Ils emportent les faubourgs; ils touchent à la vieille enceinte; ils vont enfoncer les portes, lorsque celles de Pirna et de Plauen s'ouvrent devant eux. Le pas de charge retentit; les bataillons de la garde, le 14e corps s'élancent furieux, frappent d'effroi l'ennemi qui se croyait déjà sûr de la victoire, et le refoulent dans les positions où il s'était formé. Dans le même temps, Vandamme enlève le camp de Pirna. A la nuit, Marmont, la cavalerie rejoignent et portent l'armée à 100 000 hommes.

Le lendemain, Schwarzenberg, pour masquer l'absence de Klénau, dont l'avant-garde seulement était en ligne, fit passer à gauche le corps autrichien de Giulay et compléta le demi-cercle qui étreignait Dresde. Napoléon avait trouvé le roi de Naples à Dresde; il lui donna l'infanterie de Victor, toute la cavalerie; il lui prescrivit d'écraser Giulay et de saisir la chaussée de Freyberg. Ney prit les quatre divisions de la jeune garde pour déborder Wittgenstein par la droite, et lui intercepter la retraite sur Pirna.

Bataille de Dresde. 27 août 1813.

Ces deux opérations s'accomplirent; Murat, qui déjà négociait sa trahison, et s'apprêtait à entrer dans la coalition des rois, Murat, sur le champ de bataille, redevint le plus brillant général de cavalerie. Ses panaches, son costume théâtral, dont le soldat ne riait pas, parce qu'ils étincelaient toujours au fort du péril, donnèrent encore une fois le signal d'une prompte victoire. Pendant que Victor abordait de front Giulay, il le tourna, le chargea avec une irrésistible impétuosité, et l'accula au ruisseau de la Weisseritz, qui côtoie la chaussée, où il fut presque anéanti. Alors Victor se mit en bataille sur la rive gauche du ravin, de

manière à empêcher Schwarzenberg d'envoyer de ce côté de nouvelles troupes, et Murat poussa au galop au-devant de Klénau, pour lui barrer la route. Cet éclatant fait d'armes annula toute l'aile gauche de l'ennemi.

Ney obtint un succès plus disputé, mais non moins décisif. Sans cesse au premier rang, son ardeur enflamma les troupes; malgré les efforts de Wittgenstein, elles le culbutèrent, s'ouvrirent la route de Pirna et resserrèrent l'aile droite des alliés sur le centre.

En résultat, les masses de Schwarzenberg furent entassées entre les deux chaussées dont les Français étaient maîtres. Cependant, l'Empereur avec Marmont, Saint-Cyr et la vieille garde soutenaient leur choc; ses boulets portaient le ravage dans toute leur profondeur. C'est là que Moreau fut frappé mortellement dans les rangs de l'état-major russe. Toutefois, à cinq heures du soir, l'action était encore indécise, et le généralissime songeait à disposer d'une partie de ses réserves pour dégager la route de Pirna, lorsqu'il apprit que Vandamme avait culbuté le détachement qui masquait Kœnigstein, qu'il se portait sur les hauteurs et qu'il touchait à Peterswald, où la grande route franchit la chaîne des montagnes métalliques. A cette foudroyante nouvelle, il donna l'ordre de battre précipitamment en retraite, malgré l'aspérité des seules issues qui ne lui fussent pas interdites. Sa marche fut embarrassée par les convois, qu'il abandonna en grande partie; il laissa en outre, sur le champ de bataille, 30 000 morts, blessés ou prisonniers.

On était donc enfin revenu aux beaux jours d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland! il n'y avait plus qu'à pousser les vaincus l'épée dans les reins, sur les baïonnettes de Vandamme. Le lendemain Saint-Cyr, Marmont, Victor courent aux défilés des montagnes,

Murat s'élance sur la route de Freyberg; Napoléon lui-même sort par la porte de Pirna. Ils vont harceler les colonnes fugitives, les refouler dans les gorges qui doivent leur être fermées, leur faire déposer les armes. Mais à peine hors de Dresde, Napoléon est saisi d'une indisposition violente; on le ramène au palais; on le condamne à une journée d'inaction. Journée fatale! qui lui fit perdre le fruit de la victoire et la campagne.

Aussitôt que sa main puissante eut abandonné la direction des mouvements, ils manquèrent d'ensemble. Vandamme, au lieu de se déployer sur la crête des montagnes, descendit jusqu'à Tœplitz, où se croisent les routes par où les colonnes ennemies, débordées à droite, à gauche, convergeaient en désordre. Il crut, en les prévenant, en leur présentant une barrière de feu, terminer d'un seul coup la guerre. Sa témérité fut bien près d'être justifiée par le succès; un de ses régiments pénétra dans la ville; mais les troupes qui la défendaient firent une résistance désespérée; les renforts accoururent de divers points; l'occasion fut manquée. Vandamme recula jusqu'à Culm, d'où il lui eût été facile de ressaisir les cols des hauteurs. Il s'obstina à rester en avant-garde dans la vallée, et il négligea de mesurer la distance qui le séparait encore des trois maréchaux. Le jour suivant il eut sur les bras 70 000 Russes et Autrichiens. Comme il se disposait à leur tenir tête, une forêt de baïonnettes prussiennes parut à sa gauche; c'était une division qui, ayant fui Saint-Cyr à travers pays, venait de rejoindre la chaussée de Peterswald, qu'elle descendait à grands pas. Tout était perdu à moins d'un effort surnaturel. Corbineau sauva l'aile gauche en se précipitant sur cette dernière colonne et en se jetant dans les rangs de Saint-Cyr; mais le reste du premier corps fut enveloppé et pris.

Bataille de Culm. 30 août.

Ce désastre cruel retint l'armée à l'entrée de la Bohême, et d'autres soins réclamèrent la présence de Napoléon. Bernadotte avait poussé Oudinot jusqu'à l'Elbe; Napoléon résolut de lui livrer bataille et de se frayer la route de Berlin. Il remplaça Oudinot par Ney, à qui il ordonna de reprendre l'offensive. Mais, comme il s'ébranlait pour soutenir le maréchal, Blucher devint si pressant qu'il fallut courir à Bautzen, où touchaient ses masses. Elles reculèrent; cependant Ney fut seul aux prises avec Bernadotte, perdit le champ de bataille de Dennewitz et se retira sur Torgau.

Bataille de Dennewitz. 5 sept. 1813.

8. D'un autre côté, Wittgenstein rentra dans le camp
16-17. de Pirna; l'Empereur, à deux reprises, le rejeta au
21-23. delà des monts; puis il marcha encore sur Blucher, qui avait passé la Sprée. Celui-ci s'obstina à refuser la bataille. Enfin, l'Empereur, fatigué de tant de vains efforts, échelonna l'armée en équerre sur les montagnes métalliques et l'Elbe; après quoi il attendit quel parti les coalisés voudraient tirer de la jonction
28. de leurs colonnes. Elles furent bientôt en communication; mais les généraux ennemis n'osèrent rien entreprendre avant l'arrivée des 60 000 Russes de Beningsen. L'entrée en ligne de ce puissant renfort fut le signal de leurs opérations offensives. Leurs troupes légères sillonnèrent la Saxe et la Westphalie; Blucher rejoignit tout entier Bernadotte, et deux masses énormes se portèrent sur les extrémités de l'armée française pour la tourner, la prévenir sur la Saale, la prendre à dos et l'acculer à l'Elbe.

C'est ce que Napoléon avait présumé : il laissa dans Dresde, pour contenir Beningsen, Saint-Cyr, avec 25 000 combattants; il mit, sous les ordres de Murat : Victor, Lauriston, Poniatowski, en lui donnant la mission de défendre pied à pied, contre le généralis-



sime, les avenues de Leipzig. Enfin, avec le reste de l'armée, il alla rejoindre Ney, espérant forcer Blucher et Bernadotte d'accepter la bataille. Ils surent l'éluder, ils s'établirent à Halle, ils manœuvrèrent pour s'emparer des défilés de la Saale, et, déjà leurs détachements occupaient Weissenfels, quand l'aile gauche de Schwarzenberg, tournant la droite de Murat, menaça de se mettre en communication avec eux.

Les routes de la frontière allaient se fermer; mais celles du nord étaient ouvertes devant les Français. Napoléon l'avait prévu, et au lieu de disputer en fugitif une retraite qui n'était plus même assurée, il avait résolu de porter la guerre au centre de la Prusse, de paraître en conquérant dans Berlin, et de forcer les coalisés à la paix, en se plaçant avec 200 000 hommes au centre des lignes de défense dont ses garnisons tenaient tous les points fortifiés.

Reynier et Bertrand marchèrent sur Wittenberg, 9 oct. 1813. et commencèrent le mouvement, qui inquiéta vivement les alliés. Bernadotte se hâta de revenir à la rive droite de l'Elbe. A ce moment, on apprit que l'armée bavaroise, au lieu de contenir les Autrichiens, venait de s'unir à eux, et se portait droit au Rhin. Napoléon, le désespoir au cœur, sentit la nécessité de renoncer à ses vastes desseins. Il lui restait la chance de battre séparément les coalisés. Schwarzenberg touchait aux portes de Leipzig, Blucher était à Halle, Bernadotte au delà de l'Elbe. L'Empereur disposa ses masses pour écraser d'abord le prince autrichien. Il chargea Ney avec les 4e, 6e, 3e et 7e corps d'observer Blucher; puis il rangea, au sud de Leipzig, le reste de l'armée qu'Augereau et la cavalerie étaient venus rejoindre.

Ney plaça à gauche de l'Elster: Bertrand, et, à droite, Marmont, pour s'opposer à la jonction du généralissime et de l'armée de Silésie; puis il donna l'ordre aux di-

visions des 3e et 7e corps, qui étaient encore en arrière, de prendre la droite de Marmont à mesure de leur entrée en ligne.

Bataille de Wachau, 16 oct. 1813.

Schwarzenberg continuait à appuyer à gauche, et toute son aile gauche était engagée entre la Pleisse, l'Elster et la route de France. Napoléon conçut l'espoir de l'envelopper et de l'anéantir dans ce terrain fangeux; pour arriver à ce grand résultat, il fallait d'abord percer et culbuter le centre. On s'y prépara; on fit d'incroyables efforts pour conquérir l'espace entre les ravins de Vachau et de Grœbern; mais l'ennemi sentit toute l'importance de cette position décisive par où les Français eussent pu déboucher sur les derrières de sa gauche. Il la leur disputa avec fureur; deux fois il fut sur le point de céder la victoire; deux fois des troupes fraîches lui rendirent l'ascendant. Enfin, lorsque la nuit suspendit la bataille, malgré les énormes pertes des alliés, Napoléon n'avait fait que des progrès trop insignifiants dans sa situation critique. Marmont, d'ailleurs, avait été rejeté en deçà de la Partha, non sans pertes, par la tête de colonne de Blucher. Mais Bertrand, vainqueur de Giulay, était resté maître de Lindenau, poste qui assurait la retraite.

Il est à jamais regrettable que Napoléon ne l'ait point ordonnée; mais que de souvenirs l'autorisaient à combattre encore malgré la disproportion des forces! le péril n'était pas plus grand à Leipzig qu'à Rivoli, les temps n'étaient plus les mêmes. Le lendemain, Bernadotte, Beningsen, Colloredo débouchèrent pendant que les dernières divisions de Ney rejoignirent; Bertrand se détacha sur les derrières pour garder les défilés de la Saale, et l'Empereur commanda d'établir plusieurs ponts sur l'Elster, mesure que Berthier n'exécuta pas.

Enfin, le jour suivant, on s'aborda de toutes parts:

au nord, Ney se forma sur la Partha avec 40 000 hommes pour en contenir 150 000. Au sud, Napoléon, avec 85 000 hommes contre 200 000, occupa à peu près les mêmes positions que l'avant-veille. Jamais scènes de destruction ne furent plus effrayantes; jamais les Français n'eurent plus de fermeté. Schwarzenberg donna par masses, et, lorsque sa première ligne eut épuisé son sang, il la remplaça par de nouvelles troupes. Malgré ses avantages immenses, malgré la défection des Saxons, qui, au fort de la bataille, coururent dans les rangs de Bernadotte et tirèrent à bout portant leurs canons contre leurs anciens frères d'armes; malgré le sang-froid des généraux coalisés à sacrifier leurs meilleures troupes, tout ce qu'ils purent gagner durant cette journée terrible, fut de resserrer les positions françaises, sans les entamer, sans y jeter le moindre désordre. Bataille de Leipzig. 18-19 octobre 1813.

A la nuit, les munitions étaient épuisées; il fallut de nécessité battre en retraite sur Leipzig. Au jour, les coalisés assaillirent les corps qui couvraient le mouvement; ils enlevèrent les faubourgs, puis la ville, rue par rue, maison par maison. On se défendait avec vigueur, lorsque le seul pont qu'il y eût sur l'Elster, sauta, par la méprise des sapeurs qui l'avaient miné. La retraite était coupée, les alliés prirent 10 000 hommes, 250 canons, le roi de Saxe, Lauriston et Reynier. Macdonald échappa en se jetant à la nage; Poniatowski fut atteint mortellement, comme il lançait son cheval dans l'Elster.

Ces trois journées coûtèrent aux coalisés plus de 60 000 hommes, et aux Français 50 000; elles leur laissèrent à peine 80 000 combattants. Napoléon évita la gauche de Schwarzenberg et les Prussiens, en côtoyant l'Unstrutt; il gagna rapidement Erfurt et ensuite Hanau, où il trouva en bataille, au débouché Bataille de Hanau. 30 octobre.

de la forêt, de Wrède, à la tête de 50 000 Austro-Bavarois. Il eut la joie d'écraser cet allié infidèle et de l'affaiblir de 10 000 hommes, après quoi l'armée re-
2 nov. 1813. passa les ponts de Mayence.

Schwarzenberg et Blucher s'avancèrent jusqu'au Rhin; Bernadotte marcha sur la Hollande, qui déclara
18. son indépendance.

Cependant, les garnisons françaises occupaient encore entre le Rhin et l'Elbe : Wurtzbourg et Erfurt; sur l'Elbe : Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg, Hambourg; sur l'Oder : Stettin, Custrin, Glogau; sur la Vistule: Modlin, Zamosc et Dantzig. Ces villes renfermaient près de 150 000 vieux soldats dont la dispersion est à jamais déplorable. Ils ne furent cependant pas entièrement perdus pour la défense du territoire, et ils contribuèrent à tenir en suspens, jusqu'à la fin de l'année, les masses de la coalition.

11. Saint-Cyr était resté à Dresde avec 25 000 combattants, outre 8 000 malades. Vingt jours après la bataille de Leipzig, à défaut d'instructions qu'il n'avait pu recevoir, il tenta de percer les 55 000 alliés qui le bloquaient; mais il fut repoussé, et il accepta une capitulation, qu'on viola. Au lieu de rentrer en France, comme il avait été stipulé, il fut fait prisonnier.

29. Les alliés traitèrent de même la garnison de Dantzig. Là, avec 27 000 hommes, Rapp fut rigoureusement bloqué, pendant près d'un an, par le prince de Wurtemberg. Lorsque le feu, la famine, la contagion eurent réduit sa troupe de moitié, lorsqu'il eut perdu ses ouvrages avancés, il se rendit à condition d'être reconduit à la frontière. Mais, sans respect pour sa glorieuse résistance, on l'emmena au fond de la Russie.

Stettin, Zamosc, Modlin, Torgau, capitulèrent dans le mois de décembre; les autres places tenaient encore lorsque la campagne de 1814 commença.

3. OPÉRATIONS EN ITALIE.

Napoléon, à peine maître de Dresde, crut fixer les indécisions de l'Autriche en se montrant menaçant du côté de l'Italie. Il décréta la formation d'une armée de 80 000 hommes, dont le vice-roi reçut le commandement ; mais le nombre de combattants ne s'éleva pas à plus de 50 000, et le cabinet de Vienne, qui s'était préparé de longue main à la rupture, fut en mesure le premier. Hiller, à la tête de 60 000 hommes, avait déjà entamé la frontière, que les têtes de colonnes du vice-roi étaient encore sur l'Isonzo.

Eugène, par une suite de marches habiles, le contint sur la Drave et la Save, jusqu'à la fin de septembre, époque à laquelle la défection des Bavarois, donnant plus de hardiesse au général ennemi, l'encouragea à forcer la haute Drave, et à batailler à l'entrée des cols de Tarvis et Ponteba. Eugène alors fit retraite en bon ordre sur l'Isonzo, et y tint assez longtemps pour organiser des recrues, mettre Venise en état de défense, ravitailler les places. L'ennemi débordant par le Tyrol, il se replia dans la ligne de l'Adige et reprit Bassano. Les Autrichiens tentèrent de le déposter ; mais, en débouchant vivement sur Roveredo et Caldiero, il les repoussa, et leur ôta le désir de poursuivre immédiatement leurs opérations.

23-29 août-6-14-15 sept. 1813.

6 octobre.

4 novembre.

12-15-18.

Cependant Trieste se rendit ; Venise, où se trouvaient 12 000 hommes, fut investie ; les Anglais débarquèrent des troupes en Toscane et dans les légations. Enfin Murat porta son armée à Ancône avec des intentions dont on ne pouvait plus douter, quoiqu'il ne les manifestât pas encore. Toutefois, à la fin de l'année, l'armée (41 000), renforcée par des troupes italiennes tirées d'Espagne et par des conscrits, occupait encore

Fin de nov.

les positions redoutables contre lesquelles la puissance de l'Autriche s'était brisée, il y avait dix-huit ans.

4. OPÉRATIONS EN ESPAGNE.

Pendant que les Anglais et leurs alliés se disposaient, dans leurs camps, à laver l'affront de Burgos, les désastres de la grande armée en Russie détruisirent toutes les chances de succès qui restaient aux Français dans la péninsule. La jeune garde, la cavalerie, Soult lui-même, partirent pour l'Allemagne. Joseph prit en personne le commandement de l'armée dont Jourdan fut major général, et qui se trouva réduite à 72 000 hommes, non compris Suchet, qui, dans le commandement de la couronne d'Aragon, était indépendant du roi. Lorsque la longue inaction de l'armée eut enfin convaincu Wellington qu'elle était condamnée à la défensive, il porta 60 000 Anglo-Portugais en avant, franchit le Duero, rallia 40 000 Galiciens, et marcha droit sur la base de la colonne allongée que formaient ses adversaires, depuis les Pyrénées jusqu'à Madrid.

Ce mouvement de flanc fut irrésistible ; les divisions françaises évacuèrent à la hâte Salamanque, Madrid, Valladolid. Elles cherchèrent à faire halte à Burgos ; mais toujours débordées à droite, elles descendirent jusqu'à l'Èbre, et se formèrent en demi-cercle : la droite, sous Foy (12 000), en Biscaye ; le centre sous Joseph (45 000), sur l'Èbre, à cheval sur la route de Bayonne ; la gauche, sous Clausel (15 000) à Logroño.

Cette ligne était à peu près la même qu'on avait prise il y avait quatre ans. En s'y renfermant, dès les premiers jours de l'année, on eût eu le temps de s'y fortifier, de la rendre d'un accès difficile. Pressé comme on l'était, on laissa un côté vulnérable que Wellington

saisit sans hésitation. Il fit suivre Joseph par son aile droite; puis, prenant le centre et la gauche, il les jeta au delà de l'Èbre, dans l'ouverture entre Joseph et Foy; il les mit en bataille: la droite au fleuve, la gauche au chemin de Bilbao, et les poussa en.avant. 17 juin 1813.

Malgré Jourdan, le roi résolut de l'attendre, et, au lieu de repasser les monts, de s'arrêter au col de Salinas, il prit position à Vittoria, rappela Foy et Clausel et se rangea parallèlement à la route de Bayonne. Wellington fut en mesure avant la jonction des lieutenants de Joseph; il attaqua sur tous les points, resserra les Français dans Vittoria, déborda par la droite sur la ligne de retraite, et força l'armée d'évacuer le champ de bataille, par la route de Pampelune. Dans cette direction imprévue, la marche des convois s'embarrassa; il y eut un effroyable encombrement, les troupes s'échappèrent et ne furent même pas poursuivies; mais le matériel et les voitures qui transportaient les familles espagnoles compromises, furent la proie des vainqueurs. On perdit en outre 7 à 8 000 tués, blessés ou prisonniers. Joseph, sans s'arrêter à Pampelune, se hâta de passer la frontière. Clausel arriva le soir même de la bataille, près de Vittoria, où douze heures plus tôt sa présence eût été décisive; il rebroussa chemin précipitamment, et par de longs détours il se rendit en France. Foy se fit jour l'épée à la main jusqu'à la Bidassoa. Bataille de Vittoria. 21.

Napoléon crut pouvoir réparer ce désastre; il fit partir Soult, lui donna des pouvoirs illimités, et mit à sa disposition 30 000 conscrits. Mais Soult tenta vainement de troubler les siéges de Pampelune et de Saint-Sébastien, qu'investissaient les vainqueurs. Ses colonnes échouèrent à Zubiri, et plus tard aux bords de la Bidassoa. Les deux places se rendirent, et, à la suite de sanglants combats sur la Nive, les Français Combat de Zubiri. 15 juillet.

9-13 déc. 1813. reculèrent jusqu'à l'Adour. 100 000 Anglo-Portugais et Espagnols posèrent le pied sur le territoire, au moment où 400 000 coalisés pesaient sur les frontières du nord.

7 juillet. La retraite de Joseph entraîna celle de Suchet, qui, malgré les débarquements des Anglais, se maintenait dans le royaume de Valence, et déployait autant d'habileté administrative que de talents militaires. Après avoir réprimé les efforts des ennemis, du côté d'Alicante et autour de Tarragone, il reçut l'ordre de se concentrer en Catalogne et de laisser garnison dans
11-13 sept. les places. Il écrasa, au col d'Ordal, l'avant-garde des Anglo-Espagnols, et leur ôta la tentation de le poursuivre. Cependant le cours des événements, la nécessité d'envoyer 10 000 hommes à Lyon, le contraignirent à porter le quartier général d'abord à Girone, puis enfin à Figuères.

VII. CAMPAGNE DE 1814.

1. OPÉRATIONS SUR L'AUBE ET LA SEINE.

1814. Les trois grandes armées combinées se recrutèrent des forces de la confédération du Rhin et des troupes que la reddition des forteresses rendit disponibles. Elles se déployèrent : Bernadotte, de Cologne à la Zélande ; Blucher, du confluent du Necker à Cologne ; Schwarzenberg, sous la direction des empereurs de Russie et d'Autriche et du roi de Prusse, entre la frontière suisse et le Necker.

400 000 hommes restèrent en seconde ligne pour occuper la Hollande, bloquer Hambourg, investir les places du Rhin, de l'Elbe et de l'Oder ; 400 000 combattants, dont 80 000 cavaliers, furent destinés à envahir la France.

Le sénat décréta de nouvelles levées; mais le plus grand nombre n'eut point le temps de rejoindre. Les débris de Leipzig furent dévorés par le typhus. A peine eut-on à opposer au premier choc 60000 hommes et 12000 chevaux. Decaen, remplacé plus tard par Maison (12000), couvrait la route d'Anvers; Macdonald (18 à 20000) était rangé de Nimègue à Cologne; Marmont (18000) de Cologne à Landau; Victor (10000) occupait l'Alsace.

Trois corps de réserve : Mortier avec la vieille garde, Ney à la tête de deux divisions de la jeune garde, Augereau avec des détachements tirés d'Espagne et du midi, se formaient à Namur, Nancy et Lyon. Enfin, Napoléon de sa personne était à Paris où il organisait, avec son infatigable activité, le peu de ressources que lui offrait la France qui l'avait accueilli, muette et consternée.

Avant que le pays fût revenu de sa stupeur, les coalisés firent irruption sur le territoire en violant la neutralité de la Suisse. Malgré les protestations, au reste peu sincères, du gouvernement fédéral, les colonnes de Schwarzenberg passèrent les ponts de Bâle et de Schaffhouse, traversèrent la Suisse, s'emparèrent de Genève, dont les portes furent livrées par les habitants, masquèrent les places de la Franche-Comté, tâtèrent Lyon et Mâcon, qui résistèrent, et marchèrent sur Dijon. 21 déc. 1813-1er janv. 1814.

La brèche était faite; les maréchaux français étaient tournés par leur droite, on les pressa encore en débordant sur leur front, sur leurs flancs. Victor et Marmont reculèrent en deçà des Vosges et de la Sarre, obligés de s'affaiblir pour laisser garnisons dans les places; pour les soutenir, Ney courut à Épinal, Mortier à Langres, Macdonald dans les Ardennes. Mais, de la Saône à la Meuse, des masses énormes accablèrent les maréchaux; toutefois ils défendirent noble- Janvier.

ment le sol français, et ne cédèrent jamais au nombre. L'ennemi acheta de son sang chaque position, chaque ville, et ne les déposta qu'en les tournant. Enfin, Mortier (9 000) fut rejeté sur la haute Seine et l'Aube au moment où Ney (7 000), Marmont (9 000), Victor (12 000) se réunirent à Vitry-le-Français, et où Macdonald (10 000), réduit aussi du contingent de quelques garnisons, se rapprocha de Châlons-sur-Marne; une division de Marmont s'était jetée dans les défilés de l'Argonne. Telle était la situation lorsque Napoléon se mit à la tête de l'armée que renforça Oudinot avec 7 000 hommes de la garde. Il ordonna sur-le-champ de déboucher de Vitry. Dès le lendemain, on chassa de Saint-Dizier, on repoussa sur la haute Marne un corps de l'armée de Silésie. L'Empereur s'y attendait. Blucher, dont le point de départ était Coblentz, devait forcément, pour opérer sa jonction avec Schwarzenberg, défiler obliquement en prêtant le flanc droit à la colonne rassemblée à Vitry. Le choc de Saint-Dizier eut donc pour effet de le couper en deux parties, et de donner à l'Empereur le choix de se ruer soit à droite, soit à gauche, sur des troupes en marche qu'il avait la chance de surprendre et de balayer.

Combat de Saint-Dizier. 27 janv. 1814.

Il n'hésita pas. Il sut que Mortier, après avoir vivement disputé Bar-sur-Aube, battait en retraite vers Troyes, qu'autour de Bar se déployait la première ligne de Schwarzenberg, forte de 60 000 Russes, Bavarois et Wurtemburgeois; enfin, que Blucher allait au-devant d'elle à la tête de 40 000 Russo-Prussiens, dont 15 000 cavaliers. Le péril était de ce côté; l'armée entière s'enfonça, par sa droite, dans la forêt de Der, espérant atteindre et rompre le général prussien avant sa jonction avec l'armée de Bohême.

…aille …ne

Au débouché de la forêt, l'avant-garde se heurta contre ses avant-postes; elle les refoula sur Brienne

où 25 000 des siens accoururent à grands pas. Le combat ne tarda pas à devenir général; il fut long et disputé. Enfin, à la nuit, les Français pénétrèrent, l'épée à la main, dans le château où Napoléon avait passé sa première jeunesse. De là on se répandit dans la ville où les alliés résistèrent opiniâtrément et qu'ils n'évacuèrent qu'après l'avoir incendiée. Ils se retirèrent sur le prince autrichien, et laissèrent libre l'espace entre Brienne, l'Aube et la Voire où l'on rallia deux faibles divisions. Le pont de l'Aube était détruit; **Bataille de la Rothière. 1er février.**
pendant qu'on le rétablissait, pendant que la queue de la colonnne arrivait de Saint-Dizier, Napoléon se mit en bataille à la Rothière, flanqué par le cours d'eau, couvert par des ruisseaux marécageux. Après un jour d'attente, Blucher, Schwarzenberg, 12000 hommes, ouvrirent le feu.

Les Français, presque épuisés, tinrent tête durant la journée entière à des forces quadruples. Ils leur firent éprouver des pertes égales aux leurs, et se retirèrent enfin sans désordre en deçà de l'Aube, tandis que Marmont, pour donner le change sur la direction générale, resta en avant de la Voire. Toutefois, la bataille de la Rothière fixa la guerre dans le bassin de la Seine, et assura l'offensive aux coalisés. Ils s'élancèrent sur les pas des Français, et furent arrêtés aux 2.
bords de l'Aube par la rupture du pont, et à Rosnay, sur la Voire, par Marmont, qui leur fit essuyer un échec. Mais ils reconnurent que Napoléon se repliait sur Troyes; Schwarzenberg se chargea de le poursuivre, Blucher de le tourner, de le prévenir à Paris en gagnant Châlons, en manœuvrant sur la Marne. Le prince autrichien trouva l'armée déployée autour de 5, 6.
Troyes; à la grande surprise des Français, Napoléon, presque sans combattre, ordonna la retraite. On marcha, la mort dans l'âme, sur Nogent où l'on arriva le 7.

jour suivant. Napoléon y laissa Victor qu'il renforça d'une partie du corps de Mortier; il étendit Oudinot sur Bray, Provins et Montereau; Alix (2 400) était à Sens; Montbrun (1 700) à Fontainebleau; Pajol (5 700) à Melun. Pacthod (7 à 8 000 recrues) à Montereau. Toutes ces forces eurent pour mission de contenir Schwarzenberg. Cependant Napoléon prit les corps de Marmont (6 000), Ney (5 000) et Mortier (6 500), pour en disposer d'une manière imprévue.

2. OPÉRATIONS SUR LA MARNE.

4 févr. 1814. Macdonald attira sur la route de Châlons, le corps d'York que, du premier choc, Napoléon avait séparé du général en chef de l'armée de Silésie. Il soutint contre lui, sous les murs de cette ville, un violent combat pendant lequel les convois s'écoulèrent; les magistrats ayant obtenu une courte suspension d'armes, il se mit
5. 8. en retraite sur Épernay. A ce moment, Blucher arriva, fit poursuivre le maréchal par York le long de la Marne, et lança à grands pas : d'abord Sacken, puis Alsufief, puis enfin les troupes qu'il conduisait en personne, sur la route de Châlons à Montmirail, pour prévenir les Français à la Ferté-sous-Jouarre. Macdonald évita les deux colonnes ennemies, fit sauter le pont de Château-Thierry, contint, à la Ferté, l'avant-garde de Sacken, et se mit en sûreté à Meaux.

C'est alors que Napoléon s'engagea dans les chemins défoncés qui mènent de Nogent à Sézanne. Arrivé dans Bataille de Champaubert. 10. cette ville, on sut que Sacken était à la Ferté, York à Château-Thierry, Alsufief à Champaubert, Blucher près de Châlons. L'armée de Silésie était donc disséminée à souhait dans les plaines stériles de la Champagne, et toutes ses colonnes prêtaient le flanc à la poignée de braves que Napoléon amenait. Alsufief

(5000) sentit le premier son poids. Il fallait, pour l'aborder, franchir quatre lieues de marais; les habitants accoururent, les attelages furent doublés, l'obstacle surmonté. Ney et Marmont, pendant que Mortier coupait la route de Fère-Champenoise, le poussèrent, le débordèrent par ses deux extrémités, prirent ou sabrèrent toute sa troupe et le firent prisonnier.

Alsufief détruit, Sacken et York ne pouvaient manquer de rebrousser chemin; Napoléon laissa un détachement, sous Marmont, pour observer Blucher, et prenant le reste de sa petite armée, il marcha sur Montmirail où se croisent les chaussées par où devaient rétrograder les deux généraux ennemis. Au sortir de la ville, on se heurta contre Sacken (16000) qui, ainsi que son collègue, avait reçu l'ordre de s'y rendre. L'apparition des Français lui inspira le dessein de les tourner par leur gauche, et de les pousser vivement sur les baïonnettes d'York (19000). Napoléon le devina; il chargea Mortier de barrer, avec une division de la vieille garde, la route de Château-Thierry, puis il refusa sa gauche, renforça sa droite, et fit voltiger sa cavalerie sur le flanc gauche de Sacken pour l'inquiéter sur sa communication avec les Prussiens. Le général russe fut ainsi entraîné à étendre ses deux ailes. Alors Napoléon, saisissant le moment, lança sur le centre l'élite de sa garde, qui le rompit et le dispersa. La gauche perdit contenance, et se jeta à travers champs dans les rangs d'York; enfin la droite fut vigoureusement attaquée de front, à dos, en flanc, et lâcha pied en abandonnant 1500 prisonniers. Cependant, Mortier déjoua les efforts d'York pour dégager les Russes. Le lendemain Napoléon se retourna contre les Prussiens et les refoula, en les débordant, jusqu'au pont de Château-Thierry, où il espérait qu'ils seraient pris par Macdonald. Mais le maréchal n'ayant pu dé-

Bataille de Montmirail. 11 févr. 1814.

Bataille de Château-Thierry. 12.

passer la Ferte-sous-Jouarre, York et ... Sacken passèrent la Marne dans le plus ... Le premier perdit 2 500 prisonniers; les ... de bataille étaient jonchés de 5000 morts ...

Bataille de Vauchamps, 14 févr. 1814.

Mortier les poursuivit, et l'Empereur ... contre Blucher (30 000), qui, après s'être ... Fère-Champenoise, pour retenir l'armée à ... l'attaquer avec toutes ses forces, après avoir ... pelé sur la route de Châlons par la défaite d... et après avoir vainement attendu ses autres ... nants, s'ébranlait enfin et repoussait Marmont ... l'atteignit à Vauchamps; il se mit en carrés ... chargea de front et sur ses flancs; on le prévint ... ses derrières: on le mit dans une extrême confusion ... où sa personne fut en péril, et d'où il n'échappa ... la faveur de la nuit, avec une perte de 14 000 ... blessés et prisonniers.

Dans cette courte expédition Napoléon, en se jetant tête baissée, avec 17 500 combattants, au cœur de l'armée de Silésie, forte alors de 80 000 hommes, ... truisit le tiers de cette armée et la coupa en deux masses confuses, séparées par la Marne et les deux grandes villes de Reims et Châlons. Elle eût été anéantie si les circonstances ne fussent point venues de tous points à son secours. D'abord Napoléon, rappelé aux bords de la Seine par les progrès de Schwarzenberg, fut obligé de lâcher prise, et 25 000 hommes de l'armée du Nord entrèrent inopinément en ligne.

Bernadotte, sûr de garder l'ascendant en Hollande et en Belgique, détacha Winzingerode, pour communiquer par la vallée de l'Oise avec Blucher. Le général russe tourna la droite de Maison et s'empara d'Avesnes puis de Laon. De là il attaqua Soissons, qu'il enleva, au moment où Mortier allait écraser les débris d'York et Sacken. Son intervention força le maréchal d'aban-

donner sa poursuite et de courir à Villers-Cotterets pour couvrir la route de Paris. Winzingerode, plus empressé de réparer les désastres de l'armée de Silésie que de batailler, enleva Reims, dont la vieille enceinte n'était défendue que par la garde nationale. Sacken, York vinrent se reformer dans cette ville pleine de ressources, puis, les trois généraux se portèrent sur la Marne tandis que Mortier rentra dans Soissons et Château-Thierry. Blucher fut donc dégagé partout à la fois des colonnes qui le poursuivaient.

17 févr. 1814.

3. SUITE DES OPÉRATIONS SUR LA SEINE.

En possession de Troyes, Schwarzenberg déploya ses masses de la Seine à l'Yonne. Les villes paisibles de l'intérieur, qui, depuis les guerres civiles, laissaient tomber en ruines leurs antiques murailles, furent défendues avec une extrême opiniâtreté. L'arrière-garde de Victor (1 200) contint pendant deux jours, 10-11.
au pont de Nogent, 30 000 Bavarois, et n'abandonna son poste que lorsque Bray eut été surprise et enlevée. Sens arrêta non moins glorieusement les Wurtembur- 11-12.
geois. Mais le nombre, sur tous les points, finit par l'emporter. Les corps français s'éloignèrent des deux cours d'eau, et firent enfin halte sur l'Yères, aux 14-15.
portes de Paris.

Ce fut alors que Blucher, écrasé à Vauchamps, s'enfuit vers Châlons. A la même époque Augereau déboucha de Lyon dans la vallée de la Saône : ces événements firent hésiter Schwarzenberg, qui suspendit sa marche offensive. Cependant, Napoléon accourait, impatient de dégager Paris, où l'alarme était grande ; il laissa Marmont près de Château-Thierry, traversa rapidement Meaux, porta le quartier général 16.
à Guignes, et poussa en avant 60 000 hommes.

Par suite des fluctuations du généralissime, il y avait : autour de Fontainebleau, 11 000 Autrichiens ; en deçà de la Seine, sur la route de Provins, 30 000 Russes, sur celle de Bray, 25 000 Bavarois, sur celle de Melun, 25 000 Wurtemburgeois; enfin, entre la Seine et l'Yonne, 50 000 Autrichiens.

L'Empereur fit marcher sur Fontainebleau, Melun, Bray et Provins de faibles détachements ; puis il disposa le gros de son armée en colonne, pour foncer entre les Bavarois et le prince de Wurtemberg, saisir, sur les derrières de ce dernier, Montereau, confluent des deux rivières, ville où se croisent toutes les routes, et envelopper tour à tour, avec sa masse compacte, les groupes épars de son adversaire.

Combat de Mormans. 17 févr. 1814.

Cette belle et féconde combinaison échoua. Victor, formant tête de colonne, parcourut une route hérissée d'obstacles ; à Mormans, il se heurta contre 6 000 Russes, qui tentèrent vainement de s'éloigner à grands pas; on les atteignit, on dispersa leur cavalerie, on prit leur infanterie. Mais à deux lieues de là, aux portes de Nangis, mais deux lieues plus loin encore, à Villeneuve-le-Comte, il fallut passer sur le corps de deux divisions bavaroises. Ces incidents ralentirent le maréchal. Il était nuit lorsqu'il arriva, à une lieue en deçà de Montereau, aux bords d'un ravin qui entoure le plateau de Surville. Vingt ans plus tôt Victor eût peut-être surmonté l'obstacle, mais dans ce temps malheureux de lassitude et de découragement, il s'arrêta, et sauva les coalisés.

Bataille de Montereau. 18.

Le lendemain, il fallut combattre pour emporter Montereau, qui avait déjà perdu son importance. Les colonnes russes, bavaroises, autrichiennes étaient en mesure de se porter sans trouble au delà de la Seine, et le prince de Wurtemberg s'était concentré sur le plateau de Surville. Victor, Gérard, la garde le culbu-

tèrent. Pajol, débouchant par la route de Melun, enleva le faubourg de Paris, puis le pont de la Seine, et prit à revers ses lignes qui fléchissaient; elles se débandèrent; la mitraille de la garde les écrasa; elles s'enfuirent en désordre sur Bray, après une perte de 6 000 hommes.

Mais ce fut une stérile victoire; Schwarzenberg ral- 19-21 février 1814.
lia toutes ses forces et se rapprocha de Troyes, où il mit en bataille 140 000 hommes. Comme Napoléon, avec 63 000 Français, prenait position sur les plateaux qui dominent cette grande ville, une nouvelle masse dont l'attitude semblait menaçante fut signalée sur la gauche de l'armée, à Méry-sur-Seine. On y courut, on 22.
emporta le pont de Méry, malgré les flammes qui l'embrasaient; on allait s'établir, l'épée à la main, dans la ville, lorsque le feu s'y communiquant, força de l'abandonner et de revenir à la rive gauche.

Ce combat acharné révéla la présence de l'armée de Silésie, qui, promptement réorganisée, grâce à des événements favorables, rentrait en opérations forte de 40 000 combattants.

Il y avait donc autour de Troyes 180 000 coalisés, mais la Seine les séparait, et Blucher avait été ébranlé par le choc de Méry; Napoléon marcha contre Schwarzenberg; celui-ci, inquiet des progrès que pouvait faire Augereau sur sa ligne de retraite, voulait éviter la bataille; couvert par sa cavalerie, il se replia jusqu'à 23.
Bar-sur-Aube. L'armée força l'entrée de Troyes; Oudinot, Gérard, Macdonald s'élancèrent sur les pas des Austro-Russes. Ney gagna Arcis-sur-Aube, pour observer le général prussien.

4. OPÉRATIONS SUR LA MARNE ET L'AISNE.

Blucher, mécontent de la circonspection du généralissime, refusa de suivre son mouvement; il prit le parti d'opérer pour son compte, et de se porter une seconde fois sur la Marne. Après avoir expédié à Winzingerode l'ordre de retourner à Reims, et de s'assurer de la ligne de l'Oise, qui, en cas de revers,
25 févr. 1814. devait lui servir de retraite, il passa l'Aube, et poussa Marmont jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre, où le maréchal rallia Mortier, qui avait laissé garnison dans Soissons. Blucher tenta de retenir les deux corps dans cette position en dirigeant contre eux la moitié de son armée, pendant que l'autre moitié, pointant sur Meaux, saisirait les passages de la Marne. Les maréchaux le devinèrent, arrivèrent à Trilport et à Meaux en même temps que les Russes, culbutèrent une de leurs brigades, et incendièrent les ponts. Il se groupa alors
27. auprès de la Ferté-sous-Jouarre, jeta un pont sur la Marne, laissa York à la rive gauche, et, avec 30 000 hommes, s'efforça de tourner ses vigilants adversaires; ils ne se laissèrent point surprendre ; ils battirent sa
28. tête de colonne à Gué-à-Tresme, sur la Thérouanne, et le continrent au delà de l'Ourcq. Avant de les char-
1er mars. ger à fond, il rappela York, fit détruire le pont de la Marne, et donna ordre à Winzingerode de se joindre à Bulow, qui, de l'armée du nord était venu prendre la Fère, puis de marcher sur Soissons. Pendant deux jours, l'armée de Silésie entière tenta vainement de forcer ou de tourner le cours de l'Ourcq; au milieu de la seconde journée elle lâcha prise, informée que Na-
2. poléon, avec Ney, Victor [1], et deux corps de cavalerie

[1] Après la bataille de Montereau, Victor remit le commandement de son corps à Gérard, et prit, sous ses ordres, une partie de la garde arrivant d'Espagne.

(22 000) menaçait de passer la Marne à la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry.

Blucher n'avait pas de temps à perdre, il se replia, par des chemins vicinaux, jusqu'à la chaussée de Soissons. Les deux maréchaux le poursuivirent, l'épée dans les reins, et Napoléon, appuyant à droite, courut à Fismes pour le déborder, le prévenir aux rives de l'Aisne et l'écraser sous les murs de Soissons.

Mais dans la journée même où se préparaient les mouvements décisifs, Bulow, Winzingerode attaquèrent cette ville de l'autre côté de la rivière, et le général Moraux, qui la commandait, malgré le bruit croissant de la canonnade, malgré le désespoir de la garnison, ouvrit ses portes. 3 mars 1814.

Les mêmes remparts où devaient se briser les colonnes éperdues de Blucher, lui servirent de tête de pont pour se mettre en sûreté au delà de l'Aisne, et l'heureux feld-maréchal, désormais à la tête de 100 000 hommes, fut maître de contenir les Français ou de reprendre à son gré l'attaque.

Un cri de détresse sortit de tous les rangs; Napoléon seul ne fut point abattu ; il rendit les décrets de Fismes, qui appelèrent la nation aux armes, et il disposa ses 40 000 combattants pour enlever une position qui permettait aux coalisés de s'attacher à ses pas, si les événements le ramenaient encore aux bords de la Seine. L'état des affaires de ce côté laissait quelques
jours : Napoléon fit menacer fortement Soissons, fit 4.
balayer la rive gauche de l'Aisne, fit enlever la garni- 5.
son russe de Reims, puis, pendant que Blucher se mettait sous les armes pour soutenir une attaque de
front, l'armée défila par la droite le long de l'Aisne, 6
surprit le pont de Béry-au-Bac, pénétra jusqu'à Corbeny, et, tournant à gauche, déploya sa tête de colonne sur le flanc gauche des Russo-Prussiens. Leurs avant-

Bataille de Craone. 7 mars 1814. postes ne purent défendre le plateau de Craone, à peine Winzingerode, soutenu en seconde ligne par Sacken, eut-il le temps de se jeter, avec 25 000 Russes, derrière un profond ravin qui le sillonne, pendant que les autres corps, abandonnant Soissons, couraient à Laon chercher un point d'appui.

Napoléon passa sur le corps des Russes de Winzingerode, non sans une vive et sanglante résistance; après avoir perdu 5 000 des leurs ils furent mis dans une déroute qui entraîna Sacken. La victoire coûta aux Français 4 000 soldats d'élite; Soissons en fut le prix. Désormais le cours de l'Aisne pouvait contenir l'armée de Silésie, mais Schwarzenberg n'avait encore passé ni la Seine, ni l'Yonne. Sa lenteur fit naître de nouvelles combinaisons. Avant de retourner à lui, l'Empereur résolut de mettre Blucher hors de combat. Il marcha sur Laon par la chaussée de Soissons avec Ney, Mortier et Charpentier[1]; Marmont s'avança par la route de Reims. Ces deux colonnes devaient cerner
9-10. la montagne de Laon, la première pour l'escalader, puis, précipiter l'ennemi des coteaux escarpés du nord, sur des routes interceptées par la seconde. Marmont était chargé de la partie décisive de ce plan audacieux; il arriva trop tard. L'action était vivement engagée au pied des pentes méridionales de la montagne, lorsqu'après avoir forcé le défilé de Fétieux, il se déploya dans la plaine. Son premier choc fut glorieux, mais, avant qu'il eût saisi le point de jonction des routes de Reims et de Flandre, la nuit fit cesser le combat. Cependant l'ennemi, qui avait mesuré le péril, loin de se livrer au repos, attendit que l'obscurité fût complète, et fit irruption dans ses bivouacs. Le corps de Marmont fut surpris, et s'enfuit dans le

[1] Charpentier remplaçait Victor, qui venait d'être grièvement blessé à la bataille de Craone.

plus grand désordre jusqu'à Fétieux. Au jour, Napoléon ne combattit plus que pour conquérir une douloureuse retraite. Ces deux journées funestes coûtèrent encore 4 500 hommes, la plupart de la garde. Mais Blucher en fut tellement ému qu'il n'osa prendre l'offensive. Schwarzenberg, non moins réservé, ne passa point la Seine. L'armée française, réduite à moins de 60 000 combattants, disséminés de Soissons aux rives de l'Yonne, imposa à deux armées victorieuses, fortes chacune de plus de 100 000 hommes, et les tint comme suspendues à ses extrémités. Sur ces entrefaites, un corps, récemment entré en ligne, remit toutes les troupes en mouvement. Saint-Priest, avec l'extrême droite de l'armée de Silésie (15 000), après avoir séjourné longtemps dans le Luxembourg, se porta enfin, en défilant devant les passages de l'Argonne, gardés par la population en armes, à Vitry-le-Français, et de là à Reims. Après quelques hésitations, il enleva cette grande ville. Mais l'Empereur lui fit payer cher sa conquête, il l'enveloppa devant Reims, l'accula aux remparts, lui prit ou tua toute sa troupe; Saint-Priest lui-même reçut le coup mortel.

Combat de Reims. 13 mars 1814.

Le quartier général s'établit à Reims. Mortier à Soissons, Marmont à Béry-au-Bac observèrent les Prussiens; Ney et Vincent occupèrent Châlons et Épernay. Les postes ennemis échelonnés sur la Marne se renfermèrent dans Vitry, et l'armée française reçut le renfort bien précieux de 6 000 hommes, tirés des places des Ardennes.

5. FIN DES OPÉRATIONS SUR LA SEINE ET L'AUBE.

Au sortir de Troyes, les corps français commandés en chef par Macdonald, poussèrent jusqu'à l'Aube. Mais Schwarzenberg ne reculait qu'à cause des in-

quiétudes que lui donnait Augereau. Dès qu'il fut rassuré de ce côté il fit brusquement volte-face avec 100 000 hommes. La moitié de ces forces se déploya devant Macdonald (11 000), qui tenait la droite, entre Chaumont et Bar-sur-Seine, l'autre moitié attaqua, en avant de Bar-sur-Aube, Gérard (8 000) et Oudinot (22 000). Ces deux derniers furent refoulés en deçà de la rivière, qu'ils repassèrent toutefois sans désordre. La retraite générale s'opéra sur Troyes, dont on fut bientôt déposté. Enfin on recula pied à pied jusqu'à Nogent et Bray. Les coalisés, se déployant dans le même ordre que précédemment, prirent leurs quartiers entre la Seine et l'Yonne, sans chercher à forcer le passage de ces deux cours d'eau.

Combat de Bar-sur-Aube. 27 févr. 1814.

3 mars.

Ils restèrent immobiles pendant dix jours, au bout desquels l'arrivée de Saint-Priest à Reims leur donnant l'espoir que Napoléon serait retenu au delà de la Marne, ils tournèrent l'aile gauche de Macdonald en franchissant la Seine puis l'Aube. Mais à ce moment, ils apprirent coup sur coup le désastre de Saint-Priest et le mouvement de Vincent et de Ney sur la Marne. Schwarzenberg, pour parer une attaque de flanc, se concentra sur l'Aube, et jeta de forts partis sur toutes les avenues de la vallée de la Marne, destinés à éclairer la marche des colonnes dont il pressentait le retour.

14.

Sa circonspection, celle de Blucher, qui, au bruit du combat de Reims, croyant voir Napoléon tomber au milieu de ses cantonnements, se resserra de nouveau dans l'enceinte de Laon, précipitèrent le dénoûment de la campagne.

Napoléon crut saisir le moment où l'armée de Silésie perdait son temps en dispositions défensives, pour surprendre Schwarzenberg. Il laissa sur l'Aisne Marmont et Mortier, il franchit encore une fois la Marne, il groupe cette colonne d'élite, qu'il portait de l'une à

l'autre armée ennemie, et que tant de combats avaient réduite à 16 000 hommes, il traverse rapidement les plaines de la Champagne, puis l'Aube, puis les ruines de Méry, et perce jusqu'à la route de Nogent à Troyes. Mais sa manœuvre porte à faux, au lieu de pourfendre Schwarzenberg il l'a tourné; les arrière-gardes ennemies s'éloignent à sa gauche, et remontent les vallées des deux rivières.

17-19 mars 1814.

C'était un cruel mécompte; l'ennemi ne prêtait pas le flanc, et il était douteux que désormais il donnât prise en laissant des intervalles entre ses colonnes. Napoléon, cependant, résolut de tenter encore la fortune, il ordonna à Macdonald de le suivre, et remonta lui-même la rive droite de l'Aube pour côtoyer la marche du généralissime, pour épier et châtier un faux mouvement.

Bataille d'Arcis-sur-Aube. 20-21 mars.

Cependant, Schwarzenberg, croyant que l'armée entière débouchait entre l'Aube et la Seine, commanda une contre-marche générale, dans le dessein de la refouler et de la contenir au delà du premier de ces cours d'eau. Napoléon, à ce moment, parut à Arcis-sur-Aube. Ses éclaireurs lui signalèrent l'ennemi. A l'est de la ville, on apercevait une masse d'infanterie qui côtoyait la rive gauche, et la route de Troyes était couverte de cavalerie. Était-ce l'arrière-garde du généralissime qui faisait volte-face pour masquer et assurer sa retraite? c'est ce que l'on s'empressa de reconnaître. Ney et la cavalerie, passant l'Aube, se mirent en bataille en quart de cercle, la gauche à la rivière, la droite à cheval sur la chaussée de Troyes. Mais les troupes coalisées marchaient en sens inverse de celui qu'on avait pu supposer, et Schwarzenberg n'hésita pas à ordonner de balayer ces corps qui se jetaient inopinément au-devant de ses pas. Toute son aile droite, ses réserves, une partie de son centre,

s'engagèrent successivement, mais la vieille garde entra en ligne, et malgré de terribles efforts les positions des Français ne furent pas entamées. L'action se prolongea très-avant dans la nuit; enfin les assaillants renoncèrent à s'emparer du champ de bataille.

Cependant, l'aile gauche du généralissime trouva vide l'espace entre les rivières, à l'ouest de la route de Troyes, et Schwarzenberg se hâta de la rappeler. Il comprit que l'armée française n'était point où il allait la chercher, qu'elle défilait le long de l'Aube, et que la tête de colonne venait de déboucher d'Arcis. L'occasion lui était offerte d'opposer ses masses à une partie des forces de Napoléon; il la saisit, et déploya 100 000 hommes en demi-cercle devant Arcis.

Ce fut au tour de Napoléon d'éluder la bataille, il n'avait encore que 30 000 hommes, à la pointe du jour, et lorsque, dès les premiers coups de feu, il eut reconnu que l'armée combinée était là tout entière, il ne combattit plus que pour éviter d'engager la mêlée et pour assurer la retraite. Il y réussit en dépit de longues et formidables attaques. Ney, sur qui pesaient le plus opiniâtrément les ennemis, ne cessa de leur présenter un front imperturbable; derrière lui l'armée s'écoula, et l'on passa sans désordre, mais non sans perte, les ponts de l'Aube, qui furent incendiés.

6. OPÉRATIONS ENTRE LA SEINE ET LA MARNE.

L'armée française avait échoué contre Schwarzenberg à Arcis comme à Laon contre Blucher. La combinaison qui la portait tour à tour sur les deux grandes masses ennemies était épuisée; mais elle avait produit un résultat dont il était encore temps de tirer des conséquences décisives. Blucher avait perdu sa ligne d'opération, et se trouvait séparé des Austro-

Russes par un vaste intervalle dans lequel tous les corps français étaient libres de leurs mouvements. L'Empereur donna ses ordres pour les rallier; son projet était de tourner l'aile droite de Schwarzenberg, de soulever les braves populations de l'est sur les derrières des coalisés et de leur couper la retraite; mais l'aile gauche ne put le rejoindre. Marmont, qui la commandait, après avoir vivement défendu les débouchés de l'Aisne, lorsqu'il vit Blucher tourner sa 18 mars 1814.
droite, hésita sur la direction à prendre. Au lieu de défendre Reims par où il eût facilement gagné la haute Marne, il songea à couvrir Château-Thierry. Alors les masses de l'armée de Silésie débordèrent dans l'espace qu'il eût été si important de conserver, reprirent Reims, et assurèrent leur jonction avec la 20.
grande armée alliée.

Napoléon espérait contrarier cette jonction en re- 22.
prenant Vitry-le-Français; il s'y porta, et fit sommer la place; mais une nombreuse garnison se mit en défense; le temps manquait pour tenter un coup de main; il fallut renoncer à cette position capitale, et Schwarzenberg, accourant sur les pas des Français, trouva une tête de pont qui facilitait ses communications avec Blucher.

L'Empereur, séparé définitivement de son aile gauche, n'avait plus qu'à continuer le mouvement sur le flanc droit du prince autrichien; il fit occuper Saint-Dizier et les avenues de la forêt de Der. Ici les grandes conceptions de ce puissant génie ne peuvent plus être appréciées par des considérations purement militaires. Il est incontestable que sa dernière manœuvre alarma vivement les coalisés; ils hésitèrent, malgré la concentration de 200 000 hommes au cœur de la Champagne, malgré la dislocation de l'armée française; ils hésitèrent! et ce souvenir doit être à jamais gravé dans les cœurs passionnés pour l'honneur national. Dans des

circonstances ordinaires, les souverains alliés eussent vraisemblablement reculé; mais ils étaient informés que leurs partisans à Paris y préparaient une réaction politique; la marche en avant fut résolue.

Bataille de Fère-Champenoise. 25 mars 1814.

Cependant, Marmont et Mortier cherchaient une route libre pour percer jusqu'à l'Empereur. Ils évitèrent à Château-Thierry, à Montmirail, les colonnes de Blucher; mais au débouché de Sézanne, non loin de Fère-Champenoise, ils furent assaillis par la cavalerie de Schwarzenberg qui les écrasa, les fit reculer en deçà de Sézanne, et les rejeta sur Provins. Cette journée funeste fut signalée encore par un incident désastreux. Deux faibles divisions, composées en partie de gardes nationales de l'ouest (5 à 6000, Pacthod et Amey), escortaient le grand parc de Macdonald, et n'ayant pu suivre sa marche, elles manœuvraient pour se mettre sous la protection de Marmont au moment où lui-même était aux prises. La cavalerie de Blucher, qui marchait au canon, les rencontra, enveloppa leurs carrés et les somma de déposer les armes. Elles répondirent en ouvrant le feu, et succombèrent avec gloire, non sans faire essuyer aux ennemis d'énormes pertes, non sans contribuer, au prix de leur sang, au salut de deux maréchaux.

Les coalisés avaient le champ libre; il ne restait plus devant eux que Compans avec une poignée de soldats et de gardes nationaux. Ce fut assez pour les empêcher de presser leur marche, et pour donner le temps à Marmont et Mortier d'arriver sous Paris.

28. Compans détruisit les ponts de Meaux et de Trilport, batailla autour de Claye, de Villeparisis, et gagna une journée entière. A la nuit, il passa le défilé de la forêt de Bondy, et fit halte au village de ce nom. Le lendemain, pour le soutenir, les dépôts de la garde s'avancèrent jusqu'à Pantin; mais les coalisés, au lieu

de l'attaquer, le tournèrent; toutes les troupes alors se replièrent sur Paris, et trois colonnes fortes de 140 000 hommes se formèrent contre elles de la Marne à la Seine. Dans la soirée, Mortier et Marmont débouchèrent par le pont de Charenton.

Avant le jour, le rappel battit dans Paris, et appela les citoyens aux armes. Environ 2 000 gardes nationaux sortirent en tirailleurs ou renforcèrent la troupe de ligne. Un pareil nombre se rendit aux barrières qu'on avait palissadées et armées de quelques pièces de gros calibre servies par les invalides. L'école polytechnique était depuis l'avant-veille, avec 28 pièces de 4 (artillerie de la garde nationale), sur la place intérieure de la barrière du Trône.

Bataille de Paris. 30 mars 1814.

Au petit jour, les deux maréchaux s'ébranlèrent; Mortier (7 à 8 000) prit position à la Villette, la Chapelle-Saint-Denis et Clignancourt, sous Montmartre; Marmont (8 à 9 000) ralliant Compans (3 000) se mit en mesure d'occuper le massif de collines qui s'élèvent entre la plaine Saint-Denis et la Marne. Le village et le plateau de Romainville en sont les clefs, et déjà les avant-postes ennemis s'en étaient emparés. Pendant que Boyer (2 000), longeant le flanc occidental des hauteurs, jetait ses troupes aux Prés Saint-Gervais, et attaquait Pantin, Compans reprit le bois de Romainville, et engagea l'action avec le centre des coalisés commandé par Barclay de Tolly.

Ce mouvement offensif fut de peu de durée. On eut bientôt sur les bras de formidables masses, et résister ce fut assez de gloire. Marmont garda le terrain qu'il avait reconquis; il ne perdit à son extrême droite que les collines de Montreuil, sur lesquelles se rangea le général russe Pahlen.

Cependant, les deux ailes de la grande armée combinée manœuvrèrent pour étreindre Paris. Blucher se

déploya dans la plaine Saint-Denis, et le prince de Wurtemberg passa entre le bois de Vincennes et la Marne. De ce côté, il n'y avait pas de troupes de ligne; on avait barricadé, sur la rive gauche, le pont de Saint-Maur, où étaient postés 400 conscrits, et celui de Charenton que défendaient les élèves de l'école vétérinaire d'Alfort. Ces braves jeunes gens, pris inopinément à revers, soutinrent intrépidement le choc, et ne cédèrent le terrain qu'en se voyant en présence de toute une armée.

L'école polytechnique fut moins engagée. Lorsque Pahlen eut pris Montreuil, elle sortit de la barrière du Trône, mit ses 28 pièces en batterie sur l'avenue de Vincennes, et commença la canonnade. Les Russes ripostèrent, mais leurs boulets n'atteignirent que la cime des arbres de l'avenue. Pahlen surveillait ce combat; à l'uniforme français il crut reconnaître la jeune garde. Était-ce l'Empereur qu'on allait soudain voir apparaître? La cavalerie bavaroise se détache de Montreuil, se masque des premières maisons de Vincennes, arrive inaperçue sur la chaussée, parvient aux canons, et enlève les deux premiers, avec huit prisonniers. Elle est repoussée par le feu des autres pièces et la charge d'une poignée de dragons et cuirassiers. Mais Pahlen n'a point à transmettre aux généraux en chef d'avertissement qui change leurs dispositions, et ils peuvent redoubler leurs coups.

L'aile gauche de Blucher enlève à Mortier la Villette et la Chapelle; elle le refoule dans Clignancourt; son centre, en hésitant, approche de Montmartre; sa droite balaye dans la plaine de Monceau la cavalerie de Belliard (1 500), l'entasse au pied de Montmartre, et attaque la barrière de Clichy. La bonne contenance de Moncey et de la garde nationale l'arrêta sur ce point jusqu'au moment où les hostilités cessèrent.

De son côté, Barclay de Tolly, au prix d'énormes sacrifices, et après la plus vive résistance, se rendit maître du bois de Romainville et de tout l'espace jusqu'à Belleville. Sa gauche prit les villages que la perte de Montreuil avait découverts; mais le feu de la 7e légion de la garde nationale la contint dans Charonne.

La défense ne s'appuyait plus que sur les Prés Saint-Gervais, la butte Chaumont, d'où une batterie de 38 pièces servie par des canonniers de la marine foudroyait les masses des coalisés, Belleville, Ménilmontant et le cimetière du Père-Lachaise. Ces cinq dernières positions, par un mouvement simultané et après un combat sanglant[1], tombèrent toutes au pouvoir de l'ennemi. Marmont reprit et reperdit Belleville; alors, sur toute la ligne, les Français furent acculés aux barrières et au mur d'octroi.

On suspendit le feu et l'on ouvrit des négociations qui se terminèrent par une convention en vertu de laquelle les troupes durent se retirer à Fontainebleau avec tout le matériel qu'elles pourraient enlever jusqu'au lendemain matin à six heures. Cependant, l'Empereur, après avoir battu Winzingerode à Saint-Dizier, fut informé du mouvement des coalisés sur Paris. Il ébranle aussitôt l'armée, et marche militairement jusqu'aux portes de Sens; là il monte en chaise de poste, et part seul, empressé de prendre la direction des affaires, et de faire sortir, des ateliers de la capitale, 50 000 vétérans; il était trop tard. A la Cour de France, il rencontra la tête de la colonne qui faisait retraite. Il lui restait la ressource de la concentrer à Fontainebleau, avec les 30 000 hommes qu'il ramenait de la haute Seine, et d'offrir la bataille sous les

[1] Les historiens étrangers avouent perte de 18 000 hommes.

murs de Paris. Peut-être les coalisés eussent-ils craint de combattre, adossés à cette immense ville dont la colère eût pu les anéantir. Mais le sénat prononça la déchéance de Napoléon; Marmont prit parti pour une fraction d'assemblée qui délibérait sous les baïonnettes étrangères. Il livra son corps d'armée dont la mission était de défendre les avenues de Fontainebleau, et donna le signal d'une défection qui devint bientôt si générale que l'Empereur fut forcé d'abdiquer.

7. OPÉRATIONS AU NORD ET DÉFENSE DES PLACES.

Le soulèvement de la Hollande ouvrit le Brabant hollandais aux troupes de Bernadotte; Bulow prit Breda, Gertruydenberg, Willemstadt. Maison essaya vainement de rentrer dans la première de ces places, il fut repoussé, et la retraite de Mortier, de Macdonald livrant aux alliés les passages de la Meuse, Winzingerode détacha les Français de ce fleuve. Cependant, les Anglais débarquèrent en Zélande, et mirent le siége devant Anvers, objet de leur ardente convoitise.

Janv.-mars. Les opérations de Maison se réduisirent alors à soutenir la défense de cette grande place dans laquelle Carnot s'était jeté avec un dévouement héroïque, et à empêcher les alliés de prendre les forteresses de la frontière du nord, par où tôt ou tard on pouvait espérer de rompre la communication entre Bernadotte et Blucher. Grâce à une infatigable activité et à d'habiles marches, il avait glorieusement accompli sa mission quand les événements de Paris amenèrent une suspension d'armes. Pendant que Carnot déconcertait dans Anvers l'ardeur impatiente des Anglais, Gorcum se rendit; mais Bizanet, à Berg-op-Zoom, avec
9 mars. 2 700 hommes de garnison, prit ou tua 4 000 Anglais qui avaient pénétré par surprise dans la place.

Aucune des forteresses de l'est ne fut régulièrement assiégée. Outre Rhin, les coalisés investirent Wesel et les citadelles de Wurtzbourg et d'Erfurt. A Magdebourg, Lemarrois (18 000); à Hambourg, Davoust (15 000), firent de glorieuses sorties, soutinrent de vifs combats, et restèrent intacts; Wittenberg, Glogau, Custrin se rendirent. 13 janvier-30 mars-10 avril.

En vertu de la convention du 23 avril 1814, le comte d'Artois (depuis Charles X), au nom du nouveau gouvernement, donna aux coalisés 53 forteresses situées hors des anciennes limites du royaume! D'un seul trait de plume il livra matériel, arsenaux et flottes!

8. OPÉRATIONS AU MIDI.

La défense du midi embrassait à la fois Rome, Venise, le Milanais, la frontière d'Espagne et les départements que baigne le Rhône.

Eugène, sur l'Adige, contenait 60 000 Autrichiens commandés par Bellegarde, lorsqu'une division allemande et les 24 000 Napolitains de Murat s'avancèrent en remontant le Pô. Eugène alors prit la place de Mantoue pour pivot de la défense; il battit Bellegarde sur le Mincio et aux bords du lac de Garde, et lui tua 5 000 des siens. Après ces échecs, l'armée ennemie, en proie à des fièvres épidémiques, se tint immobile, et le vice-roi fut maître de porter son effort contre Murat; mais lui-même, à ce moment de désaffection, était indécis; il resta sur la défensive, et au moment où l'abdication de l'Empereur fut connue, on convint d'une suspension d'armes. Bataille du Mincio, 8 février.

Suchet empêcha les Espagnols de déboucher de la Catalogne; mais Soult, qui avait à peine 60 000 hommes, fut obligé d'envoyer à l'Empereur ses 20 000 meil-

leurs soldats, y compris presque toute la cavalerie.
14 févr. 1814. Alors Wellington le déborda et le détermina à faire retraite parallèlement aux Pyrénées pour rester lié avec Suchet et Augereau. Le maréchal tenta le sort des armes à Orthez; mais il perdit le champ de bataille, et recula jusqu'à Toulouse. Cependant, l'aile droite des Anglais se porta à Bordeaux, et donna le signal d'une manifestation éclatante en faveur des Bourbons. Elle rejoignit ensuite Wellington qui croyait avoir besoin de toutes ses forces pour attaquer Toulouse. Il y fut si vigoureusement accueilli, il éprouva de telles pertes que malgré l'évacuation de la position, le public s'obstine à décerner à Soult l'honneur de la journée. Quelques jours après cette dernière bataille les hostilités furent suspendues.

Bataille d'Orthez. 27 février.

12 mars.

Bataille de Toulouse. 10 avril.

Augereau était chargé de la partie la plus active du plan de défense. « Oubliez vos cinquante-six ans, lui écrivit l'Empereur; souvenez-vous de Castiglione. » Sa mission était de balayer la vallée de la Saône, et de se porter sur les communications de Schwarzenberg. Après l'occupation de Genève, l'extrême gauche du généralissime, sous Bubna (12 000) fit irruption sur les deux rives du Rhône, et n'osa toutefois attaquer Lyon. Cependant, les renforts arrivèrent de Toulon, de Nîmes, de la Catalogne. Augereau eut sous ses ordres 22 000 combattants; entre les mains d'un général dévoué, cette troupe eût suffi pour inquiéter la grande armée autrichienne sur sa retraite, et pour la forcer de ralentir sa marche en avant. Mais Augereau ne se souvint point de Castiglione; il ne sut ou ne voulut point faire manœuvrer son armée. Au lieu d'anéantir Bubna, il batailla sans fruit sous Genève; il fit sur Lons-le-Saulnier un faux mouvement qui permit aux coalisés de se reconnaître, et donna le temps à Schwarzenberg de reculer jusqu'à Chaumont pour former contre lui

25 fév.-9 mars.

une armée de 60 000 hommes; il fut replié, vaincu à Limonest, et forcé d'évacuer Lyon. Sa défection eut 20-21 mars 1814.
pour conséquence la seconde irruption des coalisés dans le bassin de la Seine, et leur concentration au cœur de la Champagne!

VIII. CAMPAGNE DE 1815.

Les actes de Fontainebleau reléguèrent Napoléon à l'île d'Elbe; l'opinion populaire l'en rappela; les fautes du gouvernement royal avaient préparé son succès. Louis XVIII, reconnu roi par les corps constitués de l'Empire, répudia cette intronisation, et ne voulut relever que de ses droits. Toutefois il consacra, par une charte émanant de sa volonté, les principes généraux de la révolution. Mais son frère, ses plus proches affidés, les partisans les plus ardents de sa famille, ceux qui se disaient exclusivement royalistes, regardèrent cette concession comme révocable, comme coupable même. Ils s'appliquèrent à la dénaturer, à la détruire; ils n'hésitèrent pas à divulguer leur prétention d'arriver, pas à pas, à un retour complet à l'ancien régime. Les citoyens s'émurent, et l'armée, traitée en criminelle à cause de ses victoires, insultée par l'émigration, offensée dans ses affections, dans ses souvenirs, l'armée invoqua son Empereur. Débarqué 20 mars.
avec 500 hommes, au golfe Juan, en vingt jours il arriva, sans coup férir, aux Tuileries. Son premier soin 25.
fut de demander la paix. Mais l'Europe avait encore sur pied toutes ses troupes; les souverains renouèrent leur coalition, et ébranlèrent un million de soldats pour le renverser du trône. Cependant, la Vendée et le midi s'insurgèrent; diversion funeste qui empêcha de profiter de la première surprise pour s'appuyer au Avril-mai.
Rhin!

L'armée était réduite; Napoléon la réorganisa; en deux mois il eut sur pied 217 400 hommes. La Vendée, le midi furent pacifiés, et 120 000 combattants se concentrèrent, sur la Sambre, pour saisir le passage de cette rivière, se déployer dans la plaine de Fleurus, et livrer bataille aux premières lignes des coalisés. Elles se composaient : à notre gauche de 104 200 Anglais, Hollandais, Belges et Allemands commandés par Wellington, cantonnés en avant de Bruxelles; à notre droite, de 124 600 Prussiens, sous Blucher, à cheval sur la Meuse.

La route de Charleroi à Bruxelles marquait la séparation des cantonnements des deux généraux ennemis. C'est par là que Napoléon fit irruption dans l'espérance de les surprendre et de les battre tour à tour; mais ils furent avertis de sa présence par la désertion de Bourmont, et, pendant la nuit qui précéda l'ouverture des hostilités, Blucher prit des dispositions défensives. Sa droite (32 000), à l'approche des colonnes françaises, détruisit les ponts de la Sambre, et se replia lentement. La nécessité de réparer les ponts, les hésitations des corps qui poursuivirent les Prussiens, consumèrent un temps précieux. Le plan était de pousser jusqu'à la route de Nivelles à Namur, d'appuyer la gauche aux Quatre-Bras où cette communication se croise avec la chaussée de Bruxelles, d'étendre la droite jusqu'à la petite rivière de la Ligne, et de faire une large ouverture entre Blucher et Wellington. Mais la journée finit, après quelques engagements partiels, sans que l'on eût atteint les positions qu'il aurait été si important de saisir. Le lendemain, il fallut combattre sur les deux points. A l'aube du jour, Ney, à la tête de l'aile gauche, marcha sur les Quatre-Bras, avec ordre de s'établir sur les hauteurs qui sont resserrées, d'un côté par des bois, de l'autre

Passage de la Sambre. 15 juin 1814.

Combat des Quatre-Bras. Bataille de Ligny. 16.

par les ravins d'où s'échappe la Dyle, et de barrer le passage aux troupes de Wellington. Cependant, l'Empereur courut aux Prussiens. Il les trouva au nombre de 80 000, en bataille, derrière la Ligne, ravin qui côtoie les collines dont la Sambre est encaissée. Le terrain derrière eux s'élevait en amphithéâtre, et l'Empereur pénétra à fond leurs dispositions. Leur droite s'appuyait sur le village de Saint-Amand, en deçà du ruisseau ; le centre sur Ligny, la gauche sur Sombref, lieu où la chaussée de Nivelles atteint la Ligne. L'Empereur rangea devant leur droite une division qui masqua l'armée dans les plis d'un sol accidenté. Cependant, il prescrivit à Ney d'enlever les Quatre-Bras, puis de lancer à la hâte, jusqu'à Sombref, une colonne de 10 000 hommes, pour tomber, au fort du combat, sur les derrières de Blucher. Il était dix heures, il y a, des Quatre-Bras à Ligny, trois lieues; on pouvait donc accorder au maréchal quatre à cinq heures pour opérer son mouvement; on suspendit pendant ce temps l'attaque.

A deux heures, l'Empereur donna le signal; l'armée tomba sur les Prussiens et les refoula au delà du ravin. Blucher crut qu'elle voulait foncer par sa droite et le balayer jusqu'à Namur. Il disposa de ce côté des renforts et reprit Saint-Amand; 20 000 Français y coururent, se ruèrent sur le village, l'enlevèrent et firent plier l'ennemi au milieu d'un effroyable carnage. L'Empereur à ce moment entrevit la possibilité de percer le centre et d'envelopper la droite; il forme sa colonne, lorsqu'on aperçoit, au sommet du plateau, une forêt de baïonnettes. Est-ce enfin Ney qui exécute son mouvement? Est-ce une colonne anglaise, victorieuse du maréchal, qui menace de descendre sur Fleurus et de couper la retraite? Avant que ce doute soit éclairci, les deux armées, également émues, sus-

pendent le combat. Au bout d'une heure, on sait que ce sont 20 000 hommes de l'aile gauche que conduit Drouet. Napoléon, plein d'espoir, reprend son projet; 10 000 fantassins, soutenus par la garde et les cuirassiers, s'élancent sur Ligny et engagent dans ses rues un combat long et furieux. Le centre ennemi, ses réserves, furent tour à tour écrasés; Blucher, renversé de cheval, n'échappa, tout meurtri, qu'à la faveur de l'obscurité. Il était nuit close, on ne pouvait plus manœuvrer, et, à la grande surprise de l'armée, l'intervention de Drouet, qui ne semblait pas douteuse, ne se fit point sentir à cet instant critique. Les Prussiens vidèrent le champ de bataille où l'on croyait les anéantir; leurs pertes toutefois furent énormes: elles s'élevèrent à 25 000 hommes, 8 drapeaux, 40 canons. Les vainqueurs eurent 7 000 tués ou blessés. Dès le soir ils occupèrent la ville de Sombref et la crête des hauteurs; mais la joie du triomphe fut troublée par des retours amers sur les contre-temps de la journée. Comment Ney avait-il pu ne pas apparaître? Comment Drouet, au moment où il tenait l'armée prussienne, avait-il lâché prise? Pour expliquer ces incidents, qui ont eu sur les destinées de la France une influence si funeste, il faut se reporter aux opérations de l'aile gauche; elle se composait de 40 000 hommes; le matin, Ney, n'ayant en première ligne que la moitié de ses forces, crut devoir attendre Drouet pour charger à fond. Ce fut une immense faute: il n'avait d'abord devant lui que 8 000 hommes; ce nombre s'accrut de minute en minute, et une demi-heure après l'instant où, impatient du retard de son lieutenant, il ouvrit le feu, les alliés étaient déjà 18 000. A cinq heures du soir 44 000 combattants pesèrent sur lui, et il eut besoin de toute sa fermeté pour n'être ni repoussé ni rompu. Il apprit alors les dispositions de l'Empereur; il sut que

l'officier qui lui apportait ses ordres, ayant rencontré Drouet, l'avait emmené tout entier; aussitôt il rappela impérativement ce général. Drouet obéit; il ne laissa en présence des Prussiens qu'une division, que leur cavalerie tint en respect, et il arriva aux Quatre-Bras comme le combat finissait; il ne fut utile nulle part, et sur les deux points le succès fut loin de répondre aux exigences de la situation. Blucher marcha toute la nuit en indiquant Vavres pour rendez-vous à ses colonnes éparses; il avertit Wellington qui, le lendemain, évacua les Quatre-Bras et recula par la route de Bruxelles. Napoléon détacha, à droite, Grouchy (30000) pour contenir les Prussiens, lui-même poursuivit les Anglo-Hollandais; on avança par un temps affreux, en échangeant, de position en position, quelques boulets avec l'arrière-garde ennemie. A six heures du soir, Wellington, qu'une brume épaisse enveloppait, déploya jusqu'à 60 pièces; on comprit que toute l'armée était là; il ne restait que trois heures de jour, et l'Empereur remit l'attaque au lendemain. La pluie pendant toute la nuit tomba par torrents; au jour, le ciel s'éclaircit, mais il fallut attendre que le terrein s'étanchât. A dix heures seulement les colonnes purent se former. L'Empereur monte à cheval, donne avis de la bataille à Grouchy, qui a passé la nuit à Gembloux, et lui prescrit de ne point laisser les Prussiens se remettre de leur désordre. L'armée s'ébranle en trois lignes et marche aux Anglais.

Ils étaient rangés sur le plateau de Mont-Saint-Jean, qui coupe obliquement la chaussée, la gauche en arrière; leur droite était couverte par le château d'Hougoumont, le centre par la ferme de la Haye-Sainte, la gauche s'appuyait aux fermes de la Haye, de Papelotte, et au hameau de Smohain. Bataille de Waterloo. 18 juin 1815.

Vers midi, la fusillade s'ouvrit à notre gauche; la

division extrême aborda le parc d'Hougoumont, qui fut vivement disputé. On voulait d'abord enlever au centre et à la droite des alliés leurs points d'appui, et se ruer ensuite contre leur gauche pour rendre impossible leur jonction avec les Prussiens.

Cependant, dès les premiers coups de feu, l'Empereur, dont les regards cherchaient avidement Grouchy, aperçut à deux lieues à droite 5 à 6 000 baïonnettes. Était-ce l'avant-garde du maréchal? Était-ce celle de Blucher? Il y allait du sort de la France. Sans délibérer on détacha 3 000 cavaliers qui se rangèrent en potence sur le flanc droit de l'armée. On sut bientôt que ces troupes appartenaient au corps de Bulow qui était parti le matin de Vavres à la tête de 30 000 hommes. L'Empereur sur-le-champ envoie 12 000 hommes, sous Lobau, pour le tenir en échec et l'attaquer s'il vient à entendre, sur ses derrières, le canon de Grouchy. Enfin, par un dernier ordre (qui ne parvint pas), il somme le maréchal d'arriver et de prendre les Prussiens entre deux feux.

Ces précautions prises, il lance toute la première ligne contre Wellington. Le choc est effroyable : les dragons anglais chargent les flancs de l'aile droite et y sèment le désordre; les cuirassiers accourent, les sabrent et rendent l'ascendant à l'infanterie; elle enlève la Haye, Papelotte, Smohain. En même temps Ney, après de longs et sanglants efforts, est maître de la Haye-Sainte. Enfin Hougoumont est incendié, et la droite ennemie réduite à la défensive. Les Anglais fléchissent; mais Bulow fait des progrès inquiétants; il faut, pour soutenir Lobau, dégarnir le centre de 12 bataillons de la garde dont le feu meurtrier force le général prussien à s'avouer vaincu et à battre en retraite. Cependant, son canon a ranimé Wellington, qui tombe sur l'aile droite au moment où elle commence à cou-

ronner le plateau où il s'est rangé ; il l'en fait descendre, mais les cuirassiers gravissent le coteau, toute la cavalerie les suit ; les Anglais reculent et forment des carrés ; on les aborde dans tous les sens ; on les entame presque tous, quelques-uns sont ouverts, sabrés, dispersés ; 15 000 hommes périssent dans cette mêlée terrible. A peine en reste-t-il 40 000 dans les rangs ; les convois prennent la fuite ; l'alarme se répand jusqu'à Bruxelles, et l'on entend Wellington au désespoir invoquer la nuit ou les Prussiens. Il était sept heures ; pour porter à l'ennemi le dernier coup, pour lui enlever Mont-Saint-Jean, pour le jeter en désordre dans la forêt de Soignies, l'Empereur forma le centre en une formidable colonne que durent soutenir les deux ailes. Mais à ce moment on vit les Prussiens de Blucher déboucher par le chemin de Vavres, à une demi-lieue de la droite. Crise cruelle ! la cavalerie fut émue ; l'Anglais reprit courage, et Napoléon qui attendait, pour donner le signal, 8 bataillons de la vieille garde, commanda de brusquer l'attaque.

Le pas de charge retentit, on force les Anglais : deux fois ils font avancer des troupes fraîches, deux fois on les culbute et l'on pousse en avant. Wellington alors appelle 14 bataillons, ses dernières réserves. Si on les écrase, c'en est fait de l'armée anglaise, et Blucher, survenant au milieu d'une affreuse déroute, doit être entraîné. Ney se précipite avec 4 bataillons de moyenne garde. Mais le nombre l'emporte ; jusqu'à huit heures le maréchal retourne impétueusement à la charge : vains efforts ! la mitraille dévore ses rangs ; nos vieux généraux succombent : Michel est tué, Friant, Cambronne sont blessés ; il faut, pour fixer la victoire, le secours de la vieille garde ; mais la vieille garde n'est plus disponible et la victoire n'est plus incertaine.

Blucher, 40 000 Prussiens se sont ouvert le champ

de bataille ; ils ont déposté de la Haye la division de droite, et, pour la rallier, Napoléon a fait marcher les 8 bataillons qui devaient achever Wellington. Celui-ci dispose aussitôt, pour charger la droite, de deux brigades qui couvraient son flanc gauche. Les escadrons de service courent au-devant d'elles et sont ramenés. Cet incident fut décisif; il était neuf heures ; la droite ne put se raffermir. Dès lors Wellington, Blucher, Bulow, 150 000 hommes inondèrent la plaine dans tous les sens. Les 4 bataillons de Ney périrent; l'aile droite se débanda; la vieille garde elle-même fut entraînée par les fuyards. La nuit mit le comble au désordre; tous les corps se désorganisèrent et fuirent tout d'une traite jusqu'à la Sambre; l'Empereur ordonna de se rallier sous Laon et revint à Paris.

Grouchy ne partit de Gembloux qu'à huit heures; à moitié chemin de Vavres il entendit la canonnade; ses lieutenants le conjurèrent de marcher sur le feu. Peut-être eût-il cédé à leurs instances, si ses troupes légères ne s'étaient pas engagées devant Vavres; il y courut et livra un combat stérile. A l'affreuse nouvelle, le lendemain, il battit en retraite par Namur, Mézières et Reims, d'où il gagna Paris.

Mais de graves événements se passèrent dans le sein de l'assemblée, et, comme l'année précédente, subordonnèrent les combinaisons militaires à des intrigues politiques.

22 juin 1815. Sous l'impression du désastre de Waterloo, les représentants se soulevèrent contre l'Empereur; ils lui arrachèrent son abdication; ils revendiquèrent la dictature et confièrent à un gouvernement provisoire la mission de négocier avec l'étranger ou de soutenir une guerre nationale.

Les plénipotentiaires de ce nouveau pouvoir, armés de l'abdication de Napoléon et des déclarations des

souverains en faveur de la France, crurent obtenir la suspension immédiate des hostilités. A côté de leurs démarches officielles, d'autres négociations s'ouvrirent en secret entre Wellington et des membres du ministère et de l'état-major, négociations tendant à sauver Paris d'une seconde occupation en se soumettant aux Bourbons.

Les coalisés ne respectèrent pas plus les Bourbons que la France. Leurs armées débordèrent sur tous les points : Frimont, après avoir bataillé en Savoie, avait signé un armistice; il ne lui convint point de l'observer; il répandit 62 000 Austro-Piémontais sur les deux rives du Rhône; il fit contre Grenoble l'essai infructueux d'un coup de main; puis, à la suite de quelques escarmouches, il conclut avec Suchet une convention en vertu de laquelle il prit possession de Lyon.

Colloredo (aile gauche de Schwarzenberg) (40 000), passa le pont de Bâle, manœuvra pendant dix-sept jours contre Lecourbe, et le renferma enfin dans le camp retranché de Belfort, où le corps français se maintint jusqu'à la fin de la guerre.

Schwarzenberg, avec 60 000 Autrichiens, Bavarois et Russes, aborda, par le nord, les lignes de Wissembourg, s'étendit par sa droite au delà de la Sarre et replia pied à pied la faible armée du Rhin dans les murs de Strasbourg, dont il chercha vainement à se faire livrer les portes.

Cependant, Wellington et Blucher, partis du champ de bataille de Waterloo, traversèrent en deux colonnes les départements du Nord, de la Somme et de l'Aisne, passèrent l'Oise sans obstacle à Compiègne et Pont-Saint-Maxence, et déployèrent enfin 100 000 hommes devant le camp retranché de Paris.

Le gouvernement provisoire se montra moins préoccupé de leur faire expier cette marche téméraire que

d'éloigner Napoléon. Retiré à la Malmaison, l'Empereur mesurait en frémissant les pas des colonnes ennemies et ceux des 80 000 Français qui les côtoyaient lentement. Lorsqu'il vit les deux armées en présence sous Paris : l'une hésitant à commencer l'attaque, l'autre soutenue par une immense population, non moins impatiente qu'elle de tirer de ses revers une éclatante vengeance, il demanda, aux hommes qui le tenaient prisonnier, de lui rendre son épée pour un seul jour; il leur promit d'appuyer par la victoire des négociations que l'abus de la force rendait illusoires. Ils le refusèrent; il partit : Wellington resserra les retranchements dont on avait couvert l'enceinte du nord, Blucher passa la Seine, et compléta par l'autre rive l'investissement de Paris.

3 juillet 1815. L'armée, après quelques coups de feu, convint de se retirer sur la Loire; les vainqueurs inondèrent la ville; au mépris de la capitulation, ils pillèrent les musées; ils braquèrent leurs canons sur le palais où ils avaient ramené le roi; ils imposèrent à ce prince les traités qui ont ouvert de cinq larges brèches la frontière de Louis XIV. Enfin, comme s'ils n'eussent point eu foi en leur victoire, ils exigèrent le licenciement des fières phalanges qu'ils redoutaient encore quoique mutilées, désarmées, abattues.

1er septembre. Tous les corps, toutes les armes se disloquèrent, et chacun, sans désordre, regagna ses foyers. Mais le repos de ces nobles vétérans fut encore utile à la cause qu'ils avaient défendue pendant vingt-trois années.

Les généraux devinrent les historiens de leurs propres faits d'armes; les officiers se mêlèrent aux citoyens de toutes les classes, et montrèrent bientôt qu'ils n'avaient jamais prodigué leur sang que pour l'indépendance et les institutions du pays. Les simples soldats, dans les hameaux, dans les ateliers, dans les

chaumières reprirent, sans murmurer, les humbles travaux de leur jeunesse; ils popularisèrent leur gloire jusqu'aux contrées où elle avait été le moins comprise; ils préparèrent, par leur influence sur les générations naissantes, l'éducation militaire de l'armée qui devait leur succéder si dignement.

FIN.

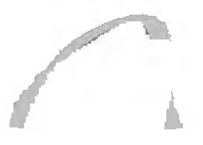
TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A

B



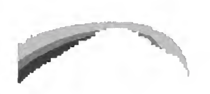
C



D

[1] Imprimé par erreur Davoust dans le texte.

E



H

J



K





M

O

S

T

U

V

W

Y

Z

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

HUITIÈME PÉRIODE.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

TOME Ier.

Page	5	*ligne*	5	Provence	*lisez :*	Province.
—	64	—	16	militaires	—	unitaires.
—	112	—	15	Rapullo	—	Rapallo.
—	146	—	19	Mohatz	—	Mohacz.
—	148	—	27	140 ans	—	114 ans.
—	210	—	28	le comte de Clermont; *reporter ce nom au règne suivant.*		

TOME II.

Page	119	*ligne*	11	un mois *lisez :* six mois, *et en marge :* 17 octobre (26 vendémiaire).		
—	161	—	15 et 31	Garafoldo	*lisez :*	Garafolo.
—	172	—	16	longea	—	coupa.
—	209	—	35	sa gauche	—	sa droite.
—	305	—	15	12000	—	120,000.

PROGRAMME

D'UN COURS

D'HISTOIRE MILITAIRE

DE LA FRANCE

Ce programme est le résumé de l'*Histoire militaire de la France* de M. P. Giguet, ouvrage adopté par le Ministère de la guerre pour les écoles régimentaires. (2 vol. in-8, prix, brochés, 15 fr. Paris, librairie de L. Hachette et Cie.)

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

PROGRAMME

D'UN COURS

D'HISTOIRE MILITAIRE

DE LA FRANCE

A L'USAGE

DES ÉCOLES RÉGIMENTAIRES



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12

(Quartier de l'École de Médecine)

1849

PROGRAMME[1]

D'UN COURS

D'HISTOIRE MILITAIRE

DE LA FRANCE.

INTRODUCTION.

ÉTAT DE LA GAULE

Depuis le VIIe siècle avant J. C. jusqu'à l'an 420 de l'ère chrétienne.

1. Les Kimris envahissent le nord de la Gaule. — Migrations des Gaulois. — Bataille de l'Allia; prise de Rome. — La tribu des Sénonais est anéantie.

2. Les Romains subjuguent la Gaule cisalpine. — Ils réduisent en province romaine le Dauphiné, la Provence, le Languedoc. — César entre dans la Gaule indépendante; — ses victoires sur les Helvètes et les Suèves. — Il bat les Belges; — il subjugue la Gaule occidentale. — Ses expéditions en Germanie et en Grande-Bretagne. — Il combat l'insurrection générale des vaincus. — Il prend Alise et met le sceau à sa conquête.

3. Organisation de l'administration et de la force publique. — Armement, manière de combattre sous les Romains.

4. Révolte de Civilis. — Grande incursion des Francs. — Suite d'invasions. — Nouveaux désastres. — Révolte des Ba-

[1] Ce programme est le résumé des matières contenues dans l'*Histoire militaire de la France*, par P. Giguet, ouvrage adopté par le ministère de la guerre pour les écoles régimentaires. (2 vol. in-8, Paris, librairie de L. Hachette et Cie.)

gaudes. — Victoires de Constance Chlore. — Victoires de Constantin. — Paix sous le règne de ce prince. — Progrès des Barbares; — leurs établissements fixes.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DE PHARAMOND A PÉPIN-LE-BREF. (420-752.)

Conquête des Gaules par les Francs; guerres des Austrasiens et des Neustriens.

5. Commencement incertain de la monarchie des Francs. — Victoires d'Aétius. — Irruption des Huns. — Règne de Childéric.

6. Avénement de Clovis. — Bataille de Soissons. — Clovis soumet les Tongriens. — Son mariage. — Bataille de Tolbiac. — Conversion de Clovis; — ses limites. — Il fait la guerre aux Bourguignons, puis aux Visigoths. — Bataille de Vouglé. — Incursion au midi. — Cruautés de Clovis. — Son expédition en Bretagne; — sa mort. — Partage de sa succession.

7. Conquêtes des Francs en Germanie; — leurs expéditions en Italie. — Ils dépossèdent les Bourguignons et les Visigoths. — Leur tentative sur l'Espagne. — Agrandissement de Clotaire Ier; — son expédition en Saxe. — Dissidence entre les Neustriens et les Austrasiens. — Institution d'un maire du palais. — Avénement de Clotaire II. — Il cède l'Austrasie à Dagobert. — Sa mort. — Il laisse l'Aquitaine à Haribert. — Dagobert réunit tous ses royaumes. — Sa guerre contre les Slaves. — Il cède l'Austrasie à Sigebert II.

8. Rois fainéants. — Bataille de Tertry. — Guerres de Pépin d'Herstall. — Sa mort. — Soulèvements des Frisons et des Neustriens. — Charles-Martel les réprime. — Batailles de Vincy; — de Soissons. — Guerre en Saxe. — Invasions des Sarrasins. — Bataille de Poitiers. — Incursions sur le Rhin, sur le Rhône, en Aquitaine. — Nouvelle guerre en Saxe. — Siége de Narbonne. — Conquête de la Provence. — Mort de Charles-Martel.

9. Ses fils; leurs guerres. — Pépin se fait élire roi.

10. Organisation des armées; armement, administration, manière de combattre.

SECONDE PÉRIODE.

DE PÉPIN-LE-BREF A HUGUES-CAPET. (752-987).

Guerres des Carlovingiens.

11. Sacre de Pépin ; — ses guerres en Italie ; — en Languedoc ; il prend Narbonne ; il soumet l'Aquitaine ; sa mort.

12. Ses fils se partagent son royaume. — Révolte de l'Aquitaine. —Mort de Carloman ; Charlemagne s'empare de ses États.

13. Organisation des armées de Charlemagne.

14. Sa première campagne contre les Saxons. — Il fait la conquête de la Lombardie ; — il retourne en Saxe ; il soumet le Frioul et combat encore les Saxons.

15. Son expédition en Espagne ; échec de Roncevaux.

16. Quatrième campagne en Saxe ; victoire de Buckholz. — Cinquième campagne ; bataille de Sonnethal ; victoires de Dethmold et de la Hase. — Baptême et soumission de Vitikind.

17. Excursion en Bretagne. — Soumission d'Arigise, duc de Bénévent. — Invasion de la Bavière ; déposition du duc Tassilon.

18. Expédition contre les Slaves wilses. — Campagne contre les Abares ; — apprêts d'une seconde campagne ; Charlemagne à Ratisbonne.

19. Soulèvements contre lui. — Il retourne en Saxe ; ses vengeances ; ses cruautés. — Son fils Pépin réduit les Abares. — Long séjour en Germanie ; les Bretons sont réduits.

20. Charlemagne proclamé empereur d'Occident ; son dessein de réunir les deux empires. — Il transplante les Saxons en deçà du Rhin ; il institue le tribunal wêmique. — Ses dernières expéditions. — Sa mort.

21. Conséquences de sa politique.

22. Couronnement de Louis le Débonnaire. — Guerre sur toutes ses frontières. — Ses discussions avec ses fils, sa mort.

23. Guerre civile entre ses successeurs. — Bataille de Fontenay ; — traité de Verdun ; l'empire est partagé ; limites de la France.

24. Ravages des Normands. — Capitulaire de Kersy. — Impuissance des successeurs de Charles le Chauve. — Incursions continuelles des Normands.

25. L'empereur Charles le Gros est élu roi de France ; siége de Paris, gloire du comte Eudes ; intervention honteuse du roi. — Il est déposé et meurt. — Eudes est élu à sa place.— Défaite des Normands à Louvain. — Eudes partage le royaume avec Charles le Simple.

26. Celui-ci est fait roi. — Aux prises avec Rollon, duc des Normands. — Il lui cède la Neustrie maritime ; il prend la Lorraine ; ses succès en Allemagne ; il perd ses conquêtes ; il est déposé.

27. Raoul, duc de Bourgogne, est élu roi.

28. Élection de Louis d'Outre-mer ; ses luttes, ses guerres féodales. — Élection de Lothaire ; Othon II sous les murs de Paris.— Louis le Fainéant succède à Lothaire ; sacre de Hugues Capet.

TROISIÈME PÉRIODE.

DE HUGUES-CAPET A PHILIPPE VI. (987-1328.)

I. Guerres privées ; conquête de l'Angleterre ; première croisade.

29. État de la France ; guerres privées, morcellement universel. — Établissement de la trêve de Dieu ; éclat de la chevalerie.

30. Les Normands en Italie ; leurs conquêtes ; ils reconnaissent le pape suzerain des Deux-Siciles.

31. Projets de Grégoire VII ; il donne l'Angleterre à Guillaume de Normandie ; bataille d'Hastings.

32. Les Turcs prennent le saint sépulcre. — Concile de Clermont. — Première croisade. — Départ de Godefroy de Bouillon.—Prise de Nicée ; batailles de Dorylée ;—d'Antioche ; prise d'Antioche. — Prise de Jérusalem. —Départ de renforts ; leurs désastres. — Troisième armée que conduit Boémond.

33. Fermentation en France, commencement des communes.

II. Guerres entre la royauté et les grands feudataires ; suite des croisades.

34. Louis le Gros aux prises avec les sires de Montlhéry et de Montmorency, — avec Henri Ier d'Angleterre. — Bataille de Brenneville. — Grande armée féodale rassemblée contre l'empereur Henri V. — Extension du pouvoir de Louis ; — mariage de son fils ; sa mort.

35. Seconde croisade ; départ de Louis VII ; destruction de l'armée à Laodicée.

36. Retour du roi, son divorce ; sa femme épouse Henri Plantagenet. — Hostilités de Louis et de Henri. — Thomas Beckett est assassiné ; parti que Louis tire de cet événement.

37. Avénement de Philippe II ; ses démêlés avec Henri.

38. Bataille de Tibériade. — Troisième croisade ; marche des Allemands ; mort de Frédéric Barberousse ; les croisés prennent Saint-Jean d'Acre. — Retour de Philippe. — Captivité de Richard Cœur de Lion.

39. Philippe envahit la Normandie ; sa retraite ; ses trêves avec Richard. — Mort de ce dernier. — Conquêtes de Philippe sur Jean sans Terre.

40. Quatrième croisade ; le comte de Flandre empereur à Constantinople. — Croisade contre les Albigeois. — Bataille de Muret.

41. Coalition contre la France.—Philippe envahit la Flandre. — Bataille de Bouvines. — Défaite de Jean sans Terre.

42. Cinquième croisade. — Prise de Damiette.

43. Louis de France en Angleterre, il échoue ; — son avénement ; ses progrès au Midi, sa mort.

III. Extension du pouvoir royal ; suite des croisades ; commencement des guerres avec les Flamands.

44. Prépondérance de la couronne ; interdiction des guerres privées ; dépendance des justices féodales.

45. Ligue contre saint Louis. — Guerre avec Henri III d'Angleterre ; — batailles de Taillebourg ; — de Saintes.

46. Louis part pour l'Orient ; — il prend Damiette.—Bataille

de Mansourah ; — retraite des croisés ; — captivité du roi ; — son retour en Europe.

47. Charles d'Anjou en Italie ; bataille de la Grandella.

48. Louis débarque à Tunis ; sa mort.

49. Tentatives de Philippe le Hardi pour s'étendre au midi.

50. Philippe le Bel s'efforce d'augmenter le pouvoir monarchique ; — il convoque les députés des communes aux états généraux ; — traité de Tarascon ; démêlés avec Édouard Ier d'Angleterre ; progrès en Flandre ; saisie de ce fief.

51. Révolte des tisserands de Bruges ; — batailles de Courtrai ; — de Mons-en-Puelle.

52. Réformes intérieures ; débats avec le pape Boniface VIII ; procès des templiers ; mort de Philippe.

53. Courts règnes de ses trois fils.

54. Organisation des armées ; dignités militaires.

QUATRIÈME PÉRIODE.

DE PHILIPPE VI (DE VALOIS) A CHARLES VIII.
(1328-1483.)

I. Suite des guerres avec les Flamands ; réaction contre la bourgeoisie ; guerres avec l'Angleterre.

55. Situation de l'Europe ; parallèle entre la France et l'Angleterre. — Tendances absolutistes de Philippe.

56. Grande armée contre les Flamands ; — bataille de Cassel.

57. Apprêts de guerre ; Édouard III d'Angleterre reconnu roi de France par les Flamands. — Combat naval de l'Écluse ; — les Anglais en Guienne ; — opérations contre eux. — Combat de Caen ; — retraite d'Édouard ; il passe la Somme ; — bataille de Crécy. — Prise de Calais. — Peste noire ; — mort de Philippe.

58. Jean renouvelle la guerre ; — bataille de Poitiers ou de Maupertuis ; captivité du roi.

59. Son fils aux prises avec les états. — Étienne Marcel ; Robert Lecocq ; la Jacquerie. — Traité de Brétigny.

60. Charles V envoie les compagnies en Espagne ; — batailles de Navarrète, — de Monteil.

61. Les hostilités se renouvellent avec les Anglais; système de guerre du roi; épuisement des ennemis; leurs échecs. — Combat naval de la Rochelle; progrès de Duguesclin. — Expédition désastreuse des Anglais. — Trêve de Bruges.—Dernière campagne. — Mort du roi.

62. Ses réformes dans l'administration et l'armée.

II. Suite de la réaction contre la bourgeoisie et des guerres avec l'Angleterre ; désastres de la chevalerie.

63. Expédition de Naples.

64. Agitation des grandes villes du Nord; soulèvement des Gantois; — bataille de Rosebecque.

65. Démence de Charles VI; factions à Paris ; — assassinat du duc d'Orléans.

66. Henri V d'Angleterre débarque en France; — bataille d'Azincourt.

67. Les Bourguignons dominent à Paris. — Assassinat de Jean sans Peur.

68. Prise de Rouen ; Paris livré aux Anglais.

69. Les Armagnacs se réfugient au delà de la Loire. — Batailles de Mons-en-Vimeu ; — de Baugé. — Siége de Cosne. — Mort d'Henri V et de Charles VI.

III. Efforts de la France pour expulser les Anglais; luttes avec la seconde maison de Bourgogne.

70. Batailles de Cravant ; — de Verneuil. — Siége d'Orléans ; — journée des Harengs.

71. Jeanne d'Arc à Chinon; — Orléans ravitaillée, — levée du siége; — bataille de Patay. — Sacre de Charles VII; attaque de Paris. — Jeanne prisonnière; — elle est brûlée vive.

72. Paix d'Arras avec le duc de Bourgogne. — Soumission de Paris.

73. Réformes administratives et militaires. — La Praguerie. — Trêve avec les Anglais; le dauphin en Alsace ; — bataille de Saint-Jacques. — Institution d'une armée permanente. — Conquête de la Normandie et de la Guienne. — Rébellions du comte d'Armagnac et du dauphin. — Mort de Charles VII.

74. État du royaume. — Entrevue de Louis XI et de Philippe le Bon. — Ligue du bien public; — bataille de Montlhéry. — Traité de Conflans; — priviléges accordés à Paris. — Louis accable le duc de Bretagne; traité d'Ancenis.

75. Entrevue de Péronne; — traité en cette ville. — Sac de Liége. — Louis détache son frère du parti bourguignon; il reprend les places de la Somme; trêve qu'il signe.

76. Ligue contre la France; Charles le Téméraire suspend ses coups. — Mort du frère de Louis; son apanage saisi. — Siége de Beauvais. — Charles en Normandie. — Trêve avec le duc de Bretagne; trêve de Senlis avec le Téméraire. — Siége de Neuss. — La Ligue accablée au midi; le Roussillon conquis; paix avec l'Aragon; — traité de Picquigny avec Édouard IV d'Angleterre.

77. La trêve renouvelée avec Charles. — Exécution de Saint-Pol. — Charles le Téméraire s'empare de la Lorraine et envahit la Suisse. — Batailles de Granson, — de Morat, — de Nancy.

78. Provinces que saisit Louis XI. — Marie de Bourgogne épouse Maximilien d'Autriche. — Hostilités avec ce dernier; — bataille de Guinegate; — traité d'Arras. — Prise de possession de la Provence.

79. Situation du royaume et de l'Europe; organisation de la force publique permanente; progrès de l'artillerie.

CINQUIÈME PÉRIODE.

DE CHARLES VIII A HENRI II. (1483-1547.)

I. Guerre de Bretagne.

80. Minorité de Charles VIII; — ligues contre lui; — convocation des états généraux; leur attitude; — fermeté de la régente Anne de Beaujeu. — Bataille de Saint-Aubin-du-Cormier. — Mariage du roi avec Anne de Bretagne.

II. Guerres d'Italie; conquête de Naples.

81. Droits de Charles VIII sur la couronne des Deux-Siciles. — Son armée; ses concessions à ses voisins. — Mort de Ferdinand, roi de Naples. — Bataille de Rapallo; — Charles en Ita-

lie; — passage du col de Pontrémoli; — entrée à Florence, à Rome; — traité avec Alexandre VI. — Abdication d'Alphonse de Naples; progrès de l'armée; combat sur le Garigliano. — Entrée à Naples.

82. Ligue formée par les Vénitiens. — Entrée solennelle de Charles VIII à Naples; — sa retraite. — Le col de Pontrémoli forcé; — bataille de Fornovo. — Retour en France. — Bataille de Seminara. — Naples attaquée; — bataille d'Éboli; — capitulation de l'armée.

83. Invasion du Languedoc; trêve générale. — Mort de Charles VIII; situation du royaume; agrandissement de la maison d'Autriche; les factions assoupies en Angleterre.

III. Suite des guerres d'Italie; conquête du Milanais; ligue contre la France.

84. Avénement de Louis XII; son mariage avec Anne de Bretagne; ses traités. — Il fait la conquête du Milanais; — son entrée à Milan. — Trivulce chassé de Milan. — Sforze trahi et livré au roi.

85. Le partage des Deux-Siciles stipulé avec Ferdinand d'Aragon. — Frédéric de Naples détrôné. — Les coalisés se font la guerre; Gonsalve renfermé à Barletta. — Batailles de Seminara; — de Cérignoles; les Français chassés de Naples.

86. Nouvelle armée dans les États romains; — ses désastres. — Capitulation de Gaëte; — retraite de Louis d'Ars; — révolte de Gênes.

87. Ligue de Cambrai. — Maximilien aux prises avec les Vénitiens. — Bataille d'Agnadel; — siége de Padoue. — Louis se replie sur l'Adige.

88. Siége de la Mirandole. — Bataille de Bologne. — Reprise de Brescia. — Bataille de Ravenne; mort de Gaston de Foix; — retraite des Français.

89. Ferdinand d'Aragon s'empare de la Navarre. — Expédition contre lui.

90. Nouvelle ligue; le Milanais reconquis. — Bataille de Novare ou de la Riotta.

91. Coalition générale contre la France. — Henri VIII et Maximilien en Flandre; — les Suisses en Bourgogne; retraite

de ceux-ci; — 2e bataille de Guinegate (journée des Éperons). — Prise de Thérouenne et de Tournai. — Traités de Londres. — Mort de Louis XII.

IV. Suite des guerres d'Italie; expéditions du Milanais et de Naples; triomphe de Charles-Quint.

92. Traités de François Ier; ses apprêts de guerre. — Passage des Alpes. — Bataille de Marignan; — le Milanais conquis. — Paix de six ans.

93. Changements en Europe. — Luther; avénement de Charles-Quint à l'empire. — Incursion en Navarre; échec sous Pampelune. — Le duc de Bouillon aux prises avec l'empereur. — Prise de Fontarabie. — Siége de Mézières. — Intervention de l'armée royale. — Retraite sur la Somme.

94. Lautrec évacue le Milanais; — il y rentre; — bataille de la Bicoque; — Lautrec repasse les Alpes; — siége de Fontarabie; — Henri VIII débarque à Calais.

95. Coalition générale contre la France; complot du connétable de Bourbon; — prise de Fontarabie; siége de Bayonne. — Les lansquenets en Bourgogne; les Anglais en Picardie. — Bonnivet envahit le Piémont; — retraite de Bonnivet; mort de Bayard; — premier siége de Marseille; la flotte alliée détruite à Nice.

96. François rentre en Italie; ses fautes; — bataille de Pavie, captivité du roi. — Les frontières sont préservées. — Invasion des anabaptistes. — Traité de Madrid.

97. Nouvelle ligue; les Turcs en Hongrie. — Prise de Rome; mort de Bourbon. — Lautrec rentre en Italie; ses progrès; — il délivre Rome. — Il bloque Naples, défection de Doria; l'armée française capitule. — Défaite de Saint-Pol à Landriane. — Paix de Cambrai.

V. Guerres avec la maison d'Autriche; invasions de la Provence et de la Champagne.

98. Charles-Quint en Allemagne; ligue de Smalkalde. — François la protége; — ses subsides aux Hongrois; — ses négociations avec Soliman. — Invasion des Turcs en Hongrie;

Charles les contient. — François s'efforce de former une infanterie nationale. — Charles à Tunis. — Les hostilités se renouvellent en Piémont. — Manifeste de Charles; ses succès; il passe le Var. — Second siége de Marseille.

99. Invasion de la Picardie. — Siége de Péronne. — Alliance avec les Turcs. — François entre en campagne en Artois. — Places qu'il prend. — Trêve de ce côté.

100. Opérations des Turcs. — D'Humières en Italie; — sa détresse; — secours que lui amène le roi; — les Impériaux rejetés au delà du Pô. — Trêve de Nice. — Expédition de Charles-Quint à Alger.

101. François ébranle cinq armées. — Investissement de Perpignan; levée du siége; — opérations dans le Luxembourg. — Conquête de l'Artois; — des places de la Sambre; — de Luxembourg. — Les Impériaux assiégent Landrecies.

102. Prise de Nice. — Bataille de Cérisoles.

103. Siéges de Boulogne et Montreuil. — Prise de Luxembourg, — de Commercy, — de Ligny, — de Saint-Dizier. — Traité de Crespy; — délivrance de Montreuil.

104. Organisation et perfectionnements militaires; attributions des grades.

SIXIÈME PÉRIODE.

DE HENRI II A LOUIS XIV. (1547-1643.)

I. Suite des guerres avec la maison d'Autriche.

105. Charles-Quint abat le parti protestant en Allemagne; — Maurice de Saxe renouvelle la ligue de Smalkalde.

106. Henri III force les Anglais à la paix. — Ses stipulations avec la ligue allemande; — hostilités épisodiques en Italie; — Maurice se déclare contre l'empereur. — Prise de Metz, Toul et Verdun. — Invasion de l'Alsace; tentative sur Strasbourg. — Retraite de Henri. — Siége de Metz; levée du siége. — Sac de Thérouenne; — prise d'Hesdin. — Fin de la campagne au Nord.

107. Prise de possession de Sienne; coup de main sur

Naples. — Opérations en Hainaut. — Prise de Bavay. — Combat de Renty. — Combat de Marciano. — Prise de Casal. — Mariage de Philippe II d'Espagne.

108. Abdication de Charles-Quint. — Trêve entre Philippe et Henri II. — Expédition de Guise à Naples. — Tentative sur Douai; — bataille de Saint-Quentin; — Guise à la tête de l'armée; — prise de Calais; — de Thionville; — bataille de Gravelines; — traité de Cateau-Cambrésis. — Henri II tué dans un tournoi.

II. Guerres civiles et religieuses.

109. Causes des guerres civiles et religieuses; — grandeur des Guises; — complot d'Amboise; — mort de François II. — Massacre de Vassy. — Condé commence la guerre. — Prise de Rouen. — Bataille de Dreux. — Les protestants à Orléans et en Normandie. — Guise est assassiné. — Pacification d'Amboise.

110. Catherine de Médicis prête l'oreille aux conseils des protestants, leur politique; rupture qu'elle cause. — Condé tente d'enlever la cour; — elle rentre à Paris. — Bataille de Saint-Denis. — Condé rallie en Lorraine les auxiliaires allemands; — paix de Longjumeau. — La guerre recommence; — bataille de Jarnac; — siége de Poitiers; — bataille de Moncontour. — Belle marche de Coligny; — combat d'Arnay-le-Duc. — Paix de Saint-Germain. — Prise de Valenciennes et Mons; — mariage de Henri de Navarre; — massacre de la Saint-Barthélemy.

111. Siége de la Rochelle; trêve. — Formation du tiers parti; — Mort de Charles IX; Catherine déclare la guerre. — Combat de Fismes. — Forces des protestants à la Charité-sur-Loire. — Paix qu'ils obtiennent.

112. Commencement de la Ligue; premiers États de Blois. — Rupture suivie de la paix de Bergerac; — Nouvelle rupture suivie de la paix de Fleix. — Ascendant de Philippe II; les catholiques reprennent les armes; campagne infructueuse. — Bataille de Coutras. — Combat d'Auneau. — Henri III chassé de Paris. — Seconds États de Blois; assassinat des Guises. — Valois et le Béarnais réunis à Tours. — Ils marchent sur Paris; — leur camp de Saint-Cloud. — Henri III est assassiné.

113. Combat d'Arques. — Henri IV marche sur Paris; il se retire à Tours. — Bataille d'Ivry; — investissement de Paris; — Alexandre Farnèse part des Pays-Bas; il prend Lagny. — Levée du siége. — Retraite des Espagnols; — petite guerre autour de Paris. — Siége de Rouen; — secours amené par Farnèse; combat de Caudebec; retraite des ligueurs.

114. Mayenne et le parlement repoussent les prétentions de Philippe II; — conversion d'Henri IV; son entrée à Paris. — Il poursuit les Espagnols; siége de Laon. — Fin de la Ligue.

III. Reprise des guerres avec la maison d'Autriche.

115. Déclaration de guerre aux Espagnols. — Prise du Catelet; — de Cambrai. — Combat de Fontaine-Française. — Traité avec Mayenne; — Henri assiége la Fère. — Les Espagnols prennent Calais. — Prise de la Fère. — Prise d'Amiens par l'ennemi. — Siége de cette ville; combat contre un corps de secours. — Capitulation d'Amiens. — Traité de Vervins.

116. Édit de Nantes. — Projets d'Henri; sa mort.

IV. Suite des guerres avec la maison d'Autriche; guerre de Trente ans.

117. Féodalité nouvelle, combattue par Richelieu; la réforme combattue en Allemagne. — Bataille de Prague. — Les Impériaux dans la Valteline; hostilités commencées par Richelieu. — Les protestants vaincus par Ferdinand. — Siége de la Rochelle. — Invasion du Piémont; prise de Pignerol; bataille de Veillane. — Les Impériaux prennent Mantoue. — Trêve.

118. Gustave-Adolphe de Suède débarque en Allemagne; — batailles de Leipzig; — de Lutzen; — mort de Walstein. — Complot contre Richelieu; combat de Castelnaudary. — Richelieu se met à la tête de l'Europe; ses alliés; ses troupes; ses hommes de guerre.

V. La France dirige la guerre de Trente ans.

119. Bataille d'Avain; — sac de Tirlemont, siége de Louvain; — les Français rejetés en Hollande. — Combat de Montbéliard; — prise de Saint-Mihiel; — guerre sur les frontières; — siéges de Dôle, — de Saint-Jean-de-Losne; — prise de la

Capelle, de Roye, de Corbie. — Le cardinal rentre dans ces deux dernières villes.

120. Bataille de Wilstock. — Vicissitudes en Italie ; Rohan chassé de la Valteline. — Les frontières respectées ; prise des places de la Flandre. — Bataille de Leucate. — Échecs à Fontarabie et à Saint-Omer. — Bataille de Rhinfeld. — Prise de Brisach. — Prise de possession de l'Alsace ; opérations sur la Meuse. — Invasion de l'Artois ; — bataille d'Arras ; — prise de cette ville. — Incursion sur Ratisbonne. — Mort de Banier ; — bataille de Wolfenbuttel ; — progrès en Piémont ; — prise de Turin.

121. Révoltes intérieures ; combat de la Marfée. — Bataille de Kempen. — Prise de Perpignan. — Bataille d'Hennecourt. — Bataille de Breitenfeld. — Mort de Richelieu ; — mort de Louis XIII.

122. Organisation des armées ; armes et composition de l'infanterie et de la cavalerie ; grades et attributions.

SEPTIÈME PÉRIODE.

DE LOUIS XIV A LA RÉPUBLIQUE. (1643-1792.)

I. RÈGNE DE LOUIS XIV.

I. Fin de la guerre de Trente ans.

123. Élan de la maison d'Autriche contenu ; — bataille de Rocroy ; — prise de Thionville ; — combat de Tuttlingen. — Mouvements de Turenne sur le Rhin ; — bataille de Fribourg ; — prise de Philipsbourg. — Bataille et prise de Lérida. — Progrès des Suédois ; — batailles de Marienthal ; — de Nordlingen ; suites de la victoire. — Bataille de Llorens ; progrès en Catalogne, en Italie, en Flandre.

124. Prise de Courtrai et de Dunkerque. — Turenne passe le Danube ; combat de Landsberg. — Condé en Catalogne. — Turenne marche sur les Pays-Bas ; révolte des Weymariens ; — leur retour en Allemagne ; — bataille de Susmarhausen. — Paix de Westphalie. — Bataille de Lens.

II. Guerres de la Fronde.

125. Deux partis éclatent contre Mazarin ; la cour est chassée de Paris ; — combat de Charenton ; — paix de Ruel ; — arrestation de Condé ; la guerre recommence ; — bataille de Rethel ; — combat de Bléneau. — Intervention des Lorrains ; manœuvres autour de Paris ; — bataille du faubourg Saint-Antoine. — Condé reçu à Paris ; il en sort. — Entrée du roi à Paris, fin de la Fronde.

III. Guerres contre la branche espagnole de la maison d'Autriche.

126. Condé aux prises avec Turenne ; prise de Roye ; — de Rocroy. — Siége de Stenay ; secours d'Arras ; — hostilités en Hainaut ; prise de Landrecies ; — de Condé ; — de Saint-Guillain. — Bataille de Valenciennes ; — secours de Cambrai ; prise de Saint-Venant, de Mardick. — Bataille des Dunes ; — prise de Dunkerque et des places entre la Lys et l'Escaut ; — paix des Pyrénées.

IV. Guerre pour l'hérédité de Philippe IV d'Espagne.

127. Déploiement des armées françaises ; — prise de Lille ; — combat sous ses murs ; — les Hollandais proposent leur médiation ; conquête de la Franche-Comté. — Paix d'Aix-la-Chapelle.

V. Guerre contre la Hollande.

128. Causes de cette guerre ; excès du despotisme de Louis XIV ; guerres auxquelles il est entraîné.

129. Modifications dans l'effectif et l'armement de ses troupes ; organisation de ses armées ; ses règlements.

130. Entrée en campagne ; — six forteresses prises ; — mouvements du prince d'Orange. — Passage du Rhin ; les places de la Hollande se rendent ; entrée du roi à Utrecht ; — bataille navale de Soul's-Bay. — La Hollande est inondée. — Insurrection à Amsterdam ; le prince d'Orange est proclamé stathouder.

VI. Intervention des Impériaux.

131. Concentration de l'électeur de Brandebourg et des Impériaux ; Turenne les paralyse ; — l'électeur passe le Rhin ; — il est prévenu dans le comté de la Mark ; — Turenne le force à signer la paix. — Combat de Coverden ; le stathouder assiége Charleroi ; — marche sur Amsterdam ; — Charleroi dégagée ; — prise de Maëstricht ; — Naerden reprise par les coalisés ; — leur jonction ; ils font capituler Bonn. — Prise de Trèves.

VII. Coalition contre la France. (Suite des guerres avec la maison d'Autriche.)

1. Opérations en Franche-Comté.

132. Défection des alliés ; efforts de la coalition pour entraîner la Suisse ; Louis fait irruption en Franche-Comté ;—les places se rendent ; — prise de Besançon et de sa citadelle.

2. Opérations en Belgique.

133. La Hollande est évacuée ; bataille de Séneffe. — Audenarde sauvée par Condé ;—prise de Grave par les coalisés.

3. Opérations sur le Rhin.

134. Turenne chasse les Lorrains du Brisgau ; bataille de Sintzheim ; — les coalisés à Strasbourg. — Bataille d'Entzheim ; les coalisés envahissent l'Alsace ;— manœuvres de Turenne ; il évacue cette province ; — sa marche à travers les Vosges ; il rentre en Alsace par le Midi ; — combat de Mulhouse ; — bataille de Turkheim ; retraite des coalisés.

4. Opérations au Midi.

135. Les Français prennent l'ascendant en Catalogne ; révolte de Messine, — les habitants arborent le drapeau français ; — secours que leur envoie Louis XIV ; Duquesne disperse la flotte espagnole ; — Vivonne prend possession de Messine.

5. Suite des opérations au Nord et à l'Est.

136. Position respective des armées ; Louis se porte sur la Meuse ; — il prend toutes les places qui maîtrisent ce fleuve jusqu'à Maëstricht.



137. Turenne campe sous Strasbourg. — Il passe le Rhin; — ses manœuvres; sa mort; bataille d'Altenheim; combat de Consarbruck; — capitulation de Trèves. — Campements de Condé en Alsace.

138. Prise de Condé sur l'Escaut;—de Bouchain; — d'Aire; — délivrance de Maëstricht; — capitulation de Philipsbourg. — Prise de Valenciennes; — siége de Cambrai et Saint-Omer; secours qu'amène le stathouder; — bataille de Cassel; — prise de la citadelle de Cambrai; — de Saint-Omer. — Investissement de Charleroi; retraite des alliés.

139. Combats de Kehl,—de Kochersberg. — Prise de Freybourg; — de Saint-Guillain.

6. Suite des opérations au Midi.

140. Progrès en Catalogne; — bataille d'Espouilles. — Bataille navale de Stromboli. — Bataille du Mont-Gibel; — de Palerme; — victoire dans les Antilles; — prise de Tabago. — L'Angleterre se déclare contre la France. — La Sicile est évacuée.

7. Fin des opérations au Nord et à l'Est.

141. Manœuvres pour paralyser les forces anglaises; prise de Gand; — d'Ypres; — combats à Rhinfeld et sur la Kintzig. — Paix de Nimègue; — puissances qui adhèrent au traité, provinces et places qui restent à la France. — Créqui force l'électeur de Brandebourg à accéder au traité.

VIII. Transition entre les deux premières coalitions.

142. Louis prend possession de Strasbourg. — Il achète Casal. — Places qu'il fortifie, ports qu'il creuse. — Bombardement d'Alger, — de Tunis, de Tripoli. — Les Turcs investissent Vienne; — cette ville est sauvée par Sobieski. — Louis entre en Belgique; places qu'il prend. — Trêve de Ratisbonne.

143. Révocation de l'édit de Nantes. — Ligue d'Augsbourg. — Ambition de Guillaume, son projet de détrôner Jacques Stuart, Louis saisit la barrière du Rhin. — Guillaume débarque en Angleterre; — bataille de la Boyne; — bataille navale de Beachy-Head.

IX. Seconde coalition contre la France.

1. Opérations sur le Rhin.

144. Accroissement des armées; leur armement, leurs généraux. — Incendie du Palatinat. — Capitulation de Mayence;— de Bonn. — Défensive réciproque. — Les Français passent le Rhin; prise de Pforzheim. — Combat d'Heidesheim ; — prise d'Heidelberg. — Alternatives et longue inaction sur les deux rives du Rhin.

2. Opérations en Belgique.

145. Combat de Walcourt. — Bataille de Fleurus. — Prise de Mons. — Combat de Leuze. — Bataille de la Hougue. — Prise de Namur. — Bataille de Steinkerque. — Bataille de Neerwinde, prise de Charleroi.— Luxembourg manœuvre pour éluder une bataille; sa belle marche en Flandre, sa mort. — Les coalisés investissent Namur; — bombardement de Bruxelles; capitulation de Namur, — et de sa citadelle. — Paix avec la Savoie; prise d'Ath.

3. Opérations au Midi.

146. Prise d'Urgel ; bombardement de Barcelone.—Bataille du cap Saint-Vincent. — Bataille du Ter. — Prise de Girone. — Prise de Barcelone. — Bataille de Staffarde. — Conquête du comté de Nice. — Prise de Montmélian ; — déblocus de Coni ; — Capitulation d'Embrun; — le Dauphiné évacué. — Bataille de la Marsaille. — Prise de Casal. — Paix de Ryswick.

X. Guerre de la succession d'Espagne.

1. Philippe V à Madrid.

147. Mort de Charles d'Espagne; son testament. — Louis accepte les couronnes léguées à son petit-fils;— leurs adieux ; — puissances qui reconnaissent Philippe V. — Louis XIV met garnison dans les places de la Belgique; la branche espagnole déclarée capable de succéder au trône de France; ligue que ces actes provoquent ;—cour de Louis, ses alliés ; ses armées; ses généraux.

2. Opérations en Allemagne.

148. Les Anglais contenus; ils reprennent l'attaque. — Capitulation de Venloo,—Ruremonde,—Liége,—Kaiserswerth. — Prise d'Ulm; — combat de Friedlingen. — Prise de Kehl.— Invasion du Tyrol. — Prise de Brisach; siége de Landau; — Victoire de Hochstett. — Prise de Passau. — Bataille de Spire. — Bataille de Shellenberg; défaite de Hochstett ou de Blenheim.

149. Progrès des coalisés en deçà du Rhin; places qu'ils prennent. — Villars au camp de Sierk. — Il rentre dans Trèves; — il perd Wissembourg et Haguenau;—il reprend ces places, — enlève le camp de Stolhoffen. — Combat près d'Huningue. — Prise de Landau; — de Freybourg. — Traité de Rastadt.

3. Opérations en Belgique.

150. Combat d'Eckeren.—Capitulation de Limbourg et Huy; — reprise de Huy; investissement de Liége; déblocus de cette ville. — Bataille de Ramillies.—Vendôme à la tête de l'armée; il se tient sur la défensive. — Il couvre l'Escaut; combat d'Audenarde ou de Gavre; — investissement de Lille; — prise de Lille et de sa citadelle; diversion sur Bruxelles.

151. Détresse de la France; Villars à la tête de l'armée; prise de Tournai et de sa citadelle; — bataille de Malplaquet; — prise de Mons; — de Douai; — de Béthune; — de Saint-Venant, d'Aire;—les Anglais se retirent de la coalition;—réduction de Bouchain, du Quesnoy. — Bataille de Denain; les coalisés hors de combat; places que reprend Villars. — Paix d'Utrecht.

4. Opérations en Italie

152. Les Impériaux prennent l'offensive en Italie; fâcheuse position de Catinat; — combats de Carpi; — de Chiari; — surprise de Crémone; — bataille de Luzzara; — le duc de Savoie désarmé;—batailles de Cassano;—de Calcinato.— Eugène passe le Pô; — sa jonction avec le duc de Savoie; — leur manœuvre. — Batailles de Turin; — de Castiglione. —Les coalisés reprennent les places de l'Italie; — font capituler Médavi; — entrent à Naples. — Invasion de la Provence. — Défensive réciproque.

5. Opérations en Espagne.

153. Prise de la flotte des Indes. — L'archiduc Charles débarque à Lisbonne ; — prise de Gibraltar ; — bataille navale de Malaga ;—l'archiduc reconnu roi à Barcelone ; —siége de cette ville ; elle est débloquée ; — Philippe V à Burgos. — Bataille d'Almanza ; — longue guerre de siéges ; — bataille de Saragosse ; — les Portugais contenus sur le Tage ; — bataille de Villaviciosa.

II. RÈGNE DE LOUIS XV.

I. Guerre de la succession de Pologne (suite des guerres avec la maison d'Autriche).

154. État de la France et de l'Europe à la mort de Louis XIV ; la régence ; pragmatique sanction publiée par l'empereur Charles VI ; réintégration des Bourbons en Italie.

155. Stanislas Leczinsky élu roi de Pologne. — Secours français à Dantzig ; capitulation de la place ; — mouvements des armées sur le Rhin et en Italie ; — prise du fort de Kehl ; — de Philipsbourg. — Progrès en Italie, ralentis par la défection du roi de Sardaigne ; batailles de Parme ; — de Guastalla ; — de Bitonto. — Traité de Vienne.

II. Guerre de la pragmatique sanction (fin des guerres avec la maison d'Autriche.)

1. Opérations en Allemagne.

156. La France entre dans une coalition contre l'Autriche ; prise de Lintz ; — de Prague ; — la Bavière envahie par les Impériaux ;— prise d'Égra. — Combats de Czaslaw et Sahay. — Retraite de Prague. — Intervention des Anglais ; bataille de Dettingen ; — invasion et délivrance de l'Alsace ; — prise de Freybourg.

2. Opérations en Belgique.

157. Places que Noailles prend en Flandre ; diversion qui l'arrête. — Bataille de Fontenoy. — Prise des places de la Flandre ; — prise de Bruxelles ; — d'Anvers ; — de Mons ; — de Charleroi ;— de Namur ; — batailles de Raucoux ; — de Lawfelt ;

— prise de Berg-op-Zoom. — Siége de Maëstricht; — paix d'Aix-la-Chapelle.

3. *Opérations en Italie.*

158. Les Espagnols débarquent à Naples; — conquête de la Savoie. — Combats de Villefranche; — des Barricades; — de Château-Dauphin; — de Velletri; — de Bassignano; — conquête et perte du Milanais; — bataille de Plaisance. — Invasion de la Provence. — Révolte de Gênes. — Combat d'Exiles.

III. Guerre de Sept ans.

159. Prospérité de la France, démêlés avec l'Angleterre; — prise du fort Nécessité (en Amérique); — de Port-Mahon.

160. Diversion continentale; — la France entre dans une coalition contre la Prusse; pour quels motifs; rôle qu'elle y joue.

161. Bataille d'Hastenbeck. — Conquête du Hanovre; convention de Closter-Seven. — Bataille de Rosbach; — prise de Minden. — Bataille de Crevelt. — Combats de Sondershausen; — de Lutzelberg. — Batailles de Bergen; — de Minden; — combats de Closter-Kampen; — de Fritzlar; — de Grünberg. — Batailles de Villinghausen; — de Wilhemstadt.

162. Prise du Canada. — Prise de l'Indostan.

163. Gloire de Frédéric; partage de la Pologne; affaissement politique de la France, sa puissance morale; apathie de Louis XV; épuisement de la noblesse; querelles des parlementaires et du clergé; suppression des jésuites, — puis des parlements. — Progrès des institutions militaires.

III. RÈGNE DE LOUIS XVI.

I. Guerre d'Amérique.

164. Autorité dont hérite Louis XVI; réformes qu'il entreprend; son état militaire.

165. Il est entraîné à prendre parti pour les Américains; capitulation de Saratoga. — Bataille navale d'Ouessant; efforts de l'Angleterre pour armer le continent; capitulation d'York-Town. — Bataille navale des Saintes. — Paix de Versailles.

II. Guerre contre l'Autriche. (Commencement des guerres de la révolution.)

166. Convocation des états généraux; les députés s'emparent du pouvoir; déclaration de Mantoue; fuite de Louis XVI; il accepte la constitution; — convention de Pilnitz; situation de l'Europe; — réformes dans l'armée; ses dispositions; — état des partis.

167. Déclaration de guerre. — Expédition en Belgique. — Révolution qui renverse le trône.

168. Invasion de la France; — manifeste de Brunswick. — Investissement de Landau; — attaque du camp de Fontoy. — Capitulation de Longwy. — Investissement de Verdun.

HUITIÈME PÉRIODE.

DE LA RÉPUBLIQUE A LA SECONDE RESTAURATION. (1792-1815.)

I. RÉPUBLIQUE.

I. Campagne de 1792.

1. Opérations en Champagne.

169. Dissensions entre la Gironde et la Montagne; massacre des prisons; proclamation de la république; chute des Girondins.

170. Constitution du pouvoir exécutif. — Création du comité de salut public. — Mise en réquisition permanente du peuple français; — représentants en mission; — le comité réunit à ses attributions les relations extérieures.

171. Organisation de l'armée; recrutement; la conscription établie; — armes d'honneur; écoles militaires; — décorations.

172. Dumouriez est général en chef; ses projets; il lui est enjoint de marcher sur l'Argonne; ses mouvements. — Capitulation de Verdun. — Attaque du camp de Grandpré. — Le Chêne Populeux, — la Croix au Bois sont dégarnis. — Combat de la Croix au Bois. — Retraite de Dumouriez. — Alerte de l'armée. — Elle occupe le camp de Sainte-Menehould; — renforts qu'elle reçoit. — Bataille de Valmy; — retraite des coalisés.



2. Opérations au Nord, sur le Rhin et au Midi.

173. Siége de Lille, — retraite des Impériaux. — Prise de Spire, Frankenthal, Worms; — de Mayence; — de Francfort. Conquête de la Savoie; — du comté de Nice.

3. Opérations en Belgique et sur le Rhin.

174. Invasion de la Belgique; bataille de Jemmapes, entrée à Mons. — Prise d'Anvers, Charleroi, Namur. — Entrée à Bruxelles, à Liége. — Prise d'Aix-la-Chapelle. — Custine repoussé à Mayence. — Combat de Pellingen; — positions indécises des Français.

II. Campagne de 1793.

1. Revers en Belgique et dans le Palatinat.

175. L'Espagne, l'Angleterre, la Hollande sont entrées dans la coalition; invasion du Brabant hollandais; — déblocus de Maëstricht. — Bataille de Neerwinde. — Combat à Louvain, — retraite de l'armée; — fuite de Dumouriez. — Custine repoussé sous le canon de Landau; Mayence investie.

2. Insurrection en Vendée.

176. État des esprits en Vendée, sédition à Challans. — Intrigues de La Rouarie. — Prise de Châtillon.

177. Soulèvement général; — prise de Chollet, de l'île de Noirmoutiers. — Mouvements des généraux républicains. — Expédition de Berruyer; combats des Aubiers, de Vihiers, de Bressuire. — Prise de Thouars. — Première bataille de Fontenay; — seconde bataille.

3. Opérations au Nord.

178. Répartition des troupes en présence; combats de Quiévrain; — de Raismes; — du camp de la Madeleine; — les faubourgs de Valenciennes sont forcés. — Prise de Furnes; — capitulation de Condé; — de Valenciennes; disgrâce et mort de Custine. — Combat de Linselles. — Blocus de Dunkerque.

4. Opérations à l'Est.

179. Siége de Mayence; mort de Meunier; capitulation de

Mayence. — Blocus de Landau; — perte des lignes de Wissembourg.

5. Opérations au Midi.

180. Les Espagnols envahissent le Roussillon; prise de Bellegarde et du fort les Bains. — Bataille de Thuir ou Truillas. — Attaque des camps sur la Bidassoa.

181. Les Piémontais se maintiennent dans le camp de Saorgio. — Révolte de Lyon et de Toulon. — Bataille d'Épierre. — Reprise de Lyon. — Reprise de Toulon.

6. Opérations en Vendée.

182. Prise de Saumur; — occupation d'Angers; — attaque de Nantes. — Bataille de Coron. — Première bataille de Luçon, seconde bataille; — Disgrâce de Biron.

7. Opérations au Nord.

183. Carnot entre au comité; plan qu'il fait adopter; bataille d'Hondschoote. — Capitulation du Quesnoy. — Combats de Menin; — de Courtrai. — Bataille de Wattignies.

8. Opérations en Vendée.

184. Marche des Mayençais; — bataille de Torfou, — combats de Montaigu; — de Coron. — Bataille de Saint-Symphorien et de Treize-Septiers. — Combat de la butte du Moulin-aux-Chèvres et prise de Châtillon; — batailles de la Tremblaye; — de Chollet.

185. Les Vendéens passent la Loire. — Bataille d'Entrames; — marche des insurgés sur la Normandie; — attaque de Granville. — Retour en Bretagne; — combat de Pontorson; — bataille de Dol ou d'Antrain. — Attaque d'Angers; — batailles du Mans; — de Savenay.

9. Fin des opérations dans les Vosges.

186. Agitation de l'Alsace; — Hoche et Pichegru à la tête des armées; — combat de Kaiserslautern; — marche habile de Hoche; — combat de Woerdt; — bataille du Geisberg, retraite des coalisés.

III. Campagne de 1794.

1. *Opérations à l'intérieur, à l'Est et au Midi.*

187. Colonnes infernales en Vendée. — Commencement de pacification.

188. Inaction des armées du Rhin et de la Moselle.

189. Prise des cols du petit Saint-Bernard et du Mont-Cenis, — le camp de Saorgio est forcé ; — prise du col de Tende. — Combat de Cairo.

190. Victoire du camp de Boulou, — reprise de Collioure ; — de Port-Vendres. — Bataille et prise de Bellegarde. — Bataille de la montagne Noire. — Passage de la Bidassoa. — Occupation de la vallée de Bastan. — Prise de Fontarabie ; — de Saint-Sébastien.

2. *Opérations sur les frontières du Nord.*

191. Siége de Landrecies. — Attaque des lignes de blocus ; — seconde attaque ; succès des ailes sur la Sambre et sous Lille, échec du centre à Troisvilles et Catillon ; — capitulation de la place. — Bataille de Turcoing ; — combat de Pont-à-Chin. — Bataille d'Hooglède, prise d'Ypres. — Passage de la Sambre, bataille de Grandreng ; — troisième passage et combat sous Charleroi.

192. Intervention de Jourdan. — quatrième passage, quatrième retraite. — Bataille de Fleurus ; — habiles manœuvres de Jourdan ; sa jonction avec Pichegru ; la Belgique conquise. — Révolution du 9 thermidor.

3. *Opérations pour arriver au Rhin.*

193. Les armées de l'Est s'ébranlent. — Batailles d'Édenkoben ; — invasion de l'électorat de Trèves.

194. Batailles de Sprimont, — d'Aldenhoven. — Jonction des armées françaises sur le Rhin. — Prise de Bois-le-Duc. — Passage de la Meuse ; — prise de Maëstricht et de Nimègue. — Conquête de la Hollande, armistice avec la Prusse.

IV. Campagne de 1795.

1. *Opérations à l'intérieur et au Midi.*

195. Trêve et traités à l'ouest. — Combat naval de Lorient, débarquement des émigrés ; — combat de Quiberon.

196. Prise de Roses ; — bataille de la Fluvia. — Prise de Bilbao.

197. Les Français renfermés dans la ligne de Borghetto ; — bataille de Loano.

2. *Opérations sur le Rhin.*

198. Prise de Luxembourg. — Passage du Rhin. — Prise de Manheim ; — échec de Pichegru. — Clerfayt marche sur Jourdan ; — retraite de ce dernier ; — déblocus de Mayence. — Mouvement rétrograde de Pichegru. — Capitulation de Manheim. — Combats sur la Nahe et trêve.

199. Insurrection royaliste à Paris. — Directoire.

V. Campagne de 1796.

1. *Opérations en Italie.*

200. Entrée en campagne ; — combat de Montelegino ; — bataille de Montenotte ; — combat de Cossaria ; — bataille de Millesimo ; — combat de Dego ; — bataille de Mondovi ; — passage du Pô ; — combats sur la rive gauche ; — bataille de Lodi. — Bonaparte entre à Milan. — Combat de Borghetto ; — blocus de Mantoue.

2. *Opérations en Allemagne.*

201. Jourdan débouche de Dusseldorf. — Ses mouvements, — sa retraite. — Fausse attaque de Manheim. — Moreau passe le Rhin. — Combats sur la Rench ; — sur la Murg ; — bataille d'Esslingen. — Marche de Jourdan ; — marche de Moreau ; — bataille de Neresheim. — Progrès de Jourdan ; — Moreau passe le Danube.

202. L'archiduc marche sur Jourdan ; — Nouveaux progrès de ce dernier ; sa retraite ; Moreau passe le Lech. — Bataille de Wurtzbourg ; — Jourdan s'arrête sur la Lahn ; — suite de sa retraite ; — combat d'Altenkirchen, mort de Marceau.

203. Retraite de Moreau ;—batailles de Biberach ; — d'Emmedingen ; — combats de Candern et de Schliengen.

3. Suite des opérations en Italie.

204. Combat de Salo ; — Masséna replié ; — Bonaparte porte ses forces sur sa gauche ; — reprise de Salo ; — de Brescia ; — combat de Castiglione ; — bataille de Lonato. — Bonaparte surpris dans cette ville ; — batailles de Castiglione ; — de Roveredo ; — combat de Primolano ; — bataille de Bassano ; — marche de Wurmser sur Mantoue ; — bataille de Saint-Georges ;— combat de Fonteniva ; —batailles de Caldiero ; — d'Arcole ; — sortie de Wurmser.

VI. Campagne de 1797.

1. Opérations en Italie.

205. Attaque générale par les Impériaux ; — bataille de Rivoli ; — combat d'Anghiari ; — bataille de la Favorite ; capitulation de Mantoue ; — combats de Faenza, — d'Ancône ; — traité de Tolentino ; — invasion du Tyrol et de la Carinthie. — Batailles du Tagliamento ; — de Tarvis ; — de Neumarckt ; — armistice de Léoben.

2. Opérations sur le Rhin.

206. Capitulations du fort de Kehl et de la tête de pont d'Huningue ; — bataille de Neuwied ; — combat de Diersheim.

207. Paix de Campo-Formio.—Coup d'État du 18 fructidor.

VII. Campagne de 1798 (transition entre les deux premières coalitions).

1. Expéditions à Rome, en Suisse et en Orient.

208. Berthier entre à Rome ; — invasion de la Suisse ; — débarquements infructueux en Irlande.

209. Départ pour l'Orient. — Prise de Malte ; — d'Alexandrie ; — batailles de Chobrakit;—des Pyramides ; — d'Aboukir (navale); — de Sedyman. — Révolte du Caire ; — bataille de Samanhout ; — conquête de la haute Égypte.

210. Bonaparte entre en Syrie; places qu'il prend ; attaque d'Acre; — combat de Nazareth ; — bataille du mont Thabor ; — assaut d'Acre et retraite.

211. Bataille d'Aboukir; — départ de Bonaparte. — Combat de Damiette ; — convention d'El-Arich ; — bataille d'Héliopolis ; — rentrée au Caire; — mort de Kléber. — Bataille de Canope ; — capitulations du Caire, — d'Alexandrie.

2. Conquête de Naples.

212. Invasion des États romains par les Napolitains ; — bataille de Civita-Castellana ; — rentrée à Rome ; — prise de Gaëte ; armistice de Capoue ; — entrée à Naples ; — abdication du roi de Sardaigne.

VIII. Campagne de 1799 (deuxième coalition).

1. Opérations sur le Rhin et le Danube.

213. Les Impériaux occupent les Grisons ; — Masséna les fait prisonniers ; — combat d'Ostrach ; attaque de Feldkirch ; — bataille de Stokach.

2. Opérations en Italie.

214. Combat de Pastringo ; — batailles de Magnano ; — de Cassano ; — combat de Bassignano ; retraite de Moreau dans la rivière de Gênes.

3. Opérations en Helvétie.

215. Combats dans l'Engadine et les Grisons ; — insurrection de l'Oberland ; — retraite de Lecourbe ; — les Impériaux passent le Rhin ; Masséna se retire sur le mont Albis ; — il étend sa ligne ; — Lecourbe reprend le Saint-Gothard ; — bataille de Zurich ; — retraite de Suwarow.

4. Suite des opérations en Italie.

216. Macdonald se retire en Toscane ; — bataille de la Trebbia ; — combat de Cassina-Grossa ; — capitulation de Naples ; — bataille de Novi ; — capitulation de Rome ; — bataille de Fossano ou la Genola ; capitulation de Coni.

5. Opérations en Hollande.

217. Débarquement des Anglo-Russes ; — attaque du Zyp ; — batailles de Bergen ; — d'Alkmaer ; — de Castricum ; — capitulation d'Alkmaer.

218. Renversement du Directoire, établissement du consulat.



IX. Campagne de 1800.

1. *Opérations en Italie.*

219. Prise de Savone; — combat de Voltri; — bataille de la Taggia; — capitulation de Gênes; — attaque du pont du Var.

220. Passage du grand Saint-Bernard. — Prise d'Ivrée; — combat de Romano; — passage du Tessin; — entrée de Bonaparte à Milan; — passage du Pô; — batailles de Montebello; — de Marengo; — convention d'Alexandrie.

2. *Opérations en Allemagne.*

221. Passage du Rhin; — bataille d'Engen et de Stokach; — batailles de Moëskirch; — de Biberach; — de Memmingen; — combat de Kirchberg; — bataille de Hochstett; — combat d'Oberhausen; — prise du camp de Feldkirch; — armistice de Parsdorf.

3. *Fin des opérations en Allemagne.*

222. Bataille d'Hohenlinden. — Armistice de Steyer; — marche victorieuse d'Augereau.

4. *Fin des opérations en Italie.*

223. Marche de Macdonald à travers le Splugen. — Bataille de Pozzolo. — Passage de l'Adige; armistice de Trévise; — paix de Lunéville.

X. Campagnes de 1801 et 1802.

224. Expédition préparée contre le Portugal; entrée en Espagne; — paix avec la cour de Lisbonne.

225. Flottille de Boulogne attaquée deux fois; — traité d'Amiens.

226. Expédition de Saint-Domingue; — soumission des noirs; — leur soulèvement général.

XI. Campagnes de 1803 et 1804.

227. Occupation de Naples; occupation du Hanovre.

228. Camp de Boulogne; perfectionnements dans l'organisation des armées.

229. Ralliement de la flottille; combats de l'île d'Houat et de

Flessingue ; — bombardement du Havre ; — mouvements des flottes.

230. Commencement de l'Empire.

II. EMPIRE.

I. Campagne de 1805 (troisième coalition).

1. *Opérations en Allemagne.*

231. Les Impériaux envahissent la Bavière. — Passage du Rhin, — du Lech ; — combats de Vertingen ; — de Guntzbourg ; — d'Albeck ; — d'Elchingen ; — de Neresheim. — Capitulation d'Ulm. — Combats d'Amstetten ; — de Dürnstein. — Occupation de Vienne ; — batailles d'Hollabrunn ; — d'Austerlitz ; — paix de Presbourg.

2. *Opérations en Italie.*

232. Bataille de Caldiero. — Prise du pas de Scharnitz ; — d'Inspruck ; — Rohan capitule.

233. Conquête de Naples ; — Joseph Napoléon reçoit le titre de roi ; prise de Gaëte.

234. Bataille de Trafalgar.

II. Campagnes de 1806 et 1807.

1. *Opérations en Allemagne.*

235. Causes de la guerre avec la Prusse ; combat de Saalfeld ; — batailles d'Iéna et d'Auerstadt ; — prise d'Erfurt ; — combat de Halle ; — entrée à Berlin ; — capitulations du corps d'Hohenlohe, — du corps de Blucher.

236. Décrets de Berlin, système continental.

2. *Opérations en Pologne et dans la Prusse royale.*

237. Entrée à Varsovie, — passage de la Vistule et du Bug ; — Batailles de Pulstuck et de Golymin ; — combats de Passenheim ; — de Deppen, de Bergfried, de Hoff, d'Eylau. — Batailles d'Eylau, d'Ostrolenka.

238. Siége de Dantzig et capitulation. — Les cantonnements français attaqués ; — batailles d'Heilsberg ; — de Friedland. — Traité de Tilsitt.

III. Campagne de 1808.

1. *Invasion du Portugal et de l'Espagne.*

239. Entrée de Junot en Espagne; — en Portugal; — à Lisbonne.

240. Entrée en Espagne de Dupont; — de Moncey. — Révolution d'Aranjuez. — Entrée de Ferdinand à Madrid; — il se rend à Bayonne. — Insurrection à Madrid.

241. La junte de Séville déclare la guerre aux Français; — mouvements des armées; — désarmement de Palencia, de Valladolid. — Bataille de Médina del Rio-Seco; — premier siége de Saragosse; — soulèvement de la Catalogne; — attaque de Valence. — Combat d'Andujar; — les Espagnols occupent Baylen; — bataille de Baylen; capitulation.

242. Bataille de Vimeiro; capitulation de Cintra.

2. *La grande armée envahit l'Espagne.*

243. Passage de la Bidassoa; — batailles d'Espinosa de los Monteros et de Burgos; — de Tudela; — de Somo-Sierra; — capitulation de Madrid; — combats des ponts del Arzobispo, — d'Almaraz.

244. Prise de Roses; — combats de Llinas; — de Molins del Rey.

245. Marche des Anglais sur Valladolid; — passage du mont Guadarrama; — retraite des Anglo-Espagnols; départ de l'Empereur. — Bataille de la Corogne.

IV. Campagne de 1809.

1. *Suite des opérations dans la Péninsule.*

246. Bataille d'Uclez. — Mouvement rétrograde de Saint-Cyr. — Siéges et capitulations de Girone, — de Saragosse; — combats d'Alcaniz; — de Maria; — de Belchite.

247. Soult entre en Portugal; — prise d'Oporto. — Batailles de Medelin; — de Ciudad-Real. — Wellington passe le Duero. — Belle retraite de Soult; — arrivée à Lugo; évacuation de la Galice.

248. Wellington entre en Espagne; — bataille de Talavera

de la Reyna, combat du pont del Arzobispo ; — batailles d'Almonacid ; — d'Ocaña; — combat d'Alba del Tormès ; — chef des guerillas.

2. Opérations en Allemagne.

229. Les Impériaux envahissent la Bavière. — L'empereur à Donauwerth. — Combats de Than et Pfaffenhofen ; — bataille d'Abensberg ; — combat de Landshut ; — bataille d'Eckmuhl ; — prise de Ratisbonne, — passages de l'Inn, — de la Salza ; — combat d'Ebersberg ; — retraite d'Hiller au delà du Danube ; — prise de Vienne ; — tentative pour passer le Danube ; — bataille d'Essling ; agitation en Allemagne.

3. Opérations en Italie et dans le Tyrol.

230. Invasion du Tyrol et des États vénitiens. — Retraite des Impériaux. — Lefebvre dégage le Tyrol ; — bataille de la Piave ; — combat de Saint-Michel. — Jonction du vice-roi et de la grande armée. — Bataille de Raab.

4. Fin des opérations en Allemagne.

231. Bombardement de Presbourg ; — passage du Danube ; — bataille de Wagram ; — combat de Znaïm ; — armistice ; — traité de Vienne.

5. Opérations en Pologne.

232. Les Impériaux entrent à Varsovie ; — bataille de Grochow, — combat de Gora ; — prise de Cracovie par Poniatowski.

6. Campagnes de 1810, 1811 et 1812.

1. GUERRE DE LA PÉNINSULE.

1. Opérations contre l'armée anglaise.

233. Prise d'Astorga ; — Reynier en Estramadure ; — prise de Ciudad-Rodrigo, — d'Almeida ; — bataille de Busaco ; — lignes de Torrès-Vedras ; — Massena à Santarem ; — il évacue le Portugal ; — bataille de Fuentès de Oñoro ; — Wellington reprend Ciudad-Rodrigo. — Badajoz. — le pont d'Almaraz ; — bataille de Salamanque ou des Arapiles ; — occupation de Madrid ; siége du château de Burgos ; — Soult déborde l'armée anglaise ; elle bat en retraite.

2. Opérations contre la régence de Séville.

254. Passage de la Sierra-Morena ; — blocus de Cadix ; — attaques sur les flancs des assiégeants ; — combat de Baza ; — bataille de la Gebora ;—prise de Badajoz ; combat de Chiclana ; — bataille de la Albuhera ; — combat de Llerena ;—évacuation de l'Andalousie.

3. Opérations dans la couronne d'Aragon.

255. Ravitaillement de Barcelone ; — prise d'Hostalrich ; — reprise de Figuères ; — attaque de Valence ; — capture du jeune Mina ; — prise de Lérida ; — Mequinenza ; — Morella ; — Tortose ; — Tarragone ; — bataille de Sagonte ; — occupation de Valence ;—prise du fort de Peniscola ;—combat de Castella.

II. GUERRE DE RUSSIE.

1. Marche sur Smolensk.

256. Passage du Niémen ;—entrée à Wilna ; — grand détachement commandé par Murat ; — pénible retraite de Bagration ; — Napoléon se porte en avant ;—sa jonction avec Murat ; — combat d'Ostrowno, — de la Luressa ; — bataille de Mohilow ; — prise de Witepsk ; combat d'Inkowo ; — passage du Dnieper ; — combat de Krasnoï ; — bataille de Smolensk ; — de Valontina-Gora.

2. Opérations des deux ailes.

257. Blocus de Riga ; — combat de Jacoubowo ; — bataille de Polotsk.

258. Combat de Kobrin ; — bataille de Gorodezna.

3. Marche sur Moscou.

259. Départ de Smolensk ; — arrivée à Gjat ; — bataille de la Moskowa ; entrée à Moscou.

4. Opérations sur les deux ailes.

260. Les corps de Finlande et les volontaires de Pétersbourg renforcent Wittgenstein.

261. L'armée de Moldavie rallie Tormasow ; faux mouvements de Schwarzenberg ; combat de Biala.

5. Retraite de Moscou.

262. Départ de Moscou ; — bataille de Malojaroslawetz ; — combats de Viazma ; — de Dorogobouje ; l'hiver désorganise l'armée ; — échec de Baraguey d'Hilliers ; — bataille de Krasnoï ; belle retraite de Ney.

6. Dislocation des deux ailes.

263. Seconde bataille de Polotsk ; — prise de Witepsk par Wittgenstein.

264. Bataille de Wolkowisk ; — Tchitchagow prend Minsk et Borisof.

7. Fin de la retraite de Moscou.

265. Reprise de Borisof ; — combat de Tchasnitzi ; — passage de la Bérésina ; — bataille de la Bérésina ; — l'Empereur quitte l'armée ; — arrivée à Wilna ; — retraite de Macdonald ; — défection des Prussiens ; ses suites.

VI. Campagne de 1813.

1. Opérations en Allemagne.

266. Les Russes passent la Vistule ; — explosion de Berlin ; — prise de Hambourg ; — évacuation de Dresde ; — combats de Moeckern ; — de Weissenfels ; — de Poserna ; — bataille de Lutzen ; — rentrée à Dresde ; — batailles de Bautzen ; — de Wurschen ; — combat de Reichenbach ; — rentrée à Breslaw, armistice.

2. Campagne d'automne en Allemagne.

267. Les coalisés violent l'armistice ; — reconnaissance en Bohême ; — prise du camp de Pirna ; — batailles de Groosbeeren ; — de la Katzbach ; — de Dresde ; — de Culm ; — de Deennwitz ; — Wittgenstein reprend le camp de Pirna ; — l'Empereur le repousse ; — mouvements contre Blucher ; — jonction des coalisés ; — marche sur Wittenberg ; — défection des Bavarois ; — batailles de Vachau ; — de Leipzig ; — de Hanau ; rentrée en France.

268. Soulèvement de la Hollande ; — capitulations de Dresde, — de Dantzig ; — de Stettin, Zamosc, Modlin, Torgau.

3. Opérations en Italie.

269. Combats sur la Save et la Drave; — retraite sur l'Isonzo; — puis jusqu'à l'Adige; combats de Roveredo, — de Caldiero; prise de Trieste; — investissement de Venise; — défection de Murat.

4. Opérations en Espagne.

270. Wellington passe le Duero; — bataille de Vittoria; — combat de Zubiri; — combats sur la Nive et l'Adour.

271. Retraite de Suchet; combat du col d'Ordal.

VII. Campagne de 1814.

1. Opérations sur l'Aube et la Seine.

272. Les coalisés passent les ponts de Bâle et de Schaffhouse; — retraite des maréchaux français, — combats de Saint-Dizier; — de Brienne; — bataille de la Rothière; — combat de Rosnay; — déploiement devant Troyes; — retraite de l'Empereur.

2. Opérations sur la Marne.

273. Combat de Châlons; — retraite de Macdonald; — batailles de Champaubert; — de Montmirail; — de Château-Thierry; — de Vauchamps; — les coalisés prennent Soissons, — et Reims.

3. Suite des opérations sur la Seine.

274. Combat de Nogent; — prise de Bray; — de Sens; — retraite jusqu'à l'Yères; — l'Empereur rejoint l'armée de la Seine; — combat de Mormans; — bataille de Montereau; — les Impériaux à Troyes; — Combat de Méry-sur-Seine; — reprise de Troyes.

4. Opérations sur la Marne et l'Aisne.

275. Blucher passe l'Aube; — puis la Marne; — combat de Gué-à-Tresme; — efforts de Blucher pour passer l'Ourcq; sa retraite motivée par l'approche de l'Empereur; — sa détresse; refuge inespéré qu'il trouve dans Soissons; — attaque de cette ville; — reprise de Reims; — surprise du pont de Béry-au Bac; — batailles de Craone; — de Laon; — combat de Reims.

